

91
227

954.01

*Capitaine
Hugues*

L'EMPEREUR AKBAR.

te

954.02

Entered
1914
G 1
22, D
CC-0. Agamnigam Digital Preservation Foundation, Chandigarh
MUSEUM
LUCKNOW

L'EMPEREUR AKBAR.

UN CHAPITRE
DE
L'HISTOIRE DE L'INDE
AU
XVI^{ème} SIÈCLE

PAR
le Comte F. A. DE NOER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR
G. BONET MAURY,
Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris.

AVEC UNE INTRODUCTION
PAR
ALFRED MAURY,
membre de l'Institut de France.

Vol. II.

LEIDE. — E. J. BRILL.

1887.
84 824
Blue B

22.6

L'EMPEREUR AKBAR.

QUATRIÈME SECTION.

LA PACIFICATION DE L'INDE ET LA CONQUÊTE
DE KACHEMIR.

CHAPITRE I.

LES RÉVOLTES AU BENGALÉ.

Il y avait alors vingt ans bien comptés, qu'Akbar était monté sur le trône de l'Hindoustan. Les tempêtes de cette époque agitée avaient mûri le jeune prince, qui avait donné tant de preuves de son courage chevaleresque et de ses dons supérieurs; il avait pleine conscience de sa dignité et, plus encore, de son noble devoir de souverain. C'est à son génie qu'il était réservé de marquer sur son siècle une de ces empreintes profondes, comme on n'en voit que chez les peuples de l'extrême Orient, où les masses sont habituées à céder sous la pression des grands caractères.

En l'année 1576, son empire était aussi étendu, que l'avait été celui de ses prédécesseurs Baber et Houmayoun, au temps de leurs plus grands succès, et tel que Rome en vit à peine un pareil, lorsqu'elle dominait le monde. Il lui fallait conserver

ce que son père avait perdu par ses démêlés avec ses frères et par défaut d'une politique modérée, mais sagace et prévoyante. Au Sud, il atteignait les cîmes des monts Vindhya; au Nord, les sommets glacés de l'Himalaya; Caboul, à l'Ouest, et Kat-tak, au loin à l'Est, lui rendaient hommage. C'était Akbar qu'invoquait la „khoutbe", ou prière liturgique récitée dans les mosquées de ce vaste territoire; son nom était gravé sur toutes les monnaies de ce gigantesque empire; c'est sur son ordre qu'étaient nommés les hauts çoubadars qui gouvernaient les provinces; ses firmans octroyaient aux grands de l'Empire leurs fiefs ou mançabs.

On est saisi d'étonnement, quand on compare le pays morcelé, tel qu'il était au moment où le prince héroïque entra dans la carrière, pour reprendre l'héritage paternel à la pointe de l'épée, avec l'empire organisé qu'il en avait tiré. Il avait dû conquérir ses états pied à pied, au prix de rudes combats: après avoir terrassé Afghans, Pathans, Ousbeks, et Radjpouts, il avait emporté le Goudjrat et le Bengale. Si l'on songe que ces résultats grandioses étaient l'œuvre d'un seul homme et que, seul, son ferme génie faisait concourir ces milliers et ces milliers de mains au grand œuvre de la restauration de l'empire de l'Hindoustan, on ne saurait refuser son admiratoir à un tel conquérant!

Ce n'est pas seulement le général victorieux, mais plus encore l'homme et le souverain qui, dans Akbar, nous inspirent l'enthousiasme. On avait déjà vu d'autres grands conquérants tels que Timour, l'ancêtre sanguinaire d'Akbar, mettre le pied sur le sol de l'Inde; ils avaient bien su dévaster, dominer, dompter le pays de l'Indus et du Gange; mais le relever et le gouverner avec douceur et prudence, jamais. Ce qu'il y a de vraiment grand chez Akbar, c'est qu'il ne se reposa pas sur ses lauriers, tout

enivré de victoires ; mais qu'il s'efforça sérieusement de panser les plaies qu'il avait faites, et d'initier le colossal empire à une civilisation nouvelle. Il rencontra naturellement des obstacles sans nombre et qui auraient désespéré une âme moins haute.

Une nouvelle époque s'ouvre dans la vie d'Akbar ; depuis les années 1576—77 jusqu'à la complète soumission de Kachemir ; nous l'appellerons la période de la *Pacification de l'Inde*, bien qu'elle soit encore remplie de combats et que les armes y aient été rarement suspendues. Mais ce n'est plus pour la conquête que se lève l'épée de l'empereur ; ce n'est que pour assurer au pays la paix intérieure et à ses habitants le repos et la protection de la justice.

Quoiqu'Akbar fût parvenu à l'apogée de la gloire militaire, il s'en fallait encore de beaucoup que son pouvoir fût consolidé. Plus les éléments qui composaient son empire étaient divers, moins il avait de cohésion. Akbar s'était, il est vrai, constamment efforcé de rétablir l'unité, par un sage mélange de juste sévérité, et d'habile conciliation ; souvent il avait porté secours aux opprimés et changé des ennemis vaincus en amis fidèles. Malgré tout, il était impossible d'éteindre les étincelles de discorde, qui continuaient à couver sous la cendre chez les peuples de l'empire, et au premier souffle du vent, jaillissaient en flammes hautes. Deux peuples habitaient son empire, séparés par le sang, la civilisation, les mœurs, le droit et la religion ; il y avait entre eux plus de contraste qu'entre l'Allemand et le Slave asservi, au bord de la Mer Baltique, à la fin du XII^{ème} siècle. Tandis qu'en ces lieux le vainqueur était supérieur au peuple assujéti en fait de savoir et de culture morale, ce n'était pas toujours le cas chez le Mongol, par rapport à l'Hindou. Akbar eut la sage pensée de travailler avec énergie à la rédemption des Hindous ; c'est parmi eux qu'il choisit le plus grand homme

d'état que l'Inde ait eu depuis l'époque de Baïram-Khan, le grand radja Todar Mal, et c'est aussi pourquoi les Mongols le détestaient cordialement.

Quel bonheur ce fut pour Akbar et ses plans grandioses de réforme que ces deux nations ne formassent pas en elles-mêmes un tout bien concentré ! En effet, ce qu'on appelle les Mongols était un mélange de peuples, panaché d'Arabes et de Persans ; et quant à l'Hindou, il était loin d'offrir partout le type pur de la race aryenne. La communauté de foi, ce lien essentiel des nations, n'était même pas complète, elle n'existait que dans ses traits principaux. Les disciples du Prophète se partageaient en Sunnites et Chiites ; et ceux-ci, à leur tour, en un nombre considérable de sectes. Quant aux Hindous, ils se décomposaient en disciples de Çiva et de Viçhnou, et partisans du Néo-brahmanisme. Le nombre des Bouddhistes était moindre ; mais à côté d'eux il y avait encore des adorateurs du feu, dont le culte exerçait sur l'empereur une certaine attraction. — Ces divisions il est vrai provoquaient souvent d'âpres disputes, mais elles facilitaient l'œuvre de l'Empereur, quand il s'agissait de concilier non seulement les différends politiques, mais les oppositions religieuses de ses sujets. Il faut considérer quelques-unes des institutions judiciaires qu'il abolit, pour se rendre compte des difficultés avec lesquelles le grand homme eut à compter. On a dit plus haut ¹⁾ qu'Akbar avait supprimé en 1565 l'impôt infamant de la djazya. Mais un mortel pouvait-il extirper dans l'espace de moins de onze années l'intolérance cruelle qui avait donné lieu à cet impôt ? „Dieu lui-même nous commande de mépriser les Hindous,” disaient les Musulmans des deux confessions, s'appuyant sur la sourate 9,29 du Coran ²⁾. Ce fanatisme avait

¹⁾ Akbar, 1er tome p. 276.

²⁾ Blochmann, I p. 237, note 1.

engendré une disposition des plus blessantes pour l'Hindou, dont la religion raide le fait trembler de peur, à la pensée de souiller son corps sacré et de perdre sa caste, qu'il tient pour son bien suprême.

„Quand le percepteur du divan commande un paiement aux „Hindous, ils doivent payer en toute humilité et soumission. Et „si le percepteur a envie de leur cracher dans la bouche, il faut „qu'ils ouvrent la bouche sans donner le moindre signe de „frayeur au sujet de la contamination (takazzous), afin que ledit „fonctionnaire satisfasse son envie. Les motifs de cette humiliation sont d'éprouver l'obéissance des sujets infidèles, de répandre la gloire de l'Islam et de manifester le mépris pour de „fausses religions” 1).

Akbar avait écarté cette humiliation dégoûtante. Si, à la suite de cette mesure il parut à un grand nombre de Mahométans mongols un contempteur de la foi paternelle, il fût salué par des millions de pieux Hindous comme un ange libérateur de l'ignominie.

Il fallait bien qu'il apparût ainsi aux yeux de ses peuples, comme une image de Dieu sur la terre, comme un envoyé céleste, pour résoudre des antinomies d'une nature aussi effroyable, et conduire ses sujets vers un plus noble avenir. —

„Les animaux eux-mêmes forment entr'eux des sociétés et „évitent la violence égoïste. C'est ainsi qu'ils peuvent vivre en „paix et veiller sur leur avantage et leur détriment. A plus forte „raison les hommes, avec l'abjection de leurs passions, ont-ils „besoin d'un juste chef, pour se rassembler; au fait, la condition de leur existence sociale, c'est qu'ils soient dominés par „un monarque” 2) — C'est ainsi que raisonne Aboul-Fazl, tout

1) Blochmann, I p. 237 note 1. Tarikhi Firouz Chahi p. 290.

2) Ain 3 chez Blochmann I p. 236.

d'une très petite puissance effective; car elle dépendait de la fidélité chancelante d'un monde égoïste de princes.

Il en fut de même de l'empereur Akbar: c'est grâce à sa grandeur d'âme et à son cœur généreux, grâce à sa connaissance quasi-proverbiale du cœur humain qu'il sut toujours rassembler autour de lui un groupe de fidèles partisans. D'ailleurs, il y avait chez les princes indiens des hommes animés de plus nobles dispositions qu'en Allemagne. Leur culture même était plus fine et plus profonde. Où trouver, par exemple, en Allemagne le pareil du fils du grand Baïram-Khan, Mirza Abdourrahim, le poète dont on chante encore aujourd'hui les romances, le traducteur si compétent des Mémoires de l'empereur Baber?

Malgré tout, la puissance d'Akbar, au temps où commencèrent les luttes pour la réforme, était extraordinairement faible. Nous possédons une relation écrite par les Jésuites de Goa (1582)¹⁾ et qui dépeint cette époque troublée avec une netteté magistrale. Bien que, obéissant une certaine tendance, elle présente la situation d'Akbar sous le jour le plus défavorable, elle mérite néanmoins créance, lorsqu'elle rapporte ce qui suit:

„Quand Equebar peut rassembler toutes ses forces de combat „et qu'il n'y a pas de rebelles, il possède une grande puissance. „En effet, outre les troupes de ses généraux, il a bien 5.000 éléphants de guerre, 40.000 hommes de cavalerie, et une multitude de fantassins. Il a sous ses ordres des commandants de „12.000 et de 14.000 cavaliers, beaucoup d'éléphants et encore „d'autres capitaines de 5.000 h, 4.000 et audessous.”

Or le 1^{er} volume de cet ouvrage a montré et la suite montrera encore, combien rarement s'est réalisée la condition posée par le „Quand” qui est en tête de cette citation. Quiconque aura

1) Comp. Akbar. 1^{er} tome p. 331.

jeté un coup d'œil sur la géographie politique de l'Hindoustan au temps d'Akbar, n'en sera point surpris. Cela ne fait qu'augmenter notre admiration pour un prince qui, réduit pour le gros de son armée aux contingents des vassaux, sut non seulement se maintenir, mais encore vaincre. Il faut pour apprécier toute sa fermeté, jeter un coup d'œil pénétrant sur cette situation troublée. Or voici ce que le Jésuite de Goa raconte de cette période. „Sous le règne de ce roi Equebar la situation de l'Inde offre l'aspect d'un véritable chaos, en sorte qu'on est porté à admettre „plutôt une aggravation qu'une amélioration. En effet, au Bengale règne une insurrection à laquelle prennent part 10.000 „Mongols et 20.000 Pathans”. Plus loin, à propos des grands mançabdars du Goudjrat, dont on reconnaît les noms sous leur forme hispanisée, il remarque qu' „Akbar rencontre peu d'obéissance chez eux, parce que ce sont des hommes très influents, „tant par leur généalogie, que par le nombre de leurs troupes, „leur vaillance, hardiesse et expérience; et, bien qu'ils ne se „soient pas déclarés ouvertement contre le Roi, on tient pour „certain qu'ils attendent la première occasion favorable pour se „soulever et s'unir à Amighan (= Mouzaffer III) le prétendant „du pays de Cambaye (= Goudjrat). En outre, dit le Jésuite, son „frère le prince de Caboul lui donne beaucoup de souci”. En lisant ces assertions et en les contrôlant par les documents indigènes, on ne peut que souscrire à la conclusion du diplomate jésuite, à savoir que la position d'Akbar était fort menacée.

Le Bengale, le Goudjrat et Caboul avaient pris les armes contre l'empereur, presque en même temps et avec un certain concert; et il se manifestait dans le Malva une fermentation menaçante, qui tirait sa force de la région du Dekhan.

Akbar semblait un rocher précipité au milieu de l'océan de l'histoire indienne par la main de la Providence, et autour du-

quel se brisaient en rugissant les vagues écumantes. Nous essaierons dans les chapitres suivants de dépeindre cette marée de tempête, qui vint se ruer contre le roc impérial, sans l'ébranler le moins du monde.

Comme c'est au Bengale que l'insurrection éclata et revêtit sa forme la plus redoutable, c'est sur cette province que l'intérêt va se concentrer premièrement. Comprimée à la fin par les efforts du fidèle ministre d'Akbar, le radja hindou Todar-Mal, cette révolte dégénérera en petites guerres, qui pourront bien dévaster certaines parties de la grande province, mais non pas ébranler l'Empire tout entier.

La forme qu'avait prise le régime féodal chez les chefs Tchagataïs du Bengale, donnait aux principaux djagirdars et au cortège de leurs vassaux une telle indépendance, qu'elle paraissait à Akbar et à ses fidèles hommes d'état incompatible avec la politique de réformes appliquée à l'Etat centralisé.

Ces chefs étaient arrivés dans le pays comme compagnons d'armes de Baber, Houmayoun et Akbar. Il est vrai qu'on leur avait assigné comme djagirs certaines circonscriptions; mais la prise de possession avait été beaucoup trop violente, pour s'accomplir suivant la règle et le compas. On peut citer dans l'histoire d'Allemagne au XII^{ème} et même au XIII^{ème} siècles, des cas de violence analogues, d'abord justifiés par l'état de barbarie; mais qui, à mesure des progrès de la civilisation, engendrèrent une longue série de guerres et de procès, par exemple, dans les marches et les évêchés des Wendes. La même chose se passa, mais sur une bien plus grande échelle, au Bengale. La conquête avait fourni à ces fiers capitaines, qui se sentaient les auxiliaires et compagnons de l'empereur victorieux, mille occasions d'expulser de leurs propriétés, sous le couvert du droit de la guerre, les tenanciers antérieurs, soit des Afghans

mahométans, soit plutôt les pacifiques zemindars hindous; après quoi, ils avaient exploité les revenus des propriétés suivant leur bon plaisir. En tant qu'habitants de la frontière du côté d'Orissa et de l'Est pas encore vaincu, ils étaient obligés de se tenir toujours sous les armes; mais n'étaient pas disposés à le faire sans profit. Ils envoyaient à la couronne, suivant l'ancienne coutume, des rapports fictifs sur l'état de leurs hommes et de leurs chevaux.

Pour remédier à ces abus criants, Akbar promulgua deux édits, qui avaient un double but: assurer les prérogatives de la couronne et, puis, effacer les traces les plus pénibles de la conquête.

L'un concernait le *Dagk-o-mahalli*, c.-a.-d. l'enregistrement des chevaux de guerre, à livrer par les vassaux, au moyen d'une marque au fer rouge; cette mesure mettant, comme on l'a indiqué plus haut, un terme à des fraudes qui se faisaient au détriment de la couronne, scandalisa fort les cupides capitaines de cavalerie. D'après l'autre édit, les *djagirdars* devaient produire les titres de leurs fiefs. En fait, c'était une sommation adressée à ces vassaux, qui avaient pris possession des terres par la violence, d'avoir à en restituer une notable partie.

Cette loi avait une portée plus politique encore que provinciale. A ce point de vue, c'était un acte de justice et d'égards envers les vaincus; mais, quant à la constitution de l'empire, l'application de cet édit devait amener la couronne à user d'un pouvoir inconnu jusque-là.

Par là, le *djagir* qui au Bengale était encore plus indépendant que le fief corvéable en Danemarck, fut presque rabaisé au niveau du fief responsable. Avant tout, la loi faisait ressortir que le *djagir* n'était pas irrévocable, mais octroyé par la grâce du padichah, tout au plus à vie. Mais les chefs Tchagataïs

n'admirent en aucune façon ce point de vue, justifié en droit public. A leurs yeux le rajagir était une pièce de terre qu'ils avaient conquise à leurs risques et périls et qu'ils avaient colonisée avec leurs propres hommes liges, sans toutefois exterminer entièrement la population indigène. Ils pensaient n'être redevables à l'empereur que d'un subsidé, en argent et en hommes, consenti par eux et dont ils fixeraient à leur gré la quotité. Toute intervention de l'empereur dans les affaires du Bengale leur faisait l'effet d'une usurpation sur leurs droits.

Il paraît que la question du Bengale fut examinée à fond le 2 Azar 985 (= 13 Novembre 1577), dans cette fameuse séance du Conseil d'Etat, qu'Akbar tint avec Monzaffer-Khan, le radja Todar Mal et Khwadja Chah Mançour.

Il est vrai qu'Aboul-Fazl ne mentionne que la nomination de çoubadars et dit qu'on rendit des ordonnances sur les monnaies. Mais, comme il écrivait pour des contemporains qui connaissaient les hommes sinon personnellement, du moins d'après leur réputation, il suffisait de les nommer pour révéler aux initiés, avec leur nom, les projets d'Akbar.

Le poste de çoubadar conférait des pouvoirs extraordinaires; on peut les comparer à ceux d'un général commandant, pendant un grand état de siège, auquel on transfère les attributions du président du tribunal et de la cour suprême en matière civile. Il n'a donc pas d'équivalent dans notre Europe moderne. Or, que signifiait la nomination d'hommes tels que Choudja'at Khan et de Mir-Muzzoulmouk dans le Bihar, de Khwadja Chah Mançour dans le Djaounpour et du radja Todar Mal dans le Bengale proprement dit, le 2 Azar? C'était que l'empereur entendait opérer avec rigueur la réforme de l'administration, dans les provinces de l'Est.

Vers la même époque, Akbar engagea la lutte déjà décrite

avec les ulémas; sans rompre dès l'abord ouvertement avec l'Islam, ce qui eût été impolitique. Comme l'empereur, libérateur des Hindous, levait de plus en plus haut le drapeau de la tolérance, le clergé, impuissant à la cour, mais influent dans les campagnes chercha à soulever les esprits contre lui et trouva de l'écho chez les grands émirs du Bengale, qui étaient offensés d'être subordonnés à un Hindou „infidèle:”

Ma'çoum Khan, le Kaboule, un des chefs les plus puissants, fit rédiger par le çadr du Bengale un fetva dont la teneur était: „L'empereur Akbar est un renégat de la foi du Prophète, et, „par conséquent, tout orthodoxe est délié de son serment de „fidélité envers lui.”

L'extrême outrecuidance de cet anathème nous révèle à la fois la fureur qui régnait dans les rangs des ulémas et cette fatale coalition qui se forma entre le fanatisme du clergé et la cupidité des djagirdars surexcités du Bengale.

Alabar s'aperçut sans doute par les rapports, que les çoubadars avaient coutume d'envoyer à l'empereur, e. a. par ceux de Todar Mal, du danger qu'il courait. Le moindre pas en avant eût fait jaillir la flamme, et le moindre pas en arrière en eût fait autant, car il eût été interprété comme un signe de faiblesse. L'empereur ne pouvait se dissimuler qu'il marchait à une guerre de religion, dans ses propres états. Mais ce qui fait précisément la grandeur d'Akbar, c'est que, à la différence de tous les souverains contemporains d'Asie et d'Europe, il fut assez maître de lui et de son monde, pour ne pas tirer l'épée contre une religion, mais simplement pour briser la résistance de prêtres intolérants. De la sorte, ses sujets purent adorer la divinité suivant les rites de leurs pères ou leur libre détermination. Et pourtant il fallait qu'une lutte fût engagée pour la couronne, l'empire et les vues idéales de l'empereur. Il fallait faire quel-

que chose, et cela, sans faire un pas en avant ou en arrière. Heure critique dans la vie d'Akbar!

Rarement un grand prince s'est trouvé dans une position aussi épineuse et comment Akbar a-t-il résolu ce dilemme politique? Nous avons déjà donné la réponse en exposant l'évolution religieuse d'Akbar; mais, maintenant le moment est venu d'examiner la portée politique d'une des phases les plus importantes. Akbar répondit à l'anathème parti du Bengale par ce remarquable décret des ulémas, qui l'élevait au rang de juge suprême en matière de foi ¹⁾. Si, dans l'histoire précédente, l'empereur nous a inspiré une particulière sympathie par sa magnanime humanité, il va nous apparaître à présent comme passé maître en fait de politique orientale.

Était-il un seul de ses adversaires que cet „homme de l'avenir" n'eût battu d'avance par cet acte? Les Ulémas durent penser, qu'Akbar avait engagé la lutte avec eux, seulement parce qu'il ne voulait pas souffrir auprès de lui l'omnipotence de Makhdoumoul-Mulk. S'ils le proclamèrent alors infailible, c'est qu'ils pensaient se donner par là un chef nouveau et plus puissant, et, pourtant se grandir eux-mêmes en pouvoir et influence. Ils ne surent pas pénétrer les desseins de l'empereur et furent cause que le terrain se déroba sous leurs pieds.

Mais, une fois Akbar devenu l'arbitre infailible de l'Islam, que signifiaient ces prédicateurs du Bengale, qui le traitaient d'hérétique et prêchaient la guerre sainte contre lui? Avec une adresse calculée, Akbar avait extorqué à ses adversaires leur arme principale et réalisé une de ses vues favorites; il avait préservé l'Inde d'une guerre de religion. Cette décision remarquable, qui paraît au premier abord engendrée par l'ironie capricieuse, d'un despote, voulant humilier et ridiculiser un clergé

1) Akbar, Ier tome p. 318.

ignorant et arrogant, est au fond un des plus grands actes, dans la vie de ce grand souverain. Akbar ne joua que pour la forme son rôle césaro-papiste, et, loin de faire abus de cet accroissement de pouvoir, il assura pour la durée de sa vie et de son règne, la paix religieuse à son colossal empire.

La paix était le but de sa politique, et c'est dans ce sens qu'il prit ses mesures au Bengale. Mais, bien qu'il eût conjuré les effets destructeurs de l'ouragan, que l'anathème du Qadri de Bengale avait failli soulever, cet orage grondait encore dans les esprits agités. A ce fanatisme surexcité, l'empereur crut alors devoir faire encore une petite concession. Il rappela le radja Todar Mal, car il connaissait son attachement inébranlable à la foi de ses ancêtres, et savait combien il était profondément méprisé par les fiers Mahométans, depuis qu'il avait aboli en 1565 l'impôt humiliant dont il a été question. La conduite pleine de mesure de Todar Mal fait supposer que le grand ministre hindou a de lui même offert sa démission, afin de persuader l'empereur qu'en dépit de la haine qu'il inspirait, il était bien l'homme qualifié pour la pacification du Bengale. Mais voici la seule hypothèse qu'autorise la valeur éminente de cet homme d'état; il aura très bien senti que, Mouzaffer-Khan et Chah-Mançour, les deux seuls personnages qui fussent entre lui et le padichah, étaient capables de se pénétrer, même de s'enthousiasmer des idées politiques incarnées dans Akbar; mais non pas de marcher avec persévérance dans la voie qui seule permet de réaliser progressivement un idéal politique. Certains documents contemporains laissent même soupçonner que Todar Mal voulait renverser Chah Mançour par une intrigue. Bien que ce soupçon soit sans fondement, il jette un certain jour sur la disposition des esprits à cette époque, et contribue à expliquer l'attitude d'Akbar.

Il serait vraiment incroyable que, à une cour si nombreuse que celle de Fathpour-Sikri, les hommes n'aient pas noué d'intrigues pour se disputer la faveur de l'empereur; car cela se passe toujours ainsi dans l'entourage d'un monarque absolu. Il est, sans doute, impossible de les mettre au grand jour, bien que le contraste entre les rapports d'Aboul-Fazl et ceux de Nizamouddin-Ahmed (nos deux autorités principales) nous laisse entrevoir le nœud de l'intrigue. L'histoire narrative, tout en laissant à la critique le soin d'expliquer les détails, doit faire ressortir les différences de ces deux historiens qui touchaient de si près à l'empereur, au point de vue de la conception des événements et des jugements à porter sur les acteurs du drame. A la place du radja, Akbar envoya un homme, à qui du moins on ne pouvait pas faire, au Bengale, le reproche de ne pas être un disciple du Prophète et qui, avant d'être élevé au poste de „divan" de l'Empire avait servi Baïram-Khan comme trésorier.

Cette place exigeait de son titulaire, tout ce que l'on demande de nos jours à un ministre des finances; toutefois dans l'Inde du XVI^{ème} siècle la division du travail n'était pas encore assez avancée pour qu'un haut fonctionnaire quelconque pût se soustraire au service militaire. Le fait d'avoir été chargé d'un commandement de corps d'armée ne prouvait il est vrai rien quant à la capacité militaire; car l'empereur conférait ce titre à ses fils, dès l'âge de treize ans, et les emmenait comme une sorte de palladium en campagne; il essaya de même à l'occasion d'octroyer à des courtisans la gloire militaire. Un jour, comme nous le verrons plus tard, que ces généraux de cour eurent l'impertinence de ne pas se subordonner à un véritable homme de guerre, l'empereur perdit une grande bataille, une armée et un ami. Aboul Fazl lui même qui, dans sa chronique ne sait pas décrire une seule opération militaire aussi clairement que le thé-

ologien Badaoni et que le hardi général de cavalerie Nizamoud-din, a exercé un grand commandement dans le Dekhan, et cela avec succès.

Il en était autrement pour Mouzaffer Khan Tourbati, le successeur du radja au Bengale. Ce général, à la prise de Rohtas avait fourni une preuve éclatante de sa capacité stratégique et sa fin fut celle d'un brave. Ses contemporains, surtout Aboul-Fazl ont pu porter sur lui un jugement sévère; mais l'historien impartial, considérant les circonstances qui déterminèrent sa malheureuse campagne du Bengale, lui laissera la gloire d'être mort fidèle à son roi, fidèle aux êtres que son cœur chérissait. — Mouzaffer prit le gouvernement du Bengale, du Bihar et d'Aoudh dans l'arrière-saison de 1579; on lui avait donné pour adjoints: le musulman Mir Adham et le radja hindou Patr Daz. Un autre musulman, Razawi Khan fut nommé bakhi, c. a. d. payeur général des troupes et des fonctionnaires à organiser. La composition de ce ministère provincial prouve clairement, que l'empereur avait l'intention de procéder avec douceur à l'égard des émirs Tchagataïs surexcités. Il ne montra de la rigueur que dans le choix d'un seul titulaire, et elle était plus que naturelle en ce cas. Le juge suprême, ce çadr du Bengale, avait lancé l'excommunication majeure contre son maître et prêché la révolte; or on sait que chez les Musulmans la profession de jurisconsulte et celle de théologien ne sont pas séparées. Il fallait, dans l'intérêt de la couronne, faire un choix qui coupât court à la tendance révolutionnaire de cette autorité, laquelle, jusqu'à ces derniers temps, a réclamé des victimes princières dans le monde musulman. C'est donc avec une sage préméditation qu'Akbar choisit l'homme, que Badaoni accuse d'avoir fait renier à l'empereur la foi du Prophète, à savoir: le cheikh Hakim-Aboul-Fath, le frère d'Aboub-Fazl. D'ailleurs, par là, Akbar ne vou

lait guère qu'accroître sa suprématie ; en effet Aboul Fath passa tout à fait à l'arrière-plan. Tandis qu'à la cour et dans le commerce fécond avec Akbar, il jouait un rôle en vue ; il paraît avoir été bien insignifiant en politique, et, une fois que, pendant la guerre d'Afghanistan, il voulut se mêler des affaires publiques, ce fut pour son malheur et celui du souverain. Quand Mouzaffer reprit le gouvernement, la fermentation dans l'Est était déjà très avancée et il ne manquait pas de meneurs très dangereux. Les émirs avaient noué des intelligences avec l'ambitieux et mobile vice-roi Mirza-Mohammed Hakim, le demi-frère d'Akbar ; car ils ne projetaient rien moins que d'élever ce dernier sur le trône de l'Inde, afin de se maintenir eux-mêmes dans leurs injustes possessions et de rendre leur position quasi-souveraine. Les ulémas attisaient le feu qui pétillait déjà et Akbar ne l'ignorait pas. Badaoni mentionne à l'occasion la confiscation des fiefs du clergé, jusque là exempts d'impôt ; or Akbar n'a dû s'y résoudre que sous la pression d'une situation menaçante et qui exigeait des représailles. Le bannissement de l'avid Maoulana-Makhdoum-oul-Moulk à La Mecque, qui tombe à cette époque, doit être en rapport avec ces tentatives révolutionnaires.

On ne saurait nier d'ailleurs que les émirs de l'Est n'eussent des raisons plausibles pour être mécontents ; car Khwadja-Chah-Mançour procédait dans le Djaounpour avec une rigueur¹⁾ qui n'était pas du tout dans les intentions du padichah. Pour forcer les djagirdars à rendre gorge, on n'opéra pas dans chaque cas, en faisant déposer les témoins sur la légitimité du possesseur ; mais on adopta une cote mal taillée, qui ne devait pas épargner même les honnêtes gens. On éleva d'un quart au Bengale, et d'un cinquième au Bihar le taux d'estimation du djagir.

1) Blochmann, I, p. 436.

Il s'en fallait de beaucoup alors que l'Est du Bengale et le Sud du Bihar fussent totalement soumis et, dans l'Orissa, des seigneurs indépendants disposaient de forces considérables.

Ces seigneurs avaient des privilèges spéciaux comme jadis au moyen-âge les margraves qui, sur les frontières de l'Empire allemand, avaient un pouvoir bien supérieur à celui des comtes; ou bien comme les Marcomans, à la frontière des Wendes dans l'ancien Holstein, ces derniers en tant qu'„hommes de rude patience et prodigues de leur sang” avaient reçu des privilèges bien supérieurs à ceux des Allemands du Holstein qu'ils étaient chargés de protéger. En effet, forcés qu'ils étaient de se tenir constamment sous les armes, ils considéraient le pays occupé comme un accroissement bien mérité de leurs fiefs. Lorsque, vers la fin du XII^{ème} et au XIII^{ème} siècle, les géomètres des princes retranchèrent „l'*Overland*” des fiefs des grands colons-frontières et les contraignirent à fournir des corvées et des dîmes, d'après un nombre double d'arpents; on vit aussi bien des procès engagés, bien des épées voler hors du fourreau. Il s'agit dans l'Inde, au temps d'Akbar exactement de la même lutte: un Etat plus ancien colonise sur ses frontières et fait aux colons des conditions avantageuses pour leur périlleuse entreprise; le danger s'éloigne, les colons s'enrichissent et alors l'Etat cherche à appliquer tous ses droits sur le nouveau territoire. La lutte ne diffère au Bengale que par la forme et la durée.

L'empereur Akbar lui-même, eu égard au climat du Bengale, — berceau de la peste et du choléra — avait élevé notablement la solde des troupes et des grands seigneurs. Mais le Chah-Mançour paraît avoir été tellement dominé par l'idée de centralisation qu'il perdit de vue toute équité. Il rabaisa la solde de 30% au Bihar et de 50% au Bengale. Il toucha même au „sayourghales” sacrés; peut-être pensait-il d'avoir suivre

l'exemple d'Akbar, lequel, par des motifs qui dépassaient son entendement, avait engagé la lutte contre les ulémas. Les théologiens — car l'Islamisme ne connaît pas plus que le Protestantisme une classe sacerdotale proprement dite — commençaient à exciter les esprits et les djagirdars du Djaounpour et du Bihar se préparaient à la révolte.

Ces procédés de Mançour avaient même paru excessifs au zélé râdja Todar Mal. Il exprima ouvertement son blâme en présence du puissant Ma'çoum-Khan Faran Choudi et de Mohammed-Tarson Khan, un très loyal serviteur de l'Empire. Il est possible que ces déclarations aient donné naissance au bruit, évidemment injuste, d'après lequel le radja aurait participé à l'intrigue perfide qui aboutit à l'exécution de Mançour.

Malgré les avertissements de Todar Mal, le nouveau gouverneur Mouzaffer Khan marcha sur les traces de Mançour: „Il était brusque dans ses procédés" dit à bon droit le contemporain Nizamouddin-Ahmed. Ces rigueurs firent éclater la révolte d'abord chez les Qakchals, une des plus fières tribus tchagataïes. Baba-Khan avait premièrement observé une attitude conciliante. Quand ce dernier demanda qu'on laissât son djagir en paix, il eût été sage de la part de Mouzaffer, imitant la douceur séduisante d'Akbar, d'agréer sa requête et de le recommander à la grâce de l'empereur. Au lieu de cela, Mouzaffer procéda suivant toute la rigueur des lois et fit subir à Baba-Khan le contrôle du „dagh." Ce fait avait déjà échauffé la bile des Qakchals; mais lorsqu'ils apprirent le traitement infligé à Khaldi-Khan, cela leur parut incompatible avec leur dignité d'homme. En effet Mouzaffer avait non seulement enlevé à ce dernier le „pargana de Djalesar", c.a.d. un vaste domaine peuplé de villages, pour l'ajouter comme „tankwah" au djagir du Chah Djama-louddin Houssaïn; mais encore il réclamait des dommages et in-

térêts pour une partie de la récolte de printemps que Khaldi Khan avait déjà vendue. Nous laissons de côté la question de savoir si, même dans de tout autres circonstances, une procédure aussi rigoureuse, fondée sur la lettre mais non pas sur l'esprit de la loi, aurait eu l'agrément d'Akbar; bien que cela ne nous semble pas vraisemblable. Mais, sans aucun doute, il aurait absolument désapprouvé la conduite de Mouzaffer, assimilant cette vente de la récolte, qui avait eu lieu avant la confiscation du „pargana”, à un grossier détournement et faisant bâtonner et jeter en prison le noble chef de tribu. Cette mesure, pour autant que nous pouvons en juger par les sources, était un véritable déni de justice. D'ailleurs il s'agit moins de la question juridique que de la portée politique d'un tel acte.

A la même époque, le demi-frère d'Akbar se préparait à une incursion armée dans le Pendjab; et Mouzaffer ne pouvait ignorer le danger, car juste à ce moment il reçut l'ordre de saisir et d'exécuter un agent de l'émir de Kaboul, qui circulait parmi les Qakchals en cherchant à les soulever. Mouzaffer accomplit l'ordre et lors de l'exécution, prononça des paroles menaçantes pour Baba-Khan, évidemment dans la pensée qu'elles intimideraient les Qakchals. Ces derniers, qui avaient supporté en silence la peine infamante infligée à Khaldi-Khan et les rigueurs à l'égard de Baba Khan, furent poussés à bout par ces mauvaises paroles de Mouzaffer. Les contemporains ne nous les ont pas rapportées; mais, quand une fois une situation est aussi tendue, il suffit souvent de la pression la plus insignifiante pour faire éclater une révolution. Les Qakchals courent aux armes, avec un tumulte sauvage. Les „takihdes moghoulis”, ces bonnets pointus des Mongols qui n'étaient enlevés qu'aux jours de grand deuil, volent par dessus les têtes, et les rasoirs font tomber la mèche de cheveux consacrée. Se posant ainsi en gens déshono-

rés et plongés dans le deuil, les guerriers passent le fleuve, se rassemblent à Gaour, qui sous le nom de Laknaouti avait été la capitale célèbre du Bengale, et ravagent tout ce qu'ils peuvent trouver de propriétés de Mouzaffer.

Après cette première faute, Mouzaffer en commit une seconde. Au lieu de se jeter avec toutes ses forces sur les révoltés et d'étouffer l'insurrection dans son germe, il jugea bon d'envoyer une petite armée, sous le commandement de Hakân-Aboul-Fath et de Patr Das. Badaoni remarque ironiquement, que le premier était plus amateur „de bouteilles que de combats”¹⁾ et que ce dernier n'était qu'un „scribe hindou.” Quand même ce Procope oriental est foncièrement partial, ce passage prouve néanmoins que les contemporains ne considéraient pas ces deux chefs comme des hommes d'action.

Dans l'intervalle, les nouvelles du mécontentement des Qaqchals étaient parvenues à la cour de Fathpour et les premiers actes de Mouzaffer y furent formellement désapprouvés.

L'empereur Akbar, qui entendait l'orage gronder du côté de Caboul et du Goudjrat et qu'on avait informé de mouvements suspects dans le Malva, comprit avec son coup d'œil politique que ses réformes avaient été introduites avec trop de rigueur, et crut qu'il était encore temps d'employer la douceur et la conciliation. Or il ne faut pas oublier que, dans ce colossal empire, les nouvelles, malgré une remarquable organisation postale, parvenaient lentement et souvent trop lentement au gré du cours rapide des événements. Par le retour du courrier, il expédia à Mouzaffer un firman, de la teneur suivante : „Les Qaqchals ayant été de tout temps de fidèles serviteurs de la cou-

¹⁾ Elliot, V p. 415, note 2, dit: „that Aboul Fath was fonder of feast than of war”.

„ronne, il n'est pas juste de les offenser ; il faut, au contraire, les calmer et leur faire entrevoir la faveur impériale et une solution amiable de la question des djagirs”.

Si ces paroles bienveillantes de l'Empereur étaient parvenues au gouverneur du Bengale avant que la verge de bambou se fût abattue sur les talons de Khaldi Khan, avant que les menaces de Mouzaffer eussent retenti aux oreilles de Baba Khan, la tribu des Qaqchals aurait mis sa bravoure consacrée au service d'Akbar et non pas de ses adversaires, mais elles vinrent trop tard ! Quand le firman parvint à destination, le glaive était déjà tiré. Froissés amèrement par Mouzaffer, les émirs étaient résolus à laver l'outrage dans le sang et à n'accepter aucune transaction. On saisit les envoyés de l'empereur et on les jeta en prison. Dès lors, la question ne pouvait être tranchée que par l'épée.

C'est au Bengale que l'incendie avait éclaté ; et déjà les étincelles volaient vers le Bihar, où il y avait également beaucoup de ferments de révolte accumulés. Suivant l'exemple de Mançour et de Mouzaffer, Moulla Taïb et le bakhi Raï Pouroukhotum avaient confisqué les djagirs des principaux chefs de tribu.

Deux hommes parurent maintenant à la tête de la révolte, qui disposaient tous deux de forces considérables ; c'étaient Arab Bahadour et ce Mohammed Maçoum le Kaboule, qui avait provoqué l'émission du fameux fetva du Qadr du Bengale contre Akbar. Quand les rebelles eurent pillé les maisons des deux receveurs impériaux et chassé l'un d'eux Moulla Taïb, il s'engagea un combat insignifiant en lui-même. L'hindou Raï Pouroukhotam chargea les insurgés avec une petite troupe et sacrifia sa vie à la cause impériale dans un combat livré à Arab Bahadour, au près de Djaounpour. Bien que ces faits aient paru à Nizamouddin-Ahmed si peu importants qu'il glisse là dessus, il n'en est pas moins vrai que ces premiers succès encouragèrent

les insurgés et accurent leurs espérances. Ils osèrent dès lors faire publiquement cause commune.

Tandisque Mouzaffer se trouvait en face des Qaqchals il aurait dû en profiter pour les exterminer — Ma'çoum Khan, le Kaboulé, s'avancait avec de grandes forces à leur secours. C'est à cet émir que les documents indiens ¹⁾ donnent le surnom de Açi, c. a. d. le rebelle; mais nous continuerons à nous en abstenir, pour éviter la confusion avec un autre Ma'çoum-Khan, qui joua un rôle sur le même théâtre. Mouzaffer, comprenant le danger, voulut lui barrer le chemin et jeta Khwadja Chamsoudin dans le col de Garhi, afin de tenir en main cette „clef du pays”. Mais, ni les retranchements de Khwadja, ni ses canons ne purent résister à l'attaque de Ma'çoum le rebelle. Les impériaux plantèrent là leurs canons et s'enfuirent; Chamsoudin se défendit vaillamment et ne quitta le champ de bataille qu'après avoir reçu mainte blessure. Une fois la clef du pays aux mains de Ma'çoum le rebelle, toutes ces forces se joignirent aux Qaqchals.

Après ce premier choc des deux partis, impériaux et rebelles, un combat de tirailleurs s'engagea, qui dura dix-neuf jours et où l'avantage fut la plupart du temps du côté des impériaux. Déjà les insurgés songeaient à se retirer vers l'Orissa, et, la vingtième nuit, ils étaient en train de traverser le fleuve, quand il se produisit dans l'armée impériale un événement de grave conséquence et dont pourtant les documents ne révèlent pas les motifs, même par allusion ²⁾. Les émirs Vezir-Khan Djamil Bey, Djan Mohammed Bihboudi, Cherif Ali de Badakhan, Koutchak de Kandouz et d'autres encore passèrent à l'ennemi,

1) Nizamouddin Ahmed, dans Elliot V, p. 416 et Aboul Fazl, dans Chalmers, Ms. II p. 246.

2) Nizamouddin, ouvr. cité p. 416. Aboul Fazl, Ouvr. cité p. 247.

avec leurs troupes et leurs vassaux, trahissant la cause de l'empereur.

Le contre-coup de cette défection en masse sur le général en chef fut terrible. Son armée était trop affaiblie pour pouvoir risquer une grande entreprise. Ce qui lui en restait ne lui inspirait aucune confiance. Il ne voulait entendre parler de rien : ni d'attaquer lui-même, ni d'en charger ses lieutenants. Enfin, il se remit assez pour envoyer Khwadja Chamsouddin, dont la blessure avait dû se guérir, éclairer le terrain. Le brave capitaine exécuta hardiment cette reconnaissance ; mais la fortune de la guerre ne lui fut pas plus favorable qu'au col de Garhi. Il se heurta à une masse ennemie très supérieure en nombre et, bientôt, abandonné de ses gens, il se trouva tout en combattant environné d'ennemis. Blessé, il tomba de cheval sur la terre ensanglantée, et l'ennemi resta maître du champ de bataille. Comme il était là gisant, un homme passa au galop, qu'il avait appelé naguère son ami. Chamsouddin appela au secours Mohammed Ali et, au lieu d'aide, reçut de ce faux ami un coup de lance. Cet épisode montre combien les insurgés étaient exaspérés. Khwadja gisait donc à terre, frappé de deux blessures. Alors Ma'çoum le rebelle passa lui-même auprès du blessé. „De lui, dit Aboul Fazl, il n'avait aucun secours à attendre” „et pourtant ce fut lui qui le releva et le traita avec les plus „grands égards. „On serait tenté de croire à un trait d'humanité illuminant ces sombres jours ; mais le document nous apprend bientôt quo, après la prise de Tanda, Ma'çoum le rebelle relâcha Khwadja contre une forte rançon. Voilà donc cette humanité qui s'est fait largement payer ! D'ailleurs, en temps de guerre, c'est toujours un profit que de tenir un chef ennemi captif, pour l'échanger un jour contre des prisonniers de sa propre armée.

Mac'çoum le rebelle occupait encore le champ de bataille avec ses troupes, quand il vit une colonne s'avancer contre lui. Pensant que c'était Mouzaffer-Khan qui marchait au secours de Khwadja, l'armée des rebelles commençait déjà à se débander; mais sa terreur se changea en joie, lorsqu'on reconnut dans ces étrangers le déserteur Vezir-Djamil-bey.

La guerre entra dans une nouvelle phase, car Mouzaffer comprit qu'il ne pouvait plus tenir la campagne. Peut-être aurait-il dû encore risquer une bataille; mais, après la récente trahison de ses généraux, il est douteux qu'il fût en état de le faire. Il est oiseux de discuter la question de savoir si le célèbre vainqueur de Rohtas mérite un blâme pour s'être jeté dans la forteresse de Tanda, qui (d'après l'avis compétent de Nizamouddin) „ne consistait que dans les quatre murs”; en effet, c'était l'abri le plus rapproché. En tout cas, les ennemis n'osèrent pas d'abord l'y attaquer; mais essayèrent de l'incliner à la trahison, en lui offrant libre sortie pour sa personne et pour un tiers de ses trésors.

Mais, Mouzaffer repoussa avec dédain cette proposition. Il ne demanda quartier que pour ses femmes et envoya 20.000 mohours d'or à Ma'çoum, en le priant, si l'on en venait à donner l'assaut à Tanda, d'assurer aux femmes du harem sûreté et libre escorte. Ma'çoum le rebelle, qui avait aussi recueilli Khwadja blessé avec l'espèce de générosité qui lui était propre, empocha les mohours et fit toutes les promesses. Le jour de l'assaut venu, les insurgés escaladèrent les murs de Tanda et pénétrèrent en vainqueurs dans la ville. Mouzaffer-Khan, en grand costume, se tenait devant la porte de sa demeure, pour protéger ses femmes, lorsque Ma'çoum le rebelle lui fit ses salutations, avec un sourire hypocrite. Tout à coup on entendit sortir de l'intérieur les cris de détresse des femmes: c'étaient les

soldats de Ma'çoum qui, au mépris de la foi jurée, avaient pénétré par une porte de derrière. En vain Mouzaffer se retourna en toute hâte pour les sauver; il tomba sur le seuil, frappé par un traître.

Ainsi périt un homme en qui Akbar avait mis pleine confiance. Quand même il avait exécuté les ordres de son maître avec trop de dureté, et par là provoqué l'éclat de la révolte; certes le vainqueur de Rohtas méritait un meilleur sort que cette fin sans gloire! Mais du moins la postérité ne saurait lui refuser cet honneur, qu'il est resté incorruptible et fidèle à son seigneur et maître jusqu'à la mort!

Voilà donc trois provinces importantes perdues en peu de mois, et, ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il y avait dans le camp des rebelles beaucoup de capitaines et de compatriotes de l'Empereur, avec des milliers de guerriers d'élite Tchagataïs. C'était à leur fidélité passée et à leur vaillance qu'Akbar devait ses plus brillants succès; c'était sur eux qu'il s'était appuyé jusque là pour maintenir l'ordre à l'intérieur.

C'était pour les insurgés un succès étourdissant, que la défaite complète de Mouzaffer; l'équipement et la caisse de l'armée impériale étaient tombés entre leurs mains, et les captifs de marque tels que Chamsouddin, durent payer de fortes rançons. Aussi, peu leur importait que, à la faveur de la confusion qui suivit l'assaut, Raï-Patr Das et Hakim-Aboul-Fath se fussent enfuis. De fidèles Hindous les aidèrent dans leur fuite jusqu'à Hadjipour. Eh bien! malgré tout l'or que Ma'çoum le rebelle put ramasser, le trésor de Mouzaffer, s'élevant à 80,000 roupies, lui échappa. Mouzaffer, avant l'assaut, l'avait caché dans son réservoir. Ce secret n'était connu que d'un prisonnier d'état, qui, grâce à cet argent, allait jouer pour quelque temps le premier rôle au camp des rebelles, jusqu'à ce qu'il

périt empoisonné par Ma'çoum. Cet homme n'était rien moins que le propre cousin de l'empereur, le dernier de ces Mirzas, qui avaient causé tant de mal ! Mirza Charafouddin Husain enveloppé dans une conspiration contre la vie d'Akbar, avait été condamné à mort ; mais l'empereur lui fit grâce et le remit à la garde de Mouzaffer. Ce dernier devait lui conférer un djagir, s'il donnait des preuves de repentir ; sinon, l'envoyer en pèlerinage à la Mecque. Mouzaffer préféra garder cette tête chaude près de lui, au quartier-général.

Or à Tanda, le Mirza trouva moyen de découvrir le trésor de son gardien et se mit au large, bien nanti. Il fut le bienvenu auprès des rebelles, car, maintenant enfin, ils pouvaient mettre un Timouride à leur tête. Si toute communication leur était coupée avec le demi-frère d'Akbar à Caboul ; si l'habileté politique d'Akbar leur avait enlevé le moyen de donner à la révolte la couleur d'une guerre de religion ; du moins ce Timouride, Mirza-Charafouddin-Housaïn, qu'ils proclamèrent empereur le 1^{er} chourdad 989, devait donner à leur criminelle entreprise un semblant de légitimité. L'empereur opposé à Akbar put, pour peu de temps, se targuer des insignes de sa dignité et distribuer terres, titres et emplois ; 30,000 hommes se rangèrent sous ses drapeaux.

Un autre personnage, qui jusque là était resté passablement dans l'ombre, mais était extrêmement dangereux, Mouzaffer III, l'héritier du royaume de Goudjrat, profita du désarroi, pour s'échapper d'une douce captivité et se réfugier dans le coin le plus reculé de son pays. Nous examinerons plus tard la guerre allumée par ce prétendant. A la même époque, Pertab Singh, le roi vaincu des Radjpoutes, sortit de son repaire de montagnes, pour pêcher en eau trouble à Goganda. Cependant, Mirza Mohammed Hakim se préparait à Caboul et son incursion dans

le Pendjab semblait imminente. Le trône d'Akbar vacillait sur sa base.

Akbar se tint ferme et, de Fathpour-Sikri, considéra avec le calme d'une statue, le cours des événements. Jadis, quand il s'était agi de restaurer le trône de ses ancêtres, Akbar alors jeune homme avait affronté follement le danger avec une petite troupe de fidèles; il avait croisé le sabre avec les cavaliers ennemis, et même un jour, d'un coup bien visé de sa carabine merveilleuse, il avait percé la luisante cuirasse du lion de Tchitor. Mais, maintenant que la révolte soulevait comme des vagues de tempête, Akbar, homme fait, demeura immuable au centre de son empire.

Ce qui le retenait, ce n'était pas l'irrésolution, mais la maturité d'un jugement clair et lucide. Il regardait fixement le Nord-Ouest où était le point vulnérable de son empire, prêt à chaque instant à se tourner de ce côté; car une puissance étrangère grossissait dans le Touran, au delà de Caboul et ce dernier pays même était la porte, par où tous les conquérants avaient jusque là pénétré dans les plaines de l'Inde. Tant que l'héritage paternel ne fut pas soumis, il en combattit les princes comme des ennemis du dehors; dès qu'ils furent assujettis, il se montra à leur égard un souverain pacifique. Ces réformes même, contre lesquelles se cabrait l'égoïsme des grands, n'avaient elles pas pour but de procurer à l'Inde la paix d'un pays civilisé? Si, par contre, Akbar avait voulu cueillir des lauriers dans les ruines et le sang de son propre pays, aurait-il pu encore passer aux yeux de ses sujets pour „l'Ombre de Dieu sur terre” comme il aimait à s'appeler, ou pour le Prince de la paix? N'eût-il pas été plutôt un despote, à qui ses contemporains eussent payé le tribut de la crainte et du tremblement, et à qui la postérité eût accordé tout au plus la gloire d'un tyran éclairé? S'il avait ter-

rassé lui-même rudement les rebelles, ses contemporains n'eussent pas manqué de lui reprocher toutes les rigueurs, que la guerre entraîne nécessairement. Le moindre village brûlé, un champ ravagé, une blessure, une tête abattue, tout eût été mis sur le compte, non pas de la puissance souveraine, mais d'Akbar le sanguinaire.

Au contraire, en se faisant remplacer par de fidèles lieutenants ou partisans, il laissait supposer que c'était l'Etat, et non pas la personne d'Akbar, dont on vengeait les injures. Pour rendre cette pensée plus claire aux yeux du pays, il suivit une politique qui avait déjà plusieurs fois fait ses preuves; il s'appuya sur les Hindous pour faire face à ses propres compatriotes qui, pour l'apparence, étaient encore des coreligionnaires. Les mêmes profonds mobiles, qui l'avaient poussé au coup d'état par où il s'était fait le juge infaillible en matière de foi, le guidaient alors. Rien ne montre mieux quels fruits excellents portaient déjà sa sage tolérance et son esprit de justice, que le fait qu'il pouvait se fier aux Hindous dans la poursuite de ce but élevé. Akbar, à Fathpour-Sikri, était bien l'homme mûri par l'expérience, chez lequel le cœur et l'esprit, un profond sentiment d'humanité et la prudence la plus avisée s'unissaient, au service d'une volonté de fer.

L'homme qui parut à l'empereur le mieux qualifié, par son talent et sa fermeté de caractère, pour pacifier le Bengale, ce fut le radja Todar Mal. A la guerre, il joignait la prudence à la hardiesse; en politique, la loyauté à la sagacité. Avant tout, cet Hindou était un financier de premier ordre. Grâce à cette qualité, il n'oublia pas un seul moment que chaque balle, chaque torche qu'il lancerait au Bengale coûterait double dépense au trésor impériale. En effet le Bengale n'était pas un pays étranger, mais province de l'Empire, et il s'agissait de

diminuer aussi peu que possible par la guerre sa valeur contribuable.

En même temps qu'Akbar nommait Todar Mal général en chef des provinces de l'Est, il adressait des firmans au gouverneur impérial de Djaounpour: Mohammed Ma'coum Faranchoudi, à Samandji Khan et à tous les grands vassaux pour leur commander de se ranger sous les drapeaux du radja, dès son entrée dans la province ¹).

Avant même que Ma'coum Faranchoudi eût rejoint l'armée impériale, avec ses 3000 cavaliers, à Djaounpour, les troupes de l'empereur avaient remporté un petit avantage au Nord-Ouest du Bihar. Un certain Bahadour s'était déclaré indépendant et avait réussi à enchaîner son père Saijd Badakchi, le djagirdar de Tirhout. Sur ce, Chaham-Khan, le Djalair, un des rares vassaux fidèles, marcha contre Bahadour, lui livra un combat où ce dernier fut tué, et tint la bannière de son suzerain haut et ferme à Hadjipour ²).

Chaham-Khan et Mouhib-Ali-Khan, après avoir chassé les rebelles de Patna, firent leur jonction avec l'armée impériale non loin de Djaounpour. Ces épisodes sont peut-être de peu d'importance pour l'histoire de la guerre; mais ils prouvent que toute l'insurrection, l'hostilité ou la fidélité vis-à-vis d'Akbar, se réduisait à une question de personnes, et n'était pas l'œuvre d'une idée politique. Vue du dehors, cette révolte des chefs du Bengale et de l'émir de Caboul ne ressemble que trop à ces révolutions de princes, qui bouleversèrent l'Allemagne dans la première moitié du XVI^{ème} siècle. Malgré cela, il y a une notable différence. En Allemagne, les fiefs reposaient essentielle-

1) Nizamouddin. Ouvr. cité p. 417.

2) Aboul Fazl (Ms. 249), paraît ici mieux informé que Nizamouddin, qui passe le fils sous silence et mentionne le père comme rebelle.

ment sur des particularités ethnologiques du peuple, et étaient restés des siècles entiers aux mains des mêmes familles princières. Etant donnée la forte inclination des Allemands à se grouper à part, il y avait non seulement chez les chefs des maisons princières, mais dans le peuple même une force qui tendait au démembrement de l'Empire. Or, cette tendance n'existait pas dans le peuple du Bengale, si on peut donner ce nom à un tel mélange de races; les fiefs même ne dataient guère plus que de trois générations, et leurs détenteurs n'avaient pas encore confondu leurs intérêts avec ceux du peuple. Les Orientaux avaient, à un très faible degré, le sens de l'unité politique. Seul le grand empereur et un petit nombre d'intimes concevaient l'idéal d'un Etat fondé sur le droit et la civilisation. Cet idéal, Aboul-Fazl le défendit avec sa plume, Todar-Mal avec l'épée. Mais les fiers capitaines Tchagataïs étaient totalement étrangers à cet ordre d'idées. Ils ne sentaient qu'une chose, c'est que la puissance d'Akbar était en train de grandir, et la leur de décroître. Lors donc que l'empereur demanda des sacrifices pour sa grande idée, cette réclamation leur parut inique, bien plus quand Mançour et Mouzaffer s'efforcèrent de réaliser par la violence et la rigueur le vœu d'Akbar, ils crurent qu'il fallait repousser la force par la force. Savoir s'ils seraient pour ou contre Akbar, était une question d'intérêt personnel. On ne pouvait se fier presque à personne. Ainsi, Ma'çoum Faranchoudi, de Djaounpour, peu après qu'il eut amené ses hommes liges, au radja, manifesta ouvertement son mécontentement, et cela en termes de factieux. „C'était un caractère vacillant; sa dignité „et la force de ses troupes lui avaient tourné la tête" dit Nizamoudin Ahmed, qui ménage également les paroles de blâme et d'éloge ¹⁾.

1) Nizamouddin Ahmed, dans Elliot, t. V. p. 417.

L'avisé Todor-Mal n'ignorait pas que, dans ces troubles, l'intérêt personnel était le grand mobile; aussi c'est là dessus qu'il régla toute sa conduite, tant dans les négociations que dans la guerre avec les rebelles. L'excellent témoin, que nous suivons, l'a bien compris, quand il dit: „Le radja Todor-Mal, „en habile homme, temporisa avec Ma'çoum Faranchoudi, et „fit tout ce qu'il put pour s'assurer de lui et lui inspirer de bons sentiments.” Il est vrai qu'il n'obtint qu'un succès provisoire. car Ma'çoum Faranchoudi devint bientôt après l'un des pires parmi les rebelles. Mirza Charafouddin Housain, le nouvel anti-empereur, ainsi que l'autre Ma'çoum-le-rebelle, avec ses Qaqhals opposèrent au Radja une force de 30000 cavaliers, 500 éléphants et beaucoup d'artillerie, sans compter des barques de guerre sur le fleuve, et cherchèrent à l'attirer en rase campagne.

Mais le radja fut beaucoup trop habile pour accepter la bataille. „Il n'avait, dit Nizamouddin Ahmed, aucune confiance en „la cohésion des aventuriers dans l'armée ennemie” et l'on peut bien ajouter qu'il n'en avait guère plus dans la sûreté des grands vassaux de sa propre armée. Dans ces conditions il fit la même chose que Monzaffer, mais avec plus de prudence; il se jeta dans une place-forte. Celle de Moungir, qu'il choisit, était trop petite pour faire place à toute l'armée; aussi, le général des impériaux la fit-il agrandir au moyen de remparts bastionnés. Dans cette sorte de camp retranché il pouvait affronter les attaques de l'ennemi jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours, qu'il demanda à Akbar. Outre cela, il sut se maintenir en communication permanente avec la cour et il en reçut souvent à des intervalles de quelques jours, la somme notable d'un lac de roupies, de sorte qu'il avait toujours à sa disposition de grandes ressources. D'ailleurs, l'humeur belliqueuse de ses guerriers trouvait à se satisfaire dans des sorties journalières. Par là il atteignit un double but:

laissa à la discorde le temps de se mettre dans les rangs ennemis; et lui-même fut plus à même, qu'il ne l'eût été avec des évolutions en rase campagne, d'exercer une surveillance active sur les contingents des vassaux, sans les offenser par de la méfiance. Malgré tout, il ne put empêcher des désertions assez importantes, telles que celle d'Houmayoun Farmili et celle de Tarkhan Divana. Mais ce siège qui dura quatre mois devait confirmer la justesse de ses prévisions.

Todar Mal, disposant de grandes ressources, pouvait nourrir son armée, sans pressurer le paysan, avec lequel il restait en rapport. Les insurgés, au contraire, faisaient subir aux gens de la campagne des exactions intolérables; et ceux-ci d'ailleurs, comme Hindous, étaient, à peu d'exceptions près, hostiles à la rébellion. Le radja sut même si bien gagner ses compatriotes à la cause de son maître qu'ils commencèrent à couper les vivres aux rebelles. Aussitôt la disette commença à produire ses effets sur le camp ennemi. Il n'y avait pas moyen de faire devant Moungir des actions d'éclat, qui excitent l'enthousiasme et promettent un butin en monnaie sonnante. Ceux qui connaissent par expérience les ennuis d'un camp mal approvisionné devant une place très-forte, comprendront qu'il dut se produire beaucoup de mécontentement chez les rebelles. Ajoutez à cela l'action du climat insalubre du Bengale, qui faisait des victimes jusque parmi les grands chefs. Baba-Khan, le Qaqchal, qui s'était révolté l'un des premiers, tomba malade à Tanda. Dès que Djablari Khan, le Qaqchal, en fut informé, il se retira avec ses gens et se rendit en hâte au lit de mort de Baba-Khan. Ainsi, tantôt la mort faisait de plus en plus des ravages dans les rangs des assiégeants, tantôt la peur de la mort en faisait déguerpir quelquesuns.

° A la fin les meneurs des rebelles comprirent qu'ils ne pourraient tenir campagne, si le radja faisait une sortie avec toutes ses

forces. En conséquence, Ma'çoum le rebelle se retira vers Bihar. Arab Bahadour abandonna aussi son poste d'assiégeant devant Moungir; et, en quelques marches forcées, surprit la ville de Patna, où il pillait le trésor d'état. Comme il quittait cette ville aussi vite qu'il y était venu, un émir impérial s'y jeta; Arab Bahadour, pour ne pas être manacé sur ses derrières, dut faire volte-face et mit le siège devant Patna. Dès que cette nouvelle parvint au radja, il envoya Ma'çoum Faranchoudi, avec ses cavaliers, pour débloquer la forteresse. Mais les troupes n'en vinrent pas aux mains, car dès qu' Arab Bahadour eut vent de la marche de Faranchoudi, il leva le siège et se retira auprès de Gadipati, l'un des plus puissants zemindars hindous. —

Ainsi le général d'Akbar avait atteint le but qu'il s'était proposé en s'enfermant dans Moungir. La grande armée des rebelles s'était dissoute et ses chefs, sans lien solide, suivaient chacun son intérêt personnel, à la tête de petits corps de troupes. Il s'agissait maintenant soit de les gagner, soit de les battre isolément.

Le radja poursuivit de suite les avantages de la situation et s'avança avec Çadik Khan sur Bihar, contre Ma'çoum le rebelle, qu'il tenait en apparence pour le plus dangereux. Dans la nuit du 15 Tir 989 ¹⁾ (20 Mai 1581) eut lieu une bataille qui, d'abord, faillit mal tourner. En effet, à la faveur de la nuit, le hardi chef de rebelles avait culbuté l'avant-garde des impériaux, sous Djan Beg et Oulough Khan, et les rejetait sur Çadik Khan. Celui-ci, heureusement, se trouvait sur ses gardes, et l'attaque violente de Ma'çoum le trouva préparé. Après une mêlée acharnée, le sort changea et Çadik, à son tour, fit une charge brillante et resta maître du champ de bataille. Après cette défaite, Ma'çoum le rebelle s'enfuit au Bengale, tandis que la ville de Garhi tombait aux mains de l'empereur.

1) Aboul Fazl, Ouvr. cité p. 255. — Comp. Nizamouddin p. 417—418.

Ainsi victorieux, le radja commença la conquête proprement dite de la province. On peut deviner son plan, avec quelque certitude, d'après les opérations de son armée. Il s'agissait d'occuper peu à peu cette région immense; d'enlever par là le terrain à l'ennemi, de le resserrer dans un cercle étroit et puis de le battre.

Or, il s'en fallait de beaucoup que l'armée de Todar-Mal suffît à réaliser ce plan, et il renouvela avec instance la demande adressée déjà avant le siège de Moungir et tendant à ce que l'empereur envoyât au Bengale encore une grande armée. Akbar approuvait évidemment la plan de campagne du radja et poussa les préparatifs avec vigueur. Ce prince montra de nouveau sa sagacité dans le choix de l'homme, qu'il chargea du commandement en chef et qui devait avoir le pas, même sur Todar-Mal. Il désigna Mirza Aziz, surnommé Koka, ce qui signifie le frère de lait, fils de Chamsouddin-Mohammed-Atga Khan, qui avait été assassiné par Adham-Khan. Après la mort violente de son père, Akbar s'était intéressé à lui avec prédilection. Mirza Aziz était à la fois un homme très cultivé et un vaillant capitaine; bien que doué de qualités éminentes, il avait le caractère un peu revêche, qui se trahissait à l'occasion par une brusque démarche. Il n'était pas rare que, par sa conduite capricieuse et insupportable, il manifestât, même à l'âge mûr, combien il avait été enfant gâté dans sa jeunesse. Quand Akbar introduisit le sévère contrôle du dagh-o-mahalli, qui avait tellement irrité les émirs du Bengale, Mirza-Aziz se montra parmi les plus récalcitrants. Néanmoins Akbar n'eut jamais le courage de lui en vouloir sérieusement. „Entre moi et Aziz, avait-il coutume de dire, coule un fleuve de lait que je ne puis franchir ¹⁾. Il est vrai que, dans la

1) Blochmann I, p. 325.

vingtième année de son règne, Akbar se vit forcé de suspendre le temporel d'Aziz et de le dépouiller de ses emplois ; mais, trois ans après, il lui rendit son grade honorifique, sans toutefois l'employer au service de l'Etat. Actuellement, dans la 26^{ème} année de son règne, il lui offrit l'occasion de réparer ses fautes ; en effet, il lui confia la poste d'honneur de commandant en chef de l'armée chargée de réprimer les rebelles du Bengale, avec le titre de Khan i Azam et le rang de mançabdar de cinq mille hommes. Akbar alla en personne voir son frère de lait et l'oncle de ce dernier Charif-Khan, auquel il offrit un costume d'honneur. Cette bienveillance, au premier abord surprenante vis-à-vis des grands seigneurs récalcitrants, ne peut s'expliquer que par la situation périlleuse, où se trouvait l'empereur. Bien que nos sources soient ici très peu abondantes, elles nous révèlent pourtant ce fait, que l'esprit de révolte s'était répandu, comme une contagion, chez les grands vassaux, de province en province.

Avant que la révolte n'éclatât au Bengale, l'empereur, prenant pour base le Malva, suivait une politique belliqueuse à l'égard du Dekhan, et nous entendons souvent parler d'expéditions projetées, de préparatifs isolés, etc. sans que nos documents nous fassent pénétrer plus avant dans ses desseins. C'est seulement sur le tard de sa carrière, qu'Akbar révéla par des faits les annexions qu'il rêvait déjà vers cette époque, vers le Sud de son empire. Il nourrissait depuis longtemps le projet de conquérir le Dekhan, et il a fallu qu'il fût en proie à une nécessité pressante, pour faire subir un temps d'arrêt à cette politique. Pour bien juger cette époque, il faut rapprocher de la démarche presque humble que nous venons de mentionner vis-à-vis des deux seigneurs récalcitrants les paroles suivantes d'Aboul-Fazl ¹⁾.

1) Aboul-Fazl. p. 251 — Comp. Nizamouddin, p. 418.

„La tournure menaçante que prenaient les affaires dans l'Est „força l'empereur à rappeler les émirs de Malva et du Goudjrat, „d'une expédition contre le Dekhan, qu'ils allaient entreprendre". Hasan, le courrier d'état, porta au çoubadar du Malva, Qoudchaaf-Khan, un firman avec l'ordre de se rendre à la cour. Le gouverneur et son fils Ayam-Khan s'apprêtaient à obéir, mais, en chemin, ces deux fidèles serviteurs d'Akbar furent assassinés. Ainsi l'esprit de révolte se propageait aussi au Sud de l'Empire. Dans ces circonstances, Akbar avait fait preuve d'opportunisme en se réconciliant avec Charif Khan et en regagnant son cœur par le cadeau mentionné. Maintenant, il pouvait le donner pour gouverneur au Malva privé de chef et compter sur sa fidélité. Ici les documents rapportent un trait qui prouve qu'Akbar, même lors des plus vives détresses de l'empire, n'oubliait pas les délaissés et les orphelins. La victime avait laissé une famille avec des enfants en bas âge, Akbar les fit venir de suite à la cour et en prit soin comme un second père.

Akbar hâta de toutes ses forces le départ du nouveau Khan-i-Azam, car lui même devait porter son attention vers le Nord-Ouest ¹⁾. Il jugea utile de lui adjoindre un autre capitaine, qui se trouvait justement occupé à une petite guerre contre le roi détrôné des Radjpoutes : Pertab Singh, dans la montagne. Chabaz Khan Kambou ne contribua pas pour peu à la pacification du Bengale et, cinq années après, il opéra encore dans le Djaounpour.

Pendant que l'armée impériale, commandée par ces deux généraux, s'avancait vers le théâtre de la guerre, les insurgés avaient fait de nouveaux progrès et s'efforçaient de couper les convois qui venaient à Todar Mal par le Gange. Le radja avait

1) v. Chap. XII. la campagne de Caboul.

eu beau enlever d'un coup 300 barques à l'ennemi, qu'il avait par là intimidé; il n'en avait pas moins un besoin urgent du renfort, demandé à Akbar, pour exécuter son plan de campagne. Mirza Aziz Koka arriva encore à temps pour l'exécuter. Lui même s'était avancé jusqu'à Ghyaspour, quand il apprit qu'Arab Bahadour se retirait sur Sarang-Baysi, après un combat malheureux livré à Chahbaz Khan. Aussitôt il chargea Chaham Khan de disputer là-bas le terrain au rebelle, tandis qu'il laisserait un corps considérable sous Badakhi, pour pacifier le Bihâr. La tâche essentielle de ce dernier devait être de tenir en échec Ma'coum Khan Faranchoudi, que nous avons trouvé naguère encore parmi les Impériaux, bien que déjà mécontent.

Voici dans quelles circonstances eut lieu la défection de ce chef dangereux; et nous souhaiterions à ce propos qu'Aboul-Fazl, qui est notre principale autorité pour cette période, fût un peu mieux renseigné, notamment sur le compte du radja Todar Mal. Et pourtant la relation sensée et impartiale de l'orthodoxe Nizamouddin Ahned justifie suffisamment l'attitude du sage et loyal Hindou. Les Mahométans traitaient ce dernier à peu près comme les plus fiers seigneurs de la cour de Louis XIV un bourgeois gentilhomme, et ce sont ces préjugés, peu favorables au grand ministre, que reflète le récit d'Aboul Fazl. Comment un homme énergique dans sa position aurait-il pu manquer d'ennemis? Comment de fausses rumeurs ne se seraient-elles pas répandues sur un tel homme à une cour princière, telle que celle où vivait Aboul-Fazl? Si l'historien, qui veut être l'interprète et non pas le chroniqueur des événements, ne peut plus pénétrer au fond des intrigues qu'il soupçonne, du moins, il est de son devoir de découvrir tout ce qu'il peut de la vérité.

Aboul Fazl rapporte que, dès avant le 15 Février la fidélité de Ma'coum Faranchoudi était fort douteuse; qu'il avait pris vis-à-

vis de Todar Mal une attitude mutine et turbulente; que même il avait attenté à sa vie et que, pour cette raison, le radja, content de s'en débarrasser, l'aurait envoyé à Hadjipour. — Il se peut que Ma'coum Faranchoudi ait manqué de déférence vis-à-vis du général hindou; mais, la prudence du radja, même sa douceur, particulièrement à l'égard de Ma'coum sont tellement bien attestées par Nizamouddin, qu'une telle imprudence de la part d'un homme, en qui Akbar le fin connaisseur avait une confiance absolue, paraît tout à fait invraisemblable.

Malgré tout, il ne faut pas négliger cet on-dit, évidemment mal fondé, car tel quel il est un élément de l'histoire de ce temps; et prouve que les mécontents combattaient non seulement par le glaive, mais encore par l'intrigue. Le chapitre suivant montrera quelle terrible et perfide vengeance ils tirèrent d'un homme, dont tout le crime était d'avoir trop bien servi son maître et souverain.

Nizamouddin, il est vrai, raconte le déroulement du conflit avec Ma'coum Faranchoudi, d'une façon extrêmement brève, mais non sans vraisemblance. Il impute la responsabilité de la rupture non pas au radja, mais au divan ou ministre des finances de l'Empire, Khwadja Chah Mançour, dont le sage Todar Mal avait déjà antérieurement blâmé les rigueurs. D'après ce récit, le divan, qui avait été rappelé des provinces de l'Est sur les instances de Todar Mal, aurait adressé à Ma'coum une lettre d'un ton acerbe, accompagnée d'une grosse réclamation pécuniaire; et aurait de même écrit avec menaces à Tarson Mohammed et à d'autres grands émirs, au lieu de les encourager à la fidélité. C'est, sans nul doute, la lucide raison de l'Hindou qui décida peu après Akbar à décharger Mançour de sa dignité et à la confier à Vezir-Khan, qui, dans les cas difficiles, devrait s'adjoindre Qazi-Ali.

Irrité par la réclamation de Mançour, Ma'çoum Faranchoudi se retira dans son djagir de Djaounpour, avec la permission du radja qui, réuni à Tarson Mohammed Khan, prit ses quartiers d'hiver à Hadjpour. Là il ne tarda pas à donner des signes de mécontentement, qui n'étaient pas encore très grands, paraît-il. En effet, Akbar ne dédaigna pas de lui envoyer Pechraou Khan, un employé supérieur des finances, pour contenter Ma'çoum et lui offrir, en échange de son fief de Djaounpour, qui serait transféré à Tarson, celui d'Aoudh, qui était plus avantageux. Cette mission eut premièrement l'effet désiré; Ma'çoum se montra poli avec l'envoyé d'Akbar, ne fit paraître aucun mécontentement et se rendit en effet à Aoudh. Là seulement, ce fut un enchaînement de circonstances qui entraîna Faranchoudi dans le tourbillon de la révolte. Sur ces entrefaites, Nijabât, le djagirdar de Tchaousa et Pyag (Allahabad) s'était soulevé, avait fait avec succès plusieurs razzias et assiégeait la ville de Kara. Les armées du radja et du Khan-i-Azam marchèrent contre lui et le forcèrent à reculer vers le Kantal, un district de Patna. Mais les Impériaux le poursuivirent jusque là et, après un combat malheureux, il fut réduit à se réfugier avec le reste de ses hommes-liges auprès de Ma'çoum Faranchoudi. C'est chez lui aussi que fuyait en même temps Arab-Bahadour, après avoir été battu par Chahbaz.

Ma'çoum accueillit les les fugitifs et, c'est seulement alors qu'il céda à leurs séductions; car, d'après Nizamouddin il était vaniteux au plus haut degré. Disposant d'une armée, qui comptait 30 ou 40 bannières, toughs et timbales de guerre ¹⁾ il crut qu'il allait être le centre de ce grand mouvement, dont le chef précédent venait de disparaître. En effet, le cousin d'Akbar, l'anti

1) Badaoni, Vol. II p. 290; dans Elliot, V. p. 421, Note 1 =

empereur Mirza Ckarafouddin avait été empoisonné avec de la confiture d'opium, à l'instigation de Ma'çoum-le-rebelle. Ce dernier, Arab Bahadour, Nyabat et les autres grands seigneurs étaient affaiblis par des défaites. Cela étant, le riche et hârdi Ma'çoum Faranchoudi se crut le premier dans le camp des rebelles. Ce qui l'entraîna, ce fut l'ambition de disputer le Bengale à Akbar.

Pendant que le Khan i Azam et Todar Mal marchaient sur Tirhout, Chahbaz se dirigeait sur Djaounpour. Mais, à la nouvelle que Ma'çoum Faranchoudi avait fait cause commune avec les rebelles et se tenait en armes à Aoudh, le dernier revint à Djangdespour. En vain, il adressa à ce puissant capitaine une lettre pressante pour le ramener dans le sentier de la fidélité; Faranchoudi était résolu à combattre contre Chahbaz et il avait déjà mis ses grands magasins de munitions en sûreté de l'autre côté du fleuve.

Le 3 Bahman 989 (9 Décembre 1511), Chahbaz n'était plus qu' à 25 kos d'Aoudh, quand son avant-garde rencontra l'ennemi aux environs de Sultanpour et, tout d'abord, le refoula. Alors, Ma'çoum Faranchoudi chargea avec furie les Impériaux et, comme dit Aboul Fazl, „les culbuta et mit en fuite. 1)“ L'attaque des rebelles doit avoir été conduite avec une grande vigueur, car Chahbaz, avec l'aile gauche, s'était enfui à 12 kos du champ de bataille. Cette infortune doit s'expliquer plutôt par la nature du terrain, que par la maladresse de Chahbaz; en effet, il était séparé par une grande jungle 2) de l'aile droite commandée par Tarson-Mohammed Khan, dont l'ennemi ne soupçonnait pas la présence. Lorsque Faranchoudi, qui avait chargé à la tête de ses cavaliers se vit, dans l'ardeur de sa poursuite, séparé des siens,

1) Abul Fazl, Ouv. cité p. 260.

2) Nizamouddin, p. 421.

il remarqua qu'une troupe, débusquant de dernière la jungle, se déployait et prenait position. Joyeux de retrouver les siens, il courut à eux, mais, arrivé plus près, il reconnut les étendards de l'empereur. Aussitôt, sans réflexion, il tourne bride et cherche son salut dans la fuite. Mais alors, Tarson Khan poussa sa colonne entre Ma'coum et ses troupes privées de leur chef et, par cette attaque de flanc, mit en déroute l'ennemi déjà ébranlé.

La fierté de Chahbaz avait reçu une leçon salutaire; car elle lui rendit son énergie et sa vigilance naturelles; la victoire de l'empereur fut complète ¹⁾.

L'ennemi, dans les dix jours qui suivirent, chercha à se reformer, mais il était encore occupé de préparatifs; quand Chahbaz, brûlant d'impatience de sauver son honneur militaire, l'atteignit le 24 Bahman (20 Décembre 1581), d'une manière inattendue, à environ 7 kos d'Aoudh.

Chahbaz Khan fait, sans délai, faire halte à ses troupes; les range en bataille et remporte, sinon une victoire éclatante, du moins un succès important. Ma'coum se retira en bon ordre sur Aoudh. Chahbaz recouvra les éléphants qu'il avait perdus à Sultampour et prit aux rebelles tout leur bagage. C'est à cette perte qu'il faut incontestablement attribuer le fait que, beaucoup de partisans de Ma'coum Faranchoudi mirent bas les armes. Quant aux paroles d'Aboul Fazl qui s'écrie à ce propos: „La joie de „Chahbaz qui, satisfait de ce succès, n'eut pas l'esprit d'avancer d'un demi-pas au delà du champ de bataille, fut cause de „la sécurité du chef des rebelles, qu'il laissa s'enfuir!"; il faut y voir plutôt un écho des sentiments régnant parmi les courtisans de Fathpour-Sikri, qu'un jugement militaire de quelque valeur.

Rendu prudent par sa mésaventure de Sultampour, Chahbaz

1) Aboul-Fazl. p. 261 et 255.

Khan s'avança sur Aoudh, où dut avoir lieu un combat, puis qu'Aboul Fazl nous parle d'un canon de la ville, qui éclata au moment où on le tirait contre les Impériaux, et causa de grands dommages parmi les rebelles.

Chahbaz prit Aoudh, fit prisonnière la garnison de cette place et captura 150 éléphants de guerre. Tous les trésors de Ma'coum, ses enfants, ses femmes et même sa vieille mère tombèrent entre les mains du général d'Akbar. Les chefs de la révolte Arab Bahadour et Nyabat Khan trouvèrent le moyen de fuir. Le riche Faranchoudi n'échappa qu'avec sept cavaliers et trouva un accueil hospitalier chez les zemindars hindous de Kavara; preuve qu'il était assez aimé dans le pays. Et même quand Chahbaz Khan ordonna en termes menaçants au radja Ranaboy, de jeter de suite en prison Ma'coum, l'Hindou le fit échapper secrètement ¹⁾. Le rebelle s'enfuyait dans la direction de Caboul, avec l'intention évidente de rejoindre le demi-frère d'Akbar, également révolté; mais il ne put atteindre son but, l'empereur ayant donné l'ordre à Qoulidj Khan de lui barrer le chemin. Il échappa pourtant; car Qoulidj ne réussit pas à s'emparer de lui au milieu des monts Sivalik.

Voilà donc un des chefs plus dangereux de la révolte expulsé de l'empire. D'autre part, Arab Bahadour ayant péri dans un combat livré à Qadik Khan non loin de Moungir, l'empereur pouvait considérer comme conjuré le péril d'une révolution qui eût ébranlé son trône. Il s'en fallait sans doute encore de beaucoup, que la pacification de ce vaste pays, couvert de jungles, fût achevée et que le Bengale fût pleinement incorporé à l'Etat central.

1) Bien que ces Hindous, tels que le radja Gadjpati, aient pris parti ouvertement contre Akbar, Blochman assure "qu'on ne voyait aucun Hindou dans les rangs des rebelles." Aïn-Akbari I p. 431. —

Mais, avant de suivre plus loin l'empereur dans la réalisation de ce dessein, il serait bon de jeter un coup d'œil rapide sur le cours ultérieur de l'insurrection au Bengale. Lorsqu'en 1582, Akbar se trouvait à Caboul, Ma'coum Faranchoudi avait rassemblé des troupes dans les montagnes, avec l'aide d'un certain Maqçoud, pillé la ville de Bahraïtch et s'était érigé en maître du pays. Battu et poursuivi par Vezir-Khan jusqu'à Kolanour, il avait su se refaire une armée et pousser ses ravagés au delà de Mahmoudabad, jusqu'à Djaounpour, où trois émirs impériaux le refoulèrent. Etant donné le talent étonnant de ce capitaine à se procurer des partisans et des troupes, ce fut un service important que Mirza Aziz-Koka rendit à Akbar, en opérant la réconciliation de Faranchoudi. Akbar, toujours habile et magnanime, put même assez se contenir pour accorder une audience personnelle à ce rebelle si souple. Mais bientôt après il fut tué par un ennemi personnel. Fut-ce un bonheur ou un malheur pour l'empereur que la mort d'un homme, qui aurait pu lui être aussi utile par son talent, qu'il lui avait été dangereux par sa trahison ? On ne saurait le dire.

A peine un des Ma'coum était-il mort, que l'autre : Ma'coum le „rebelle” s'efforça, depuis Orissa, de causer à l'Empire tout le mal possible, avec l'aide d'un Afghan nommé Qoutlou. Ce dernier avait, il est vrai, subi en 990 près de Tanda une défaite sensible ; mais, l'année suivante, il s'était trouvé assez fort, de concert avec Ma'coum le rebelle pour tenir tête à la grande armée de Tarsoun Khan et du Khan i Azam. Somme toute, en 1583, ce dernier eut terminé la conquête du Bengale, bien que, pendant trois années encore, il y eût des escarmouches dans les jungles. Le Bengale ne fut entièrement pacifié qu'en 1586.

CHAPITRE II. . .

LA RÉVOLTE DE MIRZA MOHAMMED HAKIM A CABOUL. .

On a vu plus haut que Mirza Mohammed Hakim , qui devait à la faveur de son frère la haute position de vice-roi de Caboul , était d'intelligence avec les mécontents du Bengale ; et que la découverte de cette conspiration , après avoir causé le supplice de son agent Rocham Beg , avait donné le signal de l'insurrection aux Qaqchals.

Le vice-roi de Caboul ne pouvait oublier que son père avait été le grand padichah de Delhi , et que lui-même était le frère aîné d'Akbar. Il lui semblait que sa mère, ayant joui des faveurs de Houmayoun , bien que femme du second rang , n'en valait pas moins pour cela. Ce qui avait allumé dans son âme la flamme de la révolte, c'était l'injustice avec laquelle le Code musulman détermine le rang des femmes. Akbar , à qui le trône était échu d'après le droit de succession en usage, s'était honoré en pardonnant généreusement à son frère ses révoltes passées et lui avait conféré un grand pouvoir , comprenant bien que la passion qui agitait le cœur de Mirza était conforme à la nature humaine. Et, malgré tout cela, le sentiment d'un passe-droit se faisait jour de nouveau dans l'âme de Mirza Mohammed Hakim. Une nature plus noble eût sans doute agi autrement ; mais elle faisait défaut au vice-roi de Caboul.

On ne peut démontrer absolument qu'il eût formé le projet de détrôner Akbar ; on est même porté à soupçonner qu'il voulait profiter des troubles dans l'Est pour ériger Caboul en royaume indépendant. En effet, les rebelles du Bengale le laissèrent de côté, pour proclamer empereur le seul Timouride qui fût encore

vivant, après Akbar et lui. C'est par cette raison qu'on s'explique le mieux l'attitude d'Akbar, restant dans sa résidence, et occupé de ses préparatifs contre le Nord-Est. Au Bengale, il ne s'agissait pour lui que de la suzeraineté sur le pays; mais au Bengale, outre cela, il s'agissait encore de son frère —

Les plaintes et les avertissements sur la trahison de Mirza-Mohammed Hakim ne cessaient de retentir aux oreilles d'Akbar. „On peut facilement remplacer un enfant, qui a suivi le châ-timent mérité, „disait l'empereur, sans se douter des chagrins que la Providence lui réservait pour ses vieux jours dans la personne de son fils, „mais un frère une fois perdu ne se retrouve jamais”¹⁾.

Avant de transformer Mirza-Aziz de vassal récalcitrant qu'il était en Khan i Azam et de s'en faire par là un ami fidèle, l'empereur avait essayé pareille chose auprès de Mirza-Mohammed et lui avait offert le commandement en chef de l'armée destinée à combattre les rebelles du Bengale. Mais, cette fois, sa grandeur d'âme avait semé sur un sol ingrat, car son frère ne rêvait rien moins qu'un royaume de Caboul, agrandi du pays des cinq fleuves.

Au mois d'Azar 989 (29 Sept.—28 Oct. 1581) le projet de cet ambitieux était mûr et il était prêt à l'action vers le milieu de ce mois. Hadji Nourouddin fit irruption, à main armée, sur le territoire de l'empire dans le haut Indus. Le çoubadar impérial Mirza Yousouf Khan lui opposa un petit corps de troupes commandées par Housaïn-beg et Sayd Gakkhar, espérant qu'il arrêterait l'ennemi, jusqu'à ce qu'il ait pu rassembler de plus grandes forces. Les Impériaux avaient assis leur camp dans cette contrée giboyeuse, sans savoir au juste à quelle proximité se trouvait l'ennemi. Housaïn se tenait à cheval, avec quelques

1) Abul Fazl. p. 262.

cavaliers, devant le camp, lorsque vint à passer une compagnie de cerfs. Séduit par cette apparition, le chef Tchagataï, passionné pour la chasse, donne de l'épéon à son coursier et se lance au galop après les cerfs. Mais le beau gibier avait déjà trouvé son chasseur, qui n'était autre que Nourouddin, le général de l'armée de Caboul. Les deux chasseurs ennemis se rencontrent tout à coup face à face; et chacun fit sans doute la même réflexion, à savoir que son adversaire était une plus noble pièce de gibier que le cerf fugitif de la forêt. Enflammés d'ardeur, ils chargèrent l'un contre l'autre et croisèrent le sabre; leur escorte s'en mêla et la partie de chasse se changea bientôt en un combat acharné. Enfin Housaïn-beg réussit à mettre en fuite son adversaire qui, peu de temps après, devait trouver une mort sanglante à Péschawer.

Malgré ce petit succès, il paraît que Mirza-Yousouf-Khan s'était laissé culbuter et le radja Kounvar Man Singh fut rappelé de Sialkot, pour prendre le gouvernement du Sind à sa place. Le prince radjpoute, aussi habile que fidèle, envoya sans délai Zaïmouddin-Ali, avec une avant-garde, au devant des envahisseurs. L'avant-garde des ces derniers, à la nouvelle de la défaite de Nourouddin, avait passé l'Indus sous la conduite de Chadman „qui passait pour la meilleure épée de l'armée d'Hakim”¹⁾ et s'avancait contre Nilab. Aussitôt Zaïmouddin se jeta dans cette forteresse et y tint bon, jusqu'à ce que le radja lui-même arrivât avec le gros de l'armée. Le 12 Deh (9 Nov. 1581), il livra à l'ennemi une bataille, où périt Chadman et Man Singh remporta la victoire. L'empereur en reçut la nouvelle avec reconnaissance, mais, avec son coup d'œil pénétrant, il devina aussitôt que Mirza Mohammed Hakim, selon toute vraisem-

1) Aboul Fazl, p. 263.

blancé, se mettrait lui-même à la tête de la révolte et que le moment était venu d'aller de sa personne au Pendjab. En conséquence, il donna l'ordre à Raï Raï Singh et autres chefs de partir en avant avec une forte armée, ils avaient pour instructions d'empêcher le Mirza de passer l'Indus; mais d'éviter une bataille en rase campagne, jusqu'à ce qu'ils vissent paraître la bannière impériale. Les prévisions d'Akbar se réalisèrent; dès le 14 Bahman 989 (10 Décembre 1581) il fut informé que le Mirza de Caboul s'avavançait contre le Pendjab.

L'empereur avait d'abord eu l'intention de laisser le prince Selim, comme son lieutenant-gouverneur dans la capitale; mais le père ne put résister aux instances de ce jeune garçon qui le suppliait de l'emmener dans cette campagne. Akbar nomma donc, au lieu de l'aîné, le tout petit Danial gouverneur de Fathpour, plaçant bien entendu auprès de l'enfant des conseillers intelligents.

Le 2 Isfandarmouz (28 Décembre 1581), raconte Aboul Fazl ¹⁾ „Akbar, en grand appareil militaire et suivi de la fortune, se mit en marche, à une heure approuvée des astrologues.”

„Les armées du jeudi et du vendredi étaient directement sous ses ordres; celles du samedi et du mercredi occupaient l'aile gauche, celles du lundi et mardi la droite; et celle du Dimanche était à l'avant garde.” On ne discerne pas si le chroniqueur a voulu indiquer par là les époques différentes de départ ou bien quelque circonstance astrologique.

Le 10 Isfandarmouz 989 (5 Janvier 1582) l'empereur traversa Dehli et, sept jours après, il était au-delà de Thanesar; là se produisit un évènement, sur lequel nos documents diffèrent

1) On lit „Mohourroum 983” dans le manuscrit Chalmers, ce qui est évidemment une faute de copiste.

grandement, tant pour les faits que pour les localités désignées ¹⁾.

Quoiqu'il en soit du lieu, le récit de Nizamouddin, qui d'ailleurs a pu le vérifier, offre la vraisemblance interne. „Après la „défaite de Chadman, trois lettres provenant de son portefeuille „et rédigées par Mirza Mohammed Hakim, tombèrent entre „les mains de Kounvar Man Singh: l'une adressée à Hakimoul- „moulk, la seconde à Khwadja Chah Mançour, la troisième à „Mohammed Qasim Khan Mir-Bahr; toutes trois répondaient „à des lettres qui l'encourageaient à la révolte. Ces lettres fu- „rent envoyées à l'empereur, qui en prit connaissance, mais „garda la chose secrète. A l'arrivée de l'empereur à Panipat, „ou vit arriver dans le camp impérial Malik Sani, le Kaboule, „le divan de Mirza Mohammed Hakîm, revêtu du titre de Vi- „zir-Khan, qui avait abandonné le Mirza. Il mit pied à terre de- „vant la tente de Khwadja Chah Mançour et le chargea de faire „ses offres de service à l'empereur. Cette démarche de Mançour „éveilla les soupçons de l'empereur, qui pensa que l'arrivée du „divan, au moment même où son maître allait envahir l'Hin- „doustan, avait un but secret. Les doutes qu'il avait déjà sur „la fidélité de Mançour lui semblèrent confirmés. Il révoqua donc „Mançour et lui montra les lettres du Mirza. Mançour protesta „de son innocence, mais en vain!

1) Le manuscrit d'Aboul-Fazl, que Blochmann avait sous les yeux, nomme le village de Kot-Katchvah-Sarai et place toute la campagne au début de 989 (cf. Blochmann p. 431 note 2). Le manuscrit Chalmers, auquel est emprunté le nom de Thanesar, soutient que Mançour était coupable. Nizamouddin (dans Elliot, V p. 422 et suiv.), que nous suivons pour l'essentiel, croit à son innocence et mentionne les localités de Panipat et de Chahabad, à 8 milles en deça de Kot. La relation du Jésuite de Goa croit à la culpabilité, mais sans nommer ni lieu, ni personne. Il faudrait pour une enquête spéciale, commencer par une comparaison approfondie de ces divers manuscrits.

„Comme l'empereur continuait sa route vers Chahabad, Malik Ali lui apporta une lettre de la teneur suivante : „Quand mes espions partis de la place-forte de Loudiana qui est sous mes ordres, furent arrivés au Seraï de Sirhind, ils trouvèrent un valet qui avait les pieds tout gonflés. Le valet leur dit: J'appartiens à Charaf-beg, le serviteur de Khwadja Chah Mançour, qui est son intendant pour le djagir de Firozpour, à trente kos de Lahore. Ces lettres doivent être remises à Khwadja; mais, puisque mes pieds sont en si mauvais état, veuillez les lui porter promptement.” Ce sont les lettres que mes gens viennent de m'apporter. „Lorsque le secrétaire (sans doute Nizamouddin lui-même, sinon, qui aurait pu en connaître les termes aussi exactement ?) les ouvrit, il se trouva que l'une était une lettre de Charaf-beg à Khwadja Mançour sur la situation à Firozpour, l'autre était une lettre d'un tel à un tel (donc sans adressé et sans signature) et de la teneur suivante : „J'ai rencontré Faridoun Khan et il m'a engagé à présenter mes hommages à Mohammed Hakim Badchaf. Bien qu'il ait envoyé ses collecteurs d'impôts dans tous les parganas de la contrée, il n'en a envoyé aucun dans le nôtre, nous laissant ainsi la franchise de contributions.” — Après que ces lettres eurent été lues et bien pesées, il sembla à Sa Majesté que l'une avait été en effet écrite par Charaf-beg à Mançour; mais que l'autre devait avoir trait à l'arrivée du divan du Mirza-Mohammed-Hâkim chez Khwadja Mançour.”

A supposer que ces documents fussent authentiques, la culpabilité de Mançour en ressort clairement et le lecteur, qui raisonne froidement, doit aboutir à la même conclusion qu'Akbar. On s'explique que l'empereur, en voyant faire défection l'un après l'autre ces personnages qu'il avait comblés de biens et de faveurs, devait être d'humeur sombre et mélancolique. „Sa disposition d'esprit, dit le sagace psychologue du collège des Jésuites de

Goa, est mélancolique. Il se mêt rarement en colère, mais alors il va jusqu'au paroxysme; et puis, bientôt après, il s'apaise, car il est, au fond, d'humeur douce." Cette fois là, une trahison qui se prôduisait ainsi dans son entourage immédiat dut exciter chez Akbar un courroux violent. Il n'y avait pas moyen de le laisser évaporer, car tous les documents s'accordent à dire que le fait eut lieu dans la hâte d'une marche en campagne; or, en pareil cas, il s'agit de se décider vite et de frapper fort. Aucune voix ne s'éleva pour intercéder en faveur de Mançour. Nizamouddin parle au contraire de démarches hostiles: „Plusieurs émirs et fonctionnaires étaient sur un mauvais pied avec Khwadja et offrirent leur concours pour assurer sa mort. L'empereur donna l'ordre de l'exécuter et il fut pendu le lendemain matin."

Si l'on considère d'une part la nature de l'affaire, de l'autre l'état psychologique de l'empereur, on reconnaîtra qu'à la place d'Akbar tout autre homme aurait agi de même. Et même, en se reportant en arrière, on trouve des indices, qui ont dû persuader à l'empereur que Mançour était coupable. Comme on l'a dit plus haut, c'était la rigueur impitoyable dont Mançour avait donné l'exemple à Mouzaffer, dans l'aplication des réformes au Bengale, qui avait fait éclater la première révolte; c'était la rude lettre de Mançour qui avait jeté Faranchoudi dans le camp des rebelles. L'empereur ne dut-il pas se dire qu'il y avait là, de la part de Mançour, une intrigue habilement ourdie pour pousser systématiquement les djagirdars dans les rangs de l'ennemi?

Et pourtant, malgré toutes ces apparences contraires, jusqu'au dernier soupir, l'âme de Mançour ne respira que la loyauté. Et pourtant, ce fut là un assassinat juridique, qu'Akbar commit sans le vouloir. Ecoutez plutôt ces termes touchants, dans leur laconisme militaire, par lesquels le hardi général de cavalerie, Nizamouddin, cet homme qui avait tant de fois ex-

posé sa vie pour son maître, raconte la faute et le repentir d'Akbar. „Quand les serviteurs familiers du Mirza Mohammed Ha-
 „kim présentèrent leurs hommages à l'empereur à Caboul, il
 „ouvrit une enquête sur le cas de Khwadja Chah Mançour; et
 „il en résulta que Karamoulla, le frère de Chahbaz avait forgé
 „les lettres avec d'autres, et qu'il avait, entr'autres, falsifié la
 „dernière, qui avait servi de pièce de conviction pour faire con-
 „damner Khwadja. Après cette découverte, l'empereur se re-
 „pentit amèrement de cette exécution. Il demeura ensuite quel-
 „que temps à Fathpour, rendit la justice, distribua des aumônes
 „et gouverna l'Etat suivant les règles de la Loi.”

Mais, avant que l'heure du repentir eût sonné pour Akbar,
 il eut à passer des jours de campagne rapide, qui ne le dispen-
 saient pas des soins du gouvernement. Les fonctions de vizir, que
 l'infortuné Mançour avait remplies à la fin de sa carrière, pas-
 sèrent à Qoulidj-Khan. On lui adjoignit Hakim Aboul Fath et
 Zaïn Khan, ce dernier portait comme Aziz, le Khan i Azam,
 le surnom de Koka ou Kokaltach.

Le nouveau vizir entra en fonctions pendant cette campagne;
 son édit, rédigé entre les quartiers-généraux de Sirhind (24 Is-
 fandarmouz — 19 Janvier) et Matchivara (28 Isfandarmouz —
 23 Janvier) nous prouve que l'empereur, même dans les camps, ne
 perdait pas de vue ses projets de réforme. Cet édit devrait être
 d'un grand intérêt pour l'histoire de la police et de la statistique.
 On y ordonnait à tous djagirdars, capitaines de cercle et daro-
 ghas de l'empire de faire le recensement des habitants. Per-
 sonne ne serait admis à séjourner dans l'Empire, sans faire la
 preuve qu'il exerçait un art ou une profession. Il fallait sou-
 mettre à un interrogatoire rigoureux tout allant ou venant.
 Cette dernière disposition, d'après Aboul Fazl, était spéciale-
 ment dirigée contre les faux monnayeurs. A propos de cette

statistique des professions, il faut se rappeler que nous avons appelé plus haut Akbar „l'homme de l'avenir.” Il est vrai qu'autre chose est de promulguer une loi, autre chose de l'exécuter; et il est impossible, dans l'état où se trouvait l'empire en 1582, qu'une telle loi ait été appliquée d'une manière générale. Quoiqu'il en soit, de telles ordonnances révèlent l'essor grandiose de la pensée de l'empereur; car c'était lui-même qui avait pris l'initiative du cet édit.

Cette pensée d'Akbar se révèle aussi dans la prescription qui ordonne de relier, en un seul volume, toutes les pièces de chaque vassal; c'était évidemment pour le présenter au souverain ¹⁾. Il vérifiait tout lui-même, comme le Jésuite de Goa l'a fort bien expliqué. „Ce prince, bien que ne sachant ni lire, ni écrire, est néanmoins très désireux de s'instruire; il aime à s'entourer de savants, qu'il invite soit à raconter des histoires variées, soit à discuter sur tel ou tel sujet. Partout où il a fixé sa résidence, il est défendu de faire une exécution capitale, sans son autorisation. Il veut même que, dans les procès civils importants, on lui communique l'état de la cause.” C'est ainsi que tout lui passait par les mains et qu'il savait trouver du temps pour tout. Le narrateur jésuite, qui écrivait très-peu de temps après l'évènement, nous a rapporté une anecdote comique destinée à montrer l'âme sensible du souverain et, grâce à la mention de la rivière Behet, qu'Akbar traversa peu avant le 10 Ardibihicht (6 Mars 1582) le fait peut être daté à un jour près. Pour goûter le sel du récit suivant, il faut se rappeler l'édit de recensement, qui garantissait la sécurité à quiconque pourrait justifier de l'exercice d'un art ou métier.

„Un jour qu'Akbar se trouvait sur la rive du Behet (le Bahat)

1) Aboul Fazl. Ouvr. cité p. 269.

„on lui amena douze hommes, qui avaient déserté son armée pour passer à l'ennemi. Après les avoir interrogés en personne, il les condamna, suivant la gravité du crime, les uns à la prison, les autres à la mort par le glaive. L'un des condamnés à mort, ayant obtenu la permission de parler, dit : „Seigneur ! ne m'ôtez pas la vie, car j'ai exercé un certain art avec un rare talent.” Le Roi lui demande alors quel est cet art. „Seigneur ! je chante à ravir,” répondit-il. — Eh bien ! chante, lui dit le Roi. „Alors, le pauvre diable se mit à chanter, mais d'une façon si pitoyable que le roi faillit éclater de rire. — Là-dessus, le prisonnier de s'excuser : „Seigneur ! pardonnez-moi, car je suis aujourd'hui très enroué et ne puis chanter.”

„Cette apologie plut tellement au roi que, non seulement il fit grâce au pauvre chanteur, mais qu'on suspendit l'exécution des autres et qu'on les garda prisonniers, jusqu'à plus ample information ¹⁾.”

Nous passons sous silence les petits récits d'Aboul-Fazl au sujet de l'établissement de jardins et résidences d'été ; ces trois épisodes suffisent à prouver qu' Akbar ne se laissait pas distraire par l'expédition, de ses projets multiples. — En effet, malgré tout, l'empereur s'avancait rapidement sur Lahore, afin de donner audience aux défenseurs fidèles de la ville ; car, le jour même de son entrée en campagne, Mirza-Mohammed-Hakim était arrivé devant Lahore. Bhagvan Das et son vaillant fils Kounvar Man Singh, devançant l'ennemi, s'étaient jetés dans la place. Après une expectative de 20 jours, le Mirza risqua un assaut contre les fortes murailles et fut repoussé vigoureuse-

1) Un savant français a soutenu récemment qu'il n'a rencontré de véritable „humour” que chez l'empereur Baber. Cette anecdote semblerait prouver que, malgré son tempérament mélancolique, l'empereur Akbar en avait largement autant que son aïeul.

ment. Mais ce fut moins encore cet échec que le bruit de l'approche d'Akbar qui décida le vice-roi rebelle à lever le siège bientôt après et à se retirer vers Caboul. A la réception solennelle de Lahore, de tous les loyaux sujets de l'empereur, il ne manqua que Mir-Yousouf Ali, occupé qu'il était à défendre la forteresse de Neuf-Rohtas pour son maître.

En Mai, après avoir reçu la nouvelle de diverses victoires dans l'Est, l'empereur arriva à l'Indus; c'est là qu'il fit commencer la construction de la forteresse d'Atak-Benares afin de préserver une fois pour toutes le Pendjab des incursions venues du Kaboulistan. Le passage du fleuve traîna un peu en longueur, parce qu'on manquait de bateaux. Et pourtant, Kounvar-Man-Singh réussit, à la fin de Mai, à passer avec l'avant-garde de l'armée; pénétra dans la région de Peschaver et occupa la place de Bigram.

L'empereur envoya après lui Qoulidj-Khan, Rai Singh, Mirza-Yousouf, sous le commandement nominal d'un de ses fils: Aboul-Fazl nomme le prince Selîm, Nizamouddin au contraire Mourad ¹⁾.

Sur ces entrefaites arrivèrent des envoyés de Mirza-Mohammed, pour demander grâce. Akbar fit répondre par Hadji-Haliboula, envoyé à Caboul, qu'il était prêt à pardonner aux conditions suivantes: Mirza scellerait son repentir par le serment et enverrait sa sœur à la cour de l'empereur. Pendant ces négociations, l'armée du prince Mourad passait le col de Khaiber et l'empereur traversait l'Indus en Juillet.

Delà, il envoya Nizamouddin-Ahmed en avant, comme courrier, pour établir la communication entre le gros de l'armée et

1) D'après C. Zimmermann: le Théâtre de la guerre dans l'Asie centrale, Berlin, 1842, in 8°, la grand' route d'Atak à Djelalabad a environ 132 milles de long, soit à peine 25 à 26 lieues géographiques.

l'avant-garde, commandée par les émirs. Il avait mission de s'informer, s'ils osaient marcher sur Caboul sans lui, ou bien, si sa présence était nécessaire, quelle route il devait suivre, s'il devait s'avancer avec toutes ses forces, ou seulement avec peu de troupes et à marches forcées?

Nizamouddin s'exprime en ces termes: „Je franchis en un jour et une nuit la distance de 75 kos. et parvins à Djelalabad, où je remis au prince mon message”¹⁾. On peut en conclure avec certitude que l'avant-garde avait établi des postes de correspondance ou relais, où les courriers (*daktchaouki*) pouvaient changer de chevaux. D'ailleurs, cette chevauchée était un vrai tour de force, car nous trouvons le lendemain Nizamouddin de nouveau en selle. Nous reverrons ce hardi cavalier dans la guerre du Goudjrat.

Les chefs de l'armée de Mourad étaient résolus à marcher sur Caboul; bien qu'ils eussent appris au retour d'Habiboullah, que Mirza-Mohammed manifestait un repentir sincère, qu'il avait prêté serment et qu'il aurait même envoyé sa sœur en gage, si elle n'avait pas été emmenée dans le Badakhan par son mari. Le lendemain du jour où l'empereur fut informé de ces dispositions, il entra à Pechaver, laissa là le prince Selîm dans son camp, sous la protection du radja Baghvan Das, et partit à marches forcées, faisant 20 kos par jour.

Il s'agissait maintenant de prendre le gouvernail lui-même, car Akbar savait que son frère, s'il avait les mains libres, reviendrait volontiers dans la voie du repentir. On pouvait encore espérer que la guerre se terminerait, sans combat plus sérieux, si l'empereur paraissait en personne avec une force imposante.

1) Nizamouddin, qui était témoin oculaire, mérite toute confiance. Quant à Aboul-Fazl, ses récits invraisemblables justifient l'assertion de Badaoni, qui le traitait de flatteur. — Nous suivons donc pour le fond Nizamouddin.

Mais, si rapide que fût sa marche, il arriva un jour trop tard. L'armée de Mourad était parvenue à 7 kos de la ville de Caboul. Mirza Mohammed, qui se tenait près du village de Khourd-Caboul, prit cela pour une violation de la promesse, faite par l'empereur. Dans la nuit, son oncle Faridoun avait déjà attaqué l'arrière-garde de l'armée de Mourad et fait un butin considérable. A son tour, le Mirza de Caboul attaqua les impériaux, mais fut battu complètement. L'armée d'Akbar entra victorieuse à Caboul.

Hadji-Mohammed Ahadi, qui devançait l'empereur comme exprès, venait justement d'arriver au camp de Mourad, quand Faridoun exécuta avec succès son attaque de nuit; il rapporta la mauvaise nouvelle à Souchab, à l'empereur qui en conçut un vif déplaisir. Néanmoins, l'empereur continua sa marche en avant et reçut le jour suivant la nouvelle de la victoire. Le 31 Juillet, Akbar fit son entrée triomphale à Caboul, là on lui apprit que Mirza Mohammed Hakim avait l'intention de quitter le pays et de chercher un asile chez les Ousbeks. Alors deux considérations se présentèrent à l'esprit de l'empereur: d'abord, il trouvait contraire à l'honneur de sa famille que son frère vécût à l'aumône d'étrangers; et puis, il prévit que, si Mirza allait chez les Ousbeks, leur chef Abdoullah-Khan, héritier du Touran, ne laisserait point passer l'occasion de lui créer les plus amères difficultés. Aussi, Akbar chargea-t-il Latif Khwadja de porter son message de paix à Mirza Mohammed, qui était alors à Ghorband. Le vaincu prêta de nouveau le serment de fidélité et l'envoya par écrit à l'empereur, par l'entremise d'Ali Mohammed Asp¹⁾ et de Latif; il pria en même temps Akbar de lui accorder un certain délai pour se reposer un peu, avant de

1) Nizamouddin, p. 425.

comparaître avec son fils devant son suzerain offensé pour faire sa soumission ¹⁾.

Mais l'empereur accueillit avec défaveur cette demande et dépêcha en toute hâte quelques uns de ses serviteurs, pour apprendre au Mirza à suivre avec un peu plus de zèle le chemin de l'obéissance; ce qui, dans le langage d'Aboul-Fazl, signifie qu'il donna un ordre d'arrestation. Mais, d'après ce même chroniqueur, Ali-Mohammed, un vieux serviteur de la couronne fut assez éloquent pour obtenir d'Akbar une nouvelle investiture du Kaboulistan en faveur du Mirza. L'empereur prit même sur lui de renoncer à l'humiliation de son frère et quitta Caboul sans l'avoir vu.

Ce qui, plus encore que l'éloquence d'Ali-Mohammed, dut incliner Akbar à la clémence, c'est la découverte faite, justement pendant son séjour dans cette ville, qu'il avait fait exécuter Mançour sur de faux témoignages. L'empereur s'éloigna escorté seulement de Makçoud-Khan, du cheik Djamal et d'Aboul-Fazl, et fit son entrée au camp de Djelalabad, à la lueur des torches ²⁾. Le prince Selim et les nobles s'avancèrent à la rencontre de l'empereur pour le féliciter; un des nobles du Mirza vint aussi se mettre au service de l'empereur et fut reçu en grâce.

Enfin, l'armée victorieuse commença sa retraite et passa l'Indus sur un pont de bateaux, construit par Qasim-Khan.

Bientôt après, le radja Todar Mal arriva auprès d'Akbar pour prendre le vizirat; il avait été rappelé de Birar, où la révolte était à peu près apaisée, dans ce but. On put s'apercevoir, dès la marche de retour, de l'activité de ce grand homme d'état. Jusque là le contrôle des pensions et fondations pieuses avait

1) Aboul-Fazl, p. 276.

2) Aboul-Fazl, p. 275.

été confié à un seul et même fonctionnaire. Alors le service fut dédoublé. On nomma un titulaire pour chaque province, afin que la surveillance fût plus sévère.

Enfin Akbar vainqueur fit son entrée à Fathpour Sikri par une voie triomphale, formée de nobles et d'éléphants, entouré de troupes de danseurs qui sautaient en mesure au son de la „naqqara” ou timbale de guerre impériale. Le soir même, l'empereur, assis sur son trône, dut rendre la justice : il prononça une sentence de mort contre un des rebelles du Bengale, arrêté par les gens d'Aziz-Koka; et, puis, il fit grâce à un autre rebelle qui s'était rendu de bon gré.

Chahbaz-Khan vainqueur arriva également à la cour; mais sut, comme d'ordinaire, se rendre si désagréable, qu'Akbar le fit mettre pour un an sous les verroux. Mais celui qui de tous reçut le meilleur accueil d'Akbar fut le Khan-i Azam, qui fit son rapport sur le Bengale. Il ne put rester que peu de jours; car, à peine avait-il tourné le dos à l'Est, que la flamme de la révolte se ralluma, assez pour donner fort à faire à Chabaz-Khan, remis en liberté, mais non pour ébranler le trône d'Akbar. Les rebelles recevaient d'abondants renforts de l'Orissa, encore indépendant, et y trouvaient du moins une retraite. On pouvait d'ailleurs en trouver encore même au Bengale. Cette vaste contrée est traversée par des montagnes, et couverte de forêts sur une grande étendue. Il n'y avait pas autrefois de grandes routes proprement dites, jusqu'à ce qu'Akbar, vers la fin de son règne, en fit établir quelques unes; de sorte que les grandes rivières étaient les seuls moyens de communication, et encore pas en toute saison. Il ne faut pas perdre de vue ces circonstances, sans quoi maint événement de l'histoire indienne devient inexplicable, entr'autres les combats d'Akbar avec les rebelles.

Quand même le Bengale n'était pas entièrement pacifié, du

moins le péril d'une guerre de religion était conjuré, et la guerre entre les deux frères terminée. A la fin de 1582, le trône d'Akbar était entièrement affermi et la voie frayée aux réformes.

La question brûlante du jour était seulement celle de savoir, si l'empire d'Akbar pourrait se maintenir dans toute son étendue, ou bien s'il devrait se passer d'une de ses plus importantes provinces sur l'Océan. Avant de la résoudre, Akbar résolut de se rendre dans le Bengale en partie pacifié. Descendant le Gange, en pompeux appareil, il s'arrêta au confluent de la Djamna, et là, „à une heure propice" il posa la première pierre d'une forteresse, qu'il appella Ilahabad ¹⁾. De même qu'Atak-Benares avait été fondé pour garder l'Indus, celle-ci devait défendre le Gange. Dès que les flots de la révolte furent apaisés, un grand nombre de colons vinrent s'y établir à l'abri de ses murailles et, aujourd'hui encore, la grande cité d'Allahabad reste un monument du génie politique d'Akbar.

TROISIÈME CHAPITRE.

DÉFAITE ET MORT DU PRÉTENDANT DU GOUDJRAT.

La lutte, que l'empereur Akbar eut de nouveau à soutenir au Goudjrat, se distingue essentiellement de celle que nous venons de décrire. Ce n'est ni une révolution (bien que des vasaux révolutionnaires y prissent part), ni une guerre de „Fronde" comme au Bengale; mais une guerre légitimiste, comme celle qui, au siècle dernier, en Angleterre, aboutit à Culloden. Quoi que la cause de la légitimité échauffe facilement les cœurs,

1) Aboul-Fazl, p. 307.

néanmoins le prétendant Mouzaffer éveillera dans la postérité moins de sympathies que Charles-Edouard.

Le Goudjrat avait été de toute antiquité un royaume indépendant, gouverné par des princes indigènes, jusqu'à ce que les Musulmans in 1217 l'incorporassent au Royaume de Dehli; mais bientôt, rejetant la suzeraineté du trône impérial, il avait réussi à vivre de nouveau sous des rois autonomes, bien que musulmans.

Enfin, Houmayoun, foulant aux pieds ces vieux titres d'autonomie, conquît le pays et la conquête fut renouvelée par Akbar. Mais le souvenir de l'antique indépendance avait survécu à toutes ces vicissitudes et la population hindoue, soit qu'elle fût attachée à ses anciennes divinités, ou qu'elle se fût ralliée en majeure partie à la foi du Prophète, était toujours prête à tirer l'épée pour la cause de sa dynastie nationale. Étant donné cet esprit d'indépendance, la configuration géographique du pays était éminemment favorable à une levée de boucliers. En effet, la presqu'île de Kathivar ne tient au Goudjrat continental que par l'isthme étroit, qui va de l'embouchure du Sabarmati à la pointe marécageuse du golfe de Katch. Cette péninsule, toute pleine de montagnes boisées et habitée par une population guerrière, ressemblait à une grande place-forte, d'où l'on pouvait faire facilement des sorties et recruter de nouveau une armée vaincue. Le Goudjrat oriental, qui se trouve sur terre-ferme et était le principal enjeu de la lutte, est un pays plus ouvert. Il s'étend au Nord-Est jusqu'aux monts du Merwar et au cours du Sabarmati, qui se jette dans le golfe de Cambaye. Le Sud-Est embrasse les bassins inférieurs du Mahindri-Narbada et du Tapti et atteint le port de Surate. Les frontières à l'Est et au Sud étaient formées par le Couba-Malva, qui était pays d'Empire et par le Khandesh, qui était indépendant. Suivant la con-

formation géographique, le sol s'élève à partir de Kathivar jusqu'au riche bassin du Sabarmati, où se trouve la capitale; d'après cela, un ennemi venant de Dehli devait pénétrer d'abord par Adjmir dans la vallée du Sabarmati; et puis, en passant par le Malva, s'avancer dans la région des fleuves qui coulent de l'Est à l'Ouest.

Il est permis de douter que le prétendant, qui au Goudjrat levait contre Akbar l'étendard de la révolte, fût l'héritier légitime de la dynastie royale. Avant la conquête d'Akbar, le pays avait été en proie à des intrigues violentes, et il n'est pas impossible qu'il fût un enfant supposé, comme le soutient Aboul-Fazl. Nizamouddin, qui le combattit, n'en savait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mouzaffer III est morté sur le trône du Goudjrat et a passé auprès du peuple pour le dernier roi.

Nous avons raconté plus haut ¹⁾ comment, après la conquête du pays, on avait trouvé le jeune roi, caché dans un champ de blé et privé de tout secours. D'après la vieille contume des Tchagataïs, Akbar aurait dû lui couper la tête; mais, dès sa jeunesse, il avait répugné à cet usage barbare, qui remontait au temps des grands conquérants ses ancêtres, et Baïram-Khan avait été le dernier qui s'y fût conformé. Dans ce cas, d'ailleurs, un coup de sabre donné à propos eût épargné beaucoup de sang versé; mais, qui pouvait alors se douter quel homme dangereux deviendrait, en peu d'années, ce roi caché dans la paille et qui provoqua tout au plus chez Akbar un sourire de compassion?

Avec sa grandeur d'âme ordinaire, Akbar avait emmené à Agra ce personnage, insignifiant en apparence, et lui avait conféré un djagir dans l'Hindoustan. Plus tard, il fut envoyé au Bengale et, suivant l'usage, placé sous la garde d'honneur de

1) Akbar, 1^{er} tome, p. 187.

Mounim-Khan; mais, quand ce dernier fût mort de la fièvre à Gaour, on ne prit plus garde à lui. Au moment où éclatèrent les troubles du Bengale et où la position d'Akbar parut menacée, Mouzafer s'éclipsa et reparut tout à coup comme prétendant dans les montagnes de Kathivar.

Il y avait au Goudjrat plusieurs hauts dignitaires, qui ne jouissaient pas de la faveur d'Akbar, et sur la fidélité desquels le Jésuite de Goa porte un jugement très sévère. Le plus haut poste était occupé, depuis 1578, par un parent de Mahoum-Anaga, cette nourrice d'Akbar qui avait exercé une si fâcheuse influence sur les affaires de l'Empire; il s'appelait Chihaboud-din Ahmed Khan et réussit à se maintenir à ce poste difficile pendant cinq années. C'était le plus jeune beau-frère de cette Mahoum-Anaga, Qoutbouddin Khan, qui commandait la place importante de Bahrontch, à l'embouchure de la Narbada. Bien que ce grand „serkar” lui eût été assigné comme djagir, cette position nous semble plutôt avoir été un exil honorable, car il s'était brouillé personnellement avec l'empereur.

Sunnite orthodoxe, il avait bâti de riches mosquées à Lahore mais il avait froissé Akbar, dans une occasion, où déjà le très vaillant Chabbaz-Khan, avec sa piété méticuleuse et sa mise en scène inconvenante, avait fait sortir l'empereur de son calme ordinaire ¹⁾. On sait que le souverain était assez sujet à la colère et dans cette humeur il a bien pu donner à ses doutes sur la vocation prophétique de Mahomet une forme blessante pour un Sunnite sincère.

Eh bien! Qoutbouddin manqua de tact au point de crier à Akbar: „Que dirait le sultan de Constantinople s'il apprenait „pareille chose? Notre foi est la même pour tous, qu'on ait des

1) Akbar, 1^{er} tome, p. 322—323.

pensées hautes ou vulgaires !” Akbar avait répondu sur un ton courroucé, en lui demandant „si ledit sultan l’avait par hasard „chargé d’une mission secrète dans l’Inde, si c’était là le motif „de sa violente opposition ; ou bien , s’il voulait peut-être se mé- „nager une retraite sûre à Constantinople ? Dans ce cas . il le „priaient de quitter l’Inde , pour aller se faire là-bas une grande „renommée — il l’invitait même à partir de suite !” Et certes, si le Khan avait obéi, il aurait échappé à une triste fin ; mais il n’était pas homme de grand courage, au dire de Nizamouddin. Le changement de résidence, qu’on lui avait proposé, fut converti en un exil honorable à Bahrontch.

Le Jésuite de Goa désigne Qoutbouddin-Khan sous le nom de „Coutabdicane, général de Bahrontch” et Chihabouddin Ahmed-Khan (par corruption du vocable vulgaire: Chihab-Khan)” Exasbquan de Amadaba, (= Ahmedabad). Il rapporte que ces personnages exerçaient une grande influence, grâce à leur naissance, à la force de leurs troupes, à leur bravoure, audace et expérience. Et il ajoute: „Bien qu’ils ne se soient pas déclarés ouvertement „contre le roi (c.-à.- d. Akbar), on tient pour certain qu’ils n’attendent qu’une occasion favorable pour se révolter et s’unir à „Amighan le prétendant du pays de Cambaye”, (il s’agit ici de Mouzaffer III). La suite des évènements montrera que ce n’est là en grande partie qu’un faux bruit. Néanmoins, le fait seul qu’on y a ajouté foi dans des cercles bien informés (or le Jésuite, sans nul doute, en faisait partie), constitue une preuve d’une grande valeur, en présence du silence d’Aboul Fazl et de Nizamouddin. On s’explique ainsi pourquoi Akbar conféra subitement, en l’an 1583, le gouvernement du Goudjrat à un personnage très peu sympathique. Chihab-Khan parla plus tard à Nizamouddin d’une conjuration, qui aurait longtemps duré. Nous y reviendrons. Itimad Khan, dont nous avons déjà mentionné

les antécédents, avait été nommé gouverneur du Goudjrat, à la fin de 1582 ou au début de 1583. Depuis quelque temps, des voix s'élevaient à la cour pour prévenir l'empereur contre lui, mais Akbar fit la sourde oreille ¹⁾. Voici comment Nizamoud-din résume clairement les motifs qui poussèrent l'empereur à confier un poste aussi important à ce parvenu haï et redouté; ²⁾ „Itimad-Khan, qui avait déjà gouverné le Goudjrat pendant quelques années, était plus apte que d'autres à l'administrer d'une manière profitable. De plus, en lui conférant le pouvoir, on espérait par là exciter l'émulation des autres gouverneurs ³⁾”.

Se voir surpassé dans le service de l'empereur par cet eunuque hindou, c'était une pensée que ni les fiers Tchagataïs, ni Qoutboudin n'auraient pu supporter. Par contre Akbar était assuré d'avance qu'Itimad déploierait un zèle tout particulier à combattre Mouzaffer III. En effet, si le prétendant était un enfant substitué, c'est Itimad qui l'avait mis en scène; et, s'il était légitime héritier, c'est encore Itimad qui en avait fait sa créature, en l'élevant sur le trône après la mort de Mouzaffer II, pour s'assurer le pouvoir de régent dans les derniers jours de l'indépendance du Goudjrat. Mais, du moment qu'Itimad s'était rallié à l'empereur et lui avait juré fidélité, rien ne pouvait le contrarier davantage, que de voir sa propre créature reprendre le vieux jeu à son profit. C'était par des Radjpoutes qu'Akbar avait écrasé les Radjpoutes; c'était par le moyen d'un vassal ci-devant révolté, Mirza Aziz Koka, qu'il avait terrassé les vassaux révoltés du Bengale, le tout en vertu de ce principe, que c'est contre leurs anciens coreligionnaires que les nouveau-convertis

1) Aboul Fazl, ouvr. cité p. 299.

2) Akbar, 1^{er} vol. p. 189.

3) v. Elliot V, p. 428.

politiques sévissent le plus rudement. Akbar suivit le même principe, en nommant Itimad gouverneur du Goudjrat.

Le ministère provincial, récemment créé sous la présidence d'Itimad-Khan se composa de : Mir Abou Tourab, comme *amin* ou ministre de la justice ; Khwadcha Aboul Qasim, comme *divan* ou ministre des finances, et Nizamouddin Ahmed, comme *bakhi* ou payeur-général.

Il va de soi que la division du travail n'était pas poussée au point de les écarter des commandements militaires. Ainsi Nizamouddin remplissait des fonctions analogues à celles d'un général de brigade, qui parfois même, peut être appelé à commander une division. En outre, il servait d'agent diplomatique auprès des vassaux, et, jusqu'à l'arrivée de Mirza Abdourrahim, c'est lui qui fut la cheville ouvrière parmi les Impériaux. Ses notes sont, pour ainsi dire, des rapports d'état-major et se distinguent par une intelligence des affaires, qui n'a d'égale que sa modestie. C'est par cette qualité que cet officier hardi se concilia les sympathies d'Aboul-Fazl, tandis que sa piété sunnite si naïve lui valut — chose à peine croyable, — l'affection sincère d'un personnage aussi hargneux que Badaoni.

Apparemment Akbar poursuivait un but en réunissant un groupe de sunnites orthodoxes dans ce ministère provincial ; car il y avait dans ce pays beaucoup d'adeptes de l'ancienne foi des Hindous. Dans la première campagne du Goudjrat, Abou Tourab avait fait preuve d'une grande loyauté et n'avait pas laissé d'exercer de l'influence sur Itimad — assez pour l'empêcher, après le départ de l'empereur, de se joindre au rebelle Iktijaroul Moulk. Peut-être Akbar se repentait-il de la sévérité qu'il avait montrée pour l'orthodoxe Qoutbouddin Khan ; car peu avant de déléguer Abou Tarab, il témoigna en public de tout autres dispositions à son égard. Elles eurent pour effet de gagner le cœur

des orthodoxes à la cause de l'empereur; bien que Badaoni, avec son aigreur habituelle, remarque à ce propos qu'il ne savait pas trop à quoi cela pouvait servir. Abou Tarab avait fait un pèlerinage à La Mecque en compagnie d'Itimad-Khan. Ils rapportèrent à l'empereur une pierre sur laquelle, à ce qu'on disait ¹⁾ le Prophète avait marqué l'empreinte de son pied. „Sa Majesté „s'avança à quatre kos à la rencontre de cette pierre, pour la „recevoir avec toutes les marques du respect. Ordre fut donné à tous les émirs de charger cette pierre sur leurs épaules et de la „porter tour à tour, chacun pendant quelques pas. Ainsi chacun „la porta un petit bout de chemin, jusqu'à ce qu'elle fut introduite dans la ville.” C'était là un spectacle selon le cœur des orthodoxes; par là, Akbar témoignait de la déférence pour la foi de ses ancêtres, tout en se réservant d'adorer Dieu à sa façon.

Itimad-Khan fit son entrée par le Nord dans le Goudjrat, et se trouva, à Djalor, entouré de Nizamouddin Ahmed, Mohammed Maçoum Bhakhari, Kambar Bey Ichgang Aka, Zainouddin Kambou, Pahlavan Ali Sistani, qui avait été nommé *kotval* (c. à. d. préfet de police et commandant de place) d'Ahmedabad. D'autres djagirdars, tels que Mohammed Houseïn Cheikh restèrent encore chez eux. En poursuivant sa marche, il s'acquitta de la première partie de sa tâche, qui était pacifique, à ce qu'il paraît; car le payeur Nizamouddin mentionne une somme de 1000 mohours d'or, qu'il avait reçue à cet effet. Cet argent servit sans doute à indemniser un Hindou influent nommé „Sarman Degri” de la perte de son fief de Sirohi, dont fut investi son frère Djagmal. Ce dernier, est-il dit expressément, était partisan de l'empereur. Sans doute cette place parut importante au point

¹⁾ L'orthodoxe Nizamouddin lui-même se sert de cette locution sceptique. Ouvr. cité, p. 427.

de vue stratégique pour couvrir une retraite ou pour assurer les communications avec le Nord. Car Itimad laissa un grand nombre de notabilités, pour la plupart hindoues, près de Djagmal à Sihoṛi et, suivant le bassin du Sabarmati, il se rendit à Ahmedabad, où il fut reçu par Chihab Khan, aux portes du faubourg d'Ousmanpour. Le 12 Chaban 991 (1^{er} Sept. 1583), Itimad prit possession de la capitale, tandis que Chihab-Khan partait avec les siens; mais, dès le 3 Septembre on commença à s'apercevoir de la difficulté de la situation. On apprit en effet, qu'un grand nombre des serviteurs de Chihab l'avaient quitté, pour passer auprès de Mouzaffer dans le Kathivar ¹⁾, où le prétendant s'était réfugié auprès des parents de sa mère ²⁾, et que de là ils projetaient un soulèvement.

Cette nouvelle ne laissa pas de paraître quelque peu menaçante à Itimad et il désira s'entretenir à ce sujet avec Chihab. Il semble bien que leur entrevue du 12 Chaban n'avait pas été des plus amicales. Itimad dépêcha donc immédiatement à Chihab le cavalier intrépide Nizamouddin et voici comment ce dernier raconte sa mission: „Quand je le vis, Chihab m'assura „que cette bande de conjurés en voulait à sa vie, et qu'ils avaient „conçu ce projet depuis longtemps. Maintenant qu'ils avaient „jeté le masque, ils n'avaient rien, ni secours, ni encouragement à attendre de lui.” — Mais, qu'eût-il donc fait, s'ils avaient projeté un soulèvement? C'est ce dont Chihab ne souffle mot; sa mauvaise conscience s'accuse dans cette réponse équivoque et l'on devine, sans peine, que naguère Chihab ne devait pas faire mauvaise figure aux partisans de Mouzaffer III. Ils auront stipulé sans doute avec lui la condition d'une révolte ouverte, en retour

1) Nizamouddin, Ouvr. cité. p. 430.

2) Badaoni, dans Elliot, V. p. 430 notes.

de leur alliance ; mais , soit que Chihab ait manqué d'audace ou qu'il ne fût pas assez dépravé , il se sera séparé d'eux à temps. On peut en conclure que , si le bruit rapporté par le Jésuite de Goa était un peu exagéré , il n'y avait pourtant pas de fumée sans feu. Nizamouddin ayant rapporté en hâte cette réponse de Chihab , Itimad jugea bon d'expédier ce hardi courrier avec deux autres cavaliers , vers les transfuges , pour les ramener. Mais ceux-ci , repoussant les ouvertures des messagers impériaux , poursuivirent leur route vers le Kathivar. Itimad , croyant ne pas pouvoir se passer du secours de Chihab , se mit à négocier avec lui. Il expédia , par l'entremise de Nizamouddin des lettres à Chihab , pour le prier de différer son départ de Kari , ville située à 20 kos d'Ahmedabad. Mais , au lieu de s'arrêter , ce dernier se mit en route. Il ne se ravisa que le 28 Chaban (16 Septembre 1583) , quand on reçut la nouvelle à Ahmedabad que les rebelles du Kathivar , Mouzaffer III en tête , étaient déjà à Doulaka , à 14 kos de la capitale. Il est probable que cette nouvelle parvint à Chihab , pendant qu'il était en marche , et qu'il retourna alors à Kari ; en effet , un second courrier qui lui avait été expédié , Kambar Bey Ichgang Aka , rapporta cette fois la réponse „qu'il avait promis de rester en cette ville.” On eut beau objecter à Itimad qu'il n'était pas digne d'un général d'abandonner une ville , quand l'ennemi n'en était plus qu'à 12 kos ; aucune représentation ne put l'emporter sur son désir. L'important à ses yeux était de voir Chihab , et , le soir même , il sortit d'Ahmedabad , en compagnie de Mir Abou Tarab et de Nizamouddin , pour tâcher de fléchir l'ancien gouverneur et de le ramener. De graves objections lui furent faites , sans doute par Nizamouddin , mais sa modestie l'empêche de se nommer. Le fils d'Itimad-Khan et celui de Nizamouddin restèrent à Ahmedabad. La réconciliation eut lieu , car on passa par toutes les conditions que

Chihab posa; ainsi on lui payait en subsides deux lacs de roupies et on lui garantissait tous les *parganas* qu'il avait tenus en fief.

A la tombée de la nuit on se mit en route pour la capitale. A minuit on avait parcouru la moitié du chemin, lorsque Mir Magoum Bhakhari et Zaïnouddin Kambou vinrent à leur rencontre apportant de tristes nouvelles d'Ahmedabad. Le jour même où Itimad était sorti de la ville, Mouzaffer III était arrivé et, les citoyens s'étant ralliés à son parti, avait pénétré par une brèche.

„Ils mirent pied à terre et après avoir tenu conseil, ils résolurent d'avancer. Les ennemis n'avaient gagné qu'un jour; peut-être n'avaient-ils pas encore trouvé le temps de se retrancher. Par conséquent nous entrerions en ville, comme ils avaient fait. Nous marchâmes donc sur la capitale et arrivâmes le matin à Ousmanpour, qui se trouve au bord du fleuve près de la ville. Mouzaffer de Goudjrat sortit contre nous et déploya ses troupes sur la rive sablonneuse. Chihabouddin avait les mains liées par l'infidélité de ses gens, dont un grand nombre déserta. Pour moi, avec une poignée d'hommes, je fis tout ce qui était en mon pouvoir, mais en vain! Mon fils, qui était resté dans la capitale pour garder le fort, fut dépouillé de tout son avoir. Chihabouddin Ahmed-Khan et Itimad-Khan s'enfuirent et arrivèrent à Nahrvâla qui est plus connu sous le nom de Patan, à 45 kos d'Ahmedabad. Moi, l'auteur de ces lignes, j'adressai un rapport à l'empereur sur ces événements." Voilà comment Nizaïmouddin raconte la première bataille livrée au prétendant, le 18 Septembre 1583.

Le 21, Mohammed Housaïn Cheikh, accompagné des *djagirdars* qui avaient été retenus dans le Nord, (comme on l'a dit) rejoignit les fugitifs à Patan; et l'on mit cette place en état de défense. Cependant le prétendant avait reconquis la ville où le roi Mahmoud, son père, avait régné. Il conféra des *djagirs* et toutes

sortes de dignités à ses partisans pour gagner de nouvelles forces. Un renfort considérable lui fut amené du Sud-est par un de ses partisans qui s'était déjà fait un nom redoutable dans les combats antérieurs. C'était Cher Khan Fouladi, autrefois *qoutbadar* de Pattan, qui avait passé les dernières années dans la contrée de Surate. Maintenant il songeait à reconquérir son ancienne place. Parti de Kari avec 4000 cavaliers il fit une incursion dans le Nord et se dirigea sur Patan pour occuper la ville de Djoutana. Cependant ce mouvement n'avait pas échappé aux impériaux, car lorsque Cher-Khan Fouladi se fut approché de cette ville, située à 20 kos de Patan, il trouva Nizamouddin installé dans la place. „Je l'attaquai, le battis et laissai Mir „Mouhibboullah avec un détachement de soldats pour garder „la ville”. Ainsi s'exprime Nizamouddin avec ce laconisme qu'il emploie toujours quand il parle de lui-même.

Le prétendant s'était emparé d'Ahmédabad, mais n'avait pas encore réussi à intercepter complètement les communications des impériaux avec le Sud-est. Zaïnouddin-Kambou, l'un de ces djagirdars qui avaient formé jadis la suite d'Itimad-Khan à Djallor, avait tourné l'ennemi par l'Est d'Ahmedabad, pour tâcher de décider le gouverneur de Barontch, Qoutbouddin, à attaquer Mouzaffer sur ses derrières. Ils étaient, tous deux, arrivés à Baroda, lorsque le prétendant, suivi d'une grosse armée, leur offrit la bataille, qu'ils acceptèrent. Mais ce combat montra que Qoutbouddin „ne savait pas se battre en soldat”, jugement significatif dans la bouche de Nizamouddin; beaucoup de soldats et d'officiers passèrent au prétendant. Qoutbouddin, avec les débris des impériaux, se jeta dans la place de Baroda.

Comme il arrive en pareille occurrence, il y eut des habiles qui surent pêcher en eau trouble. Le saïd Daoubat, agissant pour son propre compte et sans consulter Mouzaffer, profita de

la confusion pour faire un hardi coup de main sur Cambaye. Le commandant de cette ville, Khwadja Imadouddin, échappa à peine et se réfugia près de Qoutbouddin; emportant 14 lacs de roupies, mais laissant à l'audacieux chef de bandes un butin de 40 lacs de *dams*.

Ces événements jetèrent la consternation parmi les impériaux à Patan. En effet, comme peu après Cher-Khan Touladi s'en était approché à 15 kos, un grand découragement s'empara de la garnison et elle fut sur le point d'abandonner la place et de se retirer sur Djalor. Dans ce cas, on n'aurait plus conservé de toute la province que ce seul point au Nord et Baroda au Sud-est et le pays presque entier fût tombé aux mains du prétendant. L'attitude d'Itimad et celle de Chihab méritent une condamnation sévère, quand on met en regard ce qu'un homme de courage, bien qu'il n'occupât que le quatrième ou cinquième rang, sut entreprendre pour la cause de son empereur dans ce moment critique. Nous voulons parler de Nizamouddin. Il n'a pas un mot de blâme pour ses camarades qui étaient ses supérieurs; il écrit simplement ceci: „Je résolus de combattre coûte que coûte et m'avantai pour attaquer Cher-Khan. Chihabouddin-Ahmed Khan et Itimad-Khan restèrent à Patan, les autres émirs me suivirent. Arrivés à Masana, nous vîmes les troupes de Cher-Khan rangées en bataille. Il engagea le combat avec 5000 chevaux, tandis que nous n'en avions pas plus de 2000". Puis Nizamouddin continue sans faire allusion à l'ardeur de la lutte et comme si c'était la chose la plus naturelle du monde: „Cher-Khan fut battu et se retira à Ahmedabad. Beaucoup des siens furent tués et un riche butin tomba entre nos mains. Je pressai vivement les émirs qui étaient avec moi de marcher de suite sur Ahmedabad, mais ils ne voulurent pas me suivre”.

Le courageux Badaoni, qui osa toujours regarder l'ennemi

en face, s'empresse de reconnaître que, seule, l'influence de Nizamouddin détermina les deux émirs à rester à Patan et il observe, à propos de l'avis donné par Nizamouddin: „Dans ces „circonstances ce plan était le meilleur, car la nouvelle de la défection de Qoutbouddin n'était pas encore parvenue.”

On ne peut s'empêcher d'approuver ce jugement. Nizamouddin devait savoir que la capitale était à peu près à découvert, puisque le prétendant tenait tête à Qoutbouddin entre le Mhaï et la Narbada. S'y trouvait-il une garnison, il était fondé à croire que les fuyards, chassés par sa double victoire sur Cher-Khan Fouladi, l'auraient singulièrement démoralisée. Enfin, il se disait que la chute d'Ahmedabad ruinerait d'un seul coup le prestige de Mouzaffer III (pour me servir de cette expression moderne).

Cependant, grâce à l'éloquence de Nizamouddin, les émirs avancèrent encore d'un pas dans la direction d'Ahmedabad. Ils le suivirent jusqu'à Kari, où ils voulaient attendre le retour des troupes envoyées à Patan avec le butin. Evidemment Nizamouddin avait espéré que la vue du butin rendrait quelque confiance aux poltrons de cette ville. Bien plus! il y envoya plusieurs seigneurs, pour recruter de nouvelles forces et attendit douze jours pleins à Kari. Ce n'est qu'après avoir reçu la fatale nouvelle de la prise de Bari, qui décevait toutes ses espérances, qu'il fit volte-face et se retira à Patan.

La chute de Baroda fut un événement d'une grande portée; c'est alors que se révéla le caractère de Mouzaffer III et le genre de royauté qu'il voulait établir dans le Goudjrat. Jusque là, nos sympathies lui étaient acquises; car, à l'encontre des grands seigneurs du parti impérial, dont la fidélité était douteuse et le cœur partagé, ce prince s'était montré hardi et résolu. Comme jadis Akbar, il était venu avec une petite troupe de fidèles recon-

quérir le patrimoine de ses ancêtres. Mais, voici maintenant que nous le trouvons occupé à ensevelir la forteresse de Baroda sous les coups d'un bombardement. Qoutbouddin, dans un combat antérieur avait déjà fait preuve de son incapacité militaire, il ne se conduisit pas mieux dans cette place si forte. Il entra en négociations pour la reddition de la ville, après avoir obtenu la promesse d'un sauf-conduit pour lui et pour Zaïnoud-din Kambou son parlementaire. Celui-ci s'étant rendu de la forteresse au camp, le prétendant le fit assassiner. Après un tel acte la conduite de Qoutbouddin ne s'explique plus du tout. Il n'est pas besoin d'être mahométan et fataliste pour s'écrier avec Nizamouddin : „Qoutbouddin était tellement aveuglé par le des-tin qu'il se fia à la parole de ce félon, alors que la perfidie et le parjure de Mouzaffer étaient manifestes. Etant venu le trouver, il fut massacré à l'instigation de Tarvari, zemindar de Pipla.”

Il se présente ici une énigme historique. Deux solutions, très vraisemblables toutes deux, sont possibles. Selon le jésuite de Goa, Qoutbouddin cherchait depuis un an une occasion favorable de se joindre au prétendant; se méprenant fort sur la situation, il crut ce moment venu et obtint alors le salaire de sa trahison. Ou bien, il faut prendre à la lettre les paroles de Nizamouddin et admettre qu'un sombre fatalisme poussa Qoutbouddin à la mort.

Il arrive souvent à l'Européen moderne de se faire une idée fausse du fatalisme des Orientaux; et pourtant l'histoire de l'Europe aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles nous offre des exemples analogues. L'astrologie florissait alors et il n'était pas rare de voir des chrétiens et des juifs imbus de cette croyance. On sait déjà que Qoutbouddin, en sa qualité de sunnite fanatique, était fort enclin à l'exaltation religieuse. Peut-être savait-il que cet Hin-

dou de Pipla, son ennemi mortel, l'attendait dans le camp ennemi; il savait même pertinemment (suivant le témoignage formel de Nizamouddin) que le prétendant était un homme sans foi ni loi. Jadis, il avait fait ériger des mosquées à Lahore; aujourd'hui, qu'il était assombri par le malheur, et avait perdu sa gloire militaire, la vie et la mort lui étaient indifférentes; il souhaitait que la volonté d'Akbar s'accomplît en lui, et, voilà sans doute le mobile qui le fit sortir de la ville. Quoi qu'il en soit, son aveuglement eut des suites graves. Il livrait à Mouzaffer, outre la forteresse, tous ses biens et ses trésors, se montant à plus de dix *krors*; et de plus les quatorze lacs de roupies qu'Imadoudin Housain avait sauvés de la catastrophe de Cambaye; enfin, la place de Bahrontch, commandée par ses officiers, se rendit. C'est ainsi que le pays presque tout entier, et une armée de près de 30.000 hommes, parmi lesquels se trouvaient des Radjpoutes, passèrent au pouvoir du prétendant.

Tandis que la première phase de cette guerre si favorable à Mouzaffer touchait à sa fin, la seconde commençait à se dessiner sur le Gange. Il semble que le rapport de Nizamouddin ¹⁾ et en outre un deuxième peut-être, parvinrent à la connaissance de l'empereur, lorsqu'il était sur le point de descendre le Gange pour fonder la ville d'Allahabad. En tout cas, il ne savait rien encore de la capitulation des deux forteresses de Baroda et de Bahrontch et comptait que Qoutboudin tiendrait encore pendant quelque temps.

Dans cette supposition, l'empereur dressa aussitôt un second plan de campagne. Bien que ce plan fût inexact et ne parût pas à toutes les éventualités, il fut d'un excellent effet. Akbar son-

1) Ms. Chalmers; Aboul Fazl, p. 307: "When these intoward occurrences were reported to Akbar."

geait à renforcer la position de Qoutbouddin par une armée, que Qoulidjkan, le djagirdar de Surate, devait rassembler en toute hâte dans le Malva. Ce vassal ayant eu beaucoup à souffrir des déprédations de Mouzaïfer, on devait présumer qu'il agirait énergiquement. Il est vrai qu'après la perte des forteresses et de l'armée de Qoutbouddin, ces forces n'étaient plus tout à fait suffisantes : leur tâche principale consistait à couvrir, du côté de l'Est, le flanc de l'armée du Nord. Celle-ci, sous le commandement en chef de Mirza Khan Abdourrahim, fils du grand Baïram Khan, qu'accompagnaient beaucoup de grands vassaux d'Adjmir, tels que Pajanda Mohammed Khan Moughoul, exécutait le même mouvement que celle d'Itimad et se dirigeait par Djalor sur Pattan. Nizamouddin campait près de cet endroit et écrivait chaque jour une lettre à Mirza-Khan, pour le prier de venir bientôt. Le Khan étant arrivé à Sirohi, l'impatience gagna Nizamouddin, il s'élança sur son cheval et ramena précipitamment le nouveau général à Pattan. Un jour après, l'armée du Nord se mettait en marche. —

La marche de flanc que Qoulidj Khan exécuta, fut plus rapide. Il paraît qu'on avait concentré des troupes dans le Malva, sur les frontières du Dekhan et, par suite, les préparatifs exigèrent moins de temps. L'armée de l'Est s'avança en deux colonnes sur les deux rives du Tapti. Les douze jours, pendant lesquels Nizamouddin, campé à Kari, conservait encore l'espoir de pousser jusqu'à Ahmedabad, étaient à peine écoulés et déjà la colonne du sud ayant franchi le Tapti, avait fait cinq milles dans la direction de Nandourbar, sans doute afin d'occuper Surate.

Cependant l'autre colonne se trouvait à la même distance au Nord du Tapti, près d'une ville qui s'appelle d'un nom commun dans l'Inde : Sultanpour. Elle avait évidemment pour ob-

jectif de garantir Bahrontch. Ce mouvement fait voir qu'en agissant ainsi Qoulidj Khan supposait que Baroda était encore occupée par Qoutbouddin. Son plan ne pouvait être que le suivant : se maintenir dans la contrée arrosée par les fleuves Tapti, Narbada et Mhaï, de concert avec Qoutbouddin, en s'appuyant sur les forteresses de Bahrontch et de Baroda, jusqu'à ce que Mirza Khan Abdourrahim, à la tête de l'armée du Nord, descendît le Sabarmati; puis tomber par derrière sur le prétendant qu'on supposait établi sur le cours inférieur dudit fleuve, c'est à dire de Cambaye jusqu'à Ahmedabad.

Ce plan dut être modifié, lorsque les deux colonnes arrivées à Sultanpour et à Nandourbar reçurent la nouvelle du siège de Bahrontch par le prétendant. Il n'en fallait pas plus, pour conclure avec certitude que Baroda était tombée et, en fin de compte, cela signifiait presque le triomphe complet de Mouzaffer. Les impériaux se sentirent trop faibles pour attaquer le prétendant. D'ailleurs Qoulidj-Khan ne pouvait pas savoir si les alliés du prétendant n'avaient pas déjà infligé des pertes sérieuses à l'armée du Nord.

A son point de vue donc, Qoulidj était parfaitement conséquent, en refusant d'avancer; mais sans doute cela n'agréait pas au belliqueux Nizamouddin, car il perce une sorte d'indignation dans ses lignes. C'est là un trait caractéristique de cet homme: tout délai lui était odieux, et l'on ne peut nier que l'immobilité de Qoulidj ne fût une cause de retard. Au contraire dans Mirza Abdourrahim, Nizamouddin avait trouvé un homme selon son coeur, capable de le comprendre, lui et la situation.

On ne s'arrêta qu'un jour à Pattan, pour délibérer; Itimad-Khan et Chihabouddin furent désignés pour garder la place. Puis Mirza Abdourrahim accepta sans retard le plan que Nizamouddin avait formé à Kari et se mit en marche sur Ahmedabad.

Voici une nouvelle preuve de la justesse de ce plan : il appert que la capitale était presque entièrement dégarnie de troupes, car à peine la nouvelle de l'approche de l'armée du Nord se fut-elle répandue dans le pays, que le prétendant sortit de Bahrontch, en n'y laissant pour la défendre que son neveu Naçir et Tehirkis Roumi. Il arriva à Ahmedabad, au moment même où Abdourrahim avait établi son camp à Sarkitch, à 3 kos de la ville. Le prétendant se retrancha 2 kos plus loin près du monument funéraire du chah Bhikan et de petites escarraouches commencèrent.

Vendredi le 16 Mouharran 982 (Le jeudi 29 Janvier 1584 A. S.) le prétendant fit ranger ses troupes en ligne de bataille. Mirza Abdourrahim accepta le combat¹⁾.

Le fils de Baïram-Khan commandait lui-même l'aile gauche et menait cent éléphants contre le prétendant. Le combat fut vif : le *vakil* de Mirza, nommé Chizr Aka et le saïd Hachim et plus d'un brave y trouvèrent la mort. Avant la bataille, Nizamouddin avait reçu l'ordre, en tenant toujours à sa droite la ville de Sarkitch, d'attaquer l'ennemi sur les derrières ; tandis qu'une partie de l'aile gauche sous Raï Dourga, envoyée à sa suite, appuierait son mouvement du côté opposé. Au moment même où Mirza-Abdourrahim, au centre, lançait ses cent éléphants à l'attaque, Nizamouddin achevait de tourner l'ennemi et le prenait à revers. Mouzaffer dut céder le champ de bataille après avoir fait de grandes pertes, et les impériaux remportèrent une victoire complète.

Aboul Fazl évalue l'armée du prétendant à 40.000 cavaliers et 100.000 fantassins. Ces chiffres ne paraissent pas exagérés ; mais quand on lit chez le même auteur que Mirza a remporté la

1) Nizamouddin, Ouvr. cité, 434 et 435. Comp. Aboul-Fazl, p. 316 et 317.

viatoire avec 10.000 cavaliers seulement, on a peine à le croire au premier abord. Il faut cependant tenir compte de ce fait que le chiffre de l'infanterie impériale n'est pas indiqué. C'était d'ordinaire la cavalerie légère qui décidait du sort des batailles, l'infanterie était, peu importante. Dans ce combat toutefois Abdourahim a dû faire manoeuvrer son infanterie à l'aile gauche avec une habileté toute particulière. Il réussit à opposer toute une ligne de cent éléphants à l'attaque principale de la cavalerie de Mouzaïffer. Ce genre de combat est inusité car, pour l'ordinaire, on se sert des éléphants contre l'infanterie et en petites troupes seulement.

C'est avec un soin extraordinaire et sous la surveillance personnelle de l'empereur Akbar qu'on choisissait et dressait ces animaux qui l'emportent sur tous les autres par leur docilité. Semblables à des forteresses mouvantes, ils étaient admirablement pourvus pour l'offensive et la défensive. Sur leur dos étaient installés quatre frondeurs ou arquebusiers, qui faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les ennemis; tandis que les éléphants les transperçaient avec leurs défenses armées de fer ou les renversaient et les broyaient dans leur fureur. D'autres encore étaient massacrés par l'épée gigantesque que les éléphants avaient apprise à brandir avec leur trompe. Voyez-vous cent monstres pareils attaquant de front l'ennemi! On a peine à se représenter la violence du choc. Le rugissement seul de ces bêtes suffit pour terrifier les chevaux. Il faut observer en outre que le prétendant ne possédait pas encore d'éléphants, tandis qu'Akbar avait confié à Mirza la cinquantième partie des siens. Ajoutez à ce genre de combat insolite une attaque sur les derrières, attaque dirigée par un homme aussi intrépide que Nizamouddin, et les indications d'Aboul Fazl paraîtront moins étranges. Il est à remarquer cependant que l'autorité d'Aboul Fazl, en fait

de stratégie n'est pas considérable: car d'abord ce n'était pas un militaire et puis il écrivait à plus de 100 lieues du théâtre de la guerre. On s'explique plus aisément pourquoi Akbar n'avait donné que peu de cavalerie à Abdourrahim, quand on songe que Qoudidj-Khan survint trois jours à peine après la bataille, c.-à-d. avec une rapidité admirable. On est ainsi amené tout naturellement à supposer qu'au moment de la bataille le gros de la cavalerie se trouvait à l'armée de l'Est. Le plan de campagne d'Akbar justifie cette supposition. En effet, d'après ce plan, Qoudidj avait ordre de se joindre à Qoutboudin qui commandait les forteresses du Sud et disposait principalement d'infanterie.

Une faute s'était glissée dans le plan d'Akbar, parce qu'il supposait à tort que Qoutboudin était encore en vie, mais c'est le mérite de Mirza-Abdourrahim et de Nizamouddin d'y avoir porté remède par leur habile manœuvre du 29 Janvier 1584.

Le 30 Janvier au matin, le fils de Baïram entra triomphalement à Ahmedabad. Fidèle à l'esprit de son maître, il fit publier aussitôt une amnistie générale. Tout le monde reprit confiance. Dans ses idées religieuses aussi, le lieutenant d'Akbar était animé du même esprit de tolérance que son maître. Quoique son père fût chiite, il s'était rallié à la tendance sunnite. Cependant il s'écartait sensiblement de l'orthodoxie. Le peuple disait sur son compte qu'il était un chiite déguisé, cette doctrine permettant de se faire passer pour sunnite au moment du danger. Pour la culture de l'esprit, il était à la hauteur de son temps, car il savait écrire couramment le persan, le turc, l'arabe et l'hindi. Comme poète, il était connu sous le nom de Rahim et regardé comme le Mécène de son temps. En 1589 il remit à Akbar une traduction des célèbres *Mémoires de Baber*, en persan, qui nous a été conservée. Il survécut vingt et un

ans à son maître et laissa un nom immortel. En effet, si l'on excepte le radja Todar-Mal, qu'ils surpassait cependant par l'universalité de ses connaissances, c'était l'homme et le général de beaucoup le plus considérable à l'époque d'Akbar. Lorsqu'il remporta la victoire de Sarkitch, il n'était âgé que de vingt-neuf ans.

Quatre ou cinq jours environ après cette victoire ¹⁾, en tout cas au commencement de Février, il opéra la jonction de son armée avec celle de Qoulidj Khan et marcha vers le Sud sur le port de Cambaye. Mouzafer III s'était réfugié dans cette place en faisant quelques détours, et d'après Nizamouddin, y avait réuni près de 10,000 hommes des débris de son armée ²⁾. La population des campagnes aussi, qui le regardait comme son souverain légitime, affluait auprès de lui ³⁾.

Les mouvements rapides de Mirza-Abdourrahim qui avait couvert sa retraite par une forte garnison laissée à Ahmedabad, avaient pour but d'éloigner le prétendant de Kathivar. Ce but fut atteint provisoirement. Car lorsque le général de l'empereur se fut approché à dix kos environ de la ville de Cambaye, le prétendant se retira devant de telles forces et se détourna vers

1) Nizamouddin, p. 435.

2) On ne peut critiquer la justesse des dispositions stratégiques de Mirza Abdourrahim. Cependant Aboul Fazl n'a pas plutôt fini de parler (MS Chalmers p. 317) de la supériorité numérique de l'armée de Mouzafer qu'il continue pour ainsi dire d'une même haleine: „Si l'on avait poursuivi tant soit peu cet astre tombé tandis qu'il fuyait, on l'aurait fait prisonnier et l'on aurait extirpé cette haie d'épines. Mais les généraux impériaux, que la victoire transportait de joie, négligèrent cette tâche nécessaire et perdirent leur temps dans de vaines délibérations avec Cherif Khan, Qoulidj, Naulouk (Tolak) Khan et d'autres officiers de l'armée du Malva. Pendant ce temps, le dévastateur eut toute latitude pour faire une expédition sur Cambaye. Ayant frappé les riches commerçants de fortes contributions, il réussit à s'entourer de nouveau d'un grand nombre de mercenaires." Ce passage est important pour donner une idée des courtisans qui entouraient Akbar, et de l'extrême suffisance avec laquelle ils avaient coutume de juger les grands hommes de l'époque.

3) Aboul Fazl, p. 328.

le Sud-est dans la direction de Baroda. — Mirza le suivit dans la contrée du Mhaï (Mhaïdari) et prit position sur le fleuve près du village de Basad, non loin de la ville de Pallad. Enfin le fils de Baïram crut le moment venu d'écraser le prétendant, et ordonna à Qoulidj-Khan de l'attaquer. Mais les difficultés du terrain et surtout les chemins trop étroits ralentirent la marche de ce dernier en sorte que le prétendant put se dégager et se réfugier à temps à Nandod. De là il se retira à Pipla et dans les montagnes de Thasa.

Pendant ce temps, Mirza Abdourrahim fit avancer ses troupes jusqu'à Baroda, qu'il atteignit le 16 Çafar (29 Février 1584.) Il paraît qu', après la dispersion de l'armée insurrectionnelle un mois auparavant, une partie s'était réfugiée dans l'Ouest et s'y était ralliée d'une façon inaperçue. En effet, au moment même où Mirza Abdourrahim vint à Baroda, elle parut inopinément sous la conduite du Sayd Daulat et reprit aux impériaux la ville de Cambaye. Mirza se vit obligé de jeter aussitôt au devant de l'ennemi une partie de son armée commandée par Naurang Khan. Celui-ci sut reconquérir la ville, mais ne put anéantir le Sayd Daulat. Car Naurang avait à peine tourné le dos à la ville, que déjà Daulat eut repris le dessus. Il ne resta d'autre ressource au général impérial que de renoncer à la position de Pallad occupée par Kodjam Bari et de dépêcher ce dernier pour soumettre Daulat. Par là, l'armée de Mirza fut très-affaiblie, mais Khodjam Bardi protégeait ses derrières en s'acquittant heureusement de sa tâche. Les impériaux éprouvèrent des pertes sérieuses en poursuivant le prétendant dans les montagnes. Ils furent trahis par l'atalik Bahadour, qui passa au prétendant avec ses gens.

Abdourrahim appréhendait sérieusement que l'esprit de défection ne fît de plus grands progrès dans l'armée et fît même

arrêter un parent du traître l'Ousbek San Bahadour. Dans de telles conjectures, c'est une action rapide surtout quand elle est couronnée de succès, qui chasse le plus sûrement l'esprit de sédition. Il y avait, nous l'avons dit, une certaine parenté spirituelle entre le jeune Mirza Abdourrahim et Akbar, chez lequel le courage était toujours à la hauteur du danger. Tout comme eût fait son maître, et malgré l'affaiblissement de son armée à lui, malgré un terrain défavorable, Abdourrahim résolut de prendre sur-le-champ l'offensive et de forcer l'ennemi au combat.

Selon la stratégie de l'époque il prit lui-même la direction du centre de l'armée, tandis que les ailes qui dépassaient le front de l'armée, étaient commandées: celle de droite par Cherif-Khan et Naurang-Khan et celle de gauche par Qoulidj-Khan et Teolak-Khan. Avec le regard perçant du général qui ne prend pas seulement en considération le terrain et les combattants, mais encore le caractère et les aptitudes de ses capitaines, il avait remis le commandement de l'avant-garde à Nizamouddin Ahmed. Celle-ci précédait d'ordinaire l'armée à une grande distance et ouvrait le combat au centre, tandis que plus tard intervenaient les deux ailes, entre lesquelles s'avancait alors le gros de l'armée. Mais laissons la parole à Nizamouddin, qui fait le récit avec son genre simple: „Je „fus envoyé en reconnaissance pour découvrir par quel chemin „on pourrait le mieux aborder l'ennemi. Parvenu au pied de „la montagne, j'attaquai l'infanterie de l'ennemi et la repous- „sai de plus d'un kos ¹⁾ jusqu'à l'arrière-garde où étaient mas- „sées les forces principales. Un chaud combat s'ensuivit. Les „flèches et les balles sifflaient à vous faire perdre contenance; un

1) C'est-à-dire au plus 3/8 de lieue géographique.

„grand nombre de chevaux et de cavaliers furent blessés des
 „deux côtés. Je fis mettre pied à terre à la meilleure partie de
 „mes gens et m'avançai avec eux sur la montagne. J'en dé-
 „pêchai quelques-uns parmi lesquels Khvadja Mohammed Rafi,
 „homme d'un courage éprouvé, pour demander du renfort à
 „Qoulidj Khan. Ce dernier vint en effet par le côté gauche,
 „prit contact avec l'ennemi et le rejeta un peu. Mais l'ennemi
 „fit avancer des renforts et Qoudlidj, ainsi que Tolak, reculèrent
 „de la portée du trait de l'arc. Tandis que l'ennemi repoussait
 „Qoulidj Khan, mes gens qui étaient descendus de cheval, trou-
 „vèrent la voie libre et gravirent la montagne. Mais l'ennemi
 „revenant en arrière nous attaqua et nous tua beaucoup de
 „monde. Cependant Qoulidj avait réussi à se mettre en garde
 „et put maintenir sa position. Je fis demander alors à Mirza
 „l'artillerie trainée par les éléphants. Les canons furent hissés
 „par les éléphants et nous dirigeâmes quelques pièces sur la
 „place occupée par Mouzaffer. Nauramy Khan vint alors sur
 „la montagne que défendait l'aile gauche de l'ennemi, et s'em-
 „para de la position. Dès que les boulets de canon tombèrent
 „dans sa division, Mouzaffer s'enfuit et un grand nombre de
 „ses hommes furent faits prisonniers ou tués. L'armée impéri-
 „ale remporta une victoire complète”.

Par cette victoire on avait reconquis toute la partie continen-
 tale du Goudjrat à l'exception du fort de Barontch, dont Qoulidj
 Khañ ne réussit à s'emparer qu'après un siège de sept mois. Mir-
 za Abdourrahim se rendit aussitôt à Ahmedabad pour prendre
 en main le gouvernement et défendre les intérêts de son maître.

C'est à Etava que l'empereur reçut la nouvelle de la victoire,
 au moment où il allait se rendre dans le Goudjrat. Il avait
 passé plusieurs mois sur les bords du Gange et surveillait de
 sa cour les travaux de constructions de la forteresse d'Alla-

habad. Etaler sa puissance avec pompe dans la partie soumise du Bengale, n'était pas seulement un sujet de satisfaction personnelle pour Akbar, mais aussi un acte politique sagement réfléchi. Les grands seigneurs du Bengale se sentaient puissamment attirés par l'éclat de la cour et par les intrigues au moyen desquelles on cherchait à capter la faveur du padichah. Du moment que la cour se rapprochait d'eux, elle réussit à resserrer les intérêts communs. Il faut bien se rappeler qu'Akbar seul incarnait réellement l'idée politique. C'est à peine si ses ministres les plus éminents et en première ligne Todar Mal, le comprenaient. L'idée d'un Etat organisé avec ses diverses classes de fonctionnaires ne commençait encore qu'à se faire jour dans ces esprits et à en chasser la notion de l'Etat et du droit particulière au moyen-âge. Si l'on ne tenait compte de ces faits, comment interpréter cette promenade pompeuse sur le Gange et les fêtes qui signalèrent la fondation d'Allahabad; tandis que Chabaz-Khan combattait encore au loin dans l'est et que Abdourrahim partait au moment même pour réduire le prétendant? Akbar n'aurait-il pas l'air d'un despote magnifique, s'oubliant dans une aimable insouciance? Aussi la plupart des hommes en jugeaient-ils ainsi et pour ce motif même Akbar était l'homme selon leur cœur. Nizamouddin écrit à ce propos avec une naïveté toute orientale et dans le style du moyen-âge: „L'empereur passa quatre mois à se divertir.” Il trouve tout naturel que son empereur s'amuse, tandis qu'il risque lui-même sa vie pour gagner la faveur et l'or de son maître. Il se doute aussi peu des idées politiques d'Akbar, qu'Aboul-Fazl de la tactique de Nizamouddin. L'empereur, en diplomate habile, savait voiler l'exécution de plans grandioses et d'idées élevées sous les dehors brillants d'un despotisme bénin, tel que l'aimaient le peuple et les nobles. Il est vrai que les campagnes

de Caboul et du Bengale lui avaient donné de sévères leçons; car elles avaient été provoquées par la trop grande franchise qu'il avait affichée dans son différend avec les oulémas et dans sa réforme du système féodal.

Cette marche triomphale et ces mois passés en fête sur les bords du Gange sont des symptômes de cette même politique conciliante qu'il avait suivie naguère lors de l'arrivée de la pierre marquée de l'empreinte du prophète. Les fêtes touchaient à leur fin, lorsque les nouvelles désastreuses du Goudjrât arrivèrent. Itimad et Chihab étaient perplexes à Patan; Nizamouddin impuissant à Kari, le prétendant maître du pays, Baroda tombé au pouvoir de l'ennemi, Barontch pris, Qoutbouddin prisonnier, assassiné! Voilà qui pesait lourdement sur le cœur d'Akbar; en homme de guerre accompli, il comprit aussitôt, qu'après la perte de Qoutbouddin, le plan de campagne projeté pour Mirza Abdourrahim et la coopération de l'armée du Malva étaient fondés sur une hypothèse erronée. Akbar se mit en route. Dans ce Mouzaffer qu'il méprisait, il rencontra un ennemi perfide, astucieux et énergique; ce n'était point un sujet révolté, mais un ennemi de l'Empire. L'empereur se prépara donc à corriger les défauts du plan de campagne, et à combattre en personne le prétendant. Il avait porté son regard dans son for intérieur, lorsqu'il prit la résolution de combattre lui-même le traître; maintenant qu'il allait passer de la volonté à l'action, il leva les yeux vers le ciel. Là haut les planètes brillantes se mouvaient tranquilles dans leurs orbites célestes, ici-bas s'agitaient les vies humaines oscillant du bonheur au malheur et du malheur au bonheur, comme la vague du fleuve va et vient d'écueil en écueil. Là haut, les étoiles rayonnantes parlaient leur langage immortel, que le sage de Chiraz, Mir Fatoullah, sut interpréter. Qui dira les sentiments éprou-

vés par l'empereur, lorsque dans la nuit profonde retentirent ces paroles du sage, qui près de lui contemplait depuis peu de temps le cours des astres : „Deux fois encore cette année les généraux de l'empereur auront la joie de vaincre” !¹⁾ ? Qu'on se représenté ensuite l'arrivée des courriers apportant au prince qui s'appelait fièrement „l'Ombre de Dieu sur terre” le message suivant : Mirza Abdourrahim a battu l'ennemi à Sarkitch, il a écrasé son armée dans la montagne. „Akbar en recevant le glorieux message, rendit grâces à Dieu”²⁾. Il distribua de riches gratifications aux courageux combattants du Goudjrat. Les firmans succédaient aux firmans, les présents aux présents. Mirza Abdourrahim reçut le titre pompeux de „prince des princes” que son père Baïram avait porté. En sa qualité de Khan-Khanan il monta sur un noble coursier, revêtu d'un habit de fête et porta à la ceinture un poignard garni de pierreries. Devant lui on portait le „*toman togh*”, bannière qui marquait le grade du „*mançabdar*” de cinq mille hommes³⁾. Si le jeune homme avait le cœur gonflé d'une légitime fierté, il n'était pas cependant de ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes. Il donna libéralement tout ce qu'il avait aux guerriers valeureux auxquels il devait tant d'honneur. Un soldat s'étant présenté qui n'avait point reçu de souvenir, Mirza Abdourrahim se dépouilla du dernier objet qu'il portait à la ceinture. C'était (trait caractéristique du personnage et de son temps) un précieux encrier : le vainqueur de Sarkitek et de Radjpipla était un poète !

Nizamouddin avait d'autres sentiments : „Quant à moi qui écris ces lignes, l'empereur m'a fait cadeau d'un cheval, d'un habit de fête, et a augmenté mes revenus”. On sent dans ces

1) Aboul-Fazl. Ouvr. cité p. 320.

2) Ibidem.

3) Nizamouddin, Ouvrage cité, p. 437.

brèves paroles la joie qu'il ressent de la réparation du dommage que son fils avait éprouvé de la part de Mouzaffer, lors du pillage d'Ahmedabad; joie honnête du soldat qui se réjouit de ce que l'empereur a reconnu sa hardiesse et son sang-froid.

Nizamouddin Ahmed est un des types les plus remarquables de l'époque d'Akbar. Toujours prêt à aller de l'avant, impassible dans le danger, possédant assez de stratégie pour dresser un plan secondaire, assez de tactique pour l'exécuter, suffisamment lettré pour décrire l'une et l'autre chose, ayant les connaissances économiques nécessaires pour occuper un poste élevé dans le département des finances, maniant le cheval comme la plume, pieux et modeste, attaché à la foi austère de ses pères, fidèle à l'empereur, chevaleresque envers ses amis — on eût dit l'âme d'un chevalier oriental sans peur et sans reproche dans un corps de fer.

Mirza Abdourrahim et Nizamouddin Ahmed devaient se compléter réciproquement, d'autant plus qu'aucun d'eux n'était assez égoïste pour vouloir se mettre seul en évidence. Le plus jeune surtout sut profiter de l'expérience militaire de son aîné. Depuis que le fils de Baïram commande, Nizamouddin est toujours à la place qu'il lui faut, c.-à-d. à l'avant-garde. Abdourrahim a dû se servir de lui dans le conseil de guerre, comme chef d'état-major, suivre ses avis et en fin de compte lui permettre de choisir lui-même son poste.

Cette entente entre les deux officiers qui commandaient en chef (on peut bien s'exprimer ainsi, quoique Qoulidj-Khan en sa qualité de mançabdar de quatre mille hommes occupât un rang plus élevé que Nizamouddin) était d'autant plus profitable aux intérêts de l'empereur, qu'après avoir terminé le second acte de la guerre, l'un et l'autre, Nizamouddin surtout, devaient figurer dans un troisième plus pénible encore.

Après la terrible défaite de Radjpipla, le prétendant avec les débris de son armée, avait tourné les impériaux au nord-est, puis il avait reparu dans la contrée de Tchampanir et était parvenu par un grand détour à Birpam. Certes il faudrait admirer cet homme pour son énergie guerrière et sa finesse, si ses parjures et ses assassinats dont parle l'histoire, ne projetaient une ombre sinistre sur sa personne.

Malgré un engagement malheureux avec Maqçoud-Aqa et Chadman-bey, il avait pleinement réussi à tracer sa courbe du nord-est à l'ouest-sud-ouest et était parvenu par le district de Djalavar, dans le pays de Surath au Kathivar, où il s'établit à Gondal. Ce pays de Surath ¹⁾ comprend le centre de la presqu'île avec la contrée sauvage et montagneuse qui entoure Djounagarh, ainsi qu'une partie considérable de la côte. Aboul-Fazl estime la distance du port de Gogelo jusqu'au port d'Aram-roy à 125 kos de long et celle qui sépare Diou de Sindehar à 72 kos. Après la conquête et sans doute déjà avant ce temps ce pays était divisé en neuf *serkars*, d'après les neuf tribus qui l'habitaient. Outre que la description d'Aboul Fazl est d'un certain intérêt pour la géographie historique, elle ne saurait être omise ici pour les motifs suivants. Tout d'abord elle nous montre que ce pays était une forteresse dangereuse entre les mains du prétendant; ensuite, jointe à ce que Nizamouddin nous raconte en général, elle nous permet de jeter un coup d'œil dans la petite guerre au temps d'Akbar et par là nous facilite l'intelligence des mouvements stratégiques un peu confus dans le Bengale, ainsi que des combats dans l'Afghanistan. Le premier *serkar*, appelé d'ordinaire Nouveau-Surath, était un pays

1) Il ne faut pas confondre ce pays de Surath avec le port de Surate sur le Tapti V. Aijn Akbari II, p. 80 et suiv.

boisé et inconnu; un voyageur qui le parcourut par hasard, venait de donner des renseignements à son sujet. Djounagarh, la capitale, possédait une citadelle en pierres; à 8 kos de là s'en élevait une autre, nommée Adhoum, sur un rocher escarpé. Les habitants appartenaient pour la plupart à la tribu des Koukyans; les produits du pays consistaient en chameaux et en grands chevaux. Le second serkar tirait son nom de la ville de Patan-Samnat, dont la citadelle construite en briques était située sur la côte, à l'embouchure du Hirni et du Sirsouti.

A trois kos de là se trouvait encore une forteresse, Aurani, célèbre par ses fourbisseries. Il y avait là, disait-on, une source merveilleuse, dont les eaux trempaient toutes les lames qu'on y plongeait. S'il faut en croire notre auteur, ce pays, uniquement habité par des Hindous, abondait en sources sacrées. Deux Radjpoutes de la tribu des Ghelotes, y commandaient chacun à 1000 cavaliers et à 2000 fantassins, ainsi qu'à un certain nombre d'*ahirs* (vachers). Le zemindar du troisième serkar était un prince de la tribu des Gauhils, seigneur de trois villes, parmi lesquelles le célèbre port de Gogeh, vis à vis l'embouchure de la Narbada, de l'autre côté du golfe de Cambaye. Il commandait à 2000 cavaliers et 4000 hommes à pied. La tribu des Watis dans le quatrième serkar, avec le port de Meheri ne comptait que 300 cavaliers et 500 fantassins. Le cinquième serkar formait avec le port extrêmement fortifié d'Aramroy la pointe occidentale de la presqu'île, ses habitants appartenaient à la tribu des Badhils; leurs forces consistaient en 1000 fantassins et en autant de cavaliers. Le sixième serkar était presque entièrement inconnu. „Les fleuves y sont si grands, les montagnes si hautes et la contrée généralement si boisée, qu'elle est impénétrable à une armée.” Néanmoins les Tchitons mettaient sur pied 1000 cavaliers et le double d'infanterie. Dans le septième

était établie la petite tribu des Baghelas, avec 200 hommes montés et le même nombre de fantassins; à côté d'elle deux autres tribus encore, d'abord les Kathis ¹⁾, gens de la caste d'Ahir, qui s'adonnaient surtout à l'élevage des chevaux; ils pouvaient mettre sur pied 6000 fantassins et autant de cavaliers:

„Il y a des gens qui prétendent que cette tribu est d'origine arabe.

„Les hommes y sont très-prudents, extraordinairement hosi-

„taliers et partagent leurs repas avec des adhérents de toute

„croyance.

„Quelques uns d'entre eux sont d'une beauté peu commune.

„Quand un djagirdar vient les trouver, ils passent avec lui un

„contrat aux termes duquel il ne doit citer ni homme ni femme

„pour cause d'immoralité", ainsi s'exprime Aboul-Fazl. Il veut

dire sans doute qu'il s'est encore conservé dans cette tribu une

de ces vieilles coutumes matrimoniales que l'Hindoustan avait

oubliées depuis plus de 1000 ans: peut-être ce genre de poly-

gamie que quelques Malais observent encore aujourd'hui, ou en-

core une sorte de polyandrie tel qu'elle existât chez les Aryas

avant l'époque de la composition des Mahabarata. En tout cas

cette indication prouve amplement que ce septième serkar n'of-

frait pas à Akbar un terrain favorable pour ses projets de civilisa-

tion. Les Pouroundja de même, une branche de la tribu des Ahirs,

forte de 3000 fantassins et d'autant de cavaliers, étaient une race

turbulente qui vivait en hostilité permanente avec les Djams

leurs voisins. La petite tribu des Vatchis, dans le huitième ser-

kar, ne comptait que 200 cavaliers et 200 fantassins. Dans le

neuvième serkar étaient établies deux tribus hindoues, qui se

1) Ritter, Géographie, t. VI, p. 1073, Mac Murdo, dans ses Remarques (t. I, p. 269) dit qu'ils habitaient originellement les rives de l'Indus et qu'ils mènent une vie de brigandage

vantaient de tirer leur origine de Mahadev, le seigneur de la terre; Kharoun, l'ancêtre de la première, poète et devin, était né de la sueur qui perlait sur le front de ce dieu; Bhaut, l'aïeul de la seconde tribu était né de sa salive. Les Kharouns, au nombre de 4000 hommes à pied et de 500 cavaliers, connaissaient des cantiques en l'honneur de leur dieu, ils savaient sonder les mystères les plus profonds et faisaient entendre des chants qui inspiraient à leurs auditeurs un enthousiasme guerrier. Les Bhauts, il est vrai, s'entendaient aussi à ces chants, mais le philosophe de la cour d'Akbar estime les Kharouns comme de meilleurs guerriers.

Les chiffres indiqués n'ont trait qu'au nombre de combattants que l'empereur tira plus tard de ce pays pour son armée régulière. On peut donc le doubler ou le tripler en bonne conscience, si l'on veut arriver au nombre exact des hommes en état de porter les armes. Les forces réelles du pays paraissaient au jour, dès que dans un serkar quelconque un homme se montrait qui savait mettre les masses en mouvement. Là où la main de l'homme ne pouvait ériger des citadelles selon les règles de l'art, fleuve ou forêt, rocher ou gorge, tout servait à l'habitant de rempart naturel.

Tel était l'aspect de la contrée que Mouzaffer III avec son talent de fauteur d'insurrections avait choisie comme théâtre de ses exploits; c'était le pays d'origine de sa mère. Il se vit bientôt à la tête de 3000 cavaliers et fantassins, car il possédait de grandes sommes d'argent depuis la prise de Barada et de Bahrontch. Amin-Khanghori, prince de Surate lui promit son aide pour un lac de *mahmoudis* et un poignard garni de pierres précieuses. Pour la même somme, il obtint une promesse analogue de Djam Satsal, le radja de Djalalarar ¹⁾ qui disposait de 8000

1) Nizamouddin dans Elliot, tome V, p. 438, mentionne Marsal, mais l'éditeur

hommes d'infanterie et de 7000^c cavaliers. Avec l'aide de ces deux princes et de leurs partisans, le prétendant espérait pouvoir frapper un nouveau coup sur Ahmedabad. Mais le prestige de Mouzaffer était évanoui et les deux seigneurs du Kathivar se prirent à réfléchir. Aboul Fazl a certainement raison, quand il les compare à un essaim de mouches avides, attirées par le trésor de Mouzaffer. Quant à Nizamouddin, il décrit ainsi la situation avec une concision humoristique : „Amin Khan se montra avisé et dit à Mouzaffer ; va trouver le Djam et emmène le avec toi ; pour moi je pourvoirai aux vivres de l'armée et puis je te suivrai.”

A l'arrivée de Mouzaffer chez le Djam, celui-ci recula et dit : „précède moi à Ahmedabad, je suivrai.” A moins de renoncer à tout, Mouzaffer dut avancer, bon gré mal gré. Il s'approcha jusqu'à 60 kos de la capitale du côté de Morbi. Dès que le Khan-Khanan en fut informé, il confia à Qoulidj-Khan le commandement de la place d'A Ahmedabad et se porta avec Naurang-Kkan et Nizamouddin-Ahmed à la rencontre de l'ennemi ; toute la contrée autour de Patan était protégée par des corps de troupes éparpillés.

Le prétendant se trouvait déjà à Paramgam, à 40 kos de Morbi, que ni Radja Djam, ni Amir-Khan n'avaient paru. Mouzaffer dut se contenter, pour faire passer sa mauvaise humeur de piller par ci, par là et revint par le Surath jusqu'à l'extrême pointe occidentale dans les montagnes protectrices de Barda, car l'armée impériale était sur ses talons. Enfin il fit halte à Dvarka dans la dernière ville du Surath au bord de la mer. Les deux seigneurs du Kathivar crurent alors le moment

préfère Satsral, qui est la variante de Badaoni. Cette hypothèse est confirmée par l'Ain Akbari, qui donne aussi la généalogie du Radja. v. Blochmann, Aïn p. 659.

venu de se rallier au Khan-Khanan. Amin-Khan lui envoya, par l'intermédiaire de Mir-Toura des salutations amicales et donna même son fils en otage. Djam de son côté fit dire par ses *vakils* qu'il avait accepté il est vrai de l'argent de Mouzaffer, mais sans contracter alliance avec lui, et qu'il était prêt à conduire l'armée impériale à l'endroit où se trouvait le prétendant¹⁾. Il ajoutait qu'un corps de troupes légères réussirait peut-être à le faire prisonnier²⁾. Mirza Abdourrahim pénétra à marches forcées dans les montagnes de Barda et fit piller et dévaster la contrée. On ramassa de tous côtés une grande quantité de butin, beaucoup d'hommes furent pris ou tués. Mouzaffer s'appliqua avec une finesse et un courage admirables à profiter pour son compte de cette marche du Khan-Khanan. Car tandis que ce dernier parcourait les montagnes et les bois et faisait un exemple effrayant, Mouzaffer s'était glissé par le bord septentrional de la presqu'île.

Il arriva avec 500 cavaliers du Kathivar et 500 Mongols à cheval à Othanga, localité située entre des gorges de montagnes et le fleuve Sabarmati où habitait une tribu de Kols rebelles, celle des Baï. Les Kols, qui sont une tribu d'origine dravidienne, le secondèrent tout comme les Grassias, sorte de brigands vivant des exactions qu'ils commettent dans des villages sans défense sous prétexte de les protéger par les armes; des zemindars mécontents se joignirent à eux. De la sorte le prétendant eut de nouveau levé une troupe considérable, au moyen de laquelle il crut pouvoir faire un hardi coup de main; mais il avait compté sans la prévoyance du Khan-Khanan. En effet ce dernier, en entrant dans les montagnes du Barda, avait fait barrer les

1) Bird, Ouvr. cité p. 378.

2) Nizamouddin, Ouvr. cité, p. 438.

routes qui mènent au Goudjrat. Medini Raï, Khodjambardi et d'autres étaient campés près de Hadala aux environs de Dandouka, et couvraient les routes militaires de Cambaye; un autre détachement, sous le commandement de Bayan Bahadour, se trouvait près de Paranti, à 4 kos au plus d'Othanya. A l'arrivée de Mouzaffer à Othanya, Saïd Qasim Barha, qui avait poussé de Patan à Bidjapour, en était encore séparé de 30 kos. L'armée de Hadala avait opéré sa jonction avec celle de Paranti. Mouzaffer ignorait-il cette concentration de troupes ou cédait-il à la nécessité? Quoi qu'il en soit, ayant reçu quelques éléphants, il tenta l'attaque du côté de Paranti. Elle eut pour résultat la défaite complète de son armée, la perte de ses éléphants et de son train. Il échappa au massacre nu-pieds et demi-mort.

Comment le prétendant engagé dans les montagnes du Barda avait-il pu se dérober au Khan-Khanan et l'attaquer à revers, alors que les impériaux étaient guidés par les gens de Djam, indigènes connaissant la contrée? Ce fait seul prêle au soupçon qu'il y eut là quelque anguille sous roche. Mirza Abdourrahim se trouvait encore dans la montagne, lorsqu'il apprit que Djam jouait double jeu; il lui renvoya aussitôt ses vakils. Celui-ci se vit contraint de laisser tomber le masque, et de se donner quelque maintien en réunissant en toute hâte une armée de 20,000 cavaliers et une troupe innombrable d'infanterie. Mais lorsque le vainqueur de Serkitch et de Radjpipla ne fut plus qu'à 7 kos de distance, le cœur lui faillit et il envoya à Mirza Abdourrahim son fils comme gage de sa fidélité; de plus trois grands éléphants et 18 chevaux arabes, en exprimant le désir de vivre en paix. Cette offre fut acceptée et le Khan-Khanan se rendit pour quelques mois à Ahmedabad dans l'intention de pacifier le pays jusqu'à ce que l'empereur l'appelât à la cour où il arriva le 24 Amerdad 993 (14 Mai 1585). Le souvenir qu'il laissa dans le pays,

fut si durable qu'en l'an 1740 Ali-Mohammed ¹⁾ écrivait encore : „Si l'on voulait énumérer toutes ses nobles qualités, universellement connues, elles rempliraient un livre entier”.

Aboul Fazl ²⁾ dans un récit bien romantique, rapporte une anecdote qu'il place vers la fin des cinq mois que Mirza Abdourrahim passa dans ce pays. Un gentilhomme Radjpoute du Goudjrat, ayant succombé dans une lutte sanglante contre ses parents, avait été chassé par eux hors du pays. Couvert de blessures, il fut relevé du champ de bataille et sauvé par des yogis compatissants. Pendant de longues années il erra par des pays étrangers dans le costume d'un yogi, de peur de tomber sous le poignard des assassins. Il passait pour mort dans sa patrie. Les femmes de sa maison se vouèrent à la mort sur le bûcher, seule son épouse favorite sut se soustraire au *sutti* (bûcher funèbre) et fidèle à un pressentiment secret elle nourrit pendant dix-neuf années entières l'espoir que son malheureux époux reviendrait un jour. Et cet Ulysse hindou revint en effet auprès de sa Pénélope ! Le fils de Baïram allait partir pour Fathpour-Sikri, lorsque la renommée de sa justice parvint aux oreilles des pèlerins yoguis. Le martyr Radjpoute s'étant confié à lui, Mirza Abdourrahim l'emmena à la cour et le recommanda à la libéralité d'Akbar. Grâce à ce dernier il recouvra tous ses biens. Nizamouddin Ahmed réduit l'Odyssée de ce nouvel Ulysse à deux ans et lui attribue une fin bien tragique. „Son nom”, dit-il „est célébré dans les villes du Goudjrat, par des récits et des chansons ; on exaltait la bravoure dont il fit preuve et il jouit d'une grande gloire”.

Il se pourrait donc que des chanteurs errants eussent mêlé des traits légendaires à cette histoire, que par suite la figure du

1) v. Bird, Ouvr. cité, p. 381.

2) Ibidem, p. 351 et 352.

Radjpoute eût revêtu un coloris romanesque et que les relations différassent l'une de l'autre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Raï-Sing, le fils de Radja Man Singh de Djalavar vécut caché comme yogui et qu'il fut réintégré dans ses droits par Mirza Abdourrahim. Nizamouddin rapporte aussi la fin de Raï-Singh. Nous allons insérer ici son récit parce qu'il jette une lumière bien vive sur l'esprit chevaleresque des hommes qui illustrèrent l'époque d'Akbar par leurs exploits. Raï-Singh fut reconnu par les siens, rétabli par le Khan-Khanan et commençait à reconquérir son patrimoine sur Khangar, le chef de la tribu des Djardjas et allié de Mouzaffer, ainsi que sur le susdit Djam.

Il avait conquis la ville de Hâlvad dans le nord du Kathivar, lorsque la population, qui lui était hostile depuis longtemps, se souleva contre lui. Il apprit cette nouvelle, tandis qu'il était occupé au jeu du *tchaugan* ¹⁾, sorte de sport, auprès duquel nos chasses aux petits papiers semblent bien misérables. C'est un jeu de croquet qu'on joue à cheval. L'un des cavaliers pousse la boule vers un but avec le bout recourbé du maillet du *tchaugan*; l'autre cherche à la repousser. Il s'agit de galoper le plus vite possible à la suite de la boule projetée d'un bras robuste, de maintenir rapidement son cheval pour parer le coup ou de pousser la boule tandis qu'on est lancé à fond de train et en visant contre terre (ce qui peut facilement désarçonner le cavalier), sans permettre à l'adversaire d'approcher. On gagne à ce prix là.

L'empereur Baber parle de ce jeu, comme d'un jeu usité au Thibet. Aboul Fazl dans le vingt neuvième chapitre de l'Aïn-Akbari en parle ainsi, comme du jeu favori d'Akbar :

1) Nizamouddin, Ouvr. cité p. 444.

„Sa Majesté joue aussi du tchaugan pendant la nuit, au grand étonnement des bons joueurs. On se sert, en ce cas, de boules en bois de Pallas, qui est très-léger et brûle longtemps, et on les allume pour la nuit. Sa Majesté a des maillets, armés à leur extrémité de boutons d'or et d'argent. Si l'un d'eux se brise et qu'un joueur puisse s'emparer du bouton, il lui est permis de le garder ¹⁾”.

Que l'histoire de Raï-Sing soit véridique ou fictive, on ne saurait imaginer une scène plus poétique pour la fin tragique d'un héros qu'une place de jeu de tchaugan, à la clarté douteuse des étoiles. C'est à minuit, par un beau clair de lune, que le messenger envoyé par les ennemis trouva Raï-Singh, monté sur un cheval fougueux et lançant la boule enflammée. „Si tu es vraiment Raï-Singh, alors tu ne nous attaqueras pas de nuit”, dit le messenger et le prince magnanime accéda à son vœu.

Puis, il continua son jeu hardi, se coucha sur la place même et s'endormit. Cependant les ennemis supérieurs en nombre arrivent et se jettent, à la pointe du jour, sur les joueurs fatigués. La place du tchaugan est jonchée des cadavres de Raï-Singh et de ses 80 compagnons. Les relations diffèrent l'une de l'autre, ainsi que nous l'avons dit. Les critiques sont portés à voir dans ce fait l'indice d'une légende; dans ce cas, il est certain qu'elle se forma aussitôt, ce qui est un signe caractéristique de l'époque. Akbar aimait ce jeu violent et y excellait; Nizamouddin Ahmed, le hardi cavalier, son contemporain, en parle à propos de cette catastrophe. A en juger par lui et quelques autres preux d'Akbar, la fin héroïque de Raï-Singh était l'idéal

1) Blochman I, p. 298.

le plus envié ¹⁾). Après le départ de Mirza Abdourrahim, la petite guerre avec le prétendant suivit son cours. Il trouvait des secours, tantôt à droite, tantôt à gauche, auprès des principicules. Mouzaffer et Nizamouddin Ahmed étaient des hommes d'égale valeur; on peut joindre à leur nom celui de Qoulidj-Khan, serviteur dévoué de l'empereur. Ce n'est pas le lieu ici de retracer en détail les combats qui suivirent. L'armée dont Mouzaffer pouvait disposer encore, ne dépassait plus le chiffre de 11000 hommes. Nizamouddin réussit peu à peu à reléguer le prétendant au delà du Ran, ce grand marais dans le Nord du Kathivar, et à repousser toutes ses incursions. La tournure des affaires changea, lorsque Nizamouddin se vit dans la nécessité de traverser lui-même le Ran. Auparavant Mouzaffer faisait la guerre en bonne forme et l'art qu'il déployait dans les combats et les évolutions stratégiques, avait un caractère presque moderne. Maintenant il était devenu le chef de tribus riches, mais à peine civilisées et adonnées au brigandage, tribus qui appartenaient en partie aux aborigènes de l'Inde, comme les Kols par exemple.

C'est contre ces tribus, plus encore que contre Mouzaffer, que Nizamouddin entreprit une guerre de dévastation, telle que la civilisation de l'Hindoustan, plus avancée en cela que celle de l'Allemagne, à pareille époque, n'en connaissait plus. Ne dirait-on pas entendre les récits de Sébastien Schaertlin de Burtenbach, quand Nizamouddin écrit ces mots: „Il était nécessaire de mettre fin à cet état de choses; c'est pourquoi je passai le Ran à un endroit où les eaux n'ont que trois kos de largeur, et je commençai une œuvre de pillage et de destruc-

1) Aboul Fazl se peint bien lui-même, quand il dit à la fin de son 29^{ème} chapitre: „Il est impossible de décrire ce jeu exquis. Ignorant que j'en suis, je ne puis en parler que fort peu”.

„tion. Nous brûlâmes et dévastâmes les villes de Kari et de „Kataria, deux forteresses bien connues dans le pays de Katch. „Nous nous rendîmes maîtres d'un butin extraordinairement „grand et repassâmes le Ran après avoir pillé et détruit dans „l'espace de trois jours à peu près trois cent villages”. Ailleurs il est question d'une dévastation qui s'étendit à environ cinquante villages des Kols et des Grassias. Quelques chefs succombent, d'autres sont transportés dans des contrées lointaines, d'autres se réconcilient avec le nouveau régime dont ils sentent la force. Le pays est entouré d'une ceinture de forteresses, et des fortins tiennent en échec les tribus turbulentes des montagnes.

Ainsi s'acheva peu à peu et par la force des armes l'œuvre de pacification du pays de Goudjrat.

Si l'on excepte les districts montagneux et écartés, qui ne virent jamais que des douaniers impériaux, le Goudjrat proprement dit prospéra sous le règne d'Akbar et forma l'une des plus belles provinces du grand empire. La situation géographique de ce pays en fit le centre des relations avec les Portugais. Ces rapports qu'Akbar considérait souvent d'un air inquiet et comme s'il en pressentait le péril, ne laissèrent pas d'exercer une grande influence sur lui.

Le prétendant parjure, subit plus tard le sort qu'il méritait. Il tomba au pouvoir des impériaux. Akbar lui-même dicta le récit de la fin de Mouzaffer dans une note diplomatique adressée à Abdoullah Khan du Touran, le prince le plus puissant des environs. Cette note d'Akbar à Abdoullah est intéressante par cela seul qu'elle a été écrite par Aboul-Fazl ¹⁾. Mais elle l'est encore plus pour deux autres considérations. L'empereur ne

1) Manuscrit Hoffmann, déposé au château de Noer.

donne pas à entendre par un seul mot que Mouzaffer soit le Nathou substitué, bien que c'eût été tout à fait indiqué; mais il l'appelle le sultan Mouzaffer de Goudjrat. De plus l'expression employée par Akbar est très caractéristique pour l'histoire de la diplomatie orientale. Car dans ce même écrit il fait entendre, sous une forme polie et richement imagée, que c'a été une impertinence de la part du fils d'Abdoullah-Khan, d'avoir osé demander la main de sa fille. Dans sa colère il fit tout simplement noyer les messagers. Mais dans sa réponse à la note d'Abdoullah, qui excusait son fils, Akbar s'exprime ainsi: „Avant que le porteur du message fût arrivé, il tomba à l'eau „et le contenu de son message n'a pas été connu. Comme nous „sommes animé d'un esprit de justice, nous déplorons le contre- „temps causé par ce malheur; il est vrai que de cette façon les „liens d'une ancienne amitié n'ont pas été renoués, ni serrés „plus étroitement". Ce petit spécimen du style d'Akbar ne suffirait-il pas à nous édifier sur le sens vrai de cette autre phrase qu'il écrit plus loin à propos de Mouzaffer III: „C'est une „chose étonnante, qu'il se soit tué lui-même, lorsqu'il fut „amené au seuil de la cour impériale? Mais il ne pouvait guère „en être autrement, car dans ces circonstances il faut un cœur „loyal pour hésiter jusqu'au bout à tuer l'homme et à détruire „un organisme, construit par Dieu même. La règle générale „n'a-t-elle pas été que quiconque respectait son souverain restait „sain et sauf?".

Le sens de cette phrase entortillée c'est qu'Abbar fit exécuter sans autre forme de procès le meurtrier parjure de Qoutboudin; tout au plus pourrait-on conclure que cette exécution fut secrète.

Mouzaffer III aurait pu avoir un meilleur sort. Ne devait-il pas comprendre que pour Akbar il n'y avait qu'une alternative

fatale: restaurer dans toute son étendue l'empire conquis par ses ancêtres ou bien être emporté lui-même par de puissants vassaux. Le gouvernement d'Akbar avait besoin d'une autorité inconnue jusqu'à lui, pour réaliser le sublime idéal qui s'était révélé à son esprit. Le jeune Mouzaffer ne fut ni assez intelligent, ni assez noble pour le comprendre. S'il avait été au moins assez politique pour être fidèle à Akbar, il aurait été tout aussi indépendant, comme vices-roi du Goudjrat, que le demi-frère de l'empereur à Caboul.

CHAPITRE IV.

MORT DE MIRZA MOHAMMED. AKBAR SUR LES BORDS DE L'INDUS.

Tandis que la guerre contre les petits vassaux rebelles durait encore dans l'est du Bengale et que les événements décrits plus haut se déroulaient dans la presqu'île du Kathivar, le Khan-Khanan avait établi sa résidence à Ahmedabad. Il aurait sans doute pénétré dans le Dekhan, s'il avait eu les forces nécessaires: la conquête de ce pays était du moins un plan depuis longtemps caressé par Akbar. Mais il dut consacrer d'abord ses soins à organiser le gouvernement du Goudjrat conquis et il commença par incorporer ce pays à l'empire par voie administrative.

Il ne put donner que peu de mois à cette œuvre bienfaisante de la paix, car il reçut un firman impérial, lui enjoignant de paraître à la cour dès le 24 Amerdad 983 (14 Mai 1585) si la situation du Goudjrat le permettait ¹⁾. Selon toute apparence, l'empereur voulait tenir un conseil de guerre avec son général

1) .boul-Fazl: Ouvr. cité p 351 et suiv.

victorieux au sujet de la conquête des petits États du Dekhan, car tous les djagirdars du Sud reçurent l'ordre en même temps de faire de vastes préparatifs contre ces pays. Chihabouddin Ahmed Khan, Cherif-Khan et Naurang-Khan devaient seconder cette entreprise avec des troupes, chacun du côté de son district, tandis que Açaf Khan opèrerait du côté d'Adjmir. Déjà même Khwadjagi-Fathoullah avait été nommé payeur-général de cette armée et l'émir Fathoullah de Chiraz qui reçut le titre d'Azoudouddaula, allait ramener à la raison (c'est ainsi que s'exprime Aboul Fazl), le radja Ali-Khan, prince de Khandesch.

Akbar résidait à cette époque à Fathpour et s'adonnait aux plaisirs de la vénérie; il n'en trouva pas moins le temps d'entendre ses conseillers intimes qui l'engagèrent à ne pas perdre de vue le Pendjab. Le Khan-Khanan venait sans doute de rejoindre l'empereur, lorsqu'on apprit soudain une nouvelle de Caboul, au reçu de laquelle Akbar se vit à cent lieues de tous ses plans contre le Sud. Son frère Mirza Mohammed Hakim était mort, en cette ville, le 16 Amerdad 993 (16^e Mai 1585) et de graves complications étaient imminentes.

Dans la nuit du 11 Cherivar (10 Juin), à 2 heures, l'empereur Akbar monta à cheval, fermement décidé à se rendre lui-même dans le Pendjab. Pour comprendre cette rapide et importante détermination il faut jeter un coup d'œil non seulement sur l'empereur et son empire, mais encore sur le pays lointain au delà de l'Oxus.

Partout où Akbar s'était montré en conquérant, il l'avait fait avec la pleine conscience que la condition de la paix de l'Inde était de fonder un grand empire, bien arrondi. Tantôt il entrait en scène avec un appareil militaire, tantôt il se tenait sur la réserve selon que l'exigeait sa politique de paix armée. Quelque dangereuse que fut la révolte du Bengale et l'insurrec-

tion des légitimistes au Goudjrat, l'empereur ne parut pas sur le champ de bataille. Mais dès que le vice-roi de Caboul se souleva, aussitôt Akbar s'élança sur son cheval. Il en fut de même, lorsque son frère eut rendu le dernier soupir.

On est ainsi porté à croire que le grand empereur considérait cette province du nord-ouest comme le point le plus faible de son empire. En effet il ne s'agissait pas cette fois de la pacification d'une province, mais de la paix de l'Inde et de l'Asie centrale. Nous avons déjà dit qu'Akbar redoutait des complications après que son frère se fut enfui auprès d'Abdoullah-Khan, prince-régnant des Ousbeks du Touran. Car dans cet homme Akbar avait trouvé un rival parmi les grands souverains de l'Asie, rival avec lequel il fallait compter, car les Ousbeks étaient les ennemis héréditaires des Mongols.

Après la mort de leur grand roi Chaïbani Khan dans la bataille désastreuse et décisive de Merv, il s'écoula de longues années sans que les tribus des Ousbeks fussent de nouveau réunies sous un seul sceptre. L'autorité centrale était brisée et il n'y avait d'autre connexion entre les chefs des diverses tribus que le lien assez lâche de l'intérêt commun et d'une sorte de confédération naturelle résultant de la parenté des tribus. La conséquence d'un tel état de choses fut que le plus intelligent et le plus hardi d'entre ces chefs s'arrogea le commandement suprême. C'était la famille des Aboulkhaïrides qui lentement, dans le cours des temps, avait su se créer la position la plus influente.

Sikander-Khan occupait le trône de Samarkande et régnait sur Maverannahr, tandis que son fils qui lui était bien supérieur, s'était d'abord mis en possession du petit Khanat de Boukhara. En réalité c'était lui qui, déjà du vivant de son père, tenait presque seul les rênes du gouvernement et travaillait à

l'agrandissement de son empire. Lorsqu'en 1583 ce prince non moins rusé que courageux eut succédé à son père sur le trône, il sut bien vite assujettir à l'obéissance ses rivaux moins puissants. Au moment où Mirza Mohammed Hakim mourut, Abdoullah Khan était de fait, sinon pour la forme, comme jadis le puissant Chaïbani, grand roi du Touran et souverain de toutes les tribus des Ousbeks. Primitivement son empire ne se composait que des contrées qui s'étendent à l'Est de la mer Caspienne, autour du lac d'Aral, le long des fleuves Amou- et Sir-Darya et du côté du Sud jusqu'aux dernières ramifications septentrionales de l'Hindoukouch. Mais peu à peu il s'était considérablement arrondi par de grandes conquêtes surtout du côté du Khorasân jusqu'à Hérat ¹⁾. Le territoire de l'empire hindou n'était séparé de ce royaume touranien que par le Badakhan, petit pays alpestre que l'aïeul d'Akbar s'était déjà su enlever une fois par les Ousbeks. Il avait été gouverné jusqu'à l'époque dont il est question ici, par deux cousins d'Akbar; mais ceux-ci s'étaient entre-détruits. Le Badakhan, à la mort de Mirza-Mohammed Hakim, tomba aux mains du roi des Ousbeks et Abdoullah devint voisin d'Akbar. La personne de ces deux grands princes offrait le contraste le plus frappant. Ils n'avaient de commun que l'art de dominer leur entourage, l'ambition de fonder un grand empire et un talent stratégique hors ligne. Au Touran, comme dans l'Inde il existait des divergences religieuses; mais dans le

1) Vollständiges Uebersicht der aeltesten Türkischen, Tatarischen und Mogholischen Völkerstämme nach Raschid-ud-dins Vorgänge, bearbeitet von Franz von Erdmann. 8°. Kasan 1841. — Turkistan by Eugene Schuyler. London, 1876. Vol. I. (2^e édition). L'Appendice II renferme une importante étude du professeur Grigorief. — Histoire des Mogols et des Tartares par Aboul Ghazi Bahâdur Chân. Traduction du baron Desmaison, Tome II. Pétersbourg 1874. — Supplément à l'histoire générale des Huns, des Turcs et des Mogols par Joseph Senkowski. 4°. Pétersbourg 1824. p. 24 s. p. 88 s. — History of the Mongols from the 9th to the 19th century by Henry H. Howorth. London 1880, Part. II. p. 733.

premier elles ne se doubloient pas d'une opposition des races. Tandis qu'Akbar songeait à aplanir les difficultés et à concilier deux partis en leur opposant un troisième dans sa personne et dans celle de ses amis, Abdoullah qui ne règnait que sur des Mahométans, s'était mis du côté des orthodoxes et avait noyé les adversaires dans le sang. Non seulement Akbar n'était pas assez puissant pour procéder de la même façon dans son empire; mais il répugnait encore à sa nature généreuse d'avoir recours à de pareils moyens. Néanmoins le fondateur du Dini-Ilahi ne s'y trompait pas, il savait qu'il existait non seulement au Bengale, mais dans tout son empire des chefs éminents, qui étaient fanatiques de la religion du Prophète et qui ne manqueraient pas d'acclamer le roi du Touran, s'il pénétrait par Caboul dans le Pendjab, en prenant à travers les alpes du Badakhan la route suivie jadis par Alexandre, Baber et Houmayoun.

Le premier devoir de l'empereur Akbar était donc de prévenir aussitôt les chances d'une invasion du royaume de Caboul; il ne fallait à aucun prix laisser cet ennemi redoutable mettre le pied sur le sol de l'Inde. Le but suprême de l'empereur peut se résumer dans cette maxime: *Si vis pacem para bellum*.

Ce n'est pas sans de sérieuses raisons qu'Aboul Fazl nous a décrit si longuement dans l'Akbar-nameh la chute de l'indépendance du Badakhan. En mettant à nu les misères et les rivalités de ces petits Etats, il fait l'apologie du puissant empire d'Akbar. En même temps il veut faire apprécier la politique de ce dernier, en montrant qu'un Etat ainsi désorganisé devient infailliblement la proie de l'humeur conquérante du puissant Abdoullah-Khan. Il voulait par là donner un sérieux avertissement aux chefs turbulents qui lisaient ou se faisaient lire sa Chronique de la cour.

Deux descendants de Timour, Mirza-Soulaïman et Charouch

Mirza vivaient en état d'hostilité permanente au sujet de leur maigre patrimoine du Badakhan. Esclaves des flatteurs, ils étaient aveuglés au point de ne pouvoir discerner un ami d'un ennemi dans le nombre de leurs conseillers; ils ne savaient pas mieux se rendre en compte exact de l'étendue de leur puissance. Le soldat était mécontent, le paysan opprimé, les garnisons hors d'état de résister, le pays désert ¹⁾.

Il semble que le meilleur des deux fut Charouch. Du moins fit-il des propositions de paix à Soulaïman en présence du péril dont les menaçait Abdoullah-Khan. A cet effet il invitait son parent à entreprendre un voyage d'un jour, pour se rencontrer; mais le soupçonneux Soulaïman ne consentit à cette entrevue qu'après qu'Aurang, sultan de Hiçar lui eut donné la garantie d'un sauf-conduit. Il était près du lieu de la destination, à l'endroit où l'Oxus se partage en 9 bras, lorsqu'il perdit courage et n'osa avancer au delà du premier bras, bien que Charouch en eût déjà traversé cinq. Sourd à toutes les insinuations, ce dernier passa résolument les trois autres bras du fleuve et s'en retourna après s'être réconcilié provisoirement avec son rival. Soulaïman de son côté se dirigea sur Kolab et de là il osa insinuer à Charouch l'idée de bannir diverses personnes de sa cour, sous prétexte qu'elles étaient dangereuses. Charouch s'y prêta par amour de la paix et donna dans le piège. Mais ceux de ses compagnons qui étaient d'un caractère plus énergique, y virent un signe de faiblesse et abandonnèrent la barque de Charouch prête à sombrer. Mohammed Qouli Cheighkali lui-même, „l'épée et le conseil du pays” passa à Soulaïman. Les prétentions blessantes se succédèrent et augmentèrent encore la désunion entre Charouch et les grands de sa cour. Enfin celui-ci eut recours

1) Aboul-Fazl, Ouvr. cité p. 324.

aux armes et défit Soulaïman à Roustak. Expulsé du pays, le fugitif trouva un asile dans le Hiçar sans être inquiété davantage.

Une seconde attaque de Soulaïman, à laquelle participa Aurang, sultan de Hiçar, fut également repoussée. Charouch s'occupa alors des affaires intérieures du pays, céda Kōlab à son fils aîné, auquel il donna comme tuteur Mir-Ali, revenu d'exil; lui-même fixa sa résidence à Koundong.

C'est dans ces conjonctures que survint la crise dans l'histoire du Badakhan. Au moment même où l'astre de Charouch montait, une main était prête pour le maintenir à cet apogée. Nous avons vu que l'empereur Akbar après avoir soumis son frère, était entré en vainqueur à Caboul. Il envoya des députés, pour inviter à sa cour Charouch ou sa mère Khanoum Begoum, femme d'une grande réputation. Si Charouch avait servi fidèlement l'empereur, il aurait trouvé auprès de lui aide et protection, de manière à consolider et à assurer pour longtemps sa position dans le Badakhan. Du moins le sultan de Hiçar aurait alors abandonné le parti de Soulaïman.

Akbar eût certainement assuré à Charouch une situation équivalente à celle de Mirza-Mohammed Hakim à Caboul, à la condition d'un faible tribut; car il ne tenait qu'à une chose, établir dans le Badakhan un état tributaire qui servît de tampon entre son empire et le royaume grandissant du Touran. Mais, la mère du prince, Khanoum Begoum vint à mourir avant d'avoir traité avec Akbar; et ainsi tarit la source des bons conseils pour Charouch. Ce dernier resta le jouet de son ambition, tandis que son rival Soulaïman était le jouet des intrigues d'Abdoullah-Khan.

Mirza Charouch aima mieux partager le pays avec Soulaïman, que de renoncer au titre de roi souverain, et l'on vit se renouveler la même scène que naguère. Soulaïman, maintenant escorté d'une troupe d'Ousbeks (ce qui est extrêmement caractéristique),

s'avança jusqu'au rendez-vous indiqué vers les neuf bras de rivière. On devine qui lui donna le conseil de ne pas passer outre. Cette fois, Charouch fut trop fier pour aller au devant de son rival ; car il avait presque tout le pays en son pouvoir.

Alors Soulaïman s'enfuit vers les Ousbeks, avec l'intention de se rendre auprès d'Abdoullah Khan, qu'il tenait pour son ami. Or ce dernier assiégeait alors Tachkend et ce fut le roi Iskander Khan qui reçut le fugitif dans sa demeure.

A ce moment Abdoullah-Khan jeta le masque. A la nouvelle de l'arrivée de Soulaïman, il écrivit à son père, qu'on retint le Timouride aux arrêts, jusqu'à ce qu'il revînt de Tachkend avec son armée.

Les écailles tombèrent alors des yeux de Soulaïman; il s'enfuit de nuit et se refugia chez Aurang, sultan de Hiçar; ce dernier poussa la compassion jusqu'à favoriser sa fuite vers des régions plus lointaines, lorsqu'arriva une lettre d'Abdoullah-Khan exigeant l'extradition de Soulaïman. Abandonné de presque tout le monde, le Timouride arriva à Kôlab et Charouch lui assigna comme résidence le district de Kichm. Maintenant encore il fut assez aveuglé pour se refuser à partager le pays comme l'autre Mirza le lui proposait. Cependant celui-ci était sous l'influence d'un très-mauvais entourage, qui flattant son orgueil de Timouride cherchait à faire tourner les événements à son propre avantage ¹⁾. Mir Itimad, Mir Kalan, Tchoutchak-Bey et Tar Bey se conduisaient en maîtres du pays, ne poursuivant que leur intérêt personnel, sans égard pour celui de Mirza Charouch, qu'ils prétendaient servir. Leurs serviteurs incapables et sans honneur répandaient la misère dans toutes les classes de la population.

1) Aboul-Fazl: Ouvr. cité p. 336.

Ils étaient sur le point de pousser à l'extrême l'irritation du peuple, en levant un nouvel impôt, lorsque Abdoullah Khan envahit le pays et s'empara presque sans coup férir d'une contrée dont la nature avait fait une forteresse. Aux jours d'arrogance succédèrent des jours d'infortune pour les deux hommes de la race de Tamerlan. Fuyant à travers la tempête et la neige, ils arrivèrent tous deux sur la terre de Caboul. Soulaïman Mirza, qui avait toujours conservé quelques relations avec ce pays, mettait son espoir en Mirza Mohammed Hakim ; tandis que Mirza Charouch, qui avait vécu en mauvaise intelligence avec le vice-roi de Caboul, espérait traverser le pays incognito pour se confier à la grandeur d'âme de son impérial cousin. Or Mirza Mohammed Hakim reçut favorablement son parent Soulaïman et lui assigna quelques villages près de Laghman pour son entretien, tandis qu'il cherchait à barrer la route vers Akbar à son autre cousin. „Le malheureux Mirza enfermé avec ses trois fils, ses femmes et environ quatre-vingt-dix serviteurs dans les sauvages montagnes de Hazara crut bien que son dernier jour était arrivé”¹⁾.

C'est alors que Chadman, chef des Hazaras, reçut la nouvelle, que la seule tribu du Badakhan, qui ne s'était pas encore soumise aux Ousbeks, leur avait fait subir un échec sensible. Exagérant l'importance, un de ces petits succès, qu'un peuple montagnard et intrépide peut parfois remporter sur une armée plus considérable, Chadman se mit à rêver de récompenses futures et permit à Charouch de fuir dans le Badakhan. Mais il était trop tard, le Mirza n'arriva dans le pays de ses pères que pour y apprendre la défaite complète des Kolabis. Sa situation fut alors plus désastreuse que jamais. Sur le point d'être fait

1) Aboul-Fazl: Ouvr. cité p. 338.

prisonnier, il se tourna dans son désespoir vers Caboul et rencontra, près de Sal-Aulang, Soulaïman qui, sur la même nouvelle de la défaite d'Abdollah Khan, voulait attaquer le Badakhan avec le secours de Hakim.

„Leur malheur commun leur enseigna à tous deux la valeur d'une entente réciproque", dit Aboul-Fazl. „Ils en étaient à tenir conseil sur leur situation, quand une troupe d'Ousbeks les surprit" ¹⁾. Ils ne trouvèrent le salut que dans la fuite. Charouch dut abandonner, au désert, un fils nouveau-né, aux soins d'une pauvre femme, et les deux descendants de Tamerlan prirent le large dans une course insensée. C'est dans cette détresse, que pour la première fois, l'un d'eux fit preuve d'une noble générosité. Le cheval de Soulaïman-Mirza s'abattit épuisé sous son cavalier. Aussitôt Mirza Charouch arrête son coursier, met pied à terre et offre sa monture à son irréconciliable rival. Soulaïman veut se mettre en selle, mais l'animal s'échappe et s'enfuit.

Quelques fidèles serviteurs amènent un nouveau cheval à Soulaïman et la fuite reprend de plus belle. Charouch reste en arrière; mais la fortune lui sourit et lui fait retrouver son coursier. Les deux princes parviennent au fleuve par des chemins différents, le traversent et se retrouvent sur l'autre rive.

Ils en étaient encore à se féliciter réciproquement et à faire des plans d'avenir, quand arrivèrent des envoyés de Mirza Mohammed Hakim, qui les cherchaient pour les assurer d'un accueil favorable. Mais, ignorant ce qu'Aboul Fazl appelle „le retour de Hakim à la fidélité envers l'empereur"; en d'autres termes, ne sachant pas qu'Akbar le tenait sous une sévère tutelle depuis la répression de la révolution par Kounvar Man Singh,

1) Aboul-Fazl : Ouvr. cité p. 339.

les émirs n'osèrent se fier à ces promesses, que lorsque Man Singh leur eut assuré une escorte et la protection impériale.

Cependant Charouch doit avoir eu des raisons particulières et inconnues pour ne point paraître devant Akbar, comme il en avait reçu l'ordre; car il envoya quelques fidèles à la recherche de son fils resté au désert, tandis que lui-même s'en alla dans les monts Donka, où il se joignit à une caravane qui fut dispersée par des brigands. Evidemment cette relation d'Aboul-Fazl ¹⁾ indique des intentions cachées, qui se laissent deviner par le fait que Charouch retourna immédiatement au Badakhan et s'y rencontra avec le parti de Soulaïman. Il avait donc encore fait une rapide tentative pour s'établir dans le pays de ses pères; mais il n'avait pas réussi. L'empereur octroya bientôt en fief à Soulaïman le district de Laghman et Charouch fut conduit par une escorte impériale à travers le col de Khaïber, reçu à Lahore avec honneur par les Oumras, introduit à la cour et admis dans l'intimité du souverain.

Ce n'est pas le caractère romanesque des aventures variées des deux Timourides qui fait le côté intéressant de cet épisode, si semblable sous tant de rapports à celui du prétendant du Goudjrat. C'est l'incapacité politique et le manque de suite dans les idées qui caractérisent leur histoire. Leur existence fut une calamité pour le peuple. Tout esprit enclin à la domination, qu'il s'incarnât dans un Abdoullah Khan au cœur étroit et froid, ou dans un Akbar à l'âme sympathique et grande, devait concevoir la pensée d'anéantir ces petites principautés, pour y substituer le pouvoir personnel qui leur semblait une représentation autrement digne de l'idée de souveraineté.

Ce qui vient confirmer cette manière de voir, c'est qu'Akbar

1) Ibidem, p. 343.

ne songea en aucune façon à faire un cas de guerre de l'expulsion de ses parents et de la prise du Badakhan. Nous verrons au contraire qu'il poursuivit avec beaucoup de fermeté sa politique de paix avec la puissance voisine.

Nous avons dit déjà que Hakim soutint Soulaïman et que Kounvar Man Singh accorda à Charouch le libre passage. Il est évident que, si au premier abord ils avaient agi de leur propre mouvement, ils ne pouvaient poursuivre cette affaire sans l'assentiment de l'empereur, car qui pouvait leur assurer que le souverain du Touran n'en ferait pas un *casus belli*? Il est en tous cas très-significatif qu'Aboul Fazl ¹⁾, contrairement à son habitude, interrompt la suite de ses annales et devançant la chronologie nous apprend que „Hakim se réveillant à l'heure du danger du sommeil de l'imprévoyance”, envoya des députés à Akbar pour lui demander du secours.

La réponse que fit l'empereur, présente une certaine analogie avec la correspondance qu'il envoya à Abdoullah Khan et que nous possédons encore. Cette dernière ayant été écrite par le fils de Moubarak, il est permis de croire qu'Akbar répondit cette fois par ce même Aboul Fazl, qui aura fait passer le brouillon de la lettre dans sa chronique de la cour. „Les princes fugitifs, disait l'empereur, subissent la punition méritée de leur ingratitude, quant à Mirza Hakim il est temps qu'il brille de l'éclat intérieur et extérieur de la fidélité”. L'empereur promit, évidemment dans l'espoir de mettre un terme aux conquêtes d'Abdoullah par des négociations diplomatiques, d'envoyer une ambassade au Badakhan et dans le cas où celle-ci n'obtiendrait pas de résultat, de diriger sur Caboul une armée bien équipée, sous le commandement d'un général capable, muni d'une somme

1) Ibidem, p. 325.

d'argent suffisante. Le général auquel songeait Akbar était, à n'en pas douter, le khan-khanan Mirza Abdourrahim, qui regut à peu près à cette époque l'ordre de se rendre du Goudjrat à la cour.

Pendant les envoyés étaient à peine en route que Hakim manda que les deux Mirzas étaient venus se réfugier chez lui ; il ne restait à l'empereur d'autre parti à prendre, que d'accueillir ces deux hommes, qui étaient comme lui des descendants de la maison de Tamerlan, ainsi que le voulait le point de vue des Orientaux sur l'honneur de famille. Aboul-Fazl n'oublie pas ici le récit d'une journée qui caractérise bien Akbar. Tous les fidèles, qui avaient partagé avec les exilés le breuvage amer du malheur, participèrent aussi aux joies que répandit sur eux la main bienfaisante du prince. Le grand cœur d'Akbar sut toujours honorer la fidélité des sujets, même quand ce n'était pas à son égard qu'elle s'était manifestée. Il est évident que l'accueil fait aux exilés et la conquête définitive du Badakhan amenèrent une tension considérable entre les deux grandes puissances, et que les délibérations avec le khan-khanan portèrent essentiellement sur la politique extérieure.

Ce dernier était incontestablement arrivé à la cour pour décider l'empereur à une guerre contre les petits princes du Dekhan. Cependant l'empereur songeait à l'envoyer à Caboul et selon toute vraisemblance à marcher lui-même vers le sud. Nous nous proposons d'attirer ultérieurement l'attention particulière du lecteur sur les combats livrés dans le Dekhan, mais il est nécessaire de considérer dès à présent leur origine et de constater ce que le khan-khanan avait l'intention de faire avec le consentement d'Akbar et avec quelle rapidité l'empereur sut remanier ses plans au moment décisif.

A l'époque où Nizamouddin Ahmed poursuivait le prétendant

du Goudjrat, les princes du Dekhan guerroyaient entr'eux comme ceux du Badakhan. Mir Mourtaza et Khoudavand Khan, princes de Birar, avaient attaqué Nizam Chah d'Ahmadnagar, mais, battus par Çalabat-Khan, vakil de celui-ci, ils étaient venus se plaindre à Akbar.

Akbar jugea le moment favorable pour s'immiscer dans ces luttes; le Bengale était pacifié, et le prétendant du Goudjrat refoulé au loin. Il ordonna donc au çoubadar du Malva, Azam-Khan, de conquérir le pays de Birar.

Une grande armée avec un parc d'artillerie et trois cents éléphants se massa donc près de Hindia, au sud de la Narbada, sur la frontière du Dekhan; mais y resta longtemps inactive¹⁾, car son chef avait des rapports très-tendus avec les généraux de l'autre armée, mentionnés ci-dessus, et qui arrivaient également. Mirza-Abdourrahim était surtout irrité contre Chihabouddin, que nous avons appris à connaître au commencement de la guerre contre le prétendant, et qu'il soupçonnait d'avoir participé à la mort de son père. Azoudouddaula, le nouveau général, chercha à réconcilier les deux collègues, mais Azam-Khan était un homme violent; il offensa Chihabouddin et Azoudouddaula. Chihabouddin se retira dans son djagir de Raisin. Le radja Ali-Khan, prince d'Asir et Bourhanpour, profita de la mésintelligence qui existait entre les Impériaux et s'avança avec une armée précipitamment rassemblée contre Azoudouddaula, qui se replia sur le Goudjrat. Azam-Khan avait fait une incursion à Birar et avait pillé Hitchpour; mais il ne put rester maître de la place et se retira à Nandourbar, poursuivi par les Dakhinis. Bien que le khan-khanan eût envoyé du renfort sous l'intrépide Nizamouddin, on n'obtint point de résultat. La saison des pluies

1) Nizamouddin, Ouvr. cité p. 441 parle de six mois.

survint sur ces entrefaites et le khan-khanan, ainsi qu'Azam-Khan, remirent la campagne à l'année suivante.

Ces insuccès avaient affaibli le prestige de l'empereur, du côté des frontières, au sud de l'empire. On peut bien dire que la soumission des princes du Dekhan était devenue une brûlante actualité. Au milieu des débats arriva la nouvelle de la mort du vice-roi de Caboul. Aboul-Fazl à cet endroit de son récit, compare à bon droit la sollicitude vigilante et protectrice du souverain, à une forteresse blindée de fer, à une armure céleste pour le sujet obéissant et fidèle. Il s'agissait ici de prendre une prompte décision. Akbar, avec son coup d'œil d'aigle, vit clairement qu'un danger bien plus grand le menaçait dans le nord-ouest, et au prix même d'une partie de son prestige dans le sud, il se décida, avec la présence d'esprit, qui ne lui fit jamais défaut à l'heure du danger, à une marche immédiate sur Caboul. Du reste de là aussi étaient venues, avec l'annonce de la mort du vice-roi, des nouvelles inquiétantes. Parmi les Caboulis comme au Badakhhan, il y avait, un parti touranien, qui cherchait à exploiter les jeunes fils de Hakim, pour satisfaire ses vues ambitieuses ¹⁾. Ces gens étaient sans doute soudoyés par Abdoullah Khan, et sous prétexte de lutter pour l'indépendance des princes mineurs, ils voulaient livrer le pays aux mains des Ousbeks. Aussitôt l'empereur envoya Vali Bey et Fathoullah à Caboul pour déjouer ce complot et regagner les novateurs par des promesses gracieuses et une amnistie complète. Kounvar Man Singh reçut une mission analogue, mais de plus avec l'ordre d'aller de Lahore à Caboul avec une petite armée.

Le 10 juin 1585, à deux heures du matin, l'empereur monta à cheval, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et atteignit Dehli

1) Aboul-Fazl : Ouvr. cité p. 354.

le 1^{er} juillet. de bonne heure. Il employa la plus grande partie de cette journée à répandre des bienfaits et à prier sur la tombe de ses parents. Arrivé le 11 juillet (13 Mihr) à Thanessvar, il reçut des renseignements sur les mauvaises dispositions des Caboulis et envoya M^r Çadr Djahan Moufti et Banda Ali en avant, avec la mission de ramener les chefs, à force de douceur et de persuasion. Il est aisé de constater par là qu'Abdoullah tenait beaucoup à s'immiscer dans les affaires de Caboul, tandis qu'Akbar cherchait à l'en empêcher. Le 16 juillet (18 Mihr) l'empereur arriva à Sirhind et campa dans cette ville de jardins „dont la terre entière chante les charmes”. C'est là qu'il reçut d'Admir la nouvelle que le camp du Rana Kika, ce roi de Radjpoutes, si inflexible malgré son impuissance, avait été pillé, et que lui-même avait fui au Goudjrat; puis était parvenu à l'une des petites citadelles d'Admir. Cette nouvelle prêtait à peine à une réflexion sérieuse; par contre, ce qui était plus important, c'était qu'une petite partie des combattants de Kounvar Man Singh avaient pénétré dans Pechaver, qui était abandonné par Chah-Bey et traversé par de nombreuses tribus afghanes. Ce renseignement ne fut pas sans influence sur les vastes desseins d'Akbar. Les Afghans attireront encore notre attention. Akbar poursuivit sa marche, traversa le 22 juillet (24 Mihr) le Satledj près de Matchivara; passa dans les premiers jours du mois d'Aban, le Biah près de Djelalabad et arriva le 6 de ce mois (3 Août) à Kalanam. Ici encore nous découvrons quelque chose de son plan, que nous reconnâtrons clairement plus tard. Il députa Hakim Ali auprès de Yousouf-Khan, roi de Cachmir, qui avait jusqu'à décliné toute invitation, avec l'ordre d'amener le roi lui-même ou de l'engager à renvoyer son fils Yakoub, qui avait fui la cour impériale. La marche en avant continua par Sialkot, Rasoulpour, jusqu'à Rohtas, qu'on atteignit le 24 Août (27 Aban).

L'empereur fit halte en cet endroit pendant près d'un mois, et fut rejoint par sa mère, qui vint, soit sur la prière de son fils, soit de sa propre initiative, pour déjouer une conspiration contre la vie de son fils, conspiration qu'elle déjoua en effet, à ce qu'il semble.

Nous avons sous les yeux deux récits dont on ne peut tirer qu'une conclusion tout-à-fait approximative: Aboul-Fazl, qui était présent à Rohtas dit seulement, (p. 355): „De l'arrivée de l'Impératrice mère — Les inquiétudes de cette puissante dame ne lui permirent pas de rester dans la capitale, éloignée de son fils; elle le suivit en campagne, sur quoi plusieurs personnes de sa suite se refusèrent à aller plus loin que Rohtas, où elles se trouvaient à ce moment. Mais le désir d'Akbar de pacifier Caboul et de punir les Afghans, eut raison de cette opposition". Voilà évidemment le langage d'un diplomate qui ne veut ou ne doit pas être explicite.

Todd, dans son magnifique ouvrage ¹⁾, nous raconte une naïve historiette: „Lorsque le radjah Man eut reçu l'ordre de soumettre la province insurgée de Caboul, il hésita à traverser l'Indus, (ce Rubicon des Hindous) qu'ils appellent Outtoug (= Atak) c. à-d. „la barrière", ou limite entre leur foi et la Barbarie. Comme le prince indien alléguait pour motif qu'il ne voulait pas conduire ses Hindous dans le Caucase couvert de neige, le lettré Akbar lui envoya une strophe en dialecte du Radjastan :

Sub hyn bhúm gopal ca
Jis mi Uttuc kaha
Jis ca mun myn Uttuc hy
So un Uttuc holga.

L'Eternel Dieu créa la terre tout entière
Et y mit Attak comme frontière:
Une volonté qui admet des limites,
Trouvera partout son Attak."

C'est avec ce jeu de mots qu'Akbar aurait triomphé des rési-

1) Annals and Antiquities of Rajast'han. I, p. 336.

stances. Il est du reste facile d'admettre que les Radjpoutès, qui aisaient partie de l'armée d'Akbar, aient refusé pour des motifs religieux, et de crainte de perdre leur caste, de traverser le fleuve. Mais il est bien connu aussi que l'orthodoxe hindou est très-disposé à sacrifier sa vie pour sa foi. Est-il par conséquent admissible que ce jeu de mots, un peu plat et presque indigne du grand esprit d'Akbar, ait eu une influence aussi décisive? Si Akbar avait fait un trait d'esprit brillant et obtenu par là un succès, Aboul-Fazl se serait-il tu? Et est-il admissible que le libre-penseur Kounvar Man Singh ¹⁾ soit devenu le porte-drapeau de la foi populaire?

Malgré cela il doit y avoir une parcelle de vérité dans cette histoire: c'est-à-dire dans l'allusion aux glaciers de l'Hindou-Kouch, par où il faut entendre le Caucase de James Todd. Si l'on admet cela, on peut en déduire qu'Akbar a dévoilé son vaste plan à Rohtas, mais qu'il rencontra chez les grands une opposition qui eût pu prendre les proportions d'une révolution de palais, sans l'intervention de sa mère, une femme de grand sens et qui avait son entrée dans le harem des grands. Une semblable immixtion des femmes dans le domaine politique n'aurait rien d'extraordinaire en Orient.

Il n'est donc pas possible de tirer une conclusion certaine de ces documents. Nous devons nous contenter d'une faible probabilité. Ce qu'il y a de plus clair dans le plan d'Akbar, c'est une démonstration contre Cachmir. Ce pays était en effet situé derrière des glaciers élevés et si l'historiette de Todd a un fond historique, on en pourrait déduire, que c'est à Rohtas qu'Akbar a fait part à ses grands de sa volonté de conquérir Cachmir.

Dès à présent se manifestent aussi ses intentions arrêtées

1) Du reste nous verrons que le radja était déjà bien au delà de l'Indus.

contre les Afghans, car c'est de Rohtas qu'Akbar envoya Qasim-Khan pour aplanir le chemin montagneux entre Rohtas et l'Indus et pour rendre praticable pour des chariots à roues le défilé de Khaïber, qui est la clé de Caboul. Cette expédition était avant tout dirigée contre les Afghans pillards, qui rendaient ce passage dangereux.

Si l'on combine ces deux mouvements, qui devaient s'effectuer dans un court délai, avec la circonstance que la marche entière était dirigée vers le Touran, il devient évident qu'Akbar se proposait uniquement un déploiement de forces extraordinaire vers le nord-ouest, pour empêcher les Touraniens d'envahir le pays de Caboul. Les grands contemporains d'Akbar, qui étaient si puissants, qu'Aboul Fazl n'osait prononcer leurs noms, devaient savoir, qu'avec des plans aussi vastes, le centre de gravité du gouvernement devait se déplacer vers le nord-ouest.

Ayant construit des palais somptueux autour de la résidence d'Akbar à Fathpour Sikri, ils devaient se trouver touchés au vif. L'empereur a, en effet, plus tard transporté pour des années sa résidence à Lahore, et voilà sans doute où l'on pourrait trouver le secret motif de leur vive opposition. Akbar montra dans cette circonstance beaucoup de résolution. Il fit notamment convenir, par sa judicieuse mère, les femmes des grands et prévint par là une révolution de palais.

Le 25 Azar (20 Septembre 1585) il avait vaincu la résistance et était arrivé avec son armée à Raval Pindi. Ici parurent les effets de sa sage politique de conciliation. En effet, Kounvar Man Singh était parvenu à gagner l'homme le plus dangereux du parti touranien à Caboul; il avait eu le bonheur de rencontrer Faridoun Fal Mirza, précisément au moment où celui-ci allait passer la frontière avec les fils de Mirza Hakim pour se rendre chez les Ousbeks. Déjà le 4 Azar (30 Août), lorsqu'Akbar

était encore à Rohtas, Kounvar avait confié la régence de Caboul et par suite aussi le commandement militaire à son fils Djagat Singh et fait arrêter les fils de Hakim. L'empereur semble avoir employé ce laps de temps, du 30 Août au 20 Septembre, à négocier et à faire le voyage de Caboul à Raval Pindi. C'est là qu'il reçut des mains de son fidèle Man Singh, avec les honneurs dûs à leur rang princier, ses deux neveux Mirza Kaï-qobad et Mirza Afrasyab, enfants de 14 et 11 ans. Faridoun Mirza ne s'en tira pas à son avantage, mais bien mieux encore qu'il ne l'avait mérité.

Il fut placé comme prisonnier d'état sous la surveillance de Dzaïn-Khan-Koka, et après quelques semaines il fut envoyé en pèlerinage forcé à la Mecque. Le 2 Deh (28 Septembre) Akbar étant chez Hasan Abdal reçut de ses députés à Cachmir, la nouvelle que le roi ne se laissait persuader ni de venir lui rendre hommage en personne, ni de renvoyer son fils fugitif.

Entre le 9 et le 15 Deh (9—15 Octobre) jour de son arrivée à Attak sur l'Indus, Akbar ouvrit positivement la campagne, ou plus justement les campagnes, car presque tout à coup l'armée se développa en plusieurs corps, en forme d'éventail. Une colonne se porta contre les Afghans, la seconde contre Cachmir, la troisième contre les Beloutchis et l'empereur demeura avec la quatrième sur l'Indus.

Avant de suivre les mouvements de chaque armée en particulier, jetons encore un coup d'œil sur la personne d'Akbar. Il s'était mis en campagne, parce que le peuple de Caboul s'agitait et qu'une attaque du roi de Touran était à craindre. Au lieu de se rendre lui-même à la frontière menacée; arrivé sur l'Indus, il envoya de nouveau Kounvar Man Singh en avant et lui abandonna Caboul à titre de çouba. Il fit rayonner plusieurs corps d'armée vers le sud, le sud-ouest, le nord et le nord-ouest.

Aucun de ces corps ne s'approcha des frontières du Touran ; lui-même resta en arrière, comme si le Touran et son roi ne l'intéressaient en aucune façon, et comme s'il ne voulait que pacifier des territoires rebelles. Ce n'était qu'une apparence, mais cette apparence, Akbar tenait à la sauver.

CHAPITRE V.

LES RAUCHANIS ¹⁾.

La politique d'Akbar vis à vis du Touran avait déterminé l'époque de la lutte avec les Afghans, sans en fixer les causes premières. Ce fut précisément au moment où la puissance croissante d'Abdoullah Khan attira l'attention d'Akbar vers le nord-ouest, que le mouvement national et religieux atteignit une intensité extrême. Et l'empereur mongol dut y opposer une solide barrière, sous peine d'avoir à repousser une dangereuse invasion de l'ambitieux Touranien. Depuis plus de vingt-cinq ans une réforme religieuse s'était proposé de corriger, par la création d'une autorité divine siégeant dans le pays même, l'excès de force, l'esprit d'indépendance sauvage et l'émiettement provincial, et de faciliter par là la résistance effective de peuple pachtou (afghan) à la domination des Tcbagataïs. Un prince qui apparaît à sa tribu comme prophète de Dieu, sinon comme Dieu lui-même, a bientôt fait de régner en maître sur un peuple sans éducation politique et jaloux de la noblesse de sa race.

Malgré les grandes lacunes que présentent les renseignements dont on dispose, il est fort intéressant de pénétrer dans les idées fondamentales de la secte des Rauchanis, d'autant plus que cette confession est née sur ce même terrain des doctrines soufiques

1) J. Leyden, *Asiatic Researches* XI, p. 363 et suiv.

et chiïtes, d'où est sortie plus tard la religion d'Akbar. C'est en deux mots une nouvelle conception de „l'idée de l'identité de l'homme avec Dieu". Mais si rapprochées que soient les parties essentielles de ces deux doctrines, on peut cependant constater plus d'une divergence entre leurs fondateurs.

L'empereur Akbar, un homme de sang-froid, et par goût aussi bien philosophe que théologien, cherchait avant tout à unir et à dominer un grand nombre de peuples de traditions et de coutumes très différentes. Il devait donc engendrer un système religieux emprunté à toutes les religions, et renchérisant sur toutes, afin de leur donner une unité divine, dans la personne du prince, le représentant de la pensée politique. L'intolérance d'Akbar n'est que mordaine et politique, parce qu'elle veut réconcilier les hommes et leur procurer le bonheur; sa foi est large et patiente.

Bayazid-le-Rauchan, sans fortune personnelle, esprit spéculatif et fanatique, enclin à l'extase tout en restant philosophe, veut tout conquérir pour répandre partout le bonheur. Pour attirer et sauver les âmes, il doit avant tout établir l'unité de la foi par une puissance divine et absolue. Dans des cercles restreints, divisés non par l'idée religieuse, mais par l'absence de développement politique, il cherche à créer l'unité par la communauté de la foi, et à affermir à son tour la foi par le sentiment patriotique. Mais sa victoire reste incomplète, même sur cette scène restreinte, aussi bien au point de vue politique, qu'au point de vue religieux, et eût-il triomphé, son principe ne pouvait répondre aux besoins actuels de l'Hindoustan. Un effort vigoureux peut seul assurer le succès de la centralisation politique, mais celui qui veut employer la force pour niveler les esprits, est sûr d'échouer.

En matière de création religieuse, Bayazid était un profond

spécialiste, tandis qu'Akbar, heureusement pour lui, n'était qu'un dilettante ; c'est pourquoi la foi au divin Akbar s'éteignit plus vite que la croyance au Rauchan.

Dans l'Afghanistan, comme dans les montagnes du Kurdistan, de la Perse et de l'Asie centrale, la différence qui sépare la plaine et la vallée des hauteurs alpestres, les paysans sédentaires et les citadins des bergers souvent fort nomades, révèle en général une différence d'origine de la population. Tandis que les Tadjiks, c'est-à-dire la classe agricole, descendent de la population persane des campagnes déjà soumise par les Arabes ; la plupart des montagnards, nomades du Caboulistan, appartiennent aux tribus afghanes. Ceux-ci, que leur genre de vie a rendus rudes, remuants et belliqueux, sont dans leur orgueil et leur indépendance rebelles à tout pouvoir centralisateur. Les Tadjiks, au contraire, depuis longtemps soumis, ne peuvent se passer d'une semblable protection, pour leur genre d'occupations ; aussi se montrent-ils sujets dociles vis à vis des souverains de la plaine, d'origine turque. Comme leurs dominateurs mongols, ils ont tenu et tiennent avec ferveur à la foi sunnite qu'ils ont héritée de leurs pères. Seuls les Persans qui sont venus de l'Iran pour leur communiquer leur culture littéraire supérieure sont chiïtes ; mais suivant les principes de leur confession, en cas de nécessité ils se conforment aux rites extérieures des sunnites. C'est dans ce pays si orthodoxe, et sous le regard de parents, chez qui le zèle religieux était de tradition, que grandit l'homme qui tenta d'édifier, sur des bases absolument opposées au théisme sunnite la religion des Pachtous, religion nationale, mais prétendant à une extension universelle. Ces doctrines avaient une analogie frappante avec les dogmes de l'islamisme gnostique, surtout avec ceux des Ismaélites, et étaient bien supérieurs à la foi des chiïtes ordinaires.

Bayazid, il est vrai, était né à Djalindar dans le Pen'djab en 1525, peu de temps avant le renversement des padichas afghans de l'Inde par l'empereur Baber : le futur prophète devait rêver de restaurer une domination afghane, sur les ruines de l'empire mongol. Le grand'père du cheikh Abdoullah, père de Bayazid, probablement d'origine arabe, vivait à Djalindar, tandis que la résidence d'Abdoullah était à Kanigouram. Cette ville est située dans les premiers contreforts du Souleyman, entre cette haute chaîne de montagnes, et, d'autre part, l'Indus et ses affluents : le Kouram au Nord, et le Gomai au Sud. Kanigouram ne devint la patrie de Bayazid, que lorsque sa mère Banin, la fille du grand'oncle de son père y suivit son mari. Le père et le fils devinrent de bonne heure étrangers l'un à l'autre, après qu'Abdoullah se fut séparé de Banin.

Bayazid, négligé par le cheikh Abdoullah, un savant et rigide sunnite, choisit lui-même sa voie. Un cœur sensible s'éleva au-dessus d'un étroit orgueil de famille ; le joug des circonstances ayant développé en lui le penchant de méditer sur les choses dernières : „Voici le ciel et la terre, se disait-il, mais où est Dieu ?” Il crut trouver ce qu'il cherchait chez un parent obscur, le cheikh Ismaïl, dont l'âpre ascétisme et l'inspiration divine l'attiraient. Mais son père, fier d'être le parent d'un descendant et homonyme du cheikh Bahauddin Zakarya, le célèbre théologien du XII^e siècle, lui dit : „C'est une honte pour moi, que tu deviennes l'élève de notre plus obscur parent ; suis plutôt la doctrine de Bahauddin Zakarya.”

Est-ce ce langage, ou la nécessité de gagner son pain, qui poussa Bayazid à s'expatrier ?

L'exemple de Mahomet nous montre déjà, combien la carrière de voyageur de commerce favorise l'incubation d'idées cosmopolites. Bayazid s'occupa du service des messageries, avec

des chevaux turcs, entre Samarkande et l'Hindoustan; alors comme aujourd'hui ¹⁾, ces transports passaient par Caboul. C'est dans un de ces voyages, qui offraient des objets variés à son esprit observateur, qu'il fit la connaissance et devint l'écollier du mollah Soulaïman, lequel habitait la ville de Kalindjar, au sud-ouest d'Allahabad dans le Bandelkhand. On donnait à ce mollah le surnom de Moulhid, ce qui désigne un Ismaélien, ou bien aussi un chiïte outré. Bien que nous ne puissions nous attendre à trouver chez Achound-Dervasa, à qui nous devons ces renseignements, et qui était l'adversaire sunnite le plus acharné de Bayazid, une compréhension très-délicate de cette doctrine, néanmoins les fragments de la religion de Bayazid, qui nous sont parvenus, témoignent de son analogie avec les principes des Ismaéliens. On trouve la confirmation de ces affinités dans ce que Badaoni, un parent spirituel de cet Achound, rapporte des membres d'une secte des Ilahis ²⁾, de leurs maîtres et de leurs disciples, qui en l'an 989, furent amenés comme prisonniers de guerre à l'empereur : à en juger par l'époque et les circonstances, il est à présumer que c'étaient des coreligionnaires de Bayazid.

Rappelons succinctement les traits essentiels de cette confession Ismaélienne ³⁾. L'Islamisme orthodoxe sunnite se contente de fonder la certitude de sa foi sur le Coran considéré comme parole de Dieu, et sur la situation exceptionnelle de Mahomet au sein de l'humanité. Toutes les autres décisions en matière de foi ne sont pas soumises à l'autorité d'une seule personne, mais à l'accord de tous les croyants, possédant une connaissance approfondie de

1) S. Elphinstone, an account of the Kingdom of Caubul, I. p. 469. Elliot, V p. 225. Blochmann, Aïn p. 191.

2) Blochmann, Aïn p. 191.

3) Comparez Guyard dans les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale XXII, 1 p. 117. — de Sacy, Exposé de la religion des Druses (Paris 1838). P. Wolff, Die Drusen und ihre Vorläufer (Leipzig 1845).

la tradition. En quoi la Sunna se conforme à l'esprit de Mahomet, qui n'admet, comme médiateur unique entre Dieu et la créature, que la soumission reconnue aux commandements de Dieu.

Les chiïtes voient dans les Alides les successeurs héréditaires de Mahomet, par sa fille Fatima ; ils puisaient cette conviction, non seulement dans leur politique, mais encore dans un principe religieux, totalement étranger au vieil arabisme. Le saint et divin esprit de Mahomet, transmis de génération en génération, créait une autorité infaillible, aussi bien dans le domaine politique que religieux. L'unité du royaume de Dieu sur terre, soustraite à la discussion des savants, semblait assurée par là, ainsi que la certitude de vivre en communion parfaite avec la volonté divine, démontrée d'une manière palpable.

On constate aussi dans la doctrine du chiisme modéré une tendance à admettre la présence réelle et sensible de la divinité immatérielle, dans un chef terrestre et parfait de la théocratie ; cette doctrine reconnaît en effet dans le passé onze imams et comme douzième le Mahdi, le consommateur futur du règne de Dieu. Cette théorie gnostique apparaît avec plus d'insistance et de logique au III^e siècle de l'Hégire, époque de la Renaissance musulmane, quand la théologie arabe était déjà familiarisée avec les systèmes cosmiques des Grecs et des Gnostiques. Mahomet avait barré le chemin qui menait l'esprit humain à la Trinité : il n'y avait plus que le panthéisme qui pût faire descendre le Créateur vers la créature et élever celle-ci vers l'Etre suprême. Et qu'est ce qui était plus apte à opérer ce rapprochement que le panthéisme ? Il est en effet le dernier corollaire du principe d'unité dont la Sunna fait son alpha et son oméga. Ce sont les Ennéades de Plotin, qui, sous le nom de „*Théologie d'Aristote*“, ont répandu cette conception du monde, de la façon la plus complète parmi

les Musulmans, et ont été mises en circulation par les Moutazilites. Deux éléments de l'Islamisme se sont prêtés à cette combinaison avec le panthéisme, d'abord l'ascétisme et puis le prophétisme des Alides.

Abdoullah Qaddah, le fondateur de la secte des Ismaéliens vers le milieu du IX^e siècle, fonda son système gnostique entièrement sur cette thèse, „que rien n'existe hors de Dieu, dont les attributs sont insondables. Ce Dieu rayonne par degrés, dans la raison et dans la matière première, comme dans le temps et dans l'espace. Les créatures individuelles, qui ne sont que le mélange des émanations de Dieu affaiblies par leur éloignement du point de départ, aspirent à revenir à la source divine. Ce retour de l'étincelle de l'âme, amalgamée avec la matière, vers la raison pure universelle, première émanation de Dieu, s'opère grâce au concours indispensable 1° de la raison universelle et 2° de l'âme du monde, manifestation plus profonde de la raison. Suivant cette gradation, c'est dans les incarnations de Dieu que les âmes jouissent de la pleine puissance de la raison universelle; puis viennent celles des prophètes, qui expliquent les premières et enfin, à un degré affaibli, les âmes de leurs disciples et de leurs apôtres.

On retrouve dans les phénomènes célestes une série décroissante de ces puissances spirituelles, correspondante à celle qui habite chez les hommes, mais plus durable, d'abord dans la lumière solaire, puis dans la pluie. C'est cette même élection de domicile dans les corps célestes, qui se retrouve plus spécialement chez les Nosāiris.

Le point capital, qui donne à cette doctrine sa grande influence politique, c'est que ces éons se manifestent, à certaines époques et par séries, dans des personnages historiques. L'illuminé qui a le mérite de découvrir et proclamer ces hommes animés de l'esprit divin, et surtout le dernier, celui qui projette

sa lumière sur l'époque présente, se trouve mis au rang des révélateurs passés; lui et nul autre devient le médiateur nécessaire au rétablissement (*ἀποκατάστασις*) des âmes incomplètement développées. C'est ainsi que Qaddah révéla la divinité incarnée dans l'Imam Ismail (de la famille des Alis); les autres incarnations eurent aussi leurs révélateurs.

Le besoin de mettre cette doctrine d'accord avec le Coran et la tradition, du cercle historique de laquelle ses représentants ne pouvaient s'écarter, donna naissance, comme dans le Soufisme, à la théorie périlleuse du double sens de la Parole de Dieu. Il y a, d'un côté, le sens vrai, intime, transcendant, compréhensible seulement à des esprits supérieurs; de l'autre, le sens externe, en rapport avec un langage et des facultés intellectuelles moins développées. Un pareil procédé prêtait à des conséquences d'autant plus déloyales et plus violentes que le sens non ambigu de l'Écriture sainte paraissait plus brutal et plus repoussant aux âmes altérées de connaissance véritable. D'ailleurs cette gradation du sens de la Parole n'est que l'image de la progression que suit l'univers. Ce que la dernière classe des chercheurs intellectuels tient pour une vérité entière, n'est plus pour le degré supérieur qu'une opinion vieillie. Ainsi toutes les notions des religions positives sont bientôt remplacées par des idées plus élevées; le rite et la loi, le paradis et l'enfer perdent leur réalité objective pour n'être plus qu'une vérité subjective. Ainsi dans le cœur de l'homme, le corps et l'âme tournent autour de l'Être divin qui est la raison universelle, comme autour d'un axe; „Connais ton propre cœur, dit la doctrine des Ismaéliens, et alors tu connaîtras Dieu et tu te concentreras entièrement en lui.” En effet cette notion n'a point sa source dans la froide raison, mais uniquement dans l'ardeur de la véritable extase. On parvient à cette dernière par les pratiques de l'ascétisme qu'il faut ap-

prendre d'un maître expérimenté, et sous les formes qu'il nous prescrit; car celles-ci découlent et ont découlé pour lui, de la source divine primitive, par les incarnations historiques.

Mais voici qui est concluant : les représentants de cette théosophie ont emprunté à l'Islam l'identification du pouvoir politique avec le pouvoir religieux. Qu'en résulte-t-il ? Au lieu de la soumission absolue au Dieu éloigné de Mahomet, l'obéissance tout aussi illimitée envers un chef humain, qui étant l'image de ce Dieu autocrate, asservit en même temps les âmes et les corps. La théocratie d'Aboul Qasim pouvait être illogique dans son intolérance, en mettant tous les hommes, y compris le prince, sur le même rang devant Dieu. La panthéocratie des chiites outrés ne l'était pas, car elle conviait les hommes à devenir des dieux sur la terre. De plus, ses sectateurs se tenaient sans cesse sur la défensive, car ils érigeaient en principe la haine des dissidents, comme si c'étaient des hommes dégradés et déchus à l'état animal. Ce culte convenait à ceux que glaçait la plate suffisance et la monotonie terre à terre du ritualisme sunnite, aux âmes pleines d'imagination, de sentiment et de passion. Il était préservé de l'erreur du polythéisme par son principe, qui était de ne rien honorer de particulier, que dans ses rapports avec le tout.

Comment donc des hommes, qui cherchaient avec confiance la rédemption dans l'élévation des sentiments du cœur, auraient-ils pu avoir des mœurs et une morale aussi détestables que voulaient le faire croire leurs adversaires sunnites ? Ceux-ci se posaient en partisans de l'ordre. Les principes de morale des Ismaéliens et des sectes de même famille, des Yezidis par exemple, tels qu'ils sont enseignés et pratiqués dans leurs communautés, au dire des voyageurs européens, autorisent des opinions différentes sur ce sujet.

Serait-ce peut-être là le sens des doctrines que le mollah de Kalindjar enseigna au jeune Bayazid? Il n'y avait à coup sûr, que le soufisme, infiltré dans l'islamisme orthodoxe, qui pût en faciliter l'intelligence à un sunnite. Le soufisme, en effet, admet, ainsi que le chiisme outré, la psychologie panthéiste et la cosmologie de Plotin ¹⁾. L'ascétisme mystique de l'Islam était né antérieurement sous l'influence chrétienne. Ce furent ces doctrines qui le transformèrent au IX^e siècle et firent comprendre comment le pénitent peut s'unir à Dieu dans l'extase, au moyen de l'immanence de Dieu dans l'univers. Le genre de soufisme, que s'appropriâ l'ascétisme orthodoxe (par exemple, celui des Gazzalis) ne parlait, il est vrai, que d'immanence partielle, passagère et révocable; mais un théosophe, usant d'une plus grande liberté de pensée, devait, par une nécessité logique, aboutir au panthéisme.

Bayazid a écrit un livre sur l'extase, intitulé „*Halnama*”, où il retraçait son développement intellectuel. D'après les fragments qui en ont été conservés, on voit qu'il a pris conscience de sa vocation de prophète dans ces moments d'extase, où il se sentait uni à Dieu et qu'il parvenait à ce degré d'exaltation au moyen de méditations prolongées. Ces méditations ne diffèrent guère que par le nom ²⁾ des „Sept Vallées”, de Feridouddin-Attar. Revenu de Kalindjar à Kanigouram, Bayazid se rendit au désert dans une montagne et là, dans une caverne, se livra à des exercices spirituels. Alors déjà il les graduait suivant les huit échelons, qu'il recommanda à ses premiers disciples et plus

1) Comparez Malcolm, History of Persia II p. 424.

2) En faisant abstraction du premier degré, qui est celui du chariat, les autres se correspondent: 1 tariqat et talab. 2 haqiqat et ichq. 3 marifat. 4 qourbat et isti-ghna. 5 waslat et tauhid. 6 tauhid et haïrat. 7 soukounat fana ou faqr. Voir Garcin de Tassy, Poésie philosophique p. 57.

tard à ses fidèles : 1° *La Loi*, ou l'observation extérieure des cinq piliers de la foi des sunnites, c'est-à-dire : confession de l'unité de Dieu, prière, jeûne, aumône et pèlerinage. 2° *La Méthode*, ou la répression ascétique des passions, une piété sincère, une obéissance constante aux anges. 3° *La Vérité*, ou la méditation passionnée ayant Dieu pour objet, avec confiance dans les enseignements reçus, et déchirant le voile qui s'étend entre le cœur et la perfection de l'Être divin et aimé. 4° *La Connaissance*, qui consiste à saisir par le cœur l'essence du Dieu très-juste, de manière à le voir partout face à face par une illumination intérieure, et à ne vouloir faire aucun mal à ses créatures. 5° *Le Rapprochement* : reconnaître le Tout-juste, en récitant les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, s'en pénétrer, percevoir et comprendre le son mystique des perles du rosaire. 6° *l'Union* : s'oublier soi-même, ne plus rien apercevoir que Dieu, et remplir son cœur du sentiment de la communion avec Dieu. 7° *l'Identification* : absorber définitivement sa propre personnalité dans l'essence absolue de Dieu, vivre ici-bas comme un être absolu et délivré de toute souffrance. 8° *Le Repos* : participer à tous les attributs du Dieu absolu, perdre ceux qui vous sont propres, reposer en lui d'une façon durable, comme dans la mort.

Bayazid avait scrupuleusement observé le premier degré de ces exercices, la sunna, tant qu'il n'eut pas l'âge légal du pèlerinage à La Mecque. Au nouveau point de vue, que lui révéla la doctrine de l'identification, il se dispensa plus tard de ce devoir. Il s'attira l'inimitié de son entourage sunnite en considérant ses visions et ses extases, comme une révélation divine qui se renouvelait à perpétuité. Il déclarait que ce mode d'inspiration était supérieur à l'autorité de l'Islam, "cette tradition noircie par la fumée des siècles", et il poussait par son exemple de jeunes ascètes à tendre au même but.

Dans son enfance déjà, il ne se contentait pas de protéger son propre champ; il se préoccupait aussi de celui de son voisin; maintenant, dans la maturité de la jeunesse, son cœur embrassait des millions d'êtres; il voulait montrer à tous le sentier, qu'il avait découvert, pour sortir du désert de l'ignorance. Le Dieu qui l'agitait ne le laissa pas s'absorber dans sa contemplation, mais le poussa à attaquer l'aveuglement, l'erreur et la confusion des sunnites. Ses adversaires qui voulaient le guérir de cette agitation, lui-faisaient cette objection: „Bayazid! si tu prétends avoir „reçu une mission de Dieu, dis, si tu veux: *Gabriel me visite, je suis le Mahdi*; mais n'appelle pas les croyants des incrédules ou des égarés.”

Quel besoin Bayazid avait-il de l'archange, qui devait lui apparaître, au dire des profanes? Dieu était directement immanent en lui. Chose bien plus grave pour les gens à courte vue qui lui faisaient opposition! Et cela devait être bien pis, lorsqu'il traiterait comme impies, ceux qu'il appelait seulement alors incrédules, dans le sens qu'un Musulman attache à ce terme.

Sans avoir des données très-précises sur la marche de son développement, on peut supposer qu'à Kanigouram il n'avait encore en vue qu'un but spirituel, mais il suffisait aux orthodoxes qu'il distinguât entre le légalisme extérieur et la religion du cœur, pour qu'ils se crussent en droit de l'expulser de la ville. Du reste la tribu des Naziris, qui habitait cette contrée, était absolument ennemie d'une telle libre-pensée, analogue à celle dont usaient les Hindous. L'inimitié arriva à son comble, lorsque le propre père de Bayazid fut pris de la fureur de la foi orthodoxe. Le cheikh Abdoullah pénétra dans la tente de son fils et lui asséna un coup d'épée. Il prétendit lui arracher la promesse qu'il reviendrait repentant dans le sein de la Sunna: mais l'obstination du fils égala l'entêtement de son père. A peine remis de sa blessure,

Bayazid effectua son „*hégire*” à Nangrahar. L'empereur Baber vantait déjà dans ses „*Mémoires*” l'agrément et la fertilité de cette contrée, située sur le versant nord-est du Sefedkoh. Elle est arrosée par de nombreux ruisseaux, tributaires du Sourchroud (ou Sourchab) qui venant du sud, les verse en amont de Djelalabad dans le fleuve Caboul. Toutes les montagnes et les vallées, qui débouchent entre le Sourchab et le Battikot sur la rive droite du fleuve Caboul, autour de Djelalabad, sont comprises sous le nom de Nangrahar.

Le sultan Ahmed, prince de la tribu des Mohmands reçut le fugitif, avec une grande admiration pour ses vues profondes et spirituelles. Bayazid prêcha avec succès, en qualité de molla, parmi cette population afghane. Mais avec le temps, le clergé orthodoxe des Tadjiks agriculteurs, lui rendit la vie si amère, qu'il se transporta dans la plaine de Pechaver, située vers l'est. Au nord-est de celle-ci, à droite du fleuve, vivaient les tribus afghanes des Ghorichel; plus au nord, leurs alliés, les Khalil; en-deça du fleuve, les Mahmoudzaïs dans le pays de Hachtnagar, si célèbre par ses rizières. Bayazid eut plus de succès encore auprès de ces habitants de la Pachtouncha (= le pays des Pachtous); car c'est ainsi que les Afghans appelaient de préférence leur plus récente conquête.

Il réussit à y fonder une secte durable, et établit pour lui et ses fils, sa résidence à Kaleder, dans le pays de Hachtnagar, occupé par le clan des Omarzaïs. Ce n'est qu'après avoir trouvé là un terrain sûr que Bayazid fit le pas décisif, qui transforma le guide et le recruteur d'ascètes paisibles bien qu'hérétiques, en un chef de théocratie panthéiste et imprima à son système soufique le sceau du chiisme le plus outré. La persécution chez les Tadjiks, le bon accueil des Pachtous; le zèle pour répandre sa doctrine rédemptrice, la haine contre les oppresseurs

sunnites, n'étaient-ce pas là des motifs suffisants pour justifier à ses yeux l'emploi de la force pour convertir les hommes? Et qu'étaient au fond, selon sa doctrine, ces oppresseurs? Au point de vue de Bayazid, ils n'étaient que la bestiale caricature de l'humanité qui aspire à Dieu!

Sans doute, aux yeux du guide spirituel de ces âmes dégénérées, la constitution cantonale des Afghans et les discordes qu'elle favorisait parurent un obstacle fâcheux à la fondation d'une communauté religieuse. Cet esprit aux aspirations élevées ne devait-il pas être tenté, d'une manière consciente ou involontaire, d'employer son influence à fonder l'union politique et fraternelle de ces tribus nomades? Ne devait-il pas se préoccuper d'autant plus de leurs intérêts matériels, que les intérêts opposés des paysans fidèles au gouvernement se confondaient avec ceux de ses adversaires religieux? Le parti de Bayazid se fortifia par ces oppositions d'intérêt et par son prosélytisme infatigable. Il devint du même coup chef religieux (*pir*) et chef politique (*pechva*), tout-à-fait à l'instar de Mahomet et des chefs des Ismaéliens.

Il est vraisemblable que Bayazid-Ançari, nerveux comme il l'était, et sous l'influence du jeûne et des mortifications, eut, pendant sa dévorante activité de missionnaire, des visions de plus en plus fréquentes. Sa surexcitation croissait avec le succès et affermissait en lui la conviction qu'il était le véhicule d'une révélation supérieure, qui délivre du fardeau du légalisme, de la crainte de l'enfer et des souffrances terrestres.

Bayazid avait l'intuition de Dieu, non pas suivant les promesses du Coran, mais dans une union mystique: „Je t'ai contemplé en toi-même”, disait-il, „je t'ai perçu par toi-même”. De ces élévations intérieures naissait la certitude de son unité avec Dieu; plus elles revenaient souvent, plus il avait conscience

d'être le représentant de Dieu, le foyer de tous les rayonnements de la raison divine et universelle. En ce sens il s'intitulait lui-même „L'éternellement vivant" et „la Lumière". Aussi ses disciples l'appelaient-ils „Seigneur de lumière", (*Pir-i-Rauchan*) et lui les désignait-il de son côté sous le nom de *Rauchanis*, c'est-à-dire les „Illuminés".

On reconnaît là, à n'en pas douter, l'influence d'idées qui apparaissent non-seulement chez les Ismaéliens, mais qu'on trouve encore plus développées en Syrie chez les Nosaïris, au IX^{ème} siècle. Ces derniers considèrent la lumière comme le symbole de l'intelligence suprême. Ils en placent le siège dans le soleil, qu'ils déclarent identique à l'esprit de Mahomet. De même le vin de leur messe s'appelle „Serviteur de la lumière" ¹⁾, et passe pour consubstantiel avec cette lumière de la raison. La doctrine de Bayazid se rapproche également de cette symbolique des Nosaïris. C'est ainsi que la loi prend le nom de „Ténèbres"; la méthode pour atteindre à la piété, le second degré du système, s'appelle les „Étoiles"; la vérité qui constitue le 3^e degré, la Lune et la connaissance par le cœur, le Soleil ²⁾.

Nous ne savons du reste rien de plus précis sur la cosmologie de cet apôtre du panthéisme. Il admet que Dieu est tout et qu'en dehors de lui, il n'y a rien, ainsi que l'enseignent la doctrine de Plotin, celle des soufistes et des Ismaéliens. La raison est dissoute dans les hommes, comme le sel dans l'eau; c'est d'elle que procède l'âme, le souffle de vie, et c'est de l'âme enfin que procède la matière qui n'en est qu'un attribut. C'est ainsi que l'âme est la vie et que Dieu est tout et partout ³⁾.

1) Comp. Wolff in Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Ges. III p. 307 § 82, 93, 90, 94 f.

2) Dabistan, dans Leyden: Asiatic Researches XL p. 411; comp. Huart dans le Journal Asiatique VII série XIV p. 197.

3) Leyden, p. 379.

La permanence du sentiment de l'union avec Dieu éloignait Bayazid de la doctrine purement soufique, qui n'admet cette immanence de Dieu chez les mortels que dans les rares moments d'extase, mais il se rapprochait davantage des Ismaéliens. C'est ainsi qu'il fit graver sur son sceau officiel, cette invocation que le Musulman adresse à Dieu : „Gloire à toi, Bayazid Ançari, le Roi, le Créateur, qui as séparé le monde de la lumière, du monde du feu !”. Le monde de lumière embrasse ses illuminés ; celui du feu, les démons et ceux qui n'étaient pas Rauchanis. Ne dirait-on pas le pendant du sceau d'Akbar ? Il y a pourtant cette différence notable : c'est que chez Bayazid, l'assimilation avec Dieu découle avec une puissance irrésistible de l'abondance du cœur, tandis que chez Akbar, elle est née peu à peu de la majesté héréditaire, du sentiment de la supériorité personnelle, de l'adulation des courtisans, d'un calcul politique et d'une large philanthropie. Les âmes altérées de justification devaient contempler Bayazid comme un „Miroir de Lumière”. En cette qualité de Révélateur, d'interprète de Dieu, il ajouta au premier sceau un second qui portait ces mots : „Bayazid, le pauvre (en joies de ce monde), le guide des égarés”. Il est probable que, selon l'exemple des Moulhids, déjà souvent cités, Bayazid a enseigné une réincarnation de la lumière, peut-être sous une forme décroissante ; — ce qui porte à admettre cette hypothèse, c'est que ses successeurs donnèrent de l'extension à ses devises et s'attribuèrent le même esprit que celui du Rauchan.

Il est assez difficile de comprendre dans quel rapport Bayazid se croyait avec les prophètes précédents. Quant à l'empereur Akbar, on peut prouver avec certitude que pendant quelque temps au moins, il se regarda comme le successeur direct et supérieur du Christ. Les assertions du P. Fernão Guerreio S. J.

sont trop explicites, pour que le silence de l'Aïn-Akbari, ch. 20 puisse donner lieu à un doute ¹⁾: „Enfin il a tant de considération pour Christ et notre Vierge bien-aimée, qu'il se sert pour „sceller intérieurement les lettres et les ordres qu'il envoie aux „Mores, aux païens ou aux chrétiens de son sceau royal ordinaire; mais, extérieurement, il les scelle avec l'image ou la „figure de Christ et de Marie. Car il a un instrument semblable „à une pince en or, au bout duquel se trouvent enchâssées deux „émeraudes, grosses chacune comme l'ongle du pouce. C'est sûr „ces deux pierres que sont gravées les deux images. Il les imprime dans de la cire turque, au moyen de laquelle il colle les „deux plis de sa lettre”.

Le sceau intérieur, qu'on ne pouvait contempler, qu'après avoir préalablement rompu l'image du Christ, est incontestablement celui qui porte l'exergue: „Allahou Akbar, djallah djallalouhou” dont Aboul-Fazl parle dans le 20^{ème} chapitre de l'Aïn. L'image du Christ dans la cire ne fait que protéger le secret diplomatique de la lettre, mais c'est le sceau portant „Akbar est Dieu” qui lui confère force de loi. L'idée d'une gradation allant directement de Christ à Akbar y est clairement exprimée, sans qu'il y ait besoin de plus d'explication ²⁾. Il est à présumer que Bayazid considérait Mahomet, comme Akbar faisait le Christ. C'était pour lui un homme-Dieu dans toute la force du terme; quant à sa propre personne, il la tenait pour une incarnation au

1) Relaçam annal das covsas que ficeramos padres de companhia de Jesvs, nas partes da India Oriental etc. Em Lisboa: impresso por Pedro Crasbeck Anno MDCXI. Livro primeiro cap. VI p. 15. Comparez la traduction allemande „Indianische Neue Relation etc.” Imp. à Augsbourg chez Chrysostomo Dabertzhofer. Anno MDCXIII. C'est ce texte que nous citons.

2) Akbar ne pouvait prendre, comme antécédent, un symbole tiré de la religion musulmane ou hindoue, à cause de l'antagonisme qui existait entre les deux principaux peuples de l'Hindoustan. Il devait donc en choisir un troisième qui fût étranger. Il faut aussi tenir compte de sa forte antipathie pour Mahomet.

moins égale sinon supérieure, et qui suivait de près celle du Prophète. N'était-ce pas lui aussi qui donnait l'explication du sens caché, mystique et panthéiste du Coran? Voilà pourquoi l'Apocalypse de Bayazid, dans laquelle Dieu lui parle, comme Il parle à Mahomet dans le Coran s'appelle: „la meilleure explication” (*Khaïroulbayan*). Pour satisfaire au caractère polyglotte du pays et à sa propre prétention d'être le prophète de tous les peuples, il répandit ce nouveau Coran en afghan, persan, hindou et en arabe. D'ailleurs, les Ismaéliens l'avaient précédé dans son imitation du livre de Mahomet. Badaoni prête aux sectaires, qu'il appelle les „*Ilahis*” le même style riche et imagé, la même distinction entre le sens secret et le sens extérieur, que Achound Dervaza attribue au prophète des Pachtous. Ils appelaient la repentance „*petite chérie*” et donnaient des noms analogues aux divers commandements de l'Islam ¹⁾. Bayazid appelait les Pachtous dans le pays des Omarzaïs par des lettres circulaires: „Venez à moi, disait-il, car je suis le *pir* parfait; celui qui touche „le bord de mon vêtement, sera sauvé; celui qui n'en fera rien, périra!” Ces tribus montagnardes, rudes, vigoureuses, passionnées et peu accoutumées à chercher un sens plus profond dans l'aride Sunna, pouvaient-elles résister à une pareille confiance dans la chair et le sang, à l'éloquence si ardente et si pittoresque du prédicateur?

Bayazid partagea ses adhérents en huit classes (*khalvat*) selon les divers échelons de la méditation religieuse, mentionnés plus haut. Lui-même se trouvait au sommet, lui, l'Illuminé, auquel tous les cœurs devaient la confiance et qui était appelé à juger en suprême instance le bien et le mal. Au-dessous de lui, à la tête de chaque classe, étaient les *pîrs*, qui étaient choisis d'après

1) Blochmann, *Ain*. p. 191. Comparez Wolff, *die Drusen* p. 327.

leurs dons spirituels. C'est du moins ce que Badaoni donne à entendre. Les exercices de méditation (= *zîkr*), étaient appropriés à la capacité des adeptes de chaque degré, et pour chacun il y avait des catéchismes, et des livres d'enseignement spéciaux ¹⁾.

Le Rauchan appelait les interprètes rationalistes de la Loi *akîl* c.-à.-d. des „morts devant Dieu”, des „animaux à face humaine” ne vivant qu'aux yeux des hommes. Mais celui qui reconnaît Dieu par le cœur (*arif*) est vivant devant Dieu et les hommes. Bayazid était pourtant bien loin d'abolir les devoirs moraux de la loi extérieure. Il les considérait au contraire comme une inévitable préparation aux degrés supérieurs. L'impartial auteur du *Dabistan* ²⁾ déclare qu'il donnait lui-même, dans sa communauté, l'exemple de la chasteté et de l'austérité. Il ne regarda jamais comme chose licite le pillage ni la violence à l'égard des croyants. Il était minutieusement légal dans tous ses actes, répondant ainsi à l'image que les sunnites se faisaient de la perfection de Mahomet. L'attribut de la justice de Dieu, est souvent mis au premier plan dans les rapports sur sa doctrine ³⁾. La toute-puissance arbitraire de Dieu, telle que la concevaient les sunnites, ne pouvait en effet s'accorder avec le système de l'émanation régulière.

Bayazid permettait à ses sectaires les plus avancés de se rencontrer publiquement avec les femmes, dans des fêtes accompagnées de chant, de danses et de jeux. C'était là un sujet de scandale pour les Musulmans; mais il faut y voir dans la pensée du prophète l'aspiration réfléchie à une moralité plus libre. Quoi d'étonnant si Bayazid, lui aussi, fut accusé (non pas par ses con-

1) Il en est de même chez les Ismaéliens. Comparez Wolff. l. c. p. 169, 178, 183, 191.

2) Leyden, p. 415, 409.

3) *Dabistan* transl. by Schea III p. 36.

temporains, il est vrai), des mêmes crimes que les „Eteigneurs de lumière”, du Kurdistan. La même accusation a frappé d'autres sectes opposées au légalisme, sans qu'on ait jamais fourni de preuves valables à l'appui.

Le Rauchan s'efforçait d'approfondir la prière légale. Il raconte lui-même que Dieu lui dit : „J'ai commandé comme un „devoir le culte extérieur et le culte intérieur. J'ai ordonné le „culte extérieur comme moyen d'arriver à la connaissance, le „culte intérieur comme devoir éternel”. Bayazid, tout troublé de cette révélation, se dit à lui-même : „Si je prie, je suis un idolâtre; si je ne prie pas, je suis un incrédule!” Il reçut alors le commandement de pratiquer la prière du Prophète. Il demande en quoi elle consiste? Dieu lui répond : „Dans la vénération de Celui qu'il faut honorer par dessus tout, selon ce qu'enseigne cette parole: la culte des âmes unies avec Dieu, apparaît aux hommes comme une action de ceux qui prient, mais au point de vue de Dieu, elles sont elles-mêmes l'objet de la prière” (c'est-à-dire que Dieu s'adore lui-même!)

Au nombre des réformes opérées par Bayazid, il faut compter l'augmentation des exercices de prière et la latitude de prier la face tournée dans une posture dirigée vers n'importe quelle région du ciel (car c'est le cœur qui est la véritable Kaaba); enfin l'abolition des ablutions rituelles. Ce qui est caractéristique, c'est qu'à l'exemple d'autres chefs religieux antérieurs ¹⁾, il remplaça le pénible jeûne du Ramazan par un jeûne d'un jour au printemps. Il est tout aussi difficile de calculer l'effet qu'exerça la suppression des obligations traditionnelles sur la vie morale des Afghans, que de mesurer exactement l'influence de l'abolition des devoirs de caste, lors du passage d'une classe inférieure

1) S. Wolff, die Drusen p. 220.

à une classe supérieure. Cette manière de voir, qui tenait du soufisme autant que du chiisme outré, prêta naturellement au blâme de ses adversaires. Nous n'avons aucune raison pour nous y associer. On comprend qu'un système de classe conçu sur un plan aussi idéal puisse exister sans blesser la morale en aucune façon, du moment que l'on suppose une communauté d'hommes dans laquelle vivait l'esprit idéal de Bayazid. Dans cette hypothèse, il est vrai, il faudrait admettre que les candidats fussent toujours dignes de la classe supérieure; mais il est douteux qu'un pareil contrôle ait pu s'exercer parmi de rudes et fiers montagnards.

On rapporte que le Rauchay ¹⁾ exigeait des illuminés qu'ils épargnassent le plus petit insecte, car la conception vraie de la divinité devait leur faire considérer les 18 000 classes des êtres comme leur propre corps. Bayazid a imposé la même obligation à la quatrième classe des adeptes dont nous avons parlé plus haut. Qu'auraient donc pensé les hommes de cette catégorie, s'ils avaient vu les gens de la classe supérieure faire ce qui leur était défendu? Car il est question ici de l'usage de la viande, dont un corps sain et robuste peut difficilement se priver. Si cette défense était réellement aussi rigoureuse, il faut admettre, ou bien que ce stage ne durait que peu de temps, ou bien que les hommes, auxquels la viande était nécessaire, rompaient pour la plupart cette abstinence, puisque même le plus sévère des ordres chrétiens n'a pu la maintenir sans infraction. Mais il est vraisemblable que cette indication est inexacte et qu'il n'était pas question de la nourriture indispensable. Voici comment on pourrait concilier ce commandement avec d'autres qui sont en complète contradiction avec la règle. Chez un homme qui aspire de toutes

1) Leyden, p. 379.

les forces de son esprit à la réunion avec Dieu, d'où il est émané, l'élément divin peut, suivant les circonstances, revêtir une forme animale ou humaine, mais, en dernière analyse, c'est par cette dernière qu'il arrivera à s'absorber en Dieu !

Soit donc qu'un Rauchan se montrât élément, soit qu'il fût impitoyable, c'était toujours pour hâter l'union des êtres avec Dieu, car il regardait le jour de la mort comme un jour de naissance, dans le même sens que les Chrétiens célébraient le „*dies natalis*”. Vous figurez-vous l'influence fatale, que cette doctrine à deux tranchants dut exercer sur un peuple sauvage, actif, respirant à pleins poumons l'air vif des montagnes ? Sa portée devait être immense et tout autre qu'elle n'eût été sur une race contemplative, habitant les plaines torrides du Gange et soumise au régime végétarien.

La religion de Bayazid traçait, comme l'Islam, une ligne de démarcation très nette entre la foi et l'incrédulité. Celui qui ne croit pas est voué à un anéantissement éternel. En effet, une nouvelle religion, avide de propagande comme tant d'autres sectes qui professent l'annihilation en Dieu, devait rivaliser d'intolérance avec l'Islamisme ; c'était pour elle, une question de vie ou de mort.

„Quiconque ne se connaît pas soi-même, et ne connaît pas „Dieu, n'est pas un homme, disait le *pir*, il faut le traiter „comme un loup, un tigre, un scorpion ou un serpent. Or Mahomet a dit : „Tue une créature malfaisante, avant qu'elle „n'ait fait du mal” Quand même un semblable contempteur de „la religion de lumière, mènerait une vie irréprochable et se „livrerait à la prière réglementaire, on ne peut toutefois le „considérer que comme un boeuf ou un mouton, que la loi permet de tuer”.

Conformément à cette théorie, il ordonnait de mettre à mort,

comme des animaux stupides, ses ennemis les plus acharnés. De même il permettait le pillage et le vol au détriment des infidèles, et comme tels, il considérait les Hindous et les Musulmans; toutefois il était mieux disposé envers les premiers qu'envers les Turcs sunnites. Les infidèles ne veulent pas se connaître eux-mêmes, ils ne se soucient pas de ce qui constitue le fond de leur existence, ils sont donc morts, et il est dans l'ordre que les vivants héritent des morts.

Afin de soulager la commune de la charge de distribuer des aumônes aux mendiants paresseux, fort choyés par la Sunna, le Rauchan déclara que toute nourriture mendiée était contraire à la loi, et fit un devoir aux indigents, de se procurer leur subsistance à la pointe de l'épée, en pillant les infidèles, les voyageurs sur la route de Caboul et les Tadjiks. Achound Der-vaza remarque judicieusement, que c'était là un moyen excellent pour unir les clans disséminés des Pachtous. Mais il ne songe pas à invoquer l'autorité de Mahomet pour justifier cette règle vis-à-vis des Bédouins.

Bayazid et ses fils fondèrent, comme le prophète des Arabes, un trésor public, dont ils avaient la disposition; ils se réservaient un cinquième du butin commun, pour en faire tel partage qui leur plairait.

Nous reconnaissons dans ce couronnement de la doctrine de Bayazid, l'influence du terrain sauvage, sur lequel elle se développa. Autre était le Bayazid, que nous avons connu dans son ermitage d'ascète, blessé par l'épée paternelle; autre le Bayazid, chef religieux des tribus de Pachtous.

Ce n'est pas sans luttes et sans combats intérieurs que le Rauchan se décida à sacrifier les infidèles. En effet trois fois il reçut l'ordre d'en-haut, qui condamnait à mort les négateurs de sa religion, et trois fois il hésita à prendre l'épée. Il fallut que

l'ordre se renouvelât pour que Bayazid se ceignît les reins pour la guerre sainte. Il avait sans doute déjà entrepris de Kaleder quelques petites razzias, au profit de sa religion panthéiste.

C'est ainsi qu'il attira l'attention du gouvernement de Mirza-Mohamméd Hakim à Caboul. Les progrès de Bayazid commençaient à effrayer les sunnites de Bounher, le pays montagneux au nord de son diocèse de Hachtnagar, le domaine des Yousafzaï, qui confine de ce côté à l'Indus. C'est de là qu'était partie l'opposition du célèbre théologien Cheikh-Saïd-Tirmizi et de son disciple Achound Dervaza ¹⁾, le biographe du Rauchan, qui engagèrent de longues discussions avec Bayazid. Leurs efforts ne furent pas aussi vains, qu'on a semblé le croire, car il y a quelque chose de vrai dans l'assertion d'Achound Dervaza, qui s'attribue le mérite d'avoir préservé la nombreuse tribu des Yousafzaïs du Rauchanisme. Il est vrai que les Yousafzaïs sont désignés parfois comme d'énergiques adhérents du Rauchan; mais c'est l'influence de la Sunna, qui doit avoir contribué à en faire, après la mort de Bayazid, des ennemis déclarés de la ligue des Pachtous.

Le général Mouhsin-Khan-Ghazi, sur l'ordre du gouvernement de Caboul, pénétra dans le pays des Mahmoudzaïs et captura Bayazid, qui dut traverser la ville de Caboul, en butte aux risées et au mépris de la foule. Après coup, il fut interrogé par les ulémas à la cour de Mirza-Mohammed Hakim. Le *pir* sut démontrer victorieusement et avec beaucoup d'habileté, qu'il était toujours resté fidèle à la sunna, et n'avait poursuivi aucune innovation. Quoi qu'il en soit, son esprit et sa science éblouirent les théologiens de la cour de Caboul. Ils avaient sans doute subi, comme l'entourage d'Akbar, l'influence soufique, ils

1) Leyden p. 367.

dédaignèrent les avertissements des orthodoxes exaltés et ne crurent à aucun danger politique de la part de cet homme. Le „Rauchan” eut à peine été relâché, sur leur intercession, qu’il chercha un nouveau théâtre pour exercer sa mission divine, dans les montagnes inaccessibles de Tirah. Celles-ci s’étendent jusqu’à Kohat, et forment les contreforts orientaux du Safedkoh vers le sud-ouest de la plaine de Pechaver, dans laquelle elles déversent les eaux du fleuve Tirah. Remarquons, en passant, que sa nouvelle résidence était voisine des Ghorichels, les „Rāuchanis” de la plaine de Pechaver. Le bassin du Tirah était notamment dans sa partie méridionale habité par les Afghans Bangach. Parmi ces derniers la branche des Totaïs n’accueillit pas Bayazid avec la même bienveillance que les autres clans. Le prophète était plus en sûreté dans ces hautes vallées, que dans le Hacht-nagar, dont le site était plus accessible. C’est ici enfin qu’, aigri par les humiliantes expériences faites à Caboul, il conçut le fanatique dessein d’enflammer, de toute son ardeur, le sentiment national des Pachtous à la fois contre la sunna et contre la domination mongole.

Il réussit bientôt à attirer les montagnards indépendants et à les passionner pour sa doctrine; puis, ayant eu du succès dans plusieurs petites razzias, il prêcha la guerre sainte en grand :

„Venez, mes amis, je veux vous enseigner

„A détruire l’Islam l’épée à la main.

„Ayez pleine confiance en moi, si vous voulez plaire à „Dieu.

„Je suis votre Dieu, moi-même, votre prophète, parfait entre „tous.

„Reconnaissez en moi le Madhi, l’infaillible en toutes choses,

„Le guide véritable et l’unique Sauveur : Tenez cela pour „certain !”

Au seuil de la seconde moitié du siècle, qui termine le premier millénaire de l'Hégire, le moment était opportun pour rappeler le retour du Mahdi, qui devait anéantir l'Antechrist et l'Anti-mahomet. Exploitant la haine inspirée par la tyrannie des Tchagataïs et la soif d'un riche butin, il menaçait déjà l'Hindoustan et l'empereur Akbar de ses hordes. Il faisait à l'avance le partage des provinces, et d'incessants préparatifs pour la guerre en grand. Pour se procurer une forte cavalerie, il réquisitionna de force les chevaux et consola leurs propriétaires en annonçant publiquement, qu'on les paierait double sur le butin de l'Hindoustan. Il exigeait une obéissance absolue : malheur aux traîtres !

Une tribu afghane de Tirah, ayant eu, contrairement aux ordres de Bayazid, des relations amicales avec les Mongols, le „Rauchan" lui envoya le message suivant, qui semblait n'impliquer qu'un léger reproche. Les hommes devaient venir les mains liées, implorer le pardon du prophète, et celui-ci permettait en retour de rompre lui-même les liens. Mais quand les Afghans se présentèrent dans cette posture et pleins de confiance, Bayazid en fit exécuter trois cents et détruisa leurs demeures, qui furent occupées par d'autres tribus. N'était-ce pas ainsi que Mahomet avait traité les Qouraïza, ou juifs de Médine ? Ce terrorisme porta d'ailleurs les plus beaux fruits, il lui amena des prosélytes !

Le gouvernement de Caboul était renseigné sur des préparatifs de Bayazid et se tenait sur ses gardes. Le pir de Tirah envahit, avec un corps d'armée considérable, les plaines de Nangrahar au nord de la vallée du Tirah et brûla la ville de Baror. Il revenait lentement dans ses montagnes, lorsque Mouhsin Khan Ghazi rejoignit son arrière-garde à marches forcées, près de Torraga. Le prophète fit les plus grands efforts pour décider les siens à attendre l'adversaire de pied ferme : son seul regard devait

désarçonner le général ennemi. Ils firent halte; mais, incapables de lutter dans la plaine contre les cavaliers tchaghataïs, ils furent massacrés ou mis en fuite. Ce ne fut qu'à grand'peine que Bayazid put s'enfuir dans le Hachtnagar, en traversant le fleuve de Caboul. Arrivé à l'ouest de Cherpaï et épuisé, il succomba à une fièvre, conséquence des tribulations inouïes qu'il avait endurées. Il fut enterré sans doute à Bhattakpour, dans ce pays de Hachtnagar, qui avait été le théâtre de ses premiers succès.

Mais la lumière des Rauchanis ne s'éteignit pas avec Bayazid-Ançari, dont le grand esprit était admiré, même par ses pires ennemis. Elle était appelée à luire jusqu'à l'époque du Chahdja-Khan. Jusqu'alors le Rauchan n'avait guère recruté des adeptes qu'en-deçà des limites relativement restreintes de la Patchoucha; pendant le règne de ses fils, la secte franchit ces bornes étroites.

Aussitôt après la défaite, et déjà avant la mort de Bayazid, l'aîné de ses fils, Omar, avait saisi le glaive, et réunissant ses adhérents autour de lui, il leur parla en ces termes : „En avant, „mes amis, votre chef n'est pas mort. Il a cédé la place au Cheikh-„Omar, son fils, et lui a destiné, à lui et à ses successeurs, le gouvernement du monde.”

Grâce à une infatigable activité, Omar ranima l'enthousiasme des Pachtous, surtout lorsque dans la suite il fit porter dans les batailles et les fêtes, à la tête de l'armée, les ossements blanchis de son père, enfermés dans un coffre, ainsi que faisaient les Israélites de l'arche de l'alliance. Le Kaisani Mouchtar Ibn Obaïd avait perpétué jadis cette coutume païenne, en faisant précéder ses troupes hérétiques, d'un siège richement décoré, attribué au Khalife Ali ¹⁾.

1) Voir Asch-chahrastani, trad. de Haarbrücker I. p. 167.

Le succès ne fit pas d'abord défaut à l'âme ardente d'Omar; mais il s'aliéna plus tard les Yousafzaïs par quelque imprudence. Ceux-ci, de zélés adhérents, devinrent alors ses adversaires les plus acharnés. Cette puissante tribu nomade occupait de vastes territoires dans les hautes vallées au nord du fleuve Caboul et de ses affluents. Ils s'étendaient à l'ouest de l'Indus, embrassant les contrées de Bounher, Svad, Pantchkora, Badchour jusqu'au fleuve Kounar, qui a son embouchure au-dessous de Djelalabad, Même au-delà, Laghmana en faisait partie. Les Youzafzaïs de l'est attaquèrent Omar près de Bara sur l'Indus, battirent son armée et le tuèrent ainsi que son frère Khaïrouddin. Ils répandirent ensuite les cendres de leurs victimes et les ossements de Bayazid dans le fleuve.

Nourouddin, un autre fils du prophète, s'enfuit dans le Bas-Hachtnagar, mais trouva la mort au milieu d'un clan des Goudehar. Cette peuplade qui menait paître des troupeaux de buffles, n'était pas d'origine afghane. Seul le plus jeune des frères, Djelalouddin, survécut comme prisonnier des Youzafzaïs.

C'est vers l'an 989, que l'empereur Akbar, revenant de son expédition de Caboul, reçut à sa cour le jeune Djelalouddin, âgé de quatorze ans environ et remarquablement doué. Les Youzafzaïs l'avaient relâché sur l'ordre de l'empereur.

L'empereur avait pu voir que d'un bon œil la dissolution de la confédération des Rauchanis dont il avait connu quelques-uns comme prisonniers de guerre. Par contre il ne désirait pas un trop grand accroissement de la puissance des Youzafzaïs. Il cherchait sans doute, à ce moment-là, à susciter à ces derniers un adversaire parmi les Pachtous. Plus ces tribus pillardes étaient en lutte entre elles, plus il y avait de sécurité sur la route commerciale du col de Khaïber. Voilà pourquoi Djelalouddin fut fort bien accueilli à la cour de Lahore.

Mais le sauvage orgueil et l'audace du jeune adolescent ne répondirent pas aux espérances de l'empereur. Djelalouddin profita de la première occasion qui s'offrit à lui, pour s'enfuir et reparaitre dans les montagnes du Tirah, la plus sûre retraite des Rauchanis.

Il suivit dignement l'exemple paternel et réunit les tribus des Bangach, Afridis et Ouroukzaïs¹⁾, afin de disputer aux Mongols la passe de Khaïber. A partir de ce moment le clergé sunnite et Akbar lui-même, donnèrent à Djelalouddin le surnom plus méchant que spirituel de Djelala, c'est-à-dire l'„obscurantin". Mais cet adolescent devait bientôt devenir une terrible torche incendiaire, à laquelle plus d'un des hommes d'Akbar se brûlèrent.

Il sut si bien inspirer la confiance de ses adhérents, qu'il put se faire proclamer padichah des Pachtous et appeler ses disciples à la guerre sainte contre l'Hindoustan. Bientôt après, en 993, il courut au secours des tribus des Mohmands et des Ghoris, fortes de 10 000 familles et qui subissaient le joug tyrannique de Mousa le représentant du Saïd Hamid i Bikhani, dans le djagir de Pechaver. Djelalouddin se mit à leur tête, battit le saïd Hamid et assiégea la forteresse de Bizram, jusqu'à ce qu'elle fut débloquée par Dzaïn-khan.

L'année de la mort de Mirza-Mohammed Hakim, la révolte des Pachtous contre les Mongols éclata sur les deux rives du fleuve Caboul. Bien que conduit avec un certain ensemble, ce mouvement n'eut pas toute l'unité désirable. Si l'héritier du Rauchan, cet „obscurantin" maudit, avait réussi à faire entrer résolument toutes les tribus des Yousafzais dans son alliance, la Pachtouncha indépendante ne serait sans doute pas restée

1) Blochmann Ain p. 141

à l'état de rêve. Mais au lieu de cette unité, les guerres suivantes prouvent au contraire le manque de lien qui existait entre les diverses tribus.

CHAPITRE VI.

LA GUERRE CONTRE LES AFGHANS.

Le pays, où l'empereur vit se coaliser contre lui la doctrine des Rauchanis et l'arrogance d'un peuple de pillards, comprenait les plaines du Pechaver et les contrées montagneuses des Youzafdzais et de Tirah qui entourent les premières comme un gigantesque fer à cheval. Les plaines, à l'ouest de l'Indus, offraient à une armée en campagne un champ commode et plantureux. Favorisé par le climat, ce sol extraordinairement fécond produit en aussi grande abondance les fruits délicieux de l'Inde tropicale et les céréales des régions plus tempérées du nord-ouest. Des rizières et des champs de millet alternaient avec de vertes prairies. Les vergers qui entouraient les villages de la plaine d'Afghanistan offraient déjà à cette époque l'aspect de bocages d'amandiers, de pêcheurs et de pistachiers. Ces délicieuses contrées sont bornées au Nord par les pics inaccessibles de l'Hindoukouch; au sud et à l'Ouest on aperçoit les glaciers de la chaîne du Soulayman éclairés par le soleil du midi, et qui plongent leurs pentes abruptes dans de fertiles vallées. Vers le sud, depuis le défilé de Khaïber jusqu'à Kohat s'étend une chaîne de collines peu élevées dont les dernières ramifications rejoignent les bords de l'Indus en aval d'Atok. Ces plaines, qui n'étaient guère occupées que par la dixième partie du peuple afghan, sont arrosées par la rivière de Caboul et ses affluents, ruisseaux qui coulent à flots des montagnes.

Outre la fertilité du sol, ce pays avait pour les souverains de l'Hindoustan une importance particulière, parce qu'il est traversé par la grande voie militaire, qui va de l'Asie occidentale dans l'Inde. Depuis l'époque d'Alexandre, tous les conquérants de l'Inde s'en étaient servis ainsi que du col de Khaïber, pour parvenir au delà de l'Indus. Djelala, le nouvel empereur des Afghans, menaçait de suivre la même route. Depuis le milieu de l'été 1585, il s'était rendu maître du Tirah et du plat pays, que l'on pourrait appeler la tête de pont du passage de l'Indus, près d'Atak. Au nord les Yousafzaïs tenaient les riches pâturages de Sirad et de Badjaour, qui offraient à ces montagnards non-seulement la nourriture et l'entretien, mais encore, par un système de fortifications naturelles, une protection effective. Ces Afghans avaient déjà donné fort à faire à l'empereur Baber et, maintenant que la doctrine rauchanique avait enflammé leur ardeur pillarde et guerrière, leur amour-propre se refusait à servir plus longtemps un maître étranger.

Il y avait là un péril imminent, car qui pouvait dire ce que ferait Abdoullah Khan, altéré de conquêtes et passé maître dans l'art de pêcher en eau trouble, si les Afghans, débouchant par la montagne et la plaine, venaient porter avec succès le fer et le feu dans les contrées de l'Inde? Si les choses en venaient là, ne conclurait-il pas avec eux une alliance, qui lui livrerait Caboul? Ne jouerait-il pas subitement le rôle de défenseur zélé de l'Islam? Enfin, traversant l'Indus, n'irait-il pas anéantir ses anciens alliés dans l'Inde, aux applaudissements de tous les fanatiques, qu'avait froissés la tolérance d'Akbar pour les Hindous?

L'empereur Akbar s'apprêta à trancher par le glaive toutes ces questions, qui s'imposaient à lui et ses conseillers. Le 9 Deh 993 (= 9 Octobre 1585), il se mit en marche avec une armée dans la direction de Svad et de Badjaour, pour soumettre les

Yousafdzais et les Bohmands. Le général, qui la commandait, était un des hommes de guerre les plus éminents de l'empire. C'était le frère de lait d'Akbar, Dzaïn-Khan, qui devait à cette parenté le titre essentiellement mongol de Koka ou Kokaltach. Son père Khvadja Makçoud (d'Hérat) avait été un fidèle serviteur de Houmayoun, lors de cette fuite pendant laquelle Akbar vit le jour.

Lui-même était en grande faveur auprès de l'empereur. Doué d'un grand talent musical, il jouait de plusieurs instruments, il avait toutes les connaissances littéraires pour composer une poésie et représentait assez bien cette classe de guerriers lettrés, dont Akbar aimait à s'entourer. Mais si Dzaïn-Khan avait reçu une éducation soignée et possédait même un grand empire sur lui-même, il ne savait certainement pas enchaîner et dominer par la sympathie des caractères plus délicats qui répugnent aux mesures énergiques. Ceci devait malheureusement avoir des suites fâcheuses dans cette campagne, pour la conduite de laquelle il n'y a cependant aucun reproche à lui faire.

La campagne se divisa suivant la nature du terrain, en deux opérations principales : l'une la conquête de la plaine et l'autre celle de la montagne. Dzaïn Khan semble avoir accompli la première sans beaucoup de combats, car déjà le 4 Bohman (29 Octobre) l'empereur donnait l'ordre au Saïd Khan Chakbar et à Hakim Aboul-Fath, que nous connaissons par la guerre du Bengale, de balayer la plaine avec une division et d'opérer leur jonction avec la première armée qui s'était déjà engagée dans les montagnes. Mais, par malheur, Akbar adjoignit à ce corps d'armée, un troisième général, qui n'avait encore donné aucune preuve de capacité militaire. Voici ce qu'en dit Aboul Fazl ¹⁾:

1) Ouvr. cité p. 364.

„A l'époque du départ de ce dernier corps, l'auteur de ces lignes fut promu au rang de Koun^{ar}-Khana, ou général de l'armée impériale, et le même jour lui et le radja Bir-Bar tirèrent au sort, auquel des deux reviendrait la conduite de l'expédition contre Svad. Le radja fut favorisé et se mit en route le 12 Bahman (4 Octobre 1585), tandis que l'écrivain restait en arrière, „le cœur ulcéré”.

Ainsi le grand empereur avait hésité entre deux de ses favoris, après avoir déjà donné une mission à un troisième. Auprès de Dzaïn-Khan-Koka, il avait placé un poète, Hakim-Aboul-Fath et le radja Bir-Bar, un philosophe religieux, ayant tous des droits égaux au commandement. Je ne vois que deux motifs qui aient pu induire l'empereur en erreur ; c'était d'abord qu'il était enclin à juger les autres d'après lui-même. Sa qualité de poète et philosophe ne l'empêchait pas, lui, d'être un profond politique aussi bien qu'un tacticien consommé et un remarquable stratège. Ne devait-il pas supposer les mêmes qualités chez ses deux favoris ? Cette erreur est plus admissible en présence de l'universalité de la culture qui régnait alors à la cour d'Akbar.

Mirza Abdourrahim, récemment nommé khan-khanan, n'était-il pas lui aussi poète ? L'intrépide Nizamouddin Ahmed fut à la fois général de cavalerie, employé supérieur aux finances et écrivain. Aboul-Fazl le philosophe fut un excellent ministre de l'intérieur ; que dis-je ? il commanda avec succès une armée au Dekhan. Le commandement d'une armée n'était souvent qu'un titre donné, par exemple, à des princes mineurs. Cette fonction n'était donc, en certains cas, qu'une distinction honorifique octroyée par le souverain. C'est là sans doute le second motif qui poussa Akbar à prendre cette fatale mesure. Il savait, le cas échéant, se subordonner à une intelligence supérieure ; notamment dans les affaires qui étaient de la compétence du radja Todar

Mal. Il attribuait à ses favoris autant d'empire sur eux-même, qu'il en avait montré personnellement dans des moments décisifs.

Ensuite, on peut admettre un troisième motif qui fixa le choix d'Akbar sur le radja Bir Bar. Lorsque, dans la lutte avec son frère consanguin, il expédia dans une course insensée Nizamouddin Ahmed pour rétablir les relations entre l'avant-garde et le quartier-général, n'était-ce pas le négociateur habile et lettré plutôt que le soldat qu'il choisit? Ce fut quelque motif analogue qui engagea Akbar à placer Bir Bar au premier rang. Il est certain que ce dernier a exercé une grande influence sur les opinions religieuses d'Akbar et a joui de toute sa confiance. Sensible comme il l'était en matière philosophique et religieuse, l'empereur dut s'apercevoir qu'il y avait chez les Rauchanis autre chose qu'un peuple révolté; mais l'incarnation d'une idée religieuse. Or, il ne voulait à aucun prix d'une guerre de religion. Dzaïn-khan Koka s'y serait peut-être laissé entraîner; le radja Bir-Bar au contraire jamais! La grandeur d'âme, la philanthropie et la tolérance entraînèrent Akbar à commettre une erreur, qui nous le rend plus cher encore.

La courte description des lieux, qui se trouve en tête du chapitre, nous fait comprendre les paroles suivantes d'Aboul Fazl ¹⁾: „Le radja traversa la plaine avec une rapidité extraordinaire, soumit tous ceux qui lui opposaient de la résistance, les repoussa et les remplaça par d'autres. Mais lorsque l'armée s'engagea dans les gorges des montagnes et que les Afghans se soulevèrent et luttèrent avec acharnement, nous eûmes un grand nombre d'hommes tués et beaucoup furent faits prisonniers. L'aspect du pays devint si menaçant qu'ils (les Impériaux) se virent forcés d'abandonner les défilés et de retourner à leur campement pri-

1) l. c. 364/5.

mitif dans la plaine, pour s'enquérir d'un autre chemin à travers les montagnes."

Le général Dzaïn-Koka qui avait appris l'art de la guerre de montagnes dans sa lutte contre les Radjpoutes, s'était peu soucié de ces faciles triomphes dans la plaine. Il avait fait immédiatement l'ascension des hauteurs et annonçait que par la grâce d'Allah, son armée s'était emparée de cols presque inaccessibles, mais qu'elle se trouvait maintenant très-épuisée. Les Afghans, ajoutait-il, étaient à Svad en si grande force, qu'on ne pouvait faire aucun progrès dans le Badjaour, avant de les avoir battus. Il demandait un faible renfort pour vaincre toutes les difficultés.

Dès qu'il eut reçu ce message, Abkar ordonna à Hakim-Aboul-Fath de se rendre par le plus court chemin au défilé de Balkand (ou Malkand) afin de renforcer Dzaïn-khan. Il paraîtrait que cet ordre ne fut pas ponctuellement exécuté, car Aboul Fath prit contact avec Bir Bar, avant de parvenir auprès de Dzaïn-khan. Il est hors de doute que ce dernier mena la campagne avec prudence et succès; en effet il avait soumis à lui seul la contrée de Badjaour qui comptait 30,000 familles. Il était posté maintenant à Djagdera, au centre du pays de Svad. Sachant bien que ce n'est pas à la suite de quelques combats qu'on peut triompher d'un peuple de montagnards, mais qu'il faut pour cela une contrainte permanente, il fit élever une citadelle à Djagdera. Toutefois ses troupes étaient trop affaiblies pour occuper tous les défilés et continuer cette petite guerre. Il demanda donc encore une fois du renfort, qui arriva enfin sous la conduite de Hakim-Aboul Fath et du radja Bir Bar.

C'était le commencement de la fin, car il s'éleva bientôt entre les trois généraux de profondes dissensions. Il est facile de dire de quel côté était l'habileté et où se trouva l'impéritie; mais on

ne saurait se prononcer avec certitude sur l'auteur de la brouille, car Aboul Fazl est ici notre seule source de renseignements, Nizamouddin Ahmed se renfermant dans un laconisme équivalent au silence. Aboul Fazl fait porter tout le poids de la faute sur le radja ; mais il est probable que Hakim-Aboul Fath dans le conseil de guerre, se rangea à l'avis du radja. Voici la substance du récit d'Aboul Fazl ¹⁾ : „Le Radja était malheureusement dans de mauvais termes avec ses deux collègues il ; prétendit ouvertement „n'avoir reçu d'autre ordre, que celui de faire l'ascension des montagnes avec Hakim ; quant à prêter main forte au Kokaltach, c'était une autre affaire !” Celui-ci reconnaissant le danger s'efforça d'accueillir ses collègues avec bienveillance, au défilé de Balkand. Mais le radja refusa même une invitation à un repas d'honneur, ce qui était presque une offense mortelle. Aboul Fazl ne dit pas explicitement quelle fut alors la conduite de Hakim, il la fait cependant pressentir par ces mots : „Dzaïn khan réprima son ressentiment et chercha à persuader par bonnes raisons à ses collègues de choisir entre les deux alternatives suivantes : Soit de rester à Djagdera pour couvrir cette place, pendant que lui-même marcherait dans les montagnes. Soit de lui abandonner la garde de cette place-forte, et de se charger eux-même de la guerre dans les montagnes, ce qui après les événements précédents, ne pouvait manquer de bien réussir. Mais ils restèrent sourds à ses discours. Se fondant sur la lettre de l'ordre impérial, ils prétendaient traverser rapidement les montagnes, sans les occuper définitivement, et ils résolurent d'avancer en une seule colonne, pour battre l'ennemi pendant la marche.”

Cette manoeuvre manquée nous révèle clairement le but

1) l. c. p. 370 f.

qu'Akbar avait en vue. Il voulait simplement faire une démonstration, qui rabattît l'audace des Afghans, maintînt les communications par le col de Khaïber et surtout fît impression sur le souverain du Touran. Voilà ce que les deux nouveaux généraux devaient fort bien savoir, aussi auraient-ils dû comprendre que l'empereur leur aurait su gré d'une interprétation un peu différente de l'ordre littéral, du moment qu'elle amenait le résultat désiré. Dzain-khan le Kokaltach, avait bien saisi la situation avec son coup d'œil de général. En suivant le rapport d'Aboul-Fazl, on reconnaît à son style discret qui ne veut ni blesser, ni ménager entièrement, que les nouveaux généraux envisageaient leur situation et leur responsabilité, moins en soldats qu'en courtisans. „Ils redoutaient aussi de déplaire à l'empereur en laissant le Kokaltach sans secours, bien que ce dernier les eût priés de choisir ce parti plutôt que de marcher à une perte certaine." Jusque-là la parole de l'empereur avait doucement bercé leur existence tandis que cette même parole, avait ruiné plus d'un homme, plus fort qu'eux; cette parole seule leur avait fait sentir la supériorité d'Akbar dans des questions de sentiment, de foi et de raisonnement, ils s'y attachaient fermement, et il leur semblait que c'était de la démence ou d'un esprit frondeur de s'en écarter: Si l'empereur les avait faits généraux c'est évidemment, pensaient-ils, qu'ils avaient les qualités de l'emploi; ils avaient le regard obscurci par la vanité, ébloui par la grandeur d'Akbar, et il fallut que le destin s'accomplît.

Ils partagèrent donc l'armée suivant l'ordre habituel, et se mirent en marche le 25 novembre (Isfandarmouz) dans la direction de Karakar, lieu situé dans le district de Pantchkora. Le jour suivant ils atteignirent les abords du col et décidèrent que le gros de l'armée camperait dans la vallée, pour se mettre en campagne le lendemain et occuper les hauteurs, pendant que

l'avant-garde pénétrerait dans le défilé. Ce plan dénote le sang-froid du frère de lait de l'empereur, seulement il ne put être exécuté. En effet l'avant-garde avait à peine atteint le sommet du col et fait là un peu de butin et quelques prisonniers, que la division de la plaine suivit dans un tumulte sauvage. Il était évident qu'aucun des deux „Poètes-lauréats” ne voulait laisser l'autre les lauriers de la guerre. Le Kokaltach se trouva seul avec l'arrière-garde dans la vallée et se vit subitement attaqué par un vigoureux ennemi, qui se jeta sur l'approvisionnement abondant mais mal gardé des Impériaux. Il fallut alors que Dzaïn-khan se frayât un passage vers les deux généraux-poètes dans le défilé. Les attaques durèrent toute la nuit et la plus grande partie du jour suivant, se renouvelant sans cesse, et sans cesse repoussées par „l'invincible courage” de Dzain-khan. Le frère de lait d'Akbar abattit ce jour-là quatre chefs des Youzafzaïs de sa propre main.

Le jour suivant, 27 novembre, les Impériaux n'étaient arrivés qu'à six kos plus loin dans les environs de Chanpour. La marche devenait de plus en plus difficile sur ce terrain montagneux.

Le vaillant Dzain-khan essaya une dernière fois d'amener les deux généraux-poètes à se rendre un compte exact de la situation. Il leur exposa qu'il était nécessaire, dans tous les cas, de faire halte en cet endroit pour entamer les préliminaires de la paix, en rendant les prisonniers; ou bien, que si l'on ne voulait pas risquer une action décisive, il fallait conserver tranquillement la position actuelle et attendre les ordres de l'empereur. Mais le sort en avait décidé autrement „méprisant ses conseils, ils virent leur avantage dans ce qui devait être leur perte.”

Le 29 novembre (6 Isfandarmouz) l'armée pénétra dans le col où se préparait une tragédie lamentable. Les détails de la lutte diffèrent légèrement dans Aboul-Fazl et dans Nizamouddin-Ah-

med; le premier parle du défilé de Balandraï (est-ce Boulandzaï¹⁾?), tandis que le second mentionne celui de Karagar et, comme d'habitude, commet une erreur de date. Aboul-Fazl, en revanche, accuse un nombre de morts si faible, que l'on peut à peine le croire. Nizamouddin décrit le combat d'une façon si intuitive dans sa brièveté, que nous lui laissons la parole: ²⁾ „Quand le col de Karagar fut atteint, le radja Bir-Bal fut informé que les Afghans préparaient une attaque pour la nuit suivante, mais que la longueur du défilé n'était guère que de trois à quatre kos environ. Cet espace franchi, on serait à l'abri d'un coup de main. Sans prévenir Dzaïn-Khan, Bir-Bal marcha en avant pour traverser le défilé, et toute son armée suivit. A la fin du jour, comme le soleil se couchait, ils arrivèrent à une étroite gorge, dont les deux parois de rochers étaient garnies d'Afghans. Les traits et les pierres pleuvaient d'une façon terrible sur les troupes dans ce passage resserré, l'obscurité survint; les soldats perdirent leur chemin dans l'étroit défilé et tombèrent dans les précipices. Il s'en suivit une déroute et un carnage épouvantables; huit mille hommes jonchaient le champ de bataille. Le radja Bir-Bal prit la fuite pour sauver sa vie et fut tué. Le radja Dharm-Singh, Khvadja-Arab, le payeur de l'armée et beaucoup d'autres tombèrent ³⁾. Dzaïn-Khan était toujours à l'arrière-garde, car bon gré, mal gré il avait dû se joindre à la colonne. Son corps d'armée aussi fut entraîné dans la catastrophe. Les éléphants, les hommes, les chevaux se pressaient en désordre dans cette gorge fatale, écrasant ce qu'ils trouvaient sous leurs pieds. Du haut des montagnes les Afghans lançaient des nuées de projectiles jusqu'à ce que

1) Comp. Elphinstone, Account of Caubul II p. A. A. Note.

2) Chez Elliot V. 451.

3) Chez Blochmann t. c. p. 205.

les troupes du Kōka fussent tout à fait en désarroi. Puis ils s'élancèrent des hauteurs dans le défilé, pour recommencer là aussi le massacre; mais ils se heurtèrent à une résistance héroïque. Il y eut fort peu de fuyards et les fidèles de Dzaïn-Khan vendirent chèrement leur vie. Lui-même regardait le combat d'un œil désespéré et frappait autour de lui, fermement décidé à mourir en combattant pour son empereur. Quand il vit tout perdu, il donna de l'éperon à son cheval et voulut se jeter au milieu des ennemis, pour chercher une mort glorieuse. Mais ses amis, s'emparant des rênes du cheval, le retinrent de force et l'obligèrent à reculer. Son cheval s'abattit et Dzaïn-Khan effectua sa retraite jusqu' à la plaine en combattant à pied. Là aussi retentissait le cri de guerre des Afghans. Tout ce qui était sorti sain et sauf du défilé chercha son salut dans la fuite, à la faveur des ténèbres de la nuit.

La fatale nouvelle accabla douloureusement l'âme du grand empereur, car en homme de guerre, il avait conscience qu'il était lui-même responsable du désastre, par l'imprudent partage qu'il avait fait du commandement. Il voulait donner à ses deux favoris l'occasion de se distinguer pour justifier aux yeux de tous, la préférence qu'il leur témoignait. Hakim Aboul-Fath était seul revenu; mais le radja Bir-Bar avait trouvé la mort. Or c'est à ce dernier qu'il était tendrement attaché; c'était l'homme pour lequel l'empereur avait le plus de sympathies en matière religieuse. Badaoni, qui laisse échapper ici le cri du cœur, voue aux chiens de l'enfer le maudit Badaoni et dit, non sans raison, que c'était le radja qui avait poussé Akbar au culte du soleil.

Tous ceux qui ont connu Akbar, Asiatiques ou Européens, sont unanimes pour admirer son caractère aimable et son égalité d'humeur, mais tous avouent aussi que ses accès de colère

étaient terribles. Une telle âme, une fois troublée dans son repos par une profonde douleur, s'y livrait tout entière et la savourait dans toute son amertume. C'est là ce qui arriva. Lorsqu' Akbar eut reçu la nouvelle du désastre, la douleur et le remords le terrassèrent. Il se séquestra du monde pendant deux jours entiers, sans boire et sans manger, jusqu'au moment où une pensée religieuse le consola. Badaoni fait à ce sujet la remarque suivante : „Sa Majesté se désola moins de la mort des autres grands personnages, que de celle de Bir-Bar. Hélas ! s'écria-t-il, on n'a même pas pu sauver son cadavre du défilé, pour le livrer au bûcher !” Cependant, il se consola enfin, à la pensée que Bir-Bar était libre à présent et dégagé de toutes les faiblesses humaines, que les rayons du soleil lui suffisaient et qu'une âme comme la sienne n'avait pas besoin d'être purifiée par le feu.”

Ces paroles sont indubitablement authentiques. Or il n'est peut-être pas un seul passage de toutes nos sources qui mette aussi clairement en relief le côté éminemment poétique et sentimental de la religion solaire d'Akbar. A ses yeux en effet, toute évolution et toute mort ne sont qu'une purification et un acheminement continu vers l'absorption finale dans le Dieu éternel.

Enfin, après deux longues journées consacrées à cette amère douleur, le grand empereur reprît possession de soi-même. Cette fois il déploya une grande prévoyance dans la conduite de la guerre. Kokaltach et Hakim reçurent l'ordre de retourner, avec les restes de l'armée défaite, au quartier général. Une nouvelle armée dut se mettre en marche. Aboul-Fazl raconte, comme il le fait d'habitude quand il s'agit d'un échec, que l'empereur avait manifesté l'intention de se mettre lui-même à la tête des troupes ; mais cette assertion est évidemment fausse, car l'at-

tention de l'empereur était à ce moment-là dirigée sur le Touran. Son intention n'en était pas moins de prendre vigoureusement l'offensive. En effet, il donna à son fils le sultan Mourad le commandement nominal, et il lui adjoignit comme chef d'état-major le grand radja Todar Mal, qui n'admettait aucune contradiction. Cette fois l'ordre impérial visait la soumission complète des Youzafzaïs. La rébellion devait être étouffée par la force, mais il fallait gagner les Afghans en évitant toute effusion de sang inutile et en traitant les prisonniers avec douceur, et même en leur accordant des dons en argent et en vêtements.

Cependant le grand radja avait une vue plus nette des événements que son empereur. L'opposition qu'il fit à Akbar et la façon dont celui-ci accepta ses observations, nous rendront encore plus sévère pour les deux généraux poètes, qui en esclaves de la lettre de l'ordre impérial avaient résisté aux sages avis de Dzaïn-Khan Kokaltach. Le radja prévint qu'un grand nombre de courtisans accompagneraient le jeune sultan Mourad et emploieraient leur crédit contre sa propre manière de voir. Il sut parer à cet inconvénient et les paroles d'Aboul Fazl ¹⁾ nous font voir dans quels termes on pouvait contredire le padichah : „Le radja Todar Mal dit à l'empereur que les rejetons illustres de la famille impériale ne devaient s'exposer que dans les entreprises les plus importantes ; dans le cas présent, un plus humble serviteur de l'Etat, suffirait amplement.” Akbar comprit aussitôt ce que voulait cet esprit énergique et tenace et se rendit avec bonté à son désir. Il nomma commandant en second, un autre Hindou d'une capacité éprouvée : Kounvar Man Singh ; sans doute sur le vœu de Todar Mal.

1) T. c. p. 376.

Le plan de campagne qu'exécutèrent les deux Hindous, ressemble absolument à celui que Dzaïn Khan avait projeté ; avec cette différence que cette fois l'opération fut faite sur une plus large échelle. Jusque-là cette région inhospitalière avait servi de défense aux Afghans ; cette fois-ci, les deux conquérants en firent une arme offensive et s'en servirent contre les Afghans. L'armée fut conduite avec de grandes précautions dans les montagnes ; ça et là on élevait un fort pour assurer la sécurité de la route ; ou bien pour répandre la terreur, on ravageait tout. Pendant que le radja se fortifiait dans les monts Langar, qui confinent à Svad, Kounvar s'établissait près d'Ahând sur l'Indus. De là ils se couvrirent par une ligne de forts avancés, commencèrent par assurer le ravitaillement et la libre circulation et repoussèrent enfin les Afghans dans les rochers inhospitaliers, où le manque absolu de vivres les obligea à capituler.

Le radja avait à peu près terminé la guerre, lorsque l'empereur l'appela pour le consulter au sujet de Cachmir. Une seule action décisive eut lieu sous la direction immédiate de Todar Mal. Elle se termina par une grande victoire sur les Rauchanis, dans le col de Khaïber, et cette victoire eut les suites les plus importantes, qui se firent sentir jusque dans le Touran, et eut son contre-coup sur l'esprit même d'Abdollah Khan.

Si vis pacem para bellum, telle était la règle de conduite qui présida à toutes les entreprises d'Akbar, dans le nord-ouest. C'est en vertu de cette maxime qu'il soumit les Afghans et fit la conquête de Cachmir qui était déjà en partie accomplie, comme nous allons le voir. Mais avant qu'elle fut terminée, l'attitude résolue de l'empereur avait déjà agi sur les Ousbeks du Touran. Un personnage de distinction, nommé Nazar-Bey d'origine ousbeke, qui avait été gouverneur de Balkh, se trouva offensé par le fier Abdollah Khan et s'enfuit auprès d'Akbar avec ses trois

filis, qui tous occupaient déjà un rang dans la noblesse. Cet incident préoccupa vivement le roi des Ousbeks, d'autant plus que dans cette campagne, Akbar avait déjà profité d'une occasion antérieure pour porter un coup terrible au royaume du Touran. Un pont avait été jeté sur l'Indus pour permettre l'entrée d'une armée à Caboul et mieux encore ¹⁾, „l'empereur avait rendu le col de Khaïber accessible à des chariots à roues, tandis qu'autrefois des chameaux et des éléphants y passaient à peine." Les habitants du Touran furent consternés; on ferma jour et nuit les rues de Balkh. Abdoullah Khan se vit obligé de prendre l'attitude la plus humble. Il envoya un saïd du nom de Mir-Qouraich avec des présents. C'étaient des chevaux de prix, de vigoureux chameaux, d'agiles mulets, des bêtes sauvages, des fourrures de choix et d'autres curiosités de son pays. Il y ajoutait l'assurance empressée de ses sentiments d'amitié.

Nazar-Bey, le fugitif, et Mir Qouraich s'approchèrent du col de Khaïber à un moment où il était encore menacé par les Rauchanis; par conséquent avant que le grand radja et Kounvar Man Singh eussent remporté une victoire définitive.

Au moment où l'ambassadeur d'Abdoullah-Khan approchait du camp d'Akbar, la défaite des deux généraux poètes n'était pas encore réparée. La situation politique de l'empereur vis à vis du Touran était donc beaucoup plus mauvaise, qu'au moment où Mir-Qouraich avait reçu son ordre de départ. Et malgré tout, l'empereur sut en tirer un avantage politique.

Akbar, convaincu que les Rauchanis tentés par le butin risqueraient une attaque sur la caravane des Ousbeks, envoya à leur rencontre le cheikh Fasid Bakhi et Ahmed-Beg le Cabouli, avec une forte escorte d'*ahadis*. Or il était bien rare que l'empe-

1) Abul Fazl l. c. 376.

reur détachât en aussi grand nombre ses gardes du corps. Ces *ahadis* étaient une troupe d'élite comme l'indique leur nom, dérivé de *ahad*, qui signifie un ¹⁾.

A la différence des contingents levés par les vassaux dans les diverses régions, ils étaient sous le commandement immédiat de l'empereur. On les instruisait pour faire le service du génie et de l'état-major et les notes, qu'ils obtenaient pour leurs capacités et leurs services, leur valaient une solde plus élevée. Ils avaient pour chef un des plus nobles émirs de l'empire. Akbar recevait tous les jours quelques *ahadis* à sa table et se rendait compte par lui-même de leurs connaissances militaires. Avec son absence de préjugés, le prince, dans leur choix, ne se laissait pas influencer par son antipathie pour l'Islam. Badaoni lui-même comptait des amis intimes dans cette troupe; or ce ne pouvaient être que de strictes sunnites.

L'empereur — et avec raison — n'employait en général les *ahadis* qu'isolément pour des postes de confiance, principalement pour garder le harem, pour surveiller des ateliers militaires, pour des travaux de pionniers et parfois pour des fonctions de commandement. Mais cette fois il envoya toute une troupe, prévoyant bien l'effet que la vue d'une telle élite produirait sur l'ambassadeur d'Abdoullah Khan et assuré que ses *ahadis* sauraient résister aux Rauchanis. Ces deux prévisions se réalisèrent. Fiers de leurs succès dans les montagnes, les Rauchanis marchèrent en avant et donnèrent tête baissée dans le piège. D'un côté les *ahadis* acceptèrent le combat et de l'autre Kounvar Man Singh s'avança, et, sous les yeux de Mir Qouraïch, les braves d'Akbar remportèrent une brillante victoire dans le col de Khaïber.

1) Aboul Fazl: Ouvr. cité p. 377.

L'envoyé d'Abdoullah-Khan arriva au quartier-général, le cœur oppressé, et sollicita une audience; mais Akbar n'était pas visible. „L'empereur, lui répondit-on ¹⁾, était encore beaucoup trop souffrant et trop affligé de la mort du radja Bir-Bar pour recevoir l'ambassadeur.” Mir Qouraïch eut donc assez de loisir forcé pour observer avec quelle vigueur les grands mouvements de troupe s'effectuaient et avec quelle énergie Akbar poursuivait la conquête de Cachmir, dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Il était évident, que ce n'était pas à Caboul que coulait l'eau trouble, dans laquelle Abdoullah Khan aurait voulu pêcher. Ce n'est que lorsque Mir Qouraïch se montra suffisamment affligé de l'état d'abandon où on le laissait, qu' Akbar lui accorda une audience. L'empereur permit à l'ambassadeur de lui remettre, en présence d'une cour brillante, la lettre pleine de protestations d'amitié que lui adressait le souverain des Ousbeks et daigna accepter les présents d'Abdoullah Khan, prince du Touran.

CHAPITRE VII.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA CONQUÊTE DE CACHMIR.

Mir Qouraïch était dans une situation encore plus pénible que l'ambassadeur du roi Pyrrhus dans le camp romain. Il eût de beaucoup préféré partir immédiatement, mais Akbar ne songeait pas à lui délivrer ses passe-ports de sitôt. L'empereur tenait à réaliser, sous les yeux de l'ambassadeur touranien, un projet qu'il avait en vue depuis 1568: la conquête de Cachmir.

Le grand'père d'Akbar, l'empereur Baber avait déjà jeté les

1) Abul Fazl l. c. 377.

yeux sur l'admirable pays de Cachmir, depuis la prise de possession de Caboul. Vers l'an 1524 il avait rétabli sur le trône le prince dépossédé Nazouk, à l'aide de troupes mongoles. Houmayoun non plus, ne perdit jamais de vue la politique de son père vis-à-vis de Cachmir; mais les péripéties extraordinaires de son existence, l'empêchèrent de la poursuivre plus énergiquement. A cette époque le pays était gouverné par un Timouride, qui ne portait pas, il est vrai, le titre de roi, mais à qui les habitants devaient le repos et un accroissement de Bien-être. Haïder-Mirza un homme d'un caractère éminent et dont la mère était sœur de la mère de Baber ¹⁾, est connu de la postérité comme auteur du *Tarich i Rachdi*. Lorsque l'empereur Houmayoun, à son retour de Perse, entreprit son expédition contre Balkh, il autorisa Haïder Mirza, qui lui était resté fidèle à travers toutes les vicissitudes de sa destinée, à tenter la fortune contre Cachmir. L'intrépide Timouride n'eut point de peine à s'emparer avec 4000 combattants d'un pays qui était bouleversé par les luttes intestines entre les Tchaks et les Makris. Le prudent Mirza préféra, bien que maître absolu en fait, prendre la régence, au nom du faible roi indigène. Mais ce dernier étant mort quelques années plus tard, Haïder envoya une ambassade à son neveu Houmayoun, pour placer Cachmir sous le protectorat impérial. En même temps, il invita Houmayoun, qui n'avait pas encore reconquis son empire perdu, à venir à Cachmir, afin de pénétrer par là dans l'Inde avec de nouvelles forces ²⁾, mais ce plan n'aboutit pas.

En 1550, Haïder Mirza envoya Khvadja Chamsouddin avec de riches présents à son petit-neveu Akbar pour lui rendre hom-

1) Baburs Memoirs translated by Leyden. London 1825 p. 132. 201—208.

2) Erskine l. c. II p. 366—367.

mage, comme à son suzerain. Akbar accepta cet hommage et y répondit par d'autres présents ¹⁾. Mais l'année suivante le noble Haïder fut tué d'un coup de flèche, pendant une émeute nocturne à Srinagar, la capitale du pays. Le pays de Cachmir, privé de son sage régent, fut livré pour de longues années aux troubles funestes de la guerre civile. Elle se termina par une compromis entre les partis en présence, qui portèrent au trône Ibrahim, frère du défunt Nazouk. Cependant peu de temps après, il fut déposé et son successeur Ismaïl fut assassiné. En 1568 il se passa à Srinagar un épisode sanglant, qui mit l'empereur dans une violente colère. Écoutons le récit digne de foi de Fériçhta :

„En l'an 976 (1568) Hadji Hahib, adepte de la croyance d'Hanafi „(c.-à-d. un sunnite) sortant de la mosquée un vendredi, se rendit „au pied du mont Maran, pour aller faire ses dévotions sur la „tombe de quelques saints. Là se trouvait un certain Yousouf, „de la secte des chiïtes, qui tira son épée et blessa Hadji à la tête. „Comme il cherchait à parer un second coup en se couvrant de „sa main, il perdit les doigts. L'inimitié qui existait entre les „deux sectes était le seul motif de cette agression. Le maoulana „Kamal, juge de Sialkot assistait à la rixe. Yousouf s'était en- „fui, après avoir blessé Hadji. Bien que le roi lui-même fût „chiïte, il fit rechercher l'agresseur et chargea d'une enquête „légale plusieurs savants et saints personnages, tels que les „mollas Yousouf et Firouzi.

„On raconte que ces honorables personnages se prononcèrent „pour la peine de mort; mais Hadji, le blessé, fut d'avis que la „loi ne permettait pas l'exécution capitale, puisqu'il n'était „pas mort de ses blessures. Néanmoins le coupable fut lapidé. „Vers la même époque plusieurs Chiïtes arrivèrent de Delhi à la

1) Ferichtha IV p. 502.

„cour de Srinagar, avec la suite de Mirza Mouquim et de Mir
 „Yayoub, que l'empereur Akbar envoyait comme ambassa-
 „deurs. Le roi Housaïn fit dresser pour eux ses propres tentes
 „près de Hirapour et s'y rendit lui-même pour les recevoir et
 „leur faire la conduite. Puis les ambassadeurs, en compagnie
 „du fils du roi Housaïn, furent conduits à la capitale sur des
 „bateaux richement décorés. Le chah Housaïn ne fit pas le trajet
 „par eau, mais prit les devants à cheval afin de préparer la mai-
 „son de Housaïn Makri pour la réception des envoyés impériaux.
 „Mirza Mouquim, qui était coreligionnaire de l'assassin You-
 „souf, exigea au bout de quelques jours du roi Housaïn, qu'il
 „fit comparaître devant lui les savants personnages qui l'avaient
 „condamné à mort et le roi accéda à cette demande. Un juge
 „nommé Dzaïn, bien que chiite, insista sur cette idée que la con-
 „damnation à mort de Yousouf était une erreur. Les juges dé-
 „clarèrent qu'ils n'avaient pas précisément condamné l'agres-
 „seur à mort; mais qu'ils s'étaient contentés de déclarer légale
 „l'exécution d'un homme convaincu d'un tel crime et qui l'avou-
 „ait. Mirza Mouquim ordonna alors d'incarcérer les juges et les
 „livra à Fath Khan. Le roi Housaïn quitta la ville et alla en
 „bateau à Kamredj, tandis qu'à l'instigation de Mirza Mou-
 „quim, l'ambassadeur de Dehli, Fath Khan faisait mettre à
 „mort et traîner les cordes aux pieds à travers la ville ces saints
 „personnages. Housaïn offrit aux ambassadeurs de riches pré-
 „sents pour leur maître, leur confia sa fille qu'il donnait en ma-
 „riage à l'empereur et reconnut sa suzeraineté. En l'an 977
 „(1569) on apprit à Cachmir, que l'empereur Akbar, à l'ouïe
 „de la conduite de ses envoyés dans ce pays, avait ordonné
 „d'exécuter ceux-ci publiquement à Agra et avait refusé d'épou-
 „ser la fille du Chah Housaïn. — Par le renvoi de cette prin-
 „cesse à Cachmir, Akbar marquait toute l'indignation et l'hor-

„reur que lui inspirait la conduite d'un prince, qui avait toléré „de tels actes dans son royaume. 1)” Peu de temps après le roi de Cachmir tomba malade et abdiqua en faveur de son frère.

En 1572, Akbar envoya au successeur d'Housain, Ali Chah Tchak, une autre ambassade, qui obtint que la suzeraineté du souverain de l'Hindoustan fût proclamée à Srinagar. Sur la demande d'Akbar, le roi Ali Tchak envoya sa nièce à la cour impériale, où elle épousa le prince Selim. On avait donc fait un premier pas. La suzeraineté impériale était reconnue au moins pour la forme. Ali Chah perdit bientôt après la vie, à la suite d'une chute de cheval, et Yousouf Chah monta sur le trône.

C'était un prince d'un caractère trop faible pour dominer les partis et faire acte d'autorité dans les dissensions religieuses qui éclataient constamment. Aussi se vit-il bientôt forcé de fuir, et de venir en personne, ainsi que le dit Ferichta, implorer aide et protection aux pieds du padichah Akbar. L'empereur ordonna au radja Man Singh et au saïd Yousouf Khan de rétablir les armes à la main le prince fugitif sur son trône. En 1579 une armée partit dans ce but de Fathpour-Sikri. Deux années s'étaient écoulées depuis la restauration de Yousouf Chah Tchak, lorsqu'Akbar envoya Mirza Tâhir et Mohammed Sali à Srinagar, où l'ancienne lutte politico-religieuse avait de nouveau éclaté. „Lorsque les ambassadeurs arrivèrent près de Bara-„moula, ils furent accueillis par Yousouf Chah en personne; „celui-ci baisa la lettre du padichah Akbar et l'imposa sur la „tête. Peu après la députation retourna dans l'Inde accompagnée par les fils du roi, les princes Haïder et Yaqoub, qui vécurent quelque temps à la cour et retournèrent ensuite dans leur „patrie 2).” Le premier se souleva bientôt après son retour

1) Ferichta VI p. 517—519.

2) Ferichta l. c. p. 525 et suiv.

contre son père, tandis que le second jugea plus prudent d'entreprendre des voyages pendant la période agitée que traversait son pays. Il eut de nouveau l'honneur de présenter ses hommages au padichah Akbar, ainsi que le courtisan Ferichta aime à s'exprimer.

„Et lorsque ce monarque fut arrivé à Lahore, Yaqoub écrivit à son père, qu'Akbar projetait de visiter en personne le pays de Cachmir ¹⁾.” En même temps que cette lettre, Yousouf Chah reçut un envoyé d'Akbar qui l'engageait à se rendre à la cour. Le roi eût donné suite à cette invitation, si quelques grands personnages ne l'eussent menacé de proclamer Yaqoub à sa place, comme chah, s'il accédait à la demande de l'empereur. C'était résister à un ordre impérial, et ce fut l'occasion de la guerre qui convenait si parfaitement à la politique touranienne d'Akbar. Le moment n'était pas moins bien choisi, car ces événements se passaient vers le milieu de l'année 1585.

Avant que Mir Qouraïch fût arrivé du Touran, la lutte était déjà engagée. Dans ces journées critiques du 9—12 Deh (23—26 septembre 1585) une armée que Nizamouddin évalue à 5000 chevaux, commandée par Charaïch, ci-devant souverain du Badakhan et par le cheikh Yaqoub, était en marche sur le pays de Cachmir. Haïder Tchak aussi était dans les rangs des Impériaux. Après sa défaite de 1582, il s'était arrêté à Kichtwar pour rassembler une armée avec laquelle il comptait envahir le Cachmir en 1584; mais il avait été battu à la frontière par son père, et s'était finalement réfugié auprès d'Akbar. ²⁾ Les commandants en chef de l'armée décidèrent de traverser le col de Bhimbar aussitôt après la fonte des neiges. C'était là non-seulement le col le plus accessible aux grandes masses de trou-

1) Ferichta IV 527 f.

pes, mais encore le plus sûr, les zemindars des environs ayant fait des protestations d'amitié. Bercés ¹⁾ par de trompeuses illusions, les généraux de l'empereur croyaient qu'une attaque à l'improviste faciliterait la conquête du pays. Ils savaient que Yaqoub, qui dans l'intervalle était retourné auprès de son père, avait envoyé un fort corps d'armée le long des rives de Heinsouk pour garder le col de Bhimbar. D'après leurs informations, le col de Pakli devait être presque déblayé de neiges, c'est donc ce dernier qu'ils choisirent. Ils réussirent en effet aisément à prendre à dos le prince Yaqoub ²⁾; mais les *oumras* de l'armée étaient malades par suite de la rigueur de la température et manquaient des plus indispensables moyens de subsistance. Le prince Yakoub était également dans une situation fâcheuse; car il n'était pas assez bon général pour tirer parti de l'embarras où se trouvaient les Impériaux. Le cœur lui manqua, du moment où il sentit que la retraite lui était coupée. Il offrit donc un armistice aux Impériaux et leur fournit des vivres. Heureux d'avoir échappé à ce danger momentanée, ils acceptèrent ses conditions et firent part à l'empereur de leur intention d'évacuer le Cachmir. — Mais Akbar ne voulait pas entendre parler de la retraite de ses soldats, bien qu'il eût agréé l'annonce de la prochaine visite du roi Yousouf et qu'il eût promis de le recevoir avec honneur. Il pensait avec raison que la meilleure preuve des intentions loyales de ce prince était précisément qu'il n'apportât aucune entrave à l'occupation de son pays et qu'il en fût investi plus tard, de la main de l'empereur, comme d'une province tributaire. Si les habitants du Cachmir avaient été assez sages pour comprendre la politique de l'empereur, ils auraient

1) Aboul Fazl. l. c. 361. Nizâmouddîn l. c. 450.

2) Aboul Fazl 368 et suiv.

accepté tout simplement et sincèrement ces conditions et auraient sauvé ainsi, ce qui pouvait encore être sauvé. Akbar s'en serait tenu là ; sa politique touranienne n'en demandait pas plus.

Mais les événements prirent un cours différent. Les *oumras* impériaux s'étant portés en avant, les principaux chefs du Cachmir choisirent pour général Housaïn Khan Tchak et proclamèrent roi Yaqoub, fils de Yousouf, qui les rejoignit aussitôt.

Les hostilités reprirent. La première bataille que Yaqoub livra à un général impérial, Madhou Singh dans les montagnes, fut malheureuse pour lui. Il fut complètement battu et demanda de nouveau un armistice.

Voici quelles en furent cette fois les conditions : „toutes les monnaies devaient porter l'effigie d'Akbar et la prière lue dans toutes les chaires, devait être faite en l'honneur de „padichah.” L'empereur avait le droit de nommer les *daroghas* et de prélever l'impôt sur le safran, la soie et les fourrures, c'est-à-dire sur les principaux produits du pays ; par contre les troupes impériales devaient se retirer. En effet, il n'y avait plus de „*casus belli*” à craindre, puisque le roi Yousouf était en route pour la cour impériale.

Yousouf négocia avec sagesse et habileté et Akbar acquiesça.

Dans l'intervalle, le malheur s'était abattu sur l'armée impériale dans les montagnes de l'Afghanistan, ce qui devint pour Akbar le sujet de nouvelles préoccupations. L'arrivée des ambassadeurs touraniens coïncida avec ces fâcheux événements, mais grâce à la victoire du col de Khaïber cet événement eut lieu sous d'heureux auspices. Ce n'est que dans les derniers jours de l'année 993, qu'Akbar accorda une audience à Mir Qouraïch, ainsi que nous l'avons vu. Il est aisé de comprendre le motif de ce délai, si l'on tient compte de la saison et des événements de Cachmir.

Les préparatifs pour les fêtes du jour de l'an coïncidèrent avec l'audience et on peut se figurer avec quelle pompe Akbar les fit célébrer. Car plus la disposition d'esprit était sereine et confiante à son quartier général, plus les rapports de Mir Qouraïch à son prince Abdoullah Khan étaient empreints de découragement. Les fêtes durèrent des semaines entières et avec une sage prévoyance, on réserva le meilleur pour la fin. Le principal jour de fête fut le 19 Farvardin 994 (10 janvier 1586) car ce jour-là Charough-Mirza et le radja Bagwan Das amenèrent le roi de Cachmir prisonnier. Sans aucun doute, Mir Qouraïch se trouvait parmi les témoins de cette scène, qu'Aboul Fazl décrit en ces termes: ¹⁾ „On interroge Yousouf sur les motifs de son „ingratitude et comme il s'abstenait sagement de toute réponse „et se renfermait dans un silence plein de confusion, sa Majesté „fut assez complaisante pour lui rendre le Cachmir. Mais ses „conseillers ayant insisté sur la nécessité de soumettre préalablement le pays, le perspicace empereur approuva leur conseil.” Akbar manda encore auprès de lui, pour avoir son avis, Todar Mal, qui était à ce moment-là dans les montagnes de Svad.

Tout avait été si bien combiné que le lendemain déjà Akbar leva le camp d'Atak. Il y était resté trois mois et douze jours. Son principal objectif était la soumission des Youzafzaïs: de là il se proposait d'aller à Caboul, évidemment pour montrer à Abdoullah Khan les limites dans lesquelles il devait se renfermer. Ne négligeons pas de rappeler ici, un trait que relate Aboul Fazl. Dans cette période si bien remplie, Akbar trouva le temps de visiter les fonderies et surtout les fabriques de mousquets d'Atak; et, en tireur émérite qu'il était, il essaya sur la cible de nouvelles armes. Le grand intérêt de l'empereur pour

1) T. c. p. 9.

ces questions, nous confirme dans une observation que nous avons eu lieu de faire ailleurs : c'est qu' à cette époque-là les armes à feu, à main, étaient bien plus perfectionnées aux Indes qu'en Europe.

Ce qu'on pouvait obtenir, Akbar l'avait fait : la puissance des Rauchanis était abattue, le roi de Touran prisonnier, le parti touranien à Caboul rendu inoffensif et le roi Abdoullah-Khan contraint par tout ce déploiement de forces à s'humilier dans la personne de son ambassadeur Mir Qouraïch. Akbar tourna donc le dos au nord-ouest et traversa dès le 15 Ardibilisch 994 (13 février 1586) le Bihat, pour rentrer à Fathpour. C'est là qu'il reçut la nouvelle que le radja Bhagvan-Das avait tenté de se suicider dans un accès d'aliénation mentale. Akbar lui envoya aussitôt deux célèbres médecins dont les soins contribuèrent à le guérir après une longue maladie.

Cet incident amena un changement dans les nominations ; Kounvar Man Singh fut mis à la place du radja et Ismaïl Qouli Khan succéda à celui-ci comme commandant de Caboul. Pendant ce temps, les rebelles livraient encore quelques batailles dans les contrées éloignées du Bengale ; toutefois elles étaient sans importance, même quand l'intrépide Arab Bahadour les dirigeait en personne. Plus graves étaient les agitations sur les frontières du Dekhan ; nous les retracerons ailleurs en détail.

Quant au Radja Todar Mal, qui séjournait alors auprès de l'empereur, nous n'en savons rien ; cependant divers indices permettent de croire qu'il conseillait l'occupation de Cachmir. Akbar lui-même n'était que trop disposé à ménager les vaincus et à épargner les princes soumis, quoique pareille condescendance lui eût coûté bien cher dans le Goudjrat. Todar Mal, par contre, était homme à ne jamais céder. Aussi reconnaitrons-nous aisément l'influence du grand radja dans ce fait qu' Akbar

formait des plans de conquête, tout en effectuant son retour. Il n'avait pas encore traversé le fleuve Tchanab, le 5 Khourdad (24 février) que déjà il voulut remettre à Charoukh la direction de l'armée qui devait occuper le pays, mais celui-ci refusa ce poste pour des motifs qui ne sont pas indiqués dans les sources. Les sages conseils de Todar Mal se révèlent également dans la fermeté avec laquelle Akbar résista „à la majorité de ses amis.” C'est ainsi qu'Aboul Fazl désigne ¹⁾ le parti de la cour, qui désirait ardemment retourner dans la riche capitale du pays. Ne se faisant aucune illusion sur les dangers qui le menaçaient encore du côté du Nord-ouest, l'empereur résolut de rester provisoirement dans le Pendjab et de s'établir à Labor; il atteignit cette ville le 15 Khourdad 994 (6 avril 1586).

C'est de là qu'il suivit le cours des événements. Il apprit les succès qu'avait remportés Ismaïl Qouli Khan, dans sa longue campagne contre les Afghans, tandis que Qadiq Khan guerroyait dans la province de Sehvan. Sans perdre de vue le centre de l'empire, l'empereur dépêcha Qasim Khan avec une forte armée à Cachmir, où Yakoub, invoquant ses droits d'héritier, s'était dans l'intervalle érigé en roi. Une famine étant survenue dans la contrée de Delhi et d'Allahabad, il en adoucit la rigueur par une réduction des impôts. Mir Qouraïch accompagna l'empereur durant tout ce voyage, bien contre son gré et celui de son maître. Il n'y avait dans ce fait aucune violation du droit des gens, tel qu'il est compris en Asie, car les ambassadeurs étaient loin d'obtenir leurs passeports, toutes les fois qu'eux-mêmes ou leurs maîtres le désiraient. Akbar voulait maintenir la paix avec Abdoullah Khan, mais il était trop bien renseigné sur son caractère, pour ne pas sentir qu'il y perdrait sa peine, s'il ne pre-

1) l. c. p. 385.

nait à son égard une attitude de supériorité et n'étalait aux yeux de l'envoyé du Touran un déploiement de forces dont la description ferait passer à son maître toute envie de guerre. Ce ne fut que le 12 Chehrivar 994 (31 Mai 1586) qu'il congédia Mir Qou-raïch; il le fit accompagner par Hakim Houmam, chargé d'une mission pour Abdoullah Khan. Aboul Fazl qui correspondait au nom d'Akbar avec Abdoullah Khan et écrivait de sa propre main les missives politiques, donne dans son Akbar-nameh ¹⁾, une reproduction de la lettre que Hakim Houmam devait transmettre au monarque du Touran. Il en ressort qu' Akbar tenait compte, dans sa politique, de la situation des pays du nord-ouest jusqu'à Constantinople. La missive signale d'abord les victoires remportées par les armées impériales et s'étend sur les troubles en Perse ²⁾ dont Abbas, le jeune chah, cherchait alors à triompher: les Turcs, les Mongols de la horde d'or et les Ousbeks avaient fait simultanément irruption dans le royaume de Perse. Après un siège de neuf mois, Abdoullah avait pris Herat et ordonné un affreux massacre qui fut exécuté par Abdoulmoumin. La politique du prince Touranien visait à une alliance avec Constantinople, afin de partager la Perse avec la Porte; mais celle-ci s'y refusa prudemment bientôt après l'envoi de la missive d'Akbar. Les résultats obtenus par Abdoullah Khan, ayant éveillé chez Mourad III de sérieuses inquiétudes, il préféra s'allier au chah malgré la diversité de leurs croyances religieuses.

Voici la teneur de la lettre d'Akbar: „l'empereur avait appris „que quelques Persans de distinction s'étaient révoltés; en conséquence il se proposait d'envoyer un de ses fils au secours du

1) l. c. p. 358.

2) Cf. Malcolm, The History of Persia I p. 339. ff. Howorth, History of the Mongols II p. 733 ff.

„Chah. Oubliant les traités antérieurs, le Chah de Roum (Mourad III de Constantinople) avait fait invasion dans le territoire du Chah de l'Iraq et du Khorasan. Ce dernier venait de solliciter son secours et lui-même, l'empereur, allait suivre le jeune prince dans l'Iraq. Si ce projet se réalisait, il s'attendait à rencontrer le prince du Touran à la frontière du Khorasan; leurs relations de parenté¹⁾ et d'amitié lui semblaient du reste autoriser une entrevue personnelle et tout intime. On délibérerait alors sur les mesures à prendre en faveur du monarque de ce pays.”

Une ironie amère et menaçante perce dans cet écrit, sous le masque de la politesse orientale. Car Akbar savait fort bien que c'était Abdoullah Khan lui-même qui dévastait le Khorasan.

Le résumé en était qu'Abdoullah devait se garder d'une alliance contre l'Iraq et l'Hindoustan. Les menaces étaient bien calculées, car les rapports de Mir Qouraïch devaient rappeler à Abdoullah Khan qu'Akbar était à même de les exécuter. Pourtant la politique de paix armée d'Akbar ne visait pas aussi loin; la fin de la lettre disait que l'empereur était disposé à pardonner au Touranien son intervention dans les affaires de Caboul. Ces paroles rouvraient la voie aux négociations et Abdoullah pouvait en conclure qu'Akbar lui laisserait toute liberté s'il ne commettait, à son égard, aucun acte d'hostilité.

Mir Qouraïch était parti juste à temps pour ne pas être témoin d'un malheur que la saison des pluies amena huit jours après. Le 28 Chehrivar, il se mit à pleuvoir avec une telle abondance, que les torrents se précipitèrent du haut des montagnes

1) Le manuscrit Chalmers traduit: „in consequence of the relations both of blood and amity.” Cette phrase ne peut guère être qu'une allusion à l'origine mongole, commune à Akbar et à Abdoullah. Le premier considérait les Ousbeks comme bien inférieurs, comme on peut le voir par une lettre postérieure d'Aboul Fazl.

septentrionales; les eaux envahirent Sirhind, s'élevèrent à une hauteur de 3^m. à l'intérieur de la ville et montèrent jusqu'à 5^m. aux alentours. Les remparts de Sirhind furent détruits sur une longueur de 150^m., et ses jardins, célèbres depuis une haute antiquité, ravagés sur un espace de 500^m. Près de 10.000 chevaux furent emportés et les communications par les routes se trouvèrent interrompues sur une vaste étendue.

Cependant Akbar ne se laissa pas troubler pour si peu dans les plans de conquête qu'il formait sur Cachmir. Les événements qui se passaient alors dans ce beau pays, étaient favorables à ses projets parce qu'ils rendaient impossible toute concentration effective des forces ennemies. Yakoub s'était laissé décider par ses partisans à se poser en maître et à prendre le titre de chah Ismaïl ¹⁾, ce qui ne manqua pas de raviver la vieille et violente querelle entre chiites et sunnites. Qasim Mousa, un vieux chef chiite, fut tué et ses possessions pillées. Chams Tchak se mit à la tête du camp opposé et observa une attitude menaçante pour Yakoub. Alors retentit la nouvelle de l'approche de l'armée d'Akbar commandée par Qasim Khan. La peur rapprocha un instant les deux rivaux et les obligea à conclure la paix; mais Yakoub ne tarda pas à oublier sa promesse et à assaillir de nouveau son adversaire.

Par contre la nouvelle de ces troubles intérieurs remplit les impériaux de confiance. Mohammed Qasim Mirbahr ne s'était pas mis en campagne sans appréhension, car la conquête de Cachmir était une entreprise difficile pour peu que les habitants défendissent avec quelque énergie les défilés de leurs montagnes. Mais dès que le bruit de la conduite de Yakoub se fut répandu, toute la légion de ceux qui, suivant l'expression

1) A. F. l. c. p. 389.

d'Aboul Fazl, „avaient le don de lire l'avenir sur le front du présent”, purent facilement prédire une longue série de victoires. Le 21 Chehriyar 994 (9 Juin 1586) les impériaux franchirent le col de Bhimbar et firent avec le zemindar de la contrée une alliance dans laquelle entrèrent d'autres chefs. Le conseil de guerre délibéra alors sur la route à suivre pour arriver à la capitale et l'on choisit celle qui passe par le col de Kabirbal. Au dire des habitants de Cachmir, un nombre considérable de chefs devaient se joindre aux impériaux dans la montagne, si l'on avançait promptement; ils ajoutaient toutefois que la neige entraverait la rapidité de la marche, si l'armée entière se portait en avant. En conséquence un détachement commandé par le cheikh Yakoub, auquel on adjoignit quelques lieutenants et un gentilhomme de Cachmir, prit les devants afin de gagner la population de la capitale à la cause de l'empereur; tandis que le gros de l'armée suivait avec toute la diligence possible.

Mais lorsque l'avant-garde atteignit les hauteurs du défilé de Kabirbal, la situation prit une tournure inattendue. Un rempart haut de deux mètres et épais de quatre, barrait le passage; plus loin c'étaient des arbres que l'on avait abattus et qui opposaient leurs cimes aux arrivants, ainsi qu'une palissade de trente mètres d'élévation. Et comme si le ciel obéissait à un pouvoir magique, la pluie et la neige se mirent à tomber. Les impériaux avaient déjà beaucoup souffert en suivant les sentiers tortueux de la montagne; une partie de leur bétail était morte de froid; quelques mousquetaires envoyés en éclaireurs, revinrent la tête meurtrie. Nulle trace des amis promis qui devaient venir des montagnes. On en demanda le motif au gentilhomme de Cachmir qui accompagnait la troupe; il répondit que ceux-ci avaient dû se retirer dans la crainte que Yakoub Khan n'occupât les passages sur leurs derrières. Pendant qu'ils parlaient

encore, Dilvar Khan engagea la lutte avec une troupe de Cachmiriens. Le cheikh Yakoub fut blessé, tomba de cheval et fut emporté mourant par ses amis; un grand nombre d'impériaux couvrait le sol.

Le désastre de la première campagne d'Afghanistan allait sans doute se renouveler, lorsqu'une pluie torrentielle, survenue subitement, sépara les combattants. Cette résistance inattendue s'explique par une victoire que Yakoub avait remportée sur son rival. Après s'être emparé de Chams Tchak, il avait envoyé un corps des troupes intercepter les passages, tandis que lui-même s'occupait des préparatifs de guerre dans la capitale. Malgré ce nouvel avantage, il ne parvint pas à former une union solide des partis; la division se glissa même parmi ses conseillers. Un exemple raconté par Aboul Fazl peut donner une idée du désarroi qui régnait parmi les Cachmiriens¹⁾: „Haïder Tchak, un autre prétendant au trône, se trouvait dans l'armée impériale; son fils Hasan avait pris position près de Pouram Kalla et l'attendait avec anxiété. Dans l'intervalle un grand nombre de partisans lui déclarèrent que, s'il voulait fuir et se mettre à leur tête, ils se donneraient immédiatement à lui; par des présents, ils décideraient les envahisseurs à se retirer et rendraient ainsi le repos au Cachmir. Yakoub se demandait avec inquiétude ce qui résulterait de cette nouvelle scission; on lui conseilla de rendre la liberté à Chams Tchak et à Mohammed Bhat et de se fier à la sagesse de leurs conseils. Mais à peine furent-ils libres, qu'ils l'abandonnèrent et le même parti qui venait de se déclarer pour Hasan se groupa autour de Chams Tchak.

Tout en admettant que le chroniqueur de la cour ait trouvé de bon ton de mal parler des ennemis de l'empereur, et que d'ail-

1) l. c. p. 392.

leurs Aboul Fazl fût sincèrement dévoué à Akbar ; en présence de tels faits il faut bien avouer que la perfidie des chefs de ce magnifique pays ne connaissait point de bornes ; ils ne cherchaient qu'à tirer parti pour eux-mêmes des circonstances. Après ces faits, on se tint, du reste, pour averti dans le camp impérial ; les transfuges Cachmiriens furent arrêtés aussitôt et on eut l'œil sur Haïder Tchak. Qasim Khan réunit un conseil de guerre où il fit prévaloir son avis, qui était de continuer la marche en avant. Pendant qu'il était en route, une députation de Chams vint à lui pour demander la paix, sous prétexte qu'on en avait déjà référé à Charoukh Mirza ; Qasim Khan se contenta de répondre que, d'après les ordres formels d'Akbar, le pays devait être conquis en entier. C'était dire que la force des armes déciderait de la victoire et le 19 Mihr 994 (6 Juillet 1586), les soldats de Chams subirent une défaite sanglante. Une partie de l'armée impériale alla occuper Srinagar, la capitale du pays ; Qasim Khan y fit son entrée triomphale cinq jours plus tard, après avoir soumis toute la province (23 Aban = 9 Août).

Haïder Tchak parvint à s'échapper non loin de la capitale, alors que le principal corps d'armée n'en était plus éloigné que de 4 kos.

Aboul Fazl¹⁾, qui relate ces événements, insère à cet endroit une histoire de revenants qu'il dit avoir empruntée à de vieilles chroniques et suivant laquelle un Brahmine aurait prédit cette conquête 900 ans plus tôt. Il ajoute que l'accomplissement de cette prophétie causa une grande joie à l'empereur. Ceci peut nous surprendre, Akbar ayant été, sous bien des rapports, plus avancé que son époque ; mais Aboul Fazl nous fait voir à plu-

1) l. c. 394, f.

sieurs reprises que, en ce qui concernait les prédictions, Akbar était véritablement l'enfant de son siècle. C'est ainsi qu'il avait consulté les astrologues de l'Hindoustan et qu'il salua avec bonheur l'accomplissement des choses que ceux-ci prétendaient avoir lues dans les étoiles. Quoique Cachmir se trouvât assujetti pour le moment, il manquait beaucoup encore à la réalisation complète des vœux de l'empereur. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Yakoub sortit de sa retraite avec un grand nombre de partisans, fit irruption dans le pays, et toute la contrée de Tchanderkot se trouva bientôt en pleine révolte. Moubarak Cheikh Daoulat se jeta promptement au-devant de lui. Yakoub, voyant qu'il n'était pas de force à lutter avec son adversaire, résolut de tenter un coup de main sur Srinagar. Il laissa derrière lui une petite troupe qui devait surveiller Moubarak et soudain, le 8 Azar (3 Août) à minuit, il se présenta aux portes de la ville. Il y eut alors, à la porte principale, une lutte sanglante où Qasim Khan et les siens firent des prodiges de valeur; Haïder Tchak y trouva la mort.

Yakoub avait dirigé cette attaque de main de maître, car une partie de ses hommes arrivaient même en canots par la rivière, et l'on se battait ainsi de tous les côtés à la fois. Lorsque le soleil parut, il fit briller à tous les yeux la victoire des impériaux. Yakoub avait fui à Deo Badr vers la pointe du jour¹⁾.

Malgré cette défaite, il n'avait pas perdu courage. Il rassembla les débris de ses troupes et prépara une nouvelle levée de boucliers à 25 Kos environ de Srinagar. Qasim Khan se proposait de garder lui-même cette ville, mais les principaux vaisseaux de l'armée ne partageant pas son avis, il dut marcher en personne contre Yakoub. Bientôt il se vit obligé de rebrousser

1) A. F. l. c. 397.

chemin, parce que Srinagar se trouvait sérieusement menacé par Yakoub. Mirza Ali resta avec le corps d'armée de Qasim en dehors de la ville pour en surveiller les abords et soutint la première attaque de l'ennemi à 4 kos environ des remparts, près du mont Albourd.

Il fut secondé par un heureux hasard. Une partie de l'armée ennemie avait pris position dans les joncs; ceux-ci prirent feu, ce qui porta naturellement la confusion dans les rangs. Qasim sut tirer parti de cette circonstance et mit encore une fois les ennemis en déroute; cependant Yakoub parvint à s'échapper et se réfugia à Katvara. Un résultat important que valurent à l'empereur les victoires remportées par Qasim, fut la soumission de Mohammed Bhat, l'un des chefs les plus considérés de Cachmir auquel les succès continus des armes impériales ôtèrent toute envie de faire la guerre. Il passa ouvertement aux impériaux et se rendit sans retard auprès d'Akbar qui lui accorda une audience favorable le 23 Isfandarmouz (5 décembre, 1586). Les renseignements qu'il donna à l'empereur, paraissent avoir clairement démontré à celui-ci que l'incorporation complète de Cachmir à l'empire ne pouvait s'effectuer sans des efforts plus grands; du moins Aboul Fazl rapporte, au même endroit où il parle de cette audience, qu' Akbar rappela, quatre jours après, Mirza Ali Khan et le Saïyid Abdoullah qui étaient exilés dans les provinces de l'est et les envoya à Cachmir pour y réparer leurs fautes passées ¹⁾).

Dans l'intervalle, Qasim Khan était resté maître du pays; il avait fait tomber la tête de plus d'un rebelle et relégué dans le désert un grand nombre de récalcitrants. Un instant on put croire que ce régime sévère allait rendre à la nouvelle çouba

1) l. c. 401 f.

une paix dont elle était privée depuis longtemps ; mais Qasim en vint à une trop grande rigueur. Ses conseillers l'encourageant dans cette voie, il alla jusqu'à faire arrêter les chefs pour leur extorquer les sommes qu'ils avaient perçues lors de la levée de boucliers de Yakoub. Le peuple l'avait d'abord regardé comme son libérateur ; mais après ces mesures, il ne se soumit plus à sa domination qu'avec amertume. N'était-il pas de notoriété publique que l'argent prélevé une première fois, était dépensé et les vassaux n'allaient-ils pas se faire payer de nouveau pour être à même de satisfaire aux exigences de Qasim ? Dès que la température le permit, les mécontents se rassemblèrent dans le district de Kaïber, à 23 Kos environ de la capitale. Qasim marcha contre eux, mais il dut rebrousser chemin, car Yakoub sortit de sa retraite pour tenter à nouveau de se faufiler entre Qasim et la capitale. Il y eut un engagement au col de Balkh ; Qasim parvint à se frayer un passage et à rentrer dans la capitale, non sans avoir subi de grandes pertes. Le champ de bataille étant situé à 3 kos seulement de Srinagar, il fit une nouvelle sortie le lendemain et força Yakoub à se replier sur Karak. Mais là Chams Tchak opéra sa jonction avec Yakoub et, ensemble, ils reprirent l'offensive. Ils réussirent à occuper, non loin de Srinagar, une montagne qui, protégée par un lac et des marécages, formait une forteresse naturelle. De là, ils infestèrent la contrée, rôdant aux alentours dans un but de pillage. Las de guerroyer ainsi sans aucune gloire, Qasim demanda son congé à l'empereur. Akbar le lui accorda et lui permit de rentrer dans sa patrie dès que les rebelles seraient châtiés ; il donna ordre à Mirza Yousouf Khan de se rendre à Cachmir avec d'autres guerriers de mérite. Mohammed Bhat fut adjoint à cette armée et trouva occasion de se distinguer en empêchant les Cachmiriens d'exécuter le plan qu'ils avaient formé

de défendre les défilés contre les impériaux. L'armée pénétra dans le pays sans grandes difficultés; aussitôt Yakoub se hâta de gagner Katvara et Chams les montagnes de Karah. Yousouf par contre, se transporta à Srinagar et après avoir remis à Qasim l'autorisation de retourner à la cour, il entreprit avec ardeur de gagner le cœur des populations.

Moubarak Khan, Djelal-Khan et le Saïyid Daoulat, assaillirent Chams avec une telle violence, qu'il fut complètement écrasé, se soumit et partit pour se présenter à la cour.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE EXPÉDITION D'AKBAR à CACHMIR.

Tandis que ces combats se livraient à Cachmir, Akbar n'avait pas perdu de vue les Afghans, ni détourné son attention de l'administration de l'empire et de la politique du Touran. Il établit une séparation plus rigoureuse entre le divan et la charge de bakhchi, de sorte que les employés des finances furent soumis à un contrôle plus sévère, tout en ayant la tâche plus facile.

De plus Akbar se mêla indirectement aux affaires du Touran, en prêtant appui au fugitif du Badakhchan. Nous avons suivi plus haut les destinées des deux Mirzas du Badakhchan; nous savons que Mirza Charoukh était entré au service d'Akbar, tandis que Mirza Soulaïman n'avait pas quitté Laghman. Ce dernier n'avait montré, jusqu'à ce moment, aucune sympathie pour son impérial parent; mais lorsqu'il vit avec quelle fierté Akbar traitait Abdoullah Khan, il exprima un vif désir d'être reçu à la cour. Akbar n'avait pas la moindre envie de disputer au souverain des Ousbeks la possession de Badakhchan.

Mais la réception de l'héritier légitime de ce pays qui, jusqu' alors, s'était tenu à proximité de la frontière, inactif, mais plein de ressentiment, n'était-elle pas une nouvelle menace dans les circonstances d'alors? Aux premiers jours de Mihr, donc peu après le 7 Juin 1586, Mirza Soulaïman arriva à Câboul et pria le gouverneur Kounvar Man Singh de le conduire auprès de l'empereur. La forme sous laquelle cette demande fut présentée et la réponse favorable qu'elle obtint, nous prouvent qu'il ne s'agissait pas d'une simple visite. Kounvar résolut d'accompagner lui-même le roi exilé du Badakhchan et remit le pouvoir entre les mains de Chamsouddin pour le temps que durerait son absence.

A Boulagh, près de Djelalabad, Man Singh fut pris d'une fièvre ardente qui le retint au lit durant six semaines. A peine les Afghans eurent-ils vent du mauvais état de santé de ce guerrier redouté, que ces turbulents montagnards s'agitèrent de nouveau. Les Oulous de Mohmand, les Ghorikhel de Peschaver et les Yousafzaïs se soulevèrent comme un seul homme; entassant pierre sur pierre, ils rendirent impraticable le col de Khaïber, où l'on venait de se frayer une route avec tant de peine; ils occupèrent la contrée du Tirah, district du Kohistan, montagneux, long de 32 Kos et large de 12 Kos, borné à l'est par Peschaver, à l'ouest par Maïdan, par Mazou au nord, et barricadèrent l'entrée de tous les défilés. Même les Tadjiks, cette couche inférieure mais active de la population des montagnes de l'Afghanistan, s'ébranlèrent, car le fils du dangereux sectaire Bayazid Ançari, Djelala, ci-dessus mentionné, avait reparu soudain et s'était mis à leur tête. Dès que Kounvar fut rétabli, il interrompit son voyage et laissant Mir Cherif Amouli à Boulagh avec le Mirza, il marcha sur Tirah avec 3000 guerriers d'élite, en passant par Marvan.

Après de nombreuses escarmouches, dans des passages encombrés de neige et si resserrés qu'on ne pouvait même pas y faire usage des frondes et des flèches, Man Singh parvint à un terrain libre où il battit l'ennemi, quoique ses hommes de confiance lui eussent déconseillé la lutte. Le soir de cette journée victorieuse, les impériaux vinrent à Ali-Mesdjid pour chercher de l'eau. Mohammed Qouli Beg conduisit l'arrière-garde avec tant d'audace, que les Afghans de Djelala qui s'étaient massés pour tenter une attaque le soir-même, remirent l'entreprise au lendemain matin. Mais les Tadjiks, qui avaient pris part à l'insurrection, battirent en retraite devant les troupes du radja Bhagyan Das, ce qui, pour cette fois, mit fin au soulèvement.

Kounvar Man Singh et les tribus Radjpoutes qui le suivaient, ayant opprimé outre mesure les habitants du Caboulistan, il fut rappelé, l'année suivante, dans les provinces de l'est. Zaïn Khan Koka, qui lui succéda dans le gouvernement de la province, la fit entourer d'une ceinture de forts qui dominaient le pays. Ces forteresses brisèrent jusqu'à un certain point la résistance des remuantes tribus montagnardes, qui commencèrent alors à se soumettre.

Sur ces entrefaites Mirza Soulaïman avait continué sa route et le 14 Isfandarmouz (29 Novembre 1586) obtint d'Akbar une audience solennelle.

Le commencement de l'année 995 trouva Akbar dans une situation favorable et cela d'autant plus que les nouvelles de Cachmir étaient très bonnes. L'empereur eut donc tout loisir de célébrer dans la maison du Khan i Azam, Mirza-Koka le mariage de son fils Mourad, âgé de 17 ans (25 Ardibihicht- 25 février 1587). La satisfaction de l'empereur s'accrut encore par la nouvelle d'une victoire, remportée par Abdoul Matlab sur les Afghans le 20 janvier.

Malheureusement Djalala avait trouvé un refuge dans les montagnes. Il s'en fallut de bien peu qu' Akbar n'eût à déplorer une perte très sensible dans la personne du grand radja Todar Mal, auquel un ennemi privé en voulait à mort ; mais la Providence le préserva du poignard de l'assassin, qui n'échappa pas au châtiment mérité. La mort enleva Vizir Khan à Bihar et, fidèle à sa politique dont le but était de faire des amis de ses anciens ennemis, Akbar accorda le poste devenu vacant à Yousof, le roi captif de Cachmir.

Tandis que la petite guerre contre le prétendant Mouzaffer continuait dans la presqu'île de Katch et que l'assujettissement des montagnards Afghans avançait d'une manière satisfaisante pendant l'année 996, Qasim-Khan était arrivé du Cachmir à la cour et avait fait son rapport à Akbar. Soit que les renseignements donnés par lui aient amené l'empereur à prendre une détermination ou que celle-ci n'ait été que l'accomplissement d'un ancien désir ; toujours est-il qu' Akbar fit, dès le commencement de l'année suivante, des préparatifs pour aller lui-même prendre possession du Cachmir. Ce projet fut mis à exécution le 9 Khourdad 997 (= 26 janvier 1588) alors que, suivi de peu de troupes seulement, l'empereur franchit le col de Bhimbar. Mais, tout en se dirigeant vers le nord, il songeait déjà à conquérir le sud. C'est précisément du col de Bhimbar qu'il dépêcha Bourhanoul Moulk vers le Dekhan, en donnant ordre au Khan i Azam, gouverneur du Malva et au radja Ali-Khan (de Khandesh) de le seconder de toutes leurs forces.

On ne saurait imaginer un terrain plus beau et plus propre à la marche triomphale entreprise par Akbar, que celui du Cachmir. De tout temps cette magnifique contrée a eu la renommée d'être un vrai paradis terrestre. Les poètes anciens et modernes, ceux de l'orient comme ceux de l'occident, ont à

l'envi célébré Cachmir. On dit de la plaine de Dimichq : „Voir Damas et puis mourir !” Or cette parole peut s'appliquer au Cachmir avec non moins de raison ; quiconque a foulé du pied cette terre merveilleuse est comme dans l'enchantement et il est impossible à qui l'a vue une fois de l'oublier jamais ! Ce pays enchanteur est formé par une de ces hautes vallées grandioses telles que l'Himalaya, cette chaîne de monts-géants, peut seul en offrir. Environnée de cimes alpestres recouvertes de neige qui, dans l'azur du ciel, scintillent comme un diadème de pierres précieuses, cette vallée a une longueur d'environ 160 milles d'Angleterre ; sa largeur varie entre 60 et 90 milles, les vastes et nombreuses vallées attenantes non comprises. Dans sa longueur elle est arrosée de Verinag jusqu' à Baramoula par les eaux abondantes du Djilam, dont le cours sinueux est, à certains endroits, aussi large que le Tigre près de Mossoul et présente une voie navigable commode et fréquemment suivie. Les prairies qui bordent les rives sont recouvertes la plus grande partie de l'année, d'une verdure luxuriante. Les champs de riz et de safran sont d'un excellent rapport, ainsi que les célèbres jardins flottants, que portent les lacs et les canaux. Situé à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer et exposé pourtant au soleil de l'Inde, le pays de Cachmir se compose de deux zones très différentes bien que limitrophes. Quelle émotion dut éprouver Akbar, lui dont l'âme s'ouvrait si aisément à tout ce qui était beau, lorsque, le 13 Amerdad 997 (30 Mars 1588), il franchit le seuil du jardin que Mirza-Haïder avait créé près de Soufa et qu'il en gravit le point culminant pour embrasser d'un coup d'œil son nouveau domaine. On comprend pourquoi ce jour-là il envoya un poète à la capitale et Mirza Cherif chargé d'une énorme somme d'argent pour les serviteurs fidèles et pour l'armée 1).

1) Aboul Fazl, l. c. 417.

C'est ainsi que l'aspect de ce jardin fit naître en lui des pensées vraiment dignes d'un empereur. Du reste, les jardins de Caboul sont, aujourd'hui encore, une des merveilles du monde. Les pêches et les abricots, les cerises, les prunes, les citrons, les figues et les melons y étalent leur luxe exubérant. À côté de l'amande, mûrit la noisette du nord. La grosseur du coing est devenue proverbiale; la succulente grenade rappelle, par sa grosseur, ces vers de Hafiz, où il compare son fruit préféré aux joues roses d'une belle jeune fille. La grenade désaltère le voyageur fatigué, mais tandis qu'il en jouit avec reconnaissance, il n'oublie pas combien a été belle la fleur qui a produit le fruit, cette fleur aux formes délicates, aux couleurs éclatantes, „l'*Anar*” que l'Orient considère avec raison comme le symbole de l'amour. Si le palmier fait défaut à Cachmir, le peuplier par contre et le cyprès dressent dans l'air limpide leurs cimes majestueuses. Les plus beaux tilleuls, hêtres, chênes et marronniers que peut offrir l'Europe, sont éclipsés par la grandeur imposante et la forme gracieuse du platane de Cachmir. Les versants des montagnes environnantes sont couverts de vastes forêts de „*deodarons*” ces arbres élégants que l'on peut appeler les cèdres de l'Himalaya. Ça et là le tapis de verdure est coupé par le bleu sombre des lacs alpestres, tandis que des villes et de nombreux villages animent le paysage. En se représentant vivement ce beau site tel qu'il resplendit dans l'indescriptible richesse de couleurs et dans l'intensité de lumière de ce soleil indien, que les nuages ne sauraient voiler longtemps, on aura une idée de la joie avec laquelle l'empereur Akbar traversa sa nouvelle province. N'avait-il pas le sentiment qu'il apportait à ce beau pays ce qui lui manquait depuis des siècles: la paix intérieure? C'est sur ces versants boisés que Yakoub se tenait caché, tremblant

d'être livré par les chefs ¹⁾. Il reconnut enfin que l'unique moyen de salut était de se soumettre en faisant appel à la magnanimité d'Akbar. Il se hâta d'adresser à l'empereur une lettre pleine d'humilité. C'est Aboul Fazl qui était chargé de la correspondance diplomatique et il existe encore de nombreux écrits dus à sa plume. Akbar lui-même ne sachant pas lire, il est plus que probable qu'Aboul Fazl avait aussi entre les mains les notes diplomatiques et qu'il était chef du secrétariat de l'armée en campagne, comme il l'était des archives de l'empire. Toutes les fois donc que l'Akbar-nameh passe directement de l'exposition à la citation, on peut être certain qu'Aboul-Fazl transcrit les passages des manuscrits originaux, comme c'est le cas pour les lignes suivantes: „Ce qui est fait est fait, disait Yakoub, mais „que la chaussure de sa Majesté me soit envoyée, je la poserai „sur ma tête et je viendrai ensuite moi-même me prosterner devant le trône de sainteté.” Cette grâce lui fut accordée le 18 Amerdad 997 (= Avril 1588).

L'empereur ne passa pas dans son nouvel état, sans y laisser des traces de son génie; pendant son bref séjour, il déploya une très grande activité. Il fit nettoyer les canaux d'irrigation, afin d'accroître la fertilité des terres, et planter des vergers en maint endroit. C'est à lui qu'on est redevable de ces allées de peupliers qui à l'heure présente s'élèvent comme de hautes tours, ainsi que de ces groupes de gigantesques platanes sous lesquels le voyageur se repose encore aux alentours de Islamabad et de Srinagar; leur épais feuillage et la fraîcheur bienfaisante de leur ombre doivent le faire songer au goût exquis et à la noblesse de sentiments, qui distinguaient l'empereur Akbar.

Mais le grand monarque laissa à la belle vallée de Cachmir

1) Aboul Fazl l. c. p. 417 ff.

d'autres monuments encore. Il fit couronner le rocher de Harri-Parbit, dont le pic se dresse au nord-est de Srinagar, par la forteresse de Kohimaran, dont le superbe mur d'enceinte présente, jusqu'à ce jour, un point remarquable dans le pittoresque paysage. Comme Allahabad, au confluent du Gange et de la Djamna, comme Atak sur l'Indus, cette citadelle, par son aspect imposant devait apprendre aux gens du pays qui était désormais leur maître. Elle ne fut terminée qu'en 1597. Sa construction ne doit guère avoir coûté moins de 110.000 liv. st. ¹⁾. Le nouveau palais d'Akbar, par contre, pour lequel il dépensa environ 34.000 liv., a disparu sans laisser aucune trace. Sans doute il n'était construit que légèrement et en bois, suivant la coutume du pays; il se pourrait donc bien qu'il fût devenu la proie d'un incendie, chose fréquente là bas.

L'empereur prolongea son séjour jusqu'à l'entrée de la saison des pluies; il prit alors le chemin du retour et se rendit à Atak, en traversant Baramada et le col de Pakhali. Le prince Mourad avait reçu ordre de le rejoindre depuis Rohtas, afin de l'accompagner à Caboul. Heureux et fier d'avoir contribué par l'affermissement de sa puissance au bien de ses sujets, il aurait pu goûter pendant ces mois une joie pure et sans mélange, si quelques coups inattendus n'étaient venus le frapper et lui causer bien des heures de tristesse.

Pendant qu'il était encore dans le Cachmir, la mort lui ravit un de ses plus fidèles amis, l'émir Fathoullah de Chiraz, qui fut chanté par Cheik Fazi dans une élégie pleine de sentiment ²⁾. Adel-Chah de Bichapour avait déterminé l'émir Fathoullah à quitter Chiraz sa patrie, pour venir au Dekhan. Après sa mort, le célèbre savant, sur le chiisme duquel Badaoni ne manqua pas

1) Newall in Journal of R. A. Society for 1854 p. 433.

2) Nizamouddin-Ahmed I. c. 475.

de faire les remarques les plus malveillantes ¹⁾, se rendit auprès de l'empereur Akbar qui lui conféra aussitôt (991) la dignité de çadr, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort. Sa vaste érudition lui assurait la faveur de l'empereur. Quoi qu'Abul Fazl ait eu coutume de dire de lui qu'il eût été capable de reconstituer tous les livres de l'antiquité, s'ils s'étaient perdus, on aurait tort cependant de se le représenter, comme un savant de cabinet. L'auteur du *Mirat-ou-alam* raconte que l'émir Fathoullah était un chasseur, tout aussi infatigable qu'Akbar; la poire à poudre à la ceinture, le fusil à la main, il errait à travers les forêts en compagnie de l'empereur et se signalait par des exploits que Roustam lui-même n'aurait pas accomplis. Célèbre théologien et philosophe, il n'était pas moins illustre philologue; il faisait partie des savants chargés de traduire, pour la bibliothèque impériale, en néo-persan les ouvrages de langues étrangères, particulièrement du sanscrit.

Aboul-Fath, un autre ami intime d'Akbar, mourut également au moment où l'empereur revenait du Cachmir, le 1 Cherivar 997 (= 1589, 13 Avril); il fut enterré près de Hasan-Abdal, sur la route militaire entre Raval-Pindi et l'Indus.

Hakim Aboul Fath nous est connu par sa malheureuse campagne dans le Badchaour. Malgré ses revers, il avait exercé une grande influence sur l'empereur. Il était parvenu aux honneurs tout comme ses deux frères dont l'un, Hakim Nourouddin était poète, tandis que l'autre, Hakim Houmam avait été envoyé en ambassade auprès d'Abdallah Khan. Aboul-Fath ayant été du nombre des dix-huit disciples familiers qui avaient adopté la nouvelle religion d'Akbar; ce dernier, en sa qualité de grand-prêtre, pria sur la tombe à peine fermée

1) Blochman l. c. p. 199.

pour l'âme du défunt et lui chanta une touchante complainte.

Vers la fin du mois de Mibr, l'empereur arriva à Caboul sans autre incident; là il reçut son envoyé Hakim Houmam, qui amenait de la part d'Abdoudah Khan, un ambassadeur nommé Ahmed-Ali-Atabek.

Il est à regretter qu' Aboul Fazl ¹⁾ ne rapporte rien de précis sur les réponses que donnait Abdoullah. Il dit seulement que le prince Ousbek s'était rapproché de Haïri (Hérat?) et du Khorasan et avait fait transmettre à Akbar l'assurance de son respect. Mais sous ces dehors devait se cacher une politique secrète; un récit intercalé par Aboul Fazl dans sa chronique de la cour entre le 11 et le 12 Azar 1589 (23—24, juillet ²⁾), en donne la presque certitude.

Akbar avait commencé la retraite tout en déplorant un autre grand malheur, la perte de l'éminent radja Todar Mal, le plus brillant homme d'Etat que vit l'Inde à côté de son monarque plus grand encore, (289) quand vint à lui une députation du Badakhan, déléguée par un certain Mohammed Zaman, le faux Waldemar de l'orient. Lorsqu' Abdoullah Khan occupa Kolab une première fois, un fils de Charouz Mirza était tombé en son pouvoir et il l'avait fait emprisonner. Inopinément surgit alors un imposteur qui se faisait passer pour le Mohammed Zamau perdu; il racontait qu'un gentilliomme était parvenu à substituer entre les mains du cruel Ousbek un autre enfant pour le sauver lui-même. La fable trouva du crédit et le prétendant, des partisans qui chassèrent les Ousbeks de Kolab. Le faux Mohammed Zaman adressa alors à l'empereur une députation qui lui demanda son appui et exprima l'espoir d'être ensuite à même de tenir tête aux Touraniens.

1) l. c 421.

2) l. c. 423.

Tout en n'ignorant pas qu'il avait affaire à un fourbê, l'empereur donna une réponse encourageante, mais il refusa toute intervention active en raison des conventions et de l'amitié qui existaient entre lui et le monarque de Touran.

Cette anecdote prouve qu' Akbar savait fort bien que l'unique moyen de tenir en échec un adversaire aussi dangereux qu' Abdoullah Khan, était de se maintenir sur un pied de guerre permanent et d'entretenir secrètement les ferments de révolte.

La charge de cette politique de paix armée pesait maintenant tout entière sur l'empereur, car les deux plus puissants soutiens de l'empire, les radjas Bir-Bar et Todar Mal venaient d'achever leur glorieuse carrière.

Baghvan Das, prince régnant d'Amber, issu de la fière lignée des radjpoutes de Katchvaha, fut le premier membre de la noblesse hindoue qui surmonta les préjugés nationaux, en unissant sa sœur au jeune empereur, en 1561.

Nous savons avec quelle fidélité il était attaché à son empereur et avec quelle bravoure il se battit pour lui contre ses propres compactriotes à la mémorable bataille de Sarual. Il accompagna à sa dernière demeure son ami le Radja Todar Mal. Le 2 Azar 998¹⁾ (5 Juin 1590), quelques jours après avoir contemplé la flamme qui dévorait le cadavre du grand ministre, il s'endormit, lui aussi, du sommeil éternel.

Mais sa perte était moins sensible à l'empereur que celle de Todar Mal; avec ce dernier, le plus éminent homme d'Etat de l'Inde était descendu dans la tombe. Nous aurons occasion de reparler ailleurs de ses mérites. Akbar avait marché sur le Cachmir en joyeux vainqueur; il revint à Lahore le 2 Farvardin 999 (31 Octobre 1590) en deuil et le cœur gros de soucis.

1) A. F. I. c. 422.

CHAPITRE IX.

SECONDE CAMPAGNE D'AKBAR AU CACHMIR.

Lahore était devenue la nouvelle résidence d'Akbar, depuis que l'attitude menaçante d'Abdollah Khan l'avait forcé de transférer l'axe du pouvoir dans la partie nord-ouest de l'empire. Cependant on se battait sur toutes les frontières L'Orissa, situé bien loin à l'est, se soumit en 1591 et le Sind fut aussi conquis. La puissance du padichah croissait et, comme un gros nuage, s'amoncelait à l'horizon du Dekhan. Déjà quelques éclairs avaient sillonné cette nue, bien que, jusqu'à ce moment, c'est-à-dire en l'an 1000 de l'hégire, Akbar n'eût pas encore fait appel à toutes les forces dont il disposait pour conquérir ce pays. Quant à la petite guerre contre Mouzaffer le prétendant du Goudjrat, elle fut poursuivie avec énergie et menée à bonne fin. Akbar lui-même en donnera plus loin les détails dans une lettre remarquable adressée à Abdollah, lettre qui résume en quelques fières paroles les résultats obtenus par la politique impériale dans le nord-ouest.

Animé par le succès constant de toutes ses entreprises, Akbar voulut s'accorder la jouissance d'un second voyage dans la plus belle de ses provinces. Aussitôt après les pluies, il se mit en route pour le Cachmir accompagné seulement de ses femmes. Mais comme tous les chemins étaient encore pleins d'eau, il laissa les femmes en arrière sous la garde de son fils Selim, afin de pouvoir continuer lui-même plus rapidement son voyage à dos d'éléphant. Peut-être avait-il encore un autre motif pour tant se hâter. De nouveaux troubles avaient éclaté au Cachmir, d'une façon inattendue. Le 28 Amerdad an 1000 ¹⁾ = (12 Mars

1) A. F. l. c. p. 459.

1592) Housaïn Bey, un des commandants de l'armée impériale, se vit tout à coup assailli et repoussé par Davich-Ali, Adel-Bey, le Turcoman, et quelques autres gentilshommes qui proclamèrent roi Yadgar, le neveu du Mirza Yousouf. Razi Bey avait été tué, Housaïn Bey était en fuite et les Cachmiriens se rassemblaient par troupes innombrables : ces nouvelles alarmantes étant parvenues à Akbar, il réunit des hommes en toute hâte et traversa le 10 Cheriyar (24 Mars), l'impétueuse rivière Tchenab. En même temps des messagers volaient chez Dzaïn Khan, pour lui donner ordre d'avancer promptement de Svad sur Cachmir ; d'autres courriers parcouraient la pentapotamie, enjoignant aux seigneurs d'appeler aux armes tous leurs vassaux. Déjà cinq jours auparavant un détachement s'était mis en campagne pour prendre la revanche sur l'ennemi avant la chute des neiges ; Mirza Yousouf fut confié à Aboul Fazl et détenu par lui, puis rendu à la liberté lorsque sa famille, qui s'était enfuie de Cachmir, vint au quartier général. Peu de temps après, la tête de Yadgar y fut apportée. Déjà il avait fait frapper des monnaies à son effigie et distribué honneurs et dignités. Il avait bataillé deux jours dans la montagne avec le Cheikh Farid ; le troisième, il dut reculer. Lorsque les impériaux parvinrent aux environs de Mihrpour le 2 Mirh (26 Avril), ils trouverent au bord du chemin un corps sans tête. On l'examina avec attention et l'on en vint à penser que ce cadavre ne pouvait être que celui de Yadgar. En effet, deux de ses partisans l'avaient assassiné pour envoyer sa tête à l'empereur.

La campagne entière n'avait duré que cinquante deux jours et lorsqu'Akbar put se reposer dans les jardins de Cachmir, dont le feuillage commençait à prendre les teintes variées de l'automne, il reçut l'annonce de nombreuses victoires remportées sur tous les points de l'empire : Yadgar était mort ; le Cachmir

reconquis; le souverain de Djalta vaincu; le Sevistan et Sammat, assujettis.

Akbar renvoya sa suite sous les ordres du prince Danial; lui-même traversa la montagne où déjà il était tombé de la neige, si bien qu'il arriva à son cheval de glisser. Le 23 Mihr 1000 (5 Mai 1592), il atteignit Srinagar, il installa aussitôt de nouveaux fonctionnaires et des commandants de bonne réputation; quant aux mécontents, il sut les gagner par des libéralités. On se fera une idée de la façon dont Akbar entendait la générosité, en se rappelant qu'à l'occasion d'une fête donnée par lui le 2 Aban (15 Mai), Aboul-Fazl distribua, à lui seul, des aumônes à 14000 sollicitateurs. Akbar fit aussi, en canot, une tournée de sept jours pour visiter les champs de safran qui, suivant les rapports d'Aboul Fazl ¹⁾ surpassent tout au monde en fécondité et en richesse, et dont les brillantes couleurs rappellent celles des bouquets de nénufars.

Le 12 Mihr, les Hindous célébrèrent la fête de Divali. „C'était „une antique fête nationale, consacrée à l'adoration de la vache „(ils considèrent en effet la vénération de la vache comme un „culte rendu à Dieu). C'est une coutume très populaire d'en „guirlander quelques vaches et de les offrir à sa Majesté en ce „jour.” ²⁾ Les bords du lac près de Srinagar étaient brillamment illuminés, car l'empereur s'efforçait de donner à cette solennité hindoue, le caractère d'une fête de réconciliation entre lui et le pays. Il prit lui-même la fille de Cham Tchak dans son harem et maria les filles de Moubarak Khan et de Housaïn Tchak à son fils le sultan Selim. En même temps on célébra quelques autres mariages qui visaient au même but politique.

Akbar aurait désiré passer l'hiver à Cachmir, mais alors il

1) l. c. 465.

2) Ain 81 dans Blochmann l. c. 216.

eût été forcé de se séparer de sa suite; car seigneurs et vassaux se plaignaient de la cherté des vivres, fait qui pourrait sembler incroyable dans un pays aussi riche, si Aboul Fazl n'en faisait mention lui-même. Il indique de plus, un autre motif très plausible, à savoir que les hommes habitués à la chaleur de l'Hindoustan, n'auraient pas supporté les froids intenses de l'hiver à Cachmir. Une volonté et une constitution telles que celles de l'empereur étaient capables il est vrai, de tout supporter; ainsi, un jour qu'à la suite d'une chute de cheval il s'était fait un trou dans la tête, il se retrouva, après peu de jours, en état de remonter sur un éléphant; sa monture ayant été attaquée par un éléphant devenu furieux, Akbar est précipité sur les pierres avec plus de violence que la première fois et se fit une blessure plus profonde encore, au bout de quelques jours l'empereur remonta en selle, au dire d'Aboul Fazl. Charles XII, doué d'un corps tout aussi robuste, était loin d'avoir la bienveillance d'Akbar. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de changer ses plans par égard pour son entourage, comme le fit Akbar le 20 Abau (24 Mai).

Le voyage en canot suivait son cours. Akbar visita en passant la merveilleuse tour du lac Dzaïnlinka. Nizamouddin-Ahmed, un des compagnons de l'empereur que depuis longtemps nous avons perdu de vue, parce qu'il s'était occupé de la petite guerre du Goudjrat, décrit le trajet. "Voici ce qu'il dit de l'endroit surnommé: „Le fleuve Bihat (Djilam) coule à travers ce lac dont „l'eau est profonde et limpide. Le sultan Dzaïnoulabidin y fit „construire, à un *djarib* du rivage, une digue de pierres sur „montée d'une construction très élevée. L'Inde ne possède rien „qui soit comparable à ce lac et à cet édifice. Après avoir examini la construction, l'empereur se rendit à Baramoula, où il „débarqua pour gagner Pakhali, par voie de terre. Lorsqu'il at-

„teignit ce lieu, la pluie et la neige se mirent à tomber avec violence. De là il se dirigea à marches forcées sur Rohtas. Nous avons ordre, moi qui écris ces lignes et quelques autres, de suivre lentement avec les dames du harem. Rappelons encore une remarque curieuse d'Akbar au sortir de Cachmir: „Voilà quarante ans, dit-il, que je n'ai vu de neige et voici à mes côtés un grand nombre d'hommes nés et élevés dans l'Inde qui n'ont jamais eu occasion d'en voir. Si nous étions surpris près du Pakhali, par une bourrasque de neige, je considérerais cette circonstance comme une faveur de la Providence.” Et ce souhait de sa Majesté devait se réaliser !

Mais l'auteur du Tabakat-i-Akbari ¹⁾ oublie de dire si les gentilshommes hindous regardèrent, eux aussi, comme un gracieux don du ciel la neige accompagnée de rafales qui vint fondre sur eux, tandis qu'ils avançaient tout grelottants dans le rude défilé.

Akbar accomplit en peu de temps cette dernière étape de son retour qui avait réveillé en lui ces vieux souvenirs et reprit sa résidence à Lahore. Les jours suivants, Kokaltach, devenu maître de Djounagarh, fit les plus sérieux efforts pour s'emparer du prétendant du Goudjrat ²⁾. Car tant que Mouzaffer III était libre, il faisait durer la petite guerre qu'il dirigeait maintenant depuis Douarka, un antique sanctuaire hindou. Naourang Khan et quelques autres vassaux, laissant les bagages en arrière fondirent à l'improviste sur Douarka et s'en emparèrent.

Mouzaffer avait divisé ses hommes en deux corps, le premier fut attaqué par un lieutenant impérial ³⁾; Naourang Khan

1) Tabakat-i-Akbari, chez Elliot V. 465.

2) Aboul-Fazl; Ouvr. cité 467 f.

3) Aboul Fazl le nomme Nizamouddin Ahmed ; mais c'est une erreur manifeste, car celui-ci ramenait à ce moment-là les dames d'Akbar dans leur demeure.

chargea le second, à la tête duquel combattait le prétendant lui-même. Après une lutte acharnée, ce dernier fut battu. Il fit transporter sa famille sur une île voisine, qu'il avait fait fortifier. Déjà il s'apprêtait à s'embarquer lui-même, lorsque les impériaux l'atteignirent. Résolu, il se retourna et s'engagea dans une mêlée terrible dont l'issue n'amena pas le résultat qu'on avait souhaité. La victoire était remportée, le prétendant avait reçu quelques blessures; mais Mouzaffer était parvenu à s'échapper.

Le 26 Atan 1000 (7 Juin 1592) le Khan-i-Azam se dirigea en personne sur Amroy pour exercer de là une pression sur les petits princes du Kathivar et de Katch, qui soutenaient le prétendant. Le prince de Katch, justement effrayé par cette mesure, envoya son plus jeune fils en ôtage au général de l'armée impériale. Mais celui-ci ne voulut pas être payé de belles paroles; il déclara péremptoirement que, si le prince souhaitait la paix, il aurait à livrer Mouzaffer. Le prince répondit qu'il donnerait suite à cet ordre, si on lui restituait la ville de Mora qu'on lui avait prise. Cette condition fut acceptée et le dernier roi du Goudjrat fut remis entre les mains du Khan-i-Azam. A partir de ce moment la puissance d'Akbar était consolidée de toutes parts et le monarque du Touran ne pouvait plus songer à s'immiscer dans les affaires de l'Inde. Il dut même s'estimer heureux de ce qu'Akbar ne faisait pas cause commune avec le Chah Abbas de Perse, l'un des princes les plus puissants qu'ait vus ce pays, pour marcher contre le Touran.

Il chercha désormais à vivre en bonne intelligence avec Akbar; le maître de l'Inde de son côté désirait aussi voir l'équilibre maintenu entre les puissances du nord-ouest. Toutefois lorsque le fils d'Abdoullah Khan demanda en mariage une des filles de l'empereur, celui-ci lui fit adresser par Aboul Fazl une lettre

d'une politesse, entremêlée d'amertume, dans laquelle cette demande était traitée d'impertinence. L'empereur disait qu'il n'avait pu prendre connaissance du message, vu que le messenger avait disparu dans l'eau ; c'était là le terme poli pour faire allusion à cet usage que pratiquaient les grands seigneurs orientaux de jeter à l'eau les porteurs de nouvelles désagréables. Ils pensaient devoir cela à leur dignité.

Cependant il n'était pas de rigueur que les ordres pour ce genre d'exécutions émanassent directement du monarque. Il fallait que le souverain pût se retrancher, à la façon des diplomates, derrière le prétexte habile de l'ignorance. Peut-être ne savait-il pas en réalité qu'il se commît des actes semblables. On n'en a fait un reproche à Akbar ni au Touran, ni dans l'Hindoustan et il serait faux de juger un souverain indien du seizième siècle selon le droit des gens du XIX^e siècle.

La même lettre d'Akbar mentionne le suicide de Mouzaffer. Le suicide officiel est également une antique coutume orientale et il y a quelques années à peine nous avons entendu parler en Europe des ciseaux d'Abdoul-Aziz.

Aboul Fazl donne, sur la mort du prétendant, les mêmes renseignements que nous lisons dans la missive d'Akbar à Abdoullak-Khan ¹⁾; mais il a la loyauté d'ajouter : „Ou c'est bien „de la sorte que la chose s'est passée, ou le Khan-i-Azam a pris „sous sa propre responsabilité de l'(Mouzaffer) exterminer sans „ordre de l'empereur, sachant bien que si Mouzaffer était conduit en présence du souverain, celui-ci aurait pu dans sa trop „grande mansuétude refuser l'ordre d'exécution.”

Cet exemple démontre que les peines de cette nature pouvaient être appliquées à l'insu d'Akbar. Si Aboul Fazl songe

1) l. c. 468 fr.

à la clémence d'Akbar, ce n'est pas tout à fait sans raison, car l'empereur était légitimiste de la plus belle eau. Pour justifier toutes ses conquêtes il savait produire des titres pris dans l'histoire des conquérants ses ancêtres. C'est pour ce motif qu'il était forcé de tenir compte du droit héréditaire de Mouzaffer; tout au moins il ne pouvait le traiter comme un simple rebelle. Et combien d'agitateurs vulgaires Akbar n'a-t-il pas graciés! Mais si un des adversaires quelconque de l'empereur méritait la mort, c'était bien Mouzaffer; car le meurtre de Qoutboudin avait été une trahison qui le fait paraître digne d'une telle fin.

Akbar avait donc pacifié l'immense empire de l'Inde, autant que le permettait le degré de civilisation dans une population aussi mêlée. Si l'opposition de quelque chef provoquait parfois encore un soulèvement dans une contrée éloignée, c'est que la chose était inévitable et la paix générale de l'empire n'en souffrait guère. Akbar s'appliqua désormais à mettre en pratique avec fermeté et discernement les réformes salutaires qu'il avait projetées. C'est à ce moment-là qu'il eut des rapports avec les missionnaires chrétiens à Lahore. En 1593, fut proclamé l'édit de tolérance absolue qui assurait la liberté de conscience à tous les Etats de l'empire.

Akbar lui-même résuma, dans une lettre adressée à Abdoulah, en 1595, tous les faits remarquables de la dernière partie de cette période. On y trouve un admirable coup d'œil d'ensemble sur la situation. Elle est rédigée par Aboul Fazl; la traduction manuscrite que nous en possédons, jette une si intéressante lumière sur les relations diplomatiques d'Akbar, que nous ne résistons pas au désir d'en reproduire une partie littéralement.

„Dieu soit loué de tout ce qu'Il m'a accordé depuis le moment où je suis monté sur le trône de la monarchie jusqu'à ce jour,

„c'est-à-dire la 10^e année de la deuxième époque, jour qui resplendit de bonheur comme les rayons dorés du soleil levant
 „et dont la majesté naissante ressemble au premier sourire du printemps. Grâce à Lui chacune des résolutions que j'ai prises, était fondée sur la justice et témoignait de mon désir de me rapprocher de la divinité. Peu soucieux de mes intérêts personnels, je n'ai eu d'autre but que l'union fraternelle de tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Par la bénédiction de ce Créateur plein de bonté, le vaste empire de l'Hindoustan, partagé autrefois entre plusieurs souverains augustes, est venu ajouter à l'étendue de nos possessions et agrandir le domaine de notre pouvoir. Que de tribus disséminées sur les montagnes escarpées, dans les châteaux forts et d'autres points inaccessibles, que l'orgueil et un esprit réfractaire au joug de l'obéissance avaient poussées dans la voie de l'opposition, suivent maintenant les sages conseils de la raison et se résignent sans peine à la soumission ! Oui, les races les plus opposées de mœurs et de coutumes ont déjà établi entre elles des relations officielles. Celui qui a suivi d'une oreille attentive l'énumération de faits aussi réjouissants qui sont le fruit de la probité et d'une volonté loyale, bénira Dieu pour ce qui n'est qu'une minime partie de ses grâces ; il se joindra à nous pour louer le Créateur et répandre l'allégresse dans l'assemblée solennelle de tous ceux qu'animent de pareils sentiments !

„Dans le miroir de votre cœur où viennent se refléter les rayons divins, il n'est pas resté caché qu'au temps où la noble escorte (c.-à-d. l'armée d'Akbar) pénétra dans les royaumes du Pendjab, notre dessein secret était l'assujettissement de la belle province de Cachmir ; quoique primitivement nous n'ayons eu d'autre intention que de faire des excursions et de chasser dans ces contrées. Cachmir est un pays qui n'a pas son

„pareil, tant sous le rapport de ses forteresses, que pour son
 „approvisionnement; rien n'en approche et ceux qui l'ont vu,
 „auraient peine à trouver une image qui pût donner une idée de
 „son charme et de ses agréments. Le pied d'un monarque con-
 „temporain ne l'avait jamais foulé, car le bruit de l'injustice
 „des souverains de ces contrées, ne cessait de parvenir à nos
 „oreilles augustes.

„Aidés par le Ciel, des héros exercés à la guerre et de vail-
 „lants champions de la foi soumirent bientôt ce royaume à
 „notre puissance, quoique les princes qui le gouvernaient, ne
 „l'eussent pas cédé sans lutte et sans effort; mais comme notre
 „intention était absolument bonne et fondée sur le droit, la con-
 „quête s'accomplit de la façon la plus brillante. Nous allâmes
 „nous-même visiter ce pays que la nature avait doté de tant de
 „délices; il était le don le plus récent de Dieu auquel nous ren-
 „dîmes grâces de sa bonté providentielle. Comme il était entré
 „dans nos habitudes de nous promener et de chasser à Caboul
 „et de faire des excursions à cet endroit charmant, nous poussâ-
 „mes notre voyage jusqu'aux limites extrêmes des montagnes
 „de Cachmir et du Tibet. Après avoir contemplé d'un œil ravi
 „toutes ces curiosités, véritable musée des chefs-d'œuvre de
 „l'Artiste céleste, nous atteignîmes, sans suite ¹⁾, l'admirable
 „plaine de Caboul en traversant les provinces de Paghali et de
 „Damtavar, là le paysage prend comme l'aspect d'une mer
 „houleuse, les montagnes paraissent s'entrechoquer à la façon
 „des vagues et les défilés côtoient d'insondables abîmes. Seul,
 „l'esprit enfantant les pensées les plus sublimes et les concep-

1) c.-à-d. sans armée. Cette assertion a évidemment pour but de rassurer Ab-
 doulah Khan, qui pouvait soupçonner Akbar de projeter une campagne dans le
 Touran.

„tions les plus hardies, semble être fait pour s'aventurer sur
„d'aussi effroyables sentiers. •

• „Un autre désir secret de notre âme pieuse était de faire en-
„trer, par des conseils sensés (de notre part), dans la voie de la
„soumission le prince de Tatta, pays situé sur les bords du lac
„salé, à l'ouest de notre empire, qui va grandissant de jour en
„jour; car, sous la domination de ce prince, le peuple de Tatta
„ne marchait pas dans les sentiers de la justice. Si, abandonné
„de son bon génie, ce monarque devait fermer l'oreille à notre
„conseil, il serait forcé de céder à un personnage juste et docile
„cette province, qui est un vaste royaume et un pays peuple.
„Mais comme il ne possédait ni une intelligence lucide ni une
„oreille attentive, il regarda comme un conte en l'air l'avertis-
„sement qui lui fut donné, et aveuglé par son entêtement, il
„rompit le fil ténu de la prudence. Nous envoyâmes des troupes
„en nombre suffisant dans cette contrée. Pendant près de deux
„ans, ces fidèles héros se battirent et luttèrent tant par terre
„que par mer en exécutant toutes sortes de marches et de contre-
„marches. Notre intention étant en toutes choses conforme à la
„justice et ne visant qu'à donner le repos à l'univers, la victoire
„et le triomphe accompagnèrent partout et à toute heure nos
„troupes fidèles; tandis que le prince du pays subissait défaite
„sur défaite; car les imprévoyants et les intransigeants, ainsi
„que l'enseigne une vieille expérience, font échouer la cause
„qu'ils prennent en main. Cependant celui-ci était encore un
„peu en veine de bonheur: il fit un traité et accepta la condition
„de vassal de l'empire, de sorte que ce grand royaume et les
„châteaux de ces contrées furent incorporés en totalité à nos do-
„maines. Quoiqu'il nous eût occasionné de longues luttes, nous
„reconnûmes pourtant, lorsqu'il fut entré à notre auguste ser-
„vice, derrière le voile des circonstances, qu'il lui était encore

„réserve une part de bonheur dont il portait comme l'empreinte
 „sur le front et nous lui rendîmes avec magnanimité le royaume,
 „dont la conquête avait nécessité une guerre si acharnée.

„Un autre plan caché de notre esprit équitable était de châtier
 „et de tenir en bride les sauvages et farouches Afghans qui, plus
 „nombreux que les fourmis et les sauterelles, s'étaient établis
 „sur les hauteurs inaccessibles de Badjaour et de Tirah et bar-
 „raient aux caravanes la route du Touran. Cette fois encore
 „notre plan fut exécuté ainsi que l'exigeait la justice. Réflexion
 „faite, la plupart d'entre les Afghans passèrent au doigt l'an-
 „neau de l'obéissance et de la soumission; une partie des voleurs
 „de grande route, comme entraînés par d'étourdissantes va-
 „peurs à l'infamie et à la défection, furent écrasés par de terri-
 „bles roches de montagne, tout comme s'ils eussent été broyés
 „sous les pieds des éléphants; beaucoup d'autres, pris dans les
 „liens de la puissance divine qui triomphait, furent vendus.

„C'était encore un désir légitime de notre cœur d'améliorer
 „nos relations avec les Beloutchis, qui tantôt faisaient craindre
 „un soulèvement, tantôt semblaient promettre l'obéissance.
 „C'est ainsi qu'ils barraient le chemin aux voyageurs qui tra-
 „versaient le désert pour se rendre vers l'Iran, qu'ils les ran-
 „çonnaient sous prétexte de péage et dépouillaient de tout leur
 „avoir un grand nombre de serviteurs de Dieu. Notre imagina-
 „tion nous dépeignait ce souhait sous les plus riantes couleurs;
 „mais plus belle que l'image rêvée, fut sa réalisation lorsqu'elle
 „apparut à nos yeux charmés, comme une fiancée ardemment
 „souhaitée.

„Nos entreprises étaient visiblement bénies. Pourtant le
 „sultan Mouzaffer du Goudjrat, enorgueilli par les 40.000
 „hommes dont il disposait, voulut s'opposer à nous, sans songer
 „à nos drapeaux victorieux qui flottaient dans le Pendjab. Grâce

„aux efforts de glorieux héros de la foi, il fut pris; tous les re-
 „belles de ces contrées capitulèrent et se résignèrent à porter
 „le joug sur leurs épaules, en nous payant le tribut.

„Ce fut un événement bien extraordinaire que la mort qu'il
 „se donna de sa propre main lorsqu'il fut amené au seuil de la
 „cour impériale. Il est vrai que par là il se jugeait lui-même,
 „car si sa cause avait été bonne et son âme loyale, il eût réfléchi
 „mûrement avant de détruire l'œuvre de Dieu en se tuant.
 „N'est-il pas vrai qu'en général ceux qui respectent l'autorité,
 „n'ont rien à redouter pour leur personne?

„Par leurs efforts, de belliqueux „*Campeadors*” soumirent le
 „célèbre Soumenat, avec Djouagarh et d'autres parties du
 „vilayet de Sourath, situées au sud, sur les bords de la mer
 „d'Osman.

„Nous témoignâmes une grande clémence à Bourhan-oul-
 „Mouk, frère de Nizam-oul-Mouk qui avait possédé la plus
 „grande partie de la province du Dekhan mais que des malheurs
 „avaient obligé à implorer notre protection. Il en fut ainsi tant
 „que l'assurance d'une administration équitable de ces pays par-
 „vint à nos oreilles désireuses d'entendre le bien. Nous avions
 „renvoyé à plus tard la soumission du Dekhan, mais lorsque
 „nous reçûmes la nouvelle de traitements injustes subis par les
 „sujets, les émirs des provinces du Malva et de Khandech
 „obéirent à nos ordres et remirent le gouvernement de cette
 „province à Bourhan-oul-Mouk, avant de quitter le pays.

„Mais, en homme à vues courtes, comme il l'était, il ne se
 „laissa pas éclairer par l'expérience et prit un attitude dédai-
 „gneuse: or c'est se perdre soi-même que de s'engager dans la
 „voie de l'ingratitude. Au bout de quelque temps il ne restait
 „plus trace ni de lui ni de ses fils. Ce fut un aventurier, issu de
 „la même souche, que les princes de ce pays, devenus arrogants,

„se donnèrent pour chef: nous envoyâmes alors des armées victorieuses sous le commandement du bienheureux fils du Sultan¹⁾, le favori du sort, l'espoir de notre dynastie et le joyau de notre couronne, que nous chérissions comme la prune de nos yeux. Il soumit à notre puissance la plus grande partie de ce vaste empire, cet autre Hindoustan. Ces fidèles guerriers assujettirent également la grande province d'Orissa, voisine de la mer salée et confinant aux provinces les plus éloignées de l'est. Des milliers de soldats obtinrent leur pardon et furent incorporés aux troupes qui formaient l'escorte impériale.

„Il serait trop long d'énumérer toutes les grâces de Dieu; nous nous contenterons donc de ce qui a été dit, pour réjouir le cœur de Votre Grandeur.”

Abdoullah Khan se réjouit sans doute fort peu de ce fier mémoire; il dut plutôt en ressentir un vrai dépit, car c'en était fait de son espoir d'exploiter à son profit les embarras passagers d'Akbar. En effet, tout en faisant la part du langage de la diplomatie orientale, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'entière véracité des faits rapportés ci-dessus et Abdoullah Khan dut s'estimer heureux de trouver, à la fin de la lettre, une franche assurance de paix.

Le style retors dont se sert Aboul Fazl, style exigé par l'étiquette orientale et qui n'est d'ailleurs pas étranger à certains conquérants européens, risque de présenter sous un faux jour les intentions d'Akbar. Mais ce n'était réellement pas la soif de conquêtes qui poussait le grand empereur à tirer le glaive.

Akbar s'est exprimé à ce sujet dans une autre lettre²⁾ datée

1) Akbar veut parler de son propre fils. Nous reviendrons plus tard et avec plus de détails, sur ces événements.

2) Fraser, *The History of Nadir Shah . . . to which is prefixed a short history of the Moghol Emperors*. London 1742. p. 12—18.

de l'année 1582 (990 de l'Hégire) et qui ne renferme aucune réticence diplomatique. L'unique objet de cette lettre remarquable, adressée au roi de Portugal est de demander une traduction persane des „livres divins du Pentateuque, des Psau-
„mes et des Evangiles.” Akbar y dévoile les sentiments les plus intimes de son âme et mérite d'être cru lorsqu'il dit: „Le
„Très-haut seul a permis dans sa bonté éternelle et sa grâce
„constante que, malgré tant d'obstacles et tout un monde de
„soucis et de travaux, mon cœur se soit toujours attaché à Le
„chercher. C'est Lui qui m'a livré les souverainetés de tant de
„princes puissants et je m'efforce de les gouverner et de les ad-
„ministrer de mon mieux, afin que tous mes sujets soient heu-
„reux et contents. Mais, Dieu soit loué, c'est toujours sa vo-
„lonté et mes devoirs envers Lui qui sont le but suprême de
„tous mes désirs et de tous mes pensées.”

CHAPITRE X.

L'EMPEREUR AKBAR ET SA COUR.

Nous avons fait remarquer à la fin du premier volume que les renseignements sur l'apothéose d'Akbar doivent être acceptés avec circonspection. Il est certain, en effet, que les rapports de Badaoni ne méritent guère de créance. Pourtant tout porte à croire que beaucoup d'Hindous regardaient Akbar comme l'incarnation d'une divinité¹⁾ et il est hors de doute que la foule des courtisans le célébrait comme un dieu incarné.

1) Badaoni dans Rehatsck, The Emperor Akbar's Repudiation of Eslam (Bombay 1866) p. 78.

Reste à savoir si c'est lui-même qui a conçu cette déification de sa personne ¹⁾? Un tel fait aurait eu une influence bien caractéristique sur la vie privée et sur la cour d'Akbar et il est à présumer que jamais cette influence ne se serait fait sentir autant qu'à l'époque où ayant écarté par la conquête de Cachmir le danger qui le menaçait du côté du Touran, il avait pacifié son vaste empire dans la limite du possible. Le point controversé se trouvera donc éclairci, pour autant que nous aurons étudié la vie d'Akbar dans le cercle de ses amis et de ses confidents.

Il faut d'abord consulter la fin du cinquième chapitre de la relation portugaise du Padre Fernando Guerreiro (de la Société de Jésus), qui traite d'une discussion sur la divinité du Christ. Ce récit d'un homme qui a vu l'empereur de très près, qui a conversé avec lui, donne en même temps une idée très nette des discussions auxquelles on se livrait dans l'Ibadat-khana. C'est à Sikri que s'élevait le superbe bâtiment qu'Akbar avait fait construire à cet effet; mais l'institution suivit la cour à Lahore. Le jésuite dont nous venons de parler y arriva également le 5 Mai 1595.

Ici, comme à Sikri, on profitait du calme et de la fraîcheur des nuits pour entamer les controverses ³⁾. Le Padre expliqua d'abord aux intéressés pourquoi les chrétiens adoraient le crucifix. Tenant bien compte des dispositions de son auditoire, il eut l'habileté de terminer ainsi son discours: Ce n'est pas la matière, c'est-à-dire un morceau de papier couvert d'enluminures que nous révérons, mais la représentation de la personne

1) Akbar I p. 513.

2) C. p. Akbar I p. 453 ff.

3) Relaçam annal das caosas que fizeramos padres da Companhia de Jesus, nas partes da India Oriental . . . tirado . . . et ordenado pello (sic!) Padre Ferano Guerreiro etc.

Em Lisboa (Pedro Crasbeeck) Anno MDCXI Cap. V, fol. 11 v. — 13 v.

du Christ, notre Dieu et notre Maître; de même que les sujets d'Akbar posent ses firmans respectueusement sur leur tête, parce que ceux-ci sont l'expression de la volonté de l'empereur." Le roi entendit ces choses avec contentement et manifesta son approbation; il dit que tout cela était conforme à la raison ¹⁾.

Le jésuite était bien trop sage et trop avisé pour mettre Akbar et le Christ sur une même ligne, mais il eut l'habileté d'établir un parallèle entre eux. On lit fort bien entre les lignes de son récit, combien il se réjouit de la réussite apparente de ce tour d'adresse.

Mais lorsque, suivant le vœu du missionnaire, la conversation tomba sur la divinité du Christ, il se trouva que le Padre s'était fortement mépris. Tant qu'il fut question du parallèle entre le Christ et Akbar, la physionomie de l'empereur exprima „quiet ação." Mais quand on en vint au dogme chrétien de l'incarnation, il interrompit et dit: „Le fait que les chrétiens donnent à Jésus le titre de Dieu, ne prouve qu'une chose: leur amour pour lui." Il montra alors une telle „feruor" que les Padres ne purent plus placer un mot.

Ce que dit Akbar, importe beaucoup moins que la manière dont il parla. Si plus tard il rassura les Padres venus du dehors en leur disant peut-être „Je suis de votre avis", ces paroles ne prouvent rien et ne sont qu'une des amabilités par lesquelles il aimait, en très-gracieux seigneur, à charmer son entourage; tout au plus peut-on admettre qu'il voulut par là faire opposition à quelques Sunnites qui auraient assisté à l'entretien, mais dont on ne rapporte pas les noms.

On voit par la fin de la conversation, où Akbar surpassa

1) l. c. fol. 12 v. Onnio el Rey tudo isto com muita quietação, & aprovoutudo: dizendo q. tudo hia conforme a rezão.

même les Padres dans l'art dialectique de tracer des parallèles, qu'il parla à bon escient.

De même que le jésuite avait élevé Jésus en le mettant en parallèle avec Akbar, avant de l'exalter plus encore selon les principes de la doctrine ecclésiastique, ainsi Akbar le rabaisse par un parallèle, sans retirer l'expression première de son assentiment.

L'empereur émit l'opinion que les chrétiens appelaient Christ dieu, parce que dès leur enfance, on leur avait appris à l'aimer. Et qui donc s'en étonnerait? N'y avait-il pas dans l'Inde des *der-viches*, qui s'enivraient avec quelques tasses de *bangé* et puis dans l'extase où cette liqueur les plongeait, se faisaient passer pour des saints aux yeux du peuple? Mais alors quoi de surprenant, si voyant que le Christ ressuscitait des morts, les contemporains l'avaient pris pour un Dieu?

L'empereur croyait que Jésus pouvait être le fils d'une vierge, aussi fermement qu'il admettait la génération spontanée de vers dans la chair en décomposition. Ce qui détournait du christianisme le cœur d'Akbar était, sans aucun doute, la forme sous laquelle il lui fut présenté, ainsi que sa conception soufique de Dieu.

Tout d'abord il est clair que la manière d'être des jésuites devait l'attirer et le repousser dans une mesure égale. Leur dévouement sans bornes, leur haute culture d'esprit, leur désintéressement à toute épreuve firent impression sur tout le monde, si l'on excepte Badaoni, et surtout, peut-être, sur Akbar et Aboul-Fazl. Mais, ce qui lui déplaisait, à coup sûr, c'était la rigoureuse hiérarchie, résultant nécessairement de ce fait que le pape est regardé comme le successeur de Jésus-Christ. Il y avait incompatibilité absolue entre Akbar et la papauté. Avec sa pénétration habituelle, il vit aussitôt que

l'homme qui admettait le dogme de l'incarnation au sens chrétien, devait subordonner ses croyances à l'autorité infaillible du successeur de Jésus-Christ à Rome. C'est précisément ce qu'il ne voulait pas; de là sa „ferveur” dans la discussion. Le mal contre lequel il luttait, consistait dans le schisme de deux grandes confessions religieuses. Ce mal se serait accru, s'il avait permis aux jésuites d'exercer une grande action. „Sa devise était: tolérance universelle” ¹⁾. Cette dernière n'était pas précisément dans le goût du christianisme du XVI^e et XVII^e siècle, alors que sous prétexte de sorcellerie on condamnait tant de malheureux à la mort du bûcher.

La politique et le cœur poussaient l'empereur aux innovations: il sentait la besoin d'une activité toute personnelle. C'est une méprise grossière de la part de Mullbauer, que d'affirmer qu'„Akbar était vacillant, sollicité tantôt par les plaisirs des „sens dont les liens le retenaient captif, tantôt par les manifestations de la grâce divine et les bons sentiments de son „propre cœur.”

C'est encore une erreur de dire, comme le fait Mullbauer ²⁾: „Mais son cœur était enlacé par dessus tout par une présomption „qu'il puisait à la source douteuse de sa supériorité intellectuelle. Les flatteries des courtisans ne cessaient d'entretenir „cette illusion, si bien qu'il se considéra lui-même comme médiateur entre Dieu et les hommes, ou tout au moins qu'il „trouva utile, dans un but politique, de se faire passer pour tel.”

Grâce à une singulière doctrine de l'immanence de Dieu, que professait Bayazid-Ançari, l'empereur voyait dans les nombreux fondateurs de religion des émanations de la divinité qui

1) Akbar I p. 440; comq. la remarque au même endroit.

2) Histoire des Missions catholiques dans les Indes orientales etc. Fribourg en Brisgau (Herder) 1852. p. 143.

se manifeste en eux d'une manière progressive. Pareille conception s'étant emparée d'une nature comme celle d'Akbar devait l'amener forcément à respecter et à tolérer toutes les religions. Elle ne mérite vraiment pas d'être appelée „présomption et supériorité douteuse." Elle avait sans doute l'inconvénient de faire croire aisément, à celui là qui professait, qu'il était, lui aussi, une manifestation de Dieu. C'est ce qui est arrivé pour Akbar. Non qu'il se soit cru Dieu ou Fils de Dieu, mais il était persuadé que la divinité se révélait tout spécialement à lui en illuminant son âme d'une lumière mystique. En même temps il reconnut qu'il importait dans un but pratique d'apparaître comme le médiateur entre Dieu et les hommes. Cette idée lui était suggérée autant par la raison d'Etat que par son point de vue sur la royauté et il n'y eut pas besoin de longues adulations pour la changer en conviction. En Europe aussi, le roi par la grâce de Dieu était considéré comme un être doué de vertu surnaturelle. Encore du temps des Stuarts, les Anglais sollicitaient vivement la faveur de toucher la main du roi à laquelle ils attribuaient un pouvoir de guérison, on appelait même un certain mal la „maladie du roi" parce qu'on croyait le roi seul capable de le guérir. Est-ce donc chose si extraordinaire que ces Hindous se pressant en masses, pour recevoir de l'eau, dans laquelle Akbar s'était lavé les pieds?

Les rois d'Angleterre croyaient eux-mêmes à leur pouvoir miraculeux; les Bourbons de France, davantage encore. Mais qui, Louis XIV excepté, a gouverné avec une autorité aussi illimitée qu'Akbar? Et qui dira les réflexions qui montent au cerveau d'un monarque, quand il a expérimenté la vérité de cette parole:

Tu commandes et sans retard,
Ils obéissent à ton regard,

Plaçant, comme sur un numéro magique,
Toute leur fortune sur ta tête unique.

- Comment donc Akbar n'en serait-il pas venu à se donner le titre d'„Ombre de Dieu?"

Que l'on se représente maintenant une âme, imbue des doctrines du Soufisme, plongée dans des recherches minutieuses sur l'univers et sur elle-même, jetée parmi des millions d'hommes croyant aux incarnations et aux miracles; qu'on se figure le monarque par la grâce de Dieu qui, tout en travaillant avec énergie à l'unification politique et sociale de ses peuples, poursuit comme but dernier l'idée d'une réconciliation sur le terrain religieux: on comprendra qu'il ne lui en aurait pas coûté davantage de douter de sa propre individualité, que de renoncer à la foi en son inspiration divine.

Homme, et homme complet comme l'était Akbar, il nous apparaîtrait comme une réelle incarnation du Tout-puissant, si sa croyance en une ressemblance divine n'avait dégénéré parfois en vraie faiblesse humaine. Il faut plutôt s'étonner que le cœur d'Akbar soit resté si pur, au milieu des influences démoralisantes d'une cour orientale.

A une époque où l'orient et l'occident faisaient un usage immodéré des spiritueux, Akbar observa la plus sévère tempérance. Ses fils Mourad et Danial moururent du *delirium tremens*, suite de leur ivrognerie. Djehanguir, un autre de ses fils, raconte lui-même que c'est grâce à sa femme Nourdjeham, dont la finesse égalait la fermeté, qu'il fut enfin corrigé de la passion du vin ¹⁾. Mais Akbar même put dire à un autre moment qu'il avait donné plein pouvoir à sa femme et qu'il était satisfait d'un demi-ser de viande et d'un ser de vin par jour ²⁾. L'usage des

1) Dans Elliot VI, 381.

2) Blochmann p. 510.

boissons fortes telles que le tari et l'arrak était répandu ¹⁾ dans l'Inde, sans parler de qu'on consommait de hachich et d'opium. Le penchant à l'ivrognerie était héréditaire dans la famille des Timourides; le père et le grand-père d'Akbar y étaient adonnés. Les „Ain” mentionnent un nombre considérable d'hommes distingués qui ont péri par ce vice.

Sachant que l'interdiction du vin faite par Mahomet était tombée en désuétude, Akbar fit installer à la cour une cave générale, à prix fixes, et se proposa de ne permettre le vin que comme médicament. Ceux qui désiraient du vin pour raison de santé, devaient indiquer leur nom, ceux de leur père et de leur grand-père à l'administrateur qui les enregistrait. Mais Badaoni, toujours à l'affût des scandales, raconte que „les gens donnaient de faux noms et ainsi l'intempérance parvint à s'introduire.” Il raconte même „que la viande de porc figurait parmi les ingrédients qui entraient dans la composition de ce vin : Dieu sait ce qui en est ! Malgré toutes les mesures de prudence, il s'éleva des querelles et des disputes ; il ne se passait pas de jour où l'on n'infligeait quelque punition, mais sans que cela produisît aucun effet” ²⁾.

Nous avons maintenant la preuve qu'Akbar cherchait sérieusement à réprimer ce vice par des mesures de police ; mais nous savons aussi qu'il permettait l'usage du vin dans le dessein de saper l'islamisme. Cette décision se rattache à la défense de manger la viande des vaches, car celles-ci étaient pour les Hindous des animaux sacrés. L'empereur lui-même se contentait d'un peu de vin, de sorbets rafraîchissants, de lait et d'eau. On voit encore par l'usage qu'il faisait de cette dernière boisson, qu'il cherchait à se rapprocher de la croyance hindoue. Celle-ci

1) Blochmann p. 69, 70.

2) Dans Rehatsek p. 48.

rappelle à son tour l'emploi que faisaient de l'eau du Jourdain les pèlerins chrétiens qui en emportaient une provision destinée aux baptêmes et à la guérison des malades. En voyage comme à la cour, Akbar se faisait toujours servir de l'eau du Gange, qu'il désignait volontiers sous le nom d'„eau de l'immortalité.” On mêlait même quelques gouttes du fleuve sacré à l'eau qui servait à la cuisine et qui provenait des pluies, de la Djamna ou du Tchenab.

On versait l'eau sur un tamis garni de salpêtre, puis on la faisait cuire jusqu'à ce que le salpêtre fondu se fût cristallisé au fond du récipient. Le liquide ainsi purifié était versé par mesure de un *ser* dans une cruche d'étain ou d'argent qui pouvait se fermer; on posait celle-ci dans un vase plus grand dans lequel on avait mis $2\frac{1}{2}$ *ser*s de salpêtre et 5 *ser*s d'eau, on la tournait durant un quart d'heure et l'on obtenait ainsi une boisson rafraîchissante. On fit usage de la glace et de la neige à la cour, depuis 1586, époque où l'empereur traversa le Pendjab. Il se développa alors un commerce de glace très lucratif. Les habitants des montagnes de Panhan la vendaient par blocs de 25 à 30 *ser*s, au prix de 5 *dams* à des marchands qui la transportaient par bateaux, voitures ou porteurs, à une distance de 45 Kos jusqu'à Lahore; là elle était débitée au prix de 1 roupie les 2 à 3 *ser*s. Dix canots étaient constamment en route afin de pourvoir aux besoins de la cour; chaque jour il en arrivait un chargé de morceaux de glace de 6 à 12 *ser*s, suivant la température. Quatorze stations étaient établies pour le commerce par voie de terre; le transport se faisait par relais à l'aide de chevaux, d'un éléphant et de 28 porteurs. Les voitures apportaient chaque jour, en deux chargements, 12 morceaux de 4 à 10 *ser*s de glace; les porteurs, une quantité égale à la moitié de ce chiffre, en quatre charges. Les prix moyens étaient donc au commen-

cement de l'année de 5 *dams* $19\frac{1}{2}$, au milieu de l'année; de 16 *dams* $2\frac{1}{3}$ et vers la fin, de 19 *dams* $15\frac{5}{8}$; ce qui donne une moyenne de $8\frac{7}{8}$. Blochmann observe à propos de l'Ain 22, passage auquel nous empruntons ces indications: „Ici, à Calcutta, 1 *ser* de glace américaine coûte 2 annas ou $\frac{1}{3}$ roupie c.-à-d. $\frac{40}{3} = 5$ *dams* d'Akbar. Ces prix étaient assez bas pour qu'Aboul Fazl ait pu écrire: „Toutes les classes de la société „emploient de la glace en été; les gens de qualité en usent toute „l'année.” D'autre part ces paroles expliquent la remarque faite sur Akbar „il ne boit pas beaucoup, mais il accorde une grande attention à la qualité de la boisson.”

C'est encore là un fait qui suffit à lui-seul à mettre le caractère d'Akbar en pleine lumière. Son mysticisme le porte à croire que l'eau sacrée du Gange possède une vertu secrète; pourtant il est trop raisonnable pour boire l'eau du fleuve sans qu'elle soit préalablement purifiée et rafraîchie. Mais en donnant l'exemple et en pourvoyant de son mieux à une bonne eau potable, il cherche à mettre un frein aux ravages croissants de l'ivrognerie.

Comme pour la boisson, il observait pour le repos une stricte mesure. C'était une nature bien trop active pour apprécier jamais les charmes du „*dolce far niente*.”

Le soleil n'était pas levé, que l'empereur quittait déjà son lit de repos et faisait ses prières du matin ¹⁾ en recitant, d'après Badaoni, les mille et un noms du soleil. Ensuite il sortait de son appartement particulier. Pendant ce temps la musique se faisait entendre et une foule compacte, composée surtout d'Hindous, l'accueillait par des chants religieux qui renfermaient 1001 louanges à son adresse. Comme il se prosternait lui-même

1) Blochmann p. 156 et dans Rehatsek p. 73.

devant le soleil, l'image de Dieu, de même chaque matin, la foule se jetait la face contre terre, quand il paraissait. Il était impossible qu'un pareil spectacle, répété jour pour jour, restât sans influence même sur l'homme le plus modeste.

Après cette cérémonie, Akbar rentrait dans ses appartements pour recevoir les salutations des gardiens du harem et s'occuper des affaires gouvernementales. Il écoutait les messages, se faisait lire des rapports par ses ministres, donnait des ordres, apposait son sceau aux firmans, accordait des audiences et rendait la justice. Tout le monde avait accès auprès du monarque et il n'était pas de demande ou de réclamation à laquelle il ne prêtât une gracieuse attention. Armée et impôts, distribution des emplois, collation des dignités et des fiefs, plans de bâtisses et de jardins, fabrication des parfums et élève du bétail : il avait l'œil sur tout.

Il portait un vif intérêt à toute chose, depuis la nomination d'un gouverneur ou d'un général d'armée, jusqu'à l'humble prière du fakir qui demandait l'aumône en passant.

Ainsi s'écoulait rapide la matinée dans une activité constante ; l'après-midi était absorbé par d'autres affaires gouvernementales. Ce n'est qu'après le coucher du soleil que l'heure du repos sonnait pour Akbar.

On faisait alors la lecture des ouvrages des écrivains et poètes modernes, ainsi que des traductions persanes d'œuvres plus anciennes. Aboul Fazl lisait le Nouveau Testament qu'il avait reçu des jésuites. Mirza Abdourrahim, le Khan-Khanan, réjouissait l'empereur par la lecture des mémoires de Baber, traduits en persan, car Akbar ne comprenait plus la langue de son grand-père, tandis que le fils de Baïram-Khan l'employait encore. L'intérêt était éveillé en particulier par l'attention que prêtait Akbar au Atharva Veda, au Ramayana, au Mahabharata

et autres œuvres de langue sanscrite. On faisait constamment des traductions du sanscrit en hindou et de cette langue en persan, avec l'aide de savants brahmanes et sous la surveillance de Naqib Khan, du Cheik Sultan de Thanesar et du Maoulana Abdoul Qâdir Badaoni. Il est très divertissant de lire les plaintes que formule Badaoni ¹⁾ au sujet de ce travail qui lui était très désagréable.

„L'empereur s'empara lui-même de la chose, convoqua les „savants hindous et leur ordonna de lui traduire le Mahabharata. „Pendant plusieurs nuits, il assistait en personne et expliquait „les résultats à Naqib Khan, qui en dictait le contenu en langue „persane. La troisième nuit je fus mandé aussi et je reçus l'ordre de seconder Naqib Khan dans l'œuvre de la traduction. „Avec lui, je m'occupai pendant trois ou quatre mois à fixer par „écrit deux parties, sur les dix-huit dont se compose cet amas „de toutes les absurdités, semé des expressions les plus insensées et les plus bizarres, capables de jeter la confusion dans „tous les dix-huit mondes. Cette traduction fut soumise à sa „Majesté; mais elle lui déplut; l'empereur m'appela „*Karam* „*chour*” ou mangeur de choses défendues, et avaleur de navets, „comme si c'était ma faute.”

„Mais les destins s'accomplissent fatalement.” Une autre partie de la traduction fut alors achevée par Naqib Khan, Moullah Cheri, ainsi qu'une troisième par le sultan Hadji de Thanesar. Ensuite il fut enjoint au Cheikh Fazi de transformer ces produits en poésie ou en prose élégantes, mais il ne put aller au delà du deuxième chapitre. Hadji écrivit deux autres

1) Les passages de Blochmann l. c. p. 105 n. 1 et Rehatsek l. c. p. IX '68/69 semblent basés sur deux versions différentes de Badaoni. Dans la citation suivante, elles sont toutes deux combinées et reproduites autant que cela semblait nécessaire pour caractériser Badaoni e son travail.

„chapitres, en les augmentant de quelques passages qu'il intercala aux endroits où ils avaient été omis primitivement. C'est ainsi qu'on acheva une centaine de paragraphes sans négliger le moindre détail: on figurait même les passages qui, dans l'original, étaient maculés par les mouches. Mais peu après Hadji fut banni de la cour et maintenant il vit à Bakhar. D'autres interprètes et traducteurs s'occupent en ce moment de la controverse des Kourous et des Pandous. Il est permis d'espérer que ceux qui n'ont rien à y voir, seront absous par Dieu, selon qu'il est dit „il sera pardonné à celui qui abhorre son péché et dont le cœur se repose sur l'Islam"; et en vérité „Dieu agréa la repentance, il est miséricordieux". Par ordre de l'empereur, le livre fut copié plusieurs fois, illustré de gravures et intitulé le Livre de guerre; on ordonna aux émirs de l'étudier pour leur instruction, pour la bénédiction et le bonheur de tous".

Combien peu cet homme étroit savait comprendre le grand empereur qui possédait le secret de puiser des idées nouvelles aux sources de l'antiquité! Combien le savant Badaoni était inférieur à Akbar, l'homme illettré!

Tout en ne sachant pas lire, Akbar possédait une grande bibliothèque conservée en partie dans le harem, en partie au dehors et classée d'après la valeur des volumes et la catégorie des sciences qu'ils renfermaient; ce qui révèle un système de classement imaginé par Akbar lui-même. L'ain 34 contient l'énumération qui suit: „Volumes en prose, œuvres poétiques en hindi, persan, grec, cachmirien, arabe, tous rangés séparément. C'est aussi dans cet ordre qu'on en fait usage". Cette remarque est très caractéristique. La langue dont Akbar se servait est placée entre l'hindi et le grec. Sa tendance religieuse et philosophique est nettement marquée par là. C'est un seul et même motif qui lui faisait donner la préférence à l'hindi et reléguer l'arabe à l'arrière-plan.

Une grande lumière projette de fortes ombres. Lorsqu'Akbar se détacha de l'Islam, son premier soin fut de faire dater ses actes du jour de la mort de Mahomet et cette tendance mesquine semble s'être accentuée dans la suite. Ces petites faiblesses méritent d'être remarquées. La langue du prophète était odieuse à Akbar. „C'était un défaut de parler et de comprendre l'arabe", raconte Badaoni ¹⁾ et quiconque s'occupait de théologie, des commentaires du Coran et des traditions, était blâmé et méprisé. L'étude de l'astronomie, de la philosophie, de la médecine, des mathématiques, de la poésie, de l'histoire et des nouvelles, était encouragée et recommandée comme un devoir religieux. Les sons propres à la langue arabe, tels que *tha*, *hhá*, *äyn*, *çād*, *dzād* et *tzā* étaient évités dans la prononciation".

Comment s'empêcher de sourire malgré l'admiration qu'on éprouve pour l'empereur? Mais pour le bien comprendre, sous ce rapport aussi, il ne faut pas oublier l'opposition plus ou moins franche que lui faisaient les orthodoxes. Lorsque Badaoni remit à l'empereur, en 1590, la traduction du Ramayana, le fruit de quatre années de travail, il reçut l'ordre d'écrire une préface répondant au contenu; mais il en retarda l'exécution à dessein, parce qu'il aurait été forcé d'y omettre la louange du Prophète ²⁾.

Nous trouvons, dans l'aïn 34, un témoignage éloquent du profond besoin de nourriture spirituelle que ressentait Akbar: „Des hommes expérimentés apportent chaque jour les livres et en font lecture à sa Majesté qui écoute chaque volume d'un bout à l'autre. Sa Majesté fait de sa propre plume, sur la page où s'arrête le lecteur, une marque analogue au chiffre de la page. Les lecteurs reçoivent des présents en or ou en argent, suivant le nombre de pages lues par eux. Parmi les livres de valeur, il

1) Rehatsek p. 54, Blochmann p. 195 f.

2) Rehatsek p. 81.

en est peu qui n'aient pas été lus dans les salons de Sa Majesté, de même qu'il n'existe pas de particularités scientifiques, de questions philosophiques intéressantes ou de faits historiques qui ne soient familiers à Sa Majesté".

Sans l'assertion formelle de Djehanguir, qui certifie que l'empereur était illettré, le fait qu'on mentionne la plume d'Akbar pourrait nous faire supposer qu'il était expert dans l'art d'écrire. Toujours est-il qu'on ne doit pas suspecter Aboul Fazl, quand il affirme que l'empereur était juge très compétent en matière de calligraphie ¹⁾.

Il est possible que ce jugement soit empreint d'une légère flatterie; néanmoins Akbar, qui avait une vraie passion pour la peinture européenne et dont le coup d'œil était si juste, était fort bien à même de juger si un manuscrit était net et bien écrit. Et cela d'autant mieux qu'à cette époque les ouvrages imprimés étaient à peu près inconnus dans l'Inde.

Les occupations récréatives auxquelles se livrait Akbar pour se reposer des soins du gouvernement, étaient donc d'une nature tout-à-fait élevée. C'étaient autant d'occasions, où se révélait chaque jour la valeur morale d'Akbar; car c'est précisément dans une conversation animée qu'une belle âme rayonne pour ainsi dire à travers son enveloppe corporelle.

Ses longs bras et ses longues mains lui venaient de son aïeul Timour; de son père, il tenait une prédisposition à l'embonpoint, mais sa grande et infatigable activité le préservait de l'obésité. De taille moyenne, grand plutôt que petit, il avait une large et puissante poitrine; ses jambes, légèrement arquées, caractérisaient parfaitement le vrai Tchagataï, habitué à rester longtemps en selle. Sa figure, quoique de type mongol, a été trou-

1) Aïn 34, dans Blochmann p. 87.

vée belle par les missionnaires européens, aussi bien que par les Orientaux. Son fils dit dans ses Mémoires ¹⁾ qu'il avait le teint jaune du blé, mais d'une nuance un peu foncée. Djehanguir est épris d'une verrue ou marque grosse comme un pois qui ornait le côté gauche du nez de son père et que les physionomistes de l'Hindoustan considéraient comme le présage d'une immense prospérité et d'un bonheur toujours croissant. Quant à nous, nous ne saurions trouver cela beau, tout aussi peu que cette autre particularité qu'une de ses paupières descendait plus bas que l'autre. Il avait la voix très forte et un débit recherché et agréable et c'est par là qu'il dut exercer un grand charme. Mais sa principale qualité, qui enlevait l'admiration de tous, nous est indiquée par Djehanguir dans les paroles suivantes : „Sa manière „de se donner à ses amis était toute différente de celle des autres „et son visage respirait une majesté divine”.

Le charme, qui faisait paraître beau aux yeux de l'orient et de l'occident cet homme qui, quoique de belle prestance, ne l'était pas, venait de son âme. N'est-ce pas une confirmation de cette parole d'un philosophe du moyen-âge : „*L'âme est la forme du corps*” ?

Au fond de son œil noir, à travers des cils épais, brillait la dignité de l'homme et la fierté du monarque. Un sourire venait-il se jouer sur ses lèvres, son cœur bienveillant se reflétait tout entier sur son visage, mais ce sourire se dérobaient généralement derrière sa moustache taillée court.

L'affection dont son cœur était capable, se manifeste le plus clairement peut-être dans le respect et la touchante piété filiale qu'il voua à la noble Maryam Makani ²⁾ jusqu'à sa fin ; sa mère,

1) Dans Elliot VI p. 240.

2) Comp. Elliot V. 103, 207, 254, 262, 408 et VI. 99, 108, 113. Aboul Fazl ms. Chalmers II. 228, 279, 357, 425, 429, 433, 534, 535, 572-573. Blochmann 309, 455.

du reste, le lui rendait bien et ressentait pour lui une profonde tendresse. Plus loin, nous la verrons s'entremettant entre son fils et son petit-fils.

Quoiqu'Akbar se fût, peu après son avènement au trône, marié à plusieurs femmes, les joies de la paternité lui furent longtemps refusées. Il était extraordinaire en orient d'atteindre l'âge de vingt-trois ans sans avoir d'enfants.

Souvent le chagrin, qu'il en ressentait, le poussait vers le petit village de Sikri, dans la cellule du pieux ascète Selim Tchichti auprès duquel il cherchait consolation; parfois il s'asseyait sur un rocher voisin, se creusant la tête sur la fatalité qui le privait d'enfants. C'est par là que s'accrut sans doute son penchant à la mélancolie, d'autant plus que ses premiers rejetons, si ardemment désirés, deux fils jumeaux, moururent peu après leur naissance. Il conçut pour cet endroit une prédilection qui aboutit dans la suite à la fondation de la capitale de l'empire. Plus tard il eut un nouveau rejeton de la fille du Radja Bihari Mal, sœur de Bhagvan-Das ¹⁾, qui reçut ultérieurement le titre de Maryam-Ouzzamani, quoiqu'elle fût mahométane. Dès que l'état de cette princesse lui donna des espérances, il la fit transporter à Sikri, dans la cellule du saint ermite. C'est là qu'elle mit au monde le 30 Août 1569 un prince qui, d'après son pieux protecteur, fut nommé Selim. Ce fut également sur les hauteurs de Sikri que le sultan Mourad vit le jour le 7 juin de l'année suivante; un an après, le sultan Danial naquit à Adjmîr, le 30 septembre. Cette fois, comme lors de la naissance de Selim, la cour était en train de faire un pèlerinage ²⁾. Akbar avait visité le tombeau de Khvadja Mouinouddin Tchichti, ainsi que celui du Saïd Housaïn Chigsouvar, situé sur une montagne très élevée,

1) Blochmann, p. 619.

2) Nizamouddin Ahmed dans Elliot, V. 340. Blochmann, p. 309.

il avait comblé de joie les cheikhs par de riches présents, quand lui parvint la bonne nouvelle qu'un troisième fils venait de lui naître dans la maison d'un des cheikhs les plus pieux et les plus célèbres, nommé Danial. On donna derechef à l'enfant le nom de l'hôte pieux qui avait logé l'accouchée. Il va sans dire que chacune de ces naissances était célébrée par de grandes fêtes. Quatre filles, dont l'une Choukramirsa, fut mariée au roi banni Mirza Charouch, complétèrent la progéniture de l'empereur.

Akbâr donna le plus grand soin à l'éducation de ses enfants ; peut-être le fit-il surtout parce que son esprit avide de connaissances lui rendait plus sensibles les lacunes de l'instruction qu'il avait reçue lui-même dans sa jeunesse. Que ne pouvait-il communiquer à ses enfants une étincelle de l'esprit qui l'animait !

Ses fils reçurent la meilleure instruction que l'Inde pût donner ; les contemporains en conviennent ainsi que Selim lui-même qui devint plus tard l'empereur Djehanguir. La direction des études des princes fut confiée à des hommes de grand renom, tels que Qoutbouddin et Mirza Khan pour Selim ¹⁾ ; Faïzi et Chérif-Khan pour Mourad ; Saïd-Khan pour Danial. On a déjà raconté que les jésuites Aquaviva et Ventura instruisirent Mourad dans la doctrine chrétienne et lui enseignèrent à lire et à comprendre le Nouveau Testament. Quoi qu'en disent les bons *Padres* de Goa, il est certain que toutes leurs tentatives de conversion restèrent infructueuses ; les deux plus jeunes princes se perdirent par l'ivrognerie. Ce n'était d'ailleurs qu'un essai pédagogique, quand Akbar faisait intervenir le christianisme dans l'éducation de ses fils. Car il ne faut pas oublier qu'il leur donna en même temps des maîtres très attachés au mahométisme, et cela à une époque où son cœur était devenu déjà très étranger à

1) Nizamouddin Ahmed. Elliot V. 413. A. F. l. c. 243. n. u. 291.

l'Islam. Akbar s'enthousiasmait pour une religion qui n'étant pas confessionnelle, devait embrasser toutes les confessions; mais par moments il bronchait et retombait dans les rites de l'ancien paganisme, qui étaient bien au-dessous de l'Islam. Il croyait ne pas pouvoir mieux préserver ses fils de ce dogmatisme rigide qui lui répugnait tant, comme homme et comme monarque, qu'en le laissant agir sur eux à la fois par deux côtés opposés. Il choisit judicieusement les deux extrêmes : l'islamisme orthodoxe et le catholicisme jésuitique; il n'en est guère où les contrastes soient plus marqués. Comme il s'était lui-même formé sa conviction par voie de comparaison et non sans s'astreindre à un pénible labeur intellectuel, ainsi ses enfants devaient apprendre par comparaison, mais sans effort, comme en se jouant et dès leur enfance. Il tenta un autre essai avec son petit-fils, le fils de Selim; il le confia à un brahmane et à Aboul Fazl. Peut-être espérait-il que dans la suite son petit-fils entreprendrait une nouvelle lutte; car son idée était que l'islamisme et le christianisme se neutraliseraient durant son règne et celui de Selim, qu'ensuite le brahmanisme s'émousserait, en sorte que le peuple hindou, réuni en une seule nation, pût se donner une religion nouvelle qui lui apporterait le bonheur. Rêve grandiose et beau, mais qui devait rester un rêve!

Nous ne connaissons guère que le nom de quelques femmes d'Akbar. Aucune d'elles n'a rompu avec la coutume orientale, jusqu'à oser paraître en public. Aucune d'elles ne se distingua par sa valeur morale comme la mère d'Akbar ou la femme de Djehanguir. Malgré cela, l'influence des femmes n'est pas restée sans effet sur Akbar. Cela est vrai surtout des princesses radjpoutes du harem. Dans les „appartements intérieurs” les femmes avaient coutume de conserver leurs usages et pouvaient pratiquer librement les rites de leurs religions. Akbar avait l'habitude

non-seulement d'assister au culte de ses femmes, mais encore d'y participer. C'est ainsi qu'il fut de bonne heure initié aux mystères du sacrifice du „*Soma*”; plus tard il porta même la „*Tika*”, insigne distinctif du brahmane, dans le harem d'abord et finalement en public. On peut juger de l'indignation de Badaoni et de tous les fidèles de l'Islam.

Le temple du feu, où Aboul Fazl, en sa qualité de grand-prêtre du soleil, entretenait la flamme sacrée, se trouvait également dans l'enceinte du harem. On ne sait pas au juste si c'est l'influence des femmes qui rapprocha Akbar des Hindous, ou si c'est un penchant plus profond et la politique qui l'y poussèrent. Un fait certain, c'est que plusieurs familles princières du pays, particulièrement celle d'Amber, s'unirent étroitement à la maison d'Akbar par des mariages, ce qui ne laissa pas de servir grandement les intérêts de l'empereur.

Du reste le harem abritait d'autres dames, outre les femmes de l'empereur. La directrice en était Djidji Anaga, qui avait été la gardienne fidèle de l'empereur dans son enfance. Aboul Fazl estime à cinq mille le nombre de ces femmes ²⁾. Mais dans ce chiffre élevé il faut comprendre la légion des servantes, ainsi que les chanteuses et danseuses hindoues, qui égayaient les fêtes et les festins.

Les femmes étaient rangées en diverses classes; à la tête de chacune on plaçait une dame chaste comme surintendante, l'une d'elles était chargée des écritures. De riches honoraires étaient répartis selon le rang et la dignité. Les femmes auxquelles étaient confiées les charges les plus élevées, avaient des appointements de 1028 à 1610 roupies par mois; les servantes rece-

1) C. p. Blochmann, 184, 193, 495. Elliot V, 531.

2) Blochmann p. 44 f.

vaient de 2 à 40 ou de 20 à 51 roupies. Une femme intelligente et zélée, au courant des écritures, avait mission de surveiller les dépenses du harem, de pourvoir à l'approvisionnement et de tenir les comptes. L'une de ces dames avait-elle besoin d'une somme d'argent qui n'excédait pas le montant de ses honoraires, elle s'adressait aux Tahvildars, les payeurs du sérail. Les payeurs adressaient un mémoire au trésorier général, qui livrait en argent comptant la somme demandée.

La dame, qui remplissait les fonctions de secrétaire du harem, présentait un devis des dépenses de l'année et donnait quittance. Celle-ci était contresignée par les ministres et l'on y apposait, au terme de l'échéance, un sceau impérial réservé exclusivement à cet usage. Les caissiers versaient au trésorier général, celui-ci au Tahvildar, qui distribuait l'argent aux employés subalternes pour être remis par eux entre les mains des destinataires au sérail.

L'intérieur du harem était confié aux soins de femmes sobres et laborieuses, dont les plus accomplies rangeaient également les appartements de l'empereur. Les portes seules étaient gardées par des eunuques. A distance se tenait une garde de fidèles Radj poutes ; aux entrées veillaient les portiers. De plus les Ahadis qui formaient la garde-noble et d'autres troupes étaient postés suivant leur rang aux quatre côtés.

Quand les *bégoums*, ou femmes des nobles, ou d'autres dames de qualité voulaient faire une visite au sérail, elles exprimaient leur désir à une servante. Celle-ci transmettait la demande aux surveillants du palais, qui donnaient l'autorisation. Les dames de classes élevées obtenaient parfois la permission de prolonger leur visite pendant tout un mois.

Le séjour dans le harem d'Akbar doit avoir été l'idéal des femmes de l'Hindoustan. C'était un palais mobile ou plutôt une

vaste agglomération de grandes constructions en forme de tentes. Dans les appartements, la vie était animée; la danse, le chant, la musique, les festins se succédaient tantôt suivant les usages hindous, tantôt à la manière des mahométans. Le jeu du Tchaudal Mandal ¹⁾ était très en vogue; il avait une certaine ressemblance avec le jeu d'échecs et celui de dames, mais le hasard y jouait un plus grand rôle, car c'était le coup de dés qui décidait de la partie. Ce jeu se jouait de douze manières différentes, d'après le nombre des dés et des marques. Akbar lui-même avait inventé ce divertissement. Il aimait aussi à jouer aux cartes, mais le jeu de cartes hindou, perfectionné par lui, doit avoir été trois fois plus compliqué que le nôtre. Il renfermait douze rois de figure différente. Akbar avait choisi les couleurs et les images selon son goût et, s'il faut en croire les descriptions d'Aboul Fazl, il s'y révélait un sentiment artistique bien plus développé que dans nos jeux. En tout cas, l'histoire des jeux de cartes en Europe dénote un déclin marqué, par rapport aux jeux usités à la cour d'Akbar.

Un ancien jeu hindou, le jeu du *tchaupar*, était également reçu dans le harem d'Akbar. Il va sans dire que l'empereur, qui s'intéressait à tout, aimait aussi le jeu d'échec; mais on aura peine à croire qu'il se plaisait à le jouer dans son harem, en se servant de ses femmes en guise de pions.

Des volées de pigeons, des plus nobles races de l'Iran et du Touran, planaient dans les airs au-dessus des portiques; on en comptait bien vingt mille, parmi lesquels 500 pigeons „*Chaçça*”, multicolores et de très grand prix auxquels Akbar, en amateur émérite, prenait grand plaisir. Parmi tous les divertissements que procurait cette espèce volatile, il n'y en avait pas de plus

1) Blochmann p. 297 ff.

grand que d'admirer les pigeons-culbutants, qui ont l'habitude de voleter en se renversant dans l'air. Akbar les comparait à des derviches extatiques. Dans sa jeunesse il avait un goût très vif pour ces oiseaux ; plus tard, il y songea moins, mais dans un âge plus avancé il s'adonna encore au sport des pigeons et cette fois en vue de l'influence que l'élevage avait sur la variété des races. La beauté des formes et des couleurs était une véritable jouissance pour lui. Il entretenait certaines espèces de pigeons, uniquement pour la beauté de leur plumage.

Tout ce que la nature produisait de plus parfait trouvait sa place dans les appartements impériaux. L'empereur ¹⁾ était grand amateur de parfums et encourageait cette industrie pour des motifs religieux. Les salles de ses palais exhalaient toujours une odeur de bois d'aloès ; diverses sortes d'encens préparées d'après des recettes anciennes ou mélangées dans des combinaisons que l'empereur inventait lui-même, brûlaient journellement dans des vases d'or ou d'argent de formes variées. Ce n'étaient partout que fleurs aux suaves parfums. Aboul Fazl énumère une infinité d'huiles ou d'essences de fleurs. L'huile préparée dans les domaines impériaux était une belle source de richesse pour le trésor de l'empereur, que le produit de la vente couvrait une part notable du budget de l'État. La faveur dont Akbar entourait cette spécialité, s'explique donc en grande partie par des raisons économiques.

Un détail pourtant reste digne d'attention, c'est qu'ici encore Aboul Fazl met en relief le côté religieux de la question. Le parfum de l'encens a évidemment un rapport avec le culte de la lumière professé par Akbar. La planche V des gravures dans Blochmann fournit la preuve que la culture des fleurs odorifé-

1) Cmp. Ain 30.

rantes et l'élevage des pigeons s'expliquent par la même raison. Elle nous montre deux flambeaux dont les deux branches se terminent par une fleur, d'où s'élève un cierge en guise de pistil. Il y a encore mieux que cela : un candélabre à cinq branches, de la tige du milieu s'échappent cinq rameaux fleuris, les fleurs portent de gracieux pigeonneaux qui supportent de petites coupes où brûlent les lumières. Ces objets d'art étaient de l'invention de l'empereur et témoignent de son bon goût. Les sujets des flambeaux sont si simples et si beaux, que nos artistes pourraient les prendre pour modèles.

Ces superbes flambeaux étaient certainement destinés au culte, quoique la gravure VI nous montre l'empereur agenouillé devant des chandeliers plus simples qui ne sont même pas bien beaux. Akbar se soumettait à cet exercice chaque soir, vingt-quatre minutes avant le coucher du soleil. Il déposait les insignes de la royauté et mettait ainsi son extérieur en harmonie avec les dispositions de son cœur. Ses serviteurs tenaient toujours prêt le feu qu'on tirait directement des hauteurs célestes. „A „midi, quand le soleil entrait dans le 19^e degré du Bélier et ré- „pandait sa lumière sur le monde, on exposait”, dit Aboul Fazl, „aux rayons du soleil un morceau rond d'une pierre blanche et „brillante, nommée *Souradchkraut* en hindi. On en approchait „alors un morceau de coton, qui prenait feu par la chaleur de la „pierre, l'entretien de ce feu du ciel était confié à des personnes „spéciales”, probablement à l'auteur de ces lignes lui-même, car il avait la surveillance du temple de lumière. De même que tous les allumeurs de lampes, les porteurs de flambeaux et même les cuisiniers de la cour, ainsi les ministres du culte se pour- voyaient également dans le saint „*Agingir*”, vase qui contenait le feu céleste. Quand le soleil baissait, ils allumaient les douze cierges blancs posés sur des flambeaux d'or et d'argent et les

placèrent par terre devant l'empereur. Un chanteur, une lumière à la main, chantait de douces mélodies à la gloire de Dieu en le priant de rendre le règne prospère. L'empereur s'agenouillait, joignait les mains et demandait au ciel de l'éclairer de plus en plus.

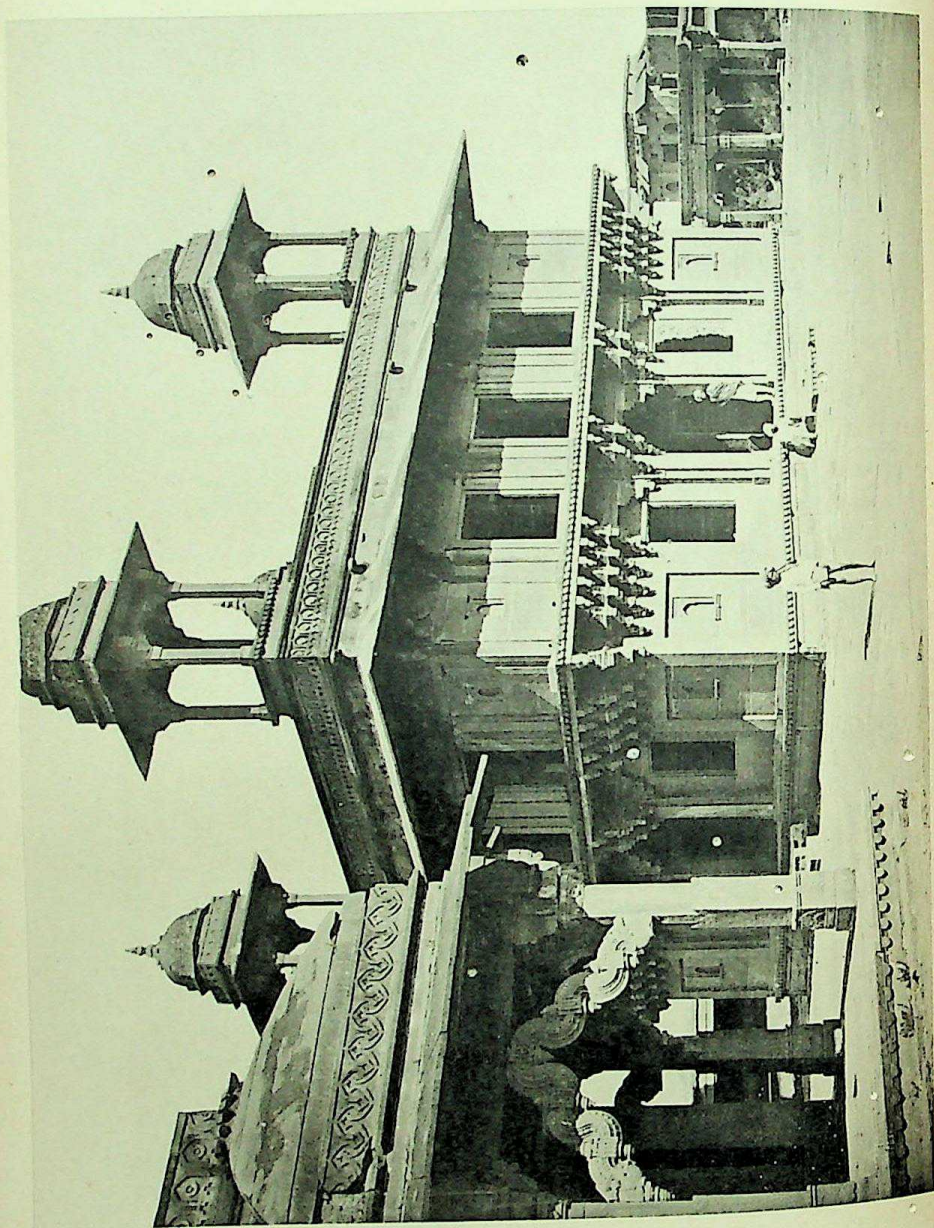
L'aïn 18, où Aboul Fazl traite des illuminations, débute par ces mots : „Sà Majesté est d'avis que c'est un devoir religieux „de révéler le feu et la lumière et que cet hommage est digne „de la divinité; les ignorants sans doute y voient un oubli du „Tout-puissant et une adoration du feu, mais les hommes à vues „profondes en savent plus long”.

Le harem qui, naturellement, ne comprenait qu'une partie de l'immense palais, suivait l'empereur dans ses voyages et ses campagnes, comme toutes les autres institutions de la cour. Avec le climat de l'Inde, la vie sous les tentes est facilement un luxe. Aboul Fazl ¹⁾ dit qu'il serait malaisé de décrire un campement complet et se contente d'en retracer un plus restreint auquel on avait recours pour les voyages de courte durée et les parties de chasse. Son étendue peut donner une idée de ce qu'entendait Akbar par un installation complète. Quant aux arrangements intérieurs, il n'en est guère où l'auteur des Aïn ne prétende qu'ils soient de l'invention de son souverain. Evidemment c'est là une exagération de langage, mais il ne faut pas douter qu'Akbar n'ait modifié selon son goût et ses habitudes les dispositions antérieures. En homme universel comme il l'était, il a dû réaliser des progrès étonnants; il est d'ailleurs certain que le moindre détail de la cour portait par quelque côté l'empreinte de son génie. C'est donc à ce titre que les arrangements suivants peuvent passer aussi pour des „inventions” d'Akbar.

1) Aïn 16.

Le *Goulalbar* était un vaste enclos, d'une surface de 100 mètres carrés au moins et muni de portes solides. Du côté Est était installé un grand pavillon divisé en 54 compartiments, long de 24 mètres et large de 14; dans le milieu se trouvait un grand *Tchaubin-raoti* et tout autour un *Saraparda*.

Le *Tchaubin-raoti* s'élevait sur 10 pieux d'égale longueur légèrement plantés en terre; deux seulement dépassaient les autres pour supporter la poutre de la toiture. Les pieux étaient solidement joints les uns aux autres, en haut et en bas, par des morceaux de bois et des crampons. Le toit et les parois étaient formés de nattes, le plancher légèrement élevé au-dessus du sol, reposait sur les poutres de jonction du bas. Les murailles étaient recouvertes à l'intérieur de brocart et de velours; à l'extérieur, de toile à voiles couleur écarlate. Le *Saraparda* était une sorte de paravent. Autrefois on le confectionnait en grosse toile, mais Akbar fit tisser des tapis spécialement destinés à cet usage. Au *Tchaubin* était attaché un pavillon à deux étages, surmonté d'un toit plat sur lequel l'empereur faisait ses dévotions et d'où il recevait le matin les salutations des gens de qualité. Ceux qui faisaient partie du sérail ne pouvaient franchir le seuil de ce bâtiment que munis d'une autorisation spéciale. Au dehors on construisait pour les favorites 24 *Tchaubin-raotis* de 10 mètres de long sur 6 mètres de large; ils étaient séparés l'un de l'autre par des toiles. Ces tentes devaient avoir la magnificence des plus riches palais, car nous apprenons que les tentes et pavillons adjacents destinés aux servantes, étaient ornés de broderies d'or, de brocart et de velours. De ce groupe faisait partie une *Saraparda* de 50 mètres carrés ainsi que quelques tentes pour les gardiennes du harem, les *Ourdoubegis*, c.-à-d. femmes armées. Aux autres gardes était réservée une place décorée avec beaucoup de luxe aussi, longue de 150 mètres et large de 100, con-



duisant à la salle d'audience d'Akbar et nommé *Mahtabi*. Au milieu de cet espace on érigeait une plate-forme portée par quatre pieux. A Fathpour Sikri, cette place a été faite en matériaux plus solides, car les ruines en sont visibles aujourd'hui encore. L'endroit où l'empereur venait se reposer le soir et réunir ses favoris autour de lui, était surmonté d'un baldaquin. Au Goulalbar était adossé un enclos rond renfermant 12 appartements de 30 mètres chacun et dont les portes donnaient accès sur le *Mahtabi*. Dans le milieu était un Tchaubin-raoti de 10 mètres et une tente avec 40 chambres recouvertes de baldaquins. C'est peut-être en souvenir de l'époque où les Mongols menaient une vie nomade que l'empereur désignait cette tente d'un nom emprunté à la langue Tchagataï: *Hatchki*. Puis venait une immense *Saraparda*, avec la salle des Etats, faite de 1000 tapis et contenant 72 chambres. Une toiture appelée *Qalandari* et faite en toile cirée, la préservait de la pluie et du soleil. Un pavillon, réservé aux audiences privées occupait un emplacement séparé. Les officiers de l'armée et les nobles, y avaient leurs entrées. L'extérieur et l'intérieur en étaient garnis de tapis, si bien qu'il ressemblait à un magnifique parterre de fleurs. Cette richesse de tapis avait sa raison d'être dans l'intérêt que portait l'empereur aux manufactures de tapis; il faisait exécuter lui-même de si beaux tissus qu'ils éclipsèrent presque les tapis si renommés de l'Iran et du Touran. Pourtant ces derniers étaient encore un important article de commerce dans l'Hindoustan. Tout alentour de la salle publique des audiences, nommé *Divani-Am*, étaient postées des sentinelles; à l'une des extrémités de l'espace sur le devant, destinée aux timbales impériales, s'élevait la *Nakkara Khana*, à trois quarts de hauteur d'homme. Au milieu de la place, dressée sur une poteau élevé, brillait la *Akasdia* ou „lampe du ciel”, une vraie lanterne de géants. Le transport de

ce campement princier exigeait 100 éléphants, 500 chameaux, 400 voitures et 100 porteurs. Ce train était escorté par 500 hommes de la garde noble ; mais en outre on employait encore 1000 Touraches de l'Iran, du Touran et de l'Hindoustan, 500 pionniers, 100 porteurs d'eau, 50 charpentiers, constructeurs de tentes et porteurs de flambeaux, 30 corroyeurs et 150 balayeurs.

Si donc la description qu'on vient de lire est celle d'un petit camp, on peut en déduire quelle devait être la magnificence d'un grand et surtout des résidences fixes de la cour à Sikri et à Lahore. En outre, n'oublions pas qu'une seule de ces installations ne suffisait pas à Akbar durant ses marches. Un nouveau camp le précédait toujours d'une journée de marche. Les gens et les bêtes de somme ne manquaient pas, car les écuries de l'empereur abritaient toujours 5 à 6000 éléphants bien dressés. Le nombre des chameaux et des chevaux devait être proportionné à ce chiffre. Mais il est difficile de se représenter les mouvements d'une armée où chaque seigneur s'entourait, dans la mesure de ses moyens, d'un luxe pareil. La richesse des équipements et des vêtements devait être inouïe et l'aspect général aussi riche en couleurs qu'un caléidoscope.

Dès l'aube, les timbales et les trompettes annonçaient l'arrivée de l'empereur dans la salle des audiences. Les grands du royaume venaient alors en masse pour témoigner de leur respect à leur prince et pour régler leurs affaires.

En face de la porte d'entrée se dressait le trône, mais Akbar était plus généralement assis à l'orientale, les jambes croisées sous lui, sur des coussins recouverts de la royale couverture de feutre. Ce n'est qu'aux grandes solennités qu'il s'asseyait sur un trône en bois de sandal orné de précieuses sculptures d'ivoire. Dans ces circonstances l'aîné des princes se tenait à côté de son père à une distance de 1 à 4 pas, les deux plus jeunes, éloignés

de $1\frac{1}{2}$ à 6 pas. S'ils recevaient l'ordre de s'asseoir, l'étiquette de la cour exigeait que cette distance fut doublée. Plus loin étaient placés à une distance de 3 à 15 ou de 5 à 20 pas, suivant leur rang et leur dignité, les officiers de la couronne, les princes, les nobles et les amis du Padichah. Après eux et à une distance déterminée, venaient d'abord les émirs âgés, ensuite les plus jeunes; tous les autres personnages se plaçaient à gauche du trône, dans un ordre analogue, suivant leur rang. Deux chambellans, les *Saibans* se trouvaient seuls dans le voisinage immédiat de l'empereur; ils le préservaient des rayons du soleil et appelaient par leur nom les seigneurs auxquels l'empereur accordait l'honneur de la parole.

La personne appelée s'avancait et faisait *taslim* ou *kornich*. Pour le *taslim* on s'inclinait, le bras étendu, jusqu'à ce que le revers de la main droite touchât le sol, puis on se redressait avec grâce et l'on posait la main droite sur la tête. Ce geste en dit assez par lui-même, quand même Aboul Fazl n'affirmerait pas expressément qu'en saluant ainsi on se montrait disposé à se sacrifier pour l'empereur. Quelqu'un recevait-il de l'empereur un Mançab, un Djagir, un vêtement d'honneur, un éléphant ou un cheval de guerre, l'étiquette de la cour exigeait qu'il fit trois fois le *taslim*. Pour faire le *kornich*, la personne qui saluait appuyait, en s'inclinant, la tête sur la main. Cette fois encore, la signification est claire. Quant à l'origine de cet usage, qui datait déjà du temps de Houmayoun, l'empereur l'expliqua de la façon suivante à son ministre: „Un jour, mon père me fit présent d'un „de ses bonnets que je mis sur ma tête. Mais le couvre-chef de „l'empereur était bien trop grand pour moi. Tout en m'inclinant, je dus le retenir de la main droite et c'est ainsi que je fis „le Kornich. Ceci plut tellement à l'empereur qu'il fit ensuite „une ordonnance au sujet du *kornich* et du *taslim*”.

Pour comprendre l'idée qu' Akbar se faisait de la vertu divine dont il était doué, il est utile de connaître ce que raconte Aboul-Fazl du prosternement religieux, ou *Sidjda* ; car c'est la preuve que l'empereur savait mieux garder la mesure que les adeptes du Dini-Ilahi.

„Ce genre de démonstration respectueuse était rendu à chaque seigneur et considéré comme une source de bénédictions. Voilà pourquoi il devint nécessaire pour les suivants de „Sa Majesté d'y ajouter quelque chose ; ce fut le *Sidjda* , et cet acte d'humilité aux pieds de l'empereur, était pour eux comme „fait devant Dieu, car la dignité impériale est l'image de la „puissance divine et un rayon lumineux du soleil de l'Etre absolu. Vu sous ce jour, le prosternement a paru admissible à „beaucoup de gens et est devenu une source d'abondantes bénédictions”.

Mais on sait que, comme les chrétiens, les mahométants voyaient dans le prosternement une marque de vénération à laquelle Dieu seul a droit.

L'empereur en ressentit le contre-coup, comme le font voir les paroles suivantes d'Aboul Fazl : „Mais comme certains observantins à l'esprit retors, considérèrent le prosternement comme une adoration blasphématoire de la créature, Sa Majesté a ordonné, dans sa sagesse pratique, que cet acte devait être aboli parmi les ignorants de toutes les classes, que même ses serviteurs intimes devaient s'en abstenir les jours de réception publique. Si pourtant des personnes sur qui est tombé un rayon de l'astre du bonheur¹⁾, vont saluer l'empereur dans les réunions privées et obtiennent la permission de s'asseoir, elles se prosternent en signe de reconnaissance en courbant leur front jusqu'à

1) C. à d. des adeptes de la religion d'Akbar.

terre pour participer ainsi au rayonnement du bonheur. En interdisant le prosternement au peuple en général et en l'acceptant de la part des élus, l'empereur satisfait les désirs des uns et des autres et donne au monde un exemple de sagesse pratique".

Il serait intéressant de connaître la date exacte de cette ordonnance. Les sources connues ne présentent pas avec une netteté parfaite le développement suivi par la pensée d'Akbar. Toujours cherchant, toujours occupé de vastes projets, doué d'un tempérament qui n'avait que l'apparence de la tranquillité, il devait subir l'influence de son humeur. S'il était facile en telle occasion et exigeant dans une autre, ce n'était pas toujours pour réaliser un plan raisonné.

On trouve pour ainsi dire l'échelle des différentes dispositions de l'empereur dans les tableaux qu'Assad Bey¹⁾ nous a conservés dans le Wigaya „Comme tels, ils ont une grande valeur en nous faisant connaître Akbar et la vie à la cour.

C'était au temps où Akbar s'attendait avec anxiété à de mauvaises nouvelles du Dekhan et où Assad Bey venait de rentrer de son ambassade à Bidjapour uniquement préoccupé du message qui lui serait communiqué, l'empereur avait abrégé sa prière du soir décrite plus haut. Il entre dans la grande salle; elle est vide. Il se heurte malencontreusement contre un allumeur de lampes accroupi tout à côté du lit de repos impérial et plongé dans un sommeil voisin de la mort. Furieux, Akbar ordonne de le précipiter du haut de la tour et le malheureux est fracassé. Tandis que l'empereur est encore tout entier à son indignation, il aperçoit Khvadja Emirouddin qui remplissait alors les fonctions de chambellan; il l'interpelle avec colère, le rudoie et le renvoie dans le camp du prince; Daulat Khan, qui

1) Dans Elliot VI p. 104 ff.

partageait le service du palais est également injurié et tancé vertement; c'est à peine si Ram Das échappe à meilleur compte. „L'empereur s'assit sur le siège royal”, continue Assad Bey et, rempli de crainte, je m'approchai pour le saluer. Dès que son regard tomba sur moi, il me conféra la charge que Khvadja Emirouddin avait remplie pendant plusieurs années, jouissant de beaucoup d'honneur et d'une grande considération. Au même instant il dit à Ram Das: „J'ai confié à Assad Bey l'emploi de ce misérable: nous verrons comment il se conduira! Amène-le, qu'il me rende hommage”. L'hommage qu'il exigeait dans son caprice et alors qu'il venait de verser le sang, n'était sans doute autre chose que le prosternement. Comment Akbar pouvait-il se croire si profondément atteint dans sa majesté divine, au moment même où il se livrait sans réserve aux instincts les plus grossiers de l'humanité?

Ce fut une humeur noire qui entraîna le grand homme à une aussi basse vengeance; mais c'était le résultat inévitable de l'apothéose dont il était l'objet.

Heureusement des faits de ce genre, si fréquents chez les autres monarques de l'Orient, sont très rares dans la vie d'Akbar et presque toujours ils furent suivis de près par un amer repentir.

Mais voici un tableau plus attrayant. Assad Bey nous raconte comment l'empereur en vint à fumer sa première et dernière pipe.

Assad Bey avait trouvé du tabac à Bidjapour; on n'avait jamais vu cette plante dans l'Hindoustan. Il s'empressa d'en acheter ainsi qu'une pipe ornée de pierres précieuses. Le tuyau, du plus beau bois d'*atchins*, avait trois pieds de long; il était bien sec et coloré et les deux extrémités en étaient décorés d'émaux et de brillants. En guise d'embouchure, il y joignit une pierre

précieuse de forme ovale et acheta un briquet doré. „Le tout était très joli.” Le roi de Bidjapour lui avait fait don d’une blague à tabac en bétel d’un travail très fin, qu’il remplit du meilleur tabac. Tous ces objets furent déposés dans une boîte en argent; pour le tuyau; il fit confectionner une gaine d’argent, recouverte de velours pourpre et offrit le tout à l’empereur.

Akbar se réjouit beaucoup des présents qu’ Assad Bey lui apportait et lui demanda comment il avait pu, en si peu de temps, réunir tant de curiosités. „Il aperçut alors l’attirail de fumeur. Il parut très étonné, examina le tabac, demanda ce que c’était et comment je me l’étais procuré. Le Navab Khan i Azam répondit: „C’est du tabac; il est très connu à la Mecque et à Médine et c’est comme médicament qui ce savant en a apporté à Notre Majesté”. L’empereur le regarda et ordonna à Assad de lui bourrer une pipe. Il commençait à fumer lorsque son médecin parut et le lui défendit. Mais Sa Majesté daigna observer gracieusement qu’il lui était impossible de ne pas fumer un peu par égard pour Assad; elle appliqua donc le bout de la pipe contre sa bouche auguste et tira deux ou trois coups. Le médecin en fut très alarmé et voulait l’en empêcher. Il lui prit la pipe de la bouche et la fit essayer au Khan-i-Azam, qui, à son tour, aspira quelques bouffées. Ensuite il manda son droguiste et l’interrogea sur les vertus du tabac. Celui-ci répondit que ses livres n’en parlaient pas, que c’était une invention nouvelle vantée beaucoup par les docteurs européens et que les tuyaux étaient importés de Chine. Là-dessus le médecin ajoute: „C’est en effet un „médicament que l’on n’a pas encore expérimenté et sur le „compte duquel les docteurs n’ont rien écrit. Comment pourrions-nous indiquer à votre Majesté les vertus de choses si peu „connues? Je ne conseille pas à Notre Majesté d’essayer de fumer”. Assad alors se tournant vers le médecin: „Les Européens

sont assez avisés pour connaître tout ce qu'il faut en savoir. Il y a parmi eux des hommes sages qui bien rarement se trompent ou commettent des erreurs. Comment pouvez-vous, avant même d'avoir étudié la question et découvert les diverses qualités de la plante, porter un jugement auquel puissent souscrire docteurs, rois, magnats et gentilshommes? Toute chose doit être jugée d'après ses bons ou ses mauvais effets et pour être fixé, il faut se baser sur des faits!" — „Nous n'avons pas besoin de suivre les Européens", répliqua le médecin, „et d'adopter sans examen un usage qui n'est pas sanctionné par nos savants". — „Quel singulier avis", répartit Assad, „toutes les coutumes du monde ont été nouvelles à un moment ou à un autre; depuis Adam jusqu'à nos jours, elles se sont introduites les unes après les autres". — „Qu'un peuple adopte quelque nouveauté, que tout le monde en entende dire du bien, alors chacun de s'en emparer. „Les savants et les médecins devraient juger les choses d'après „leurs bonnes ou mauvaises qualités. Les bonscôtés ne paraissent „pas dès l'abord. Ainsi la racine du Smilax-China, inconnue par „le passé, n'a été découverte que récemment et s'emploie maintenant dans bien des maladies".

„Lorsque l'empereur m'entendit discuter ainsi avec le médecin", écrit Assad Bey, „il en fut étonné et réjoui. Il se rangea à mon opinion et dit au Khan i Azam: „avez-vous entendu les judicieuses paroles d'Assad? Certainement nous ne devons pas repousser une chose approuvée par les savants d'autres nations, par la seule raison que nos livres n'en disent rien. Autrement que deviendrait le progrès chez nous?"

L'intérêt de l'empereur fut éveillé par la nouveauté du sujet et l'habile allusion à l'étranger, si bien qu'il retira la parole au médecin qui s'appêtait à riposter. Il fit venir le „prêtre". C'était l'un des jésuites du Portugal et la question ne pouvait

pas lui être étrangère. Il exposa beaucoup d'arguments en faveur du tabac, „mais rien ne put convaincre le médecin, qui était pourtant un habile praticien”.

Par suite de cette conversation en présence du monarque, Assad Bey se trouvait engagé à fond dans la question du tabac; aussi ne manqua-t-il pas de faire de la propagande autant qu'il dépendait de lui. Il avait rapporté une quantité de pipes et de tabac dont il fit présent aux grands seigneurs. D'autres se faisaient envoyer un attirail de fumeur; tous, sans exception, voulaient en avoir. C'est ainsi que le tabac reçut droit de cité à la cour. Il devint, à partir de ce moment, un article de vente et bientôt l'habitude de fumer devint générale.

Quant à l'empereur Akbar, il s'en est tenu pour toujours à cette première pipe; ce qui fait supposer, qu'elle ne lui réussit guère.

Ces deux scènes qui forment entre elles un contraste remarquable, nous initient à la manière de vivre de la cour et montrent quel pouvoir Akbar exerçait sur les hommes. L'un se perd par la frayeur que lui inspire la colère du tout-puissant empereur, colère rare, il est vrai, mais d'autant plus redoutable; l'autre s'enthousiasme de l'entrain de l'empereur, qui accepte tout ce qui est nouveau avec curiosité et sans préjugés.

De même que le climat de l'Inde offre le contraste de veines de pluies orageuses suivis de jours pleins de soleil et de lumière, qui arrachent à la terre une végétation luxuriante; ainsi les phénomènes psychiques alternaient dans l'âme d'Akbar. Il avait le sentiment de représenter la divinité, comme le fait tout souverain „qui ne porte pas le glaive en vain;” il poussait la conscience de son pouvoir jusqu'à se croire dans une union mystique avec Dieu et dispensait des bénédictions; en même temps, il se montrait d'une sensibilité toute humaine, sa condescen-

dance et sa tolérance étaient telles que l'utilité politique en paraît douteuse. Il sentait qu'il était „un avec Dieu” et s'exaspérait quand, par un acte de peu d'importance, quelqu'un semblait s'opposer à sa volonté.

Des dispositions aussi opposées que le septentrion et le midi entretenaient en lui comme une température bizarre. Elle mûrissait ses bonnes et ses mauvaises qualités et développait sa curieuse nature à double face qui se manifeste jusque dans les plus petites choses, même dans les détails culinaires.

Ainsi tout en mangeant très peu lui-même, il était l'hôte le plus généreux, méprisant les aliments et estimant la cuisine ¹⁾. Jamais il ne lui arrivait de demander : que mangerons-nous aujourd'hui ? Il ne prenait de nourriture qu'une fois par jour et se levait de table avant de s'être rassasié. Il avait coutume de manger seul et sans observer les heures. Ses cuisiniers tenaient toujours en réserve des plats à demi apprêtés, de sorte que le dîner pouvait être servi une heure au plus tard après que l'ordre en fût donné. Pour le harem par contre, les cuisiniers étaient à l'oeuvre du matin au soir. Badaoni ²⁾ raconte, avec un peu d'exagération, que l'empereur faisait maigre des saisons entières, une fois même durant plus de six mois et qu'il avait eu la pensée de se faire végétarien. Etait-ce peut être une fantaisie qui lui prit à l'époque où il était plein d'enthousiasme pour la foi hindoue ? Il est certain, par contre, que l'empereur parlait souvent du peu de cas qu'il faisait de la viande et qu'il tâchait de s'en déshabituer lentement ³⁾. Les jours de jeûne sévère pour lui et ses disciples, furent d'abord les vendredis, ensuite les dimanches. Plus tard, l'empereur désigna pour cela le premier

1) Aïn 23—28 dans Blochmann p. 56—73.

2) Dans Rehatsek p. 70—72.

3) Aïn 26.

jour de chaque mois solaire, les éclipses de lune et de soleil „la journée entre deux jours maigres, les lundis du mois d'Aban, le jour de fête de chaque mois solaire, le mois de Farvardin tout entier ainsi que le mois d'Aban, dans lequel il était né et encore quelques jours en plus. Chaque année on ajoutait cinq jours de jeûnes. Malgré cette abstinence, Akbar donnait tous ses soins à la cuisine et la maintenait dans un ordre parfait. Son premier ministre, le grand gourmet, Aboul Fazl, en était le directeur. Il engageait des hommes zélés comme „*mir-bakaval*” c. à d. chefs de cuisine. On avait même des employés spéciaux pour goûter les plats. „Et pourquoi n'aurait-il pas fait de la sorte, écrit le Brillat-Savarin de l'Inde, comme s'il devait faire sa propre apologie. Tout ne dépend-il pas d'une nourriture convenable: l'équilibre de la nature humaine, la force corporelle, la capacité de s'approprier des bienfaits physiques et moraux, l'acquisition d'un gain temporel ou d'une grâce spirituelle? Pour la simple absorption de la nourriture, l'homme ne diffère pas de l'animal, mais ce qui le distingue, c'est qu'il en reconnaisse l'importance”.

„Des cuisiniers de tous pays apprêtaient chaque jour une grande variété de „*Kom*”, de légumes, de viandes, d'huiles, de plats sucrés ou fortement épicés. Les mets servis aux repas quotidiens sont tels que les grands seigneurs s'en permettent à peine de semblables pour leurs fêtes; qu'on juge si la table de Sa Majesté est exquise!” Aboul Fazl, ce fin connaisseur, faisait lui-même partie des magnats. Il recommande p. ex. la recette suivante: *Badindjan* se composant de 10 parties de riz, $1\frac{1}{2}$ p. de G'hi. $3\frac{3}{4}$ p. d'oignons, $\frac{1}{4}$ p. de gingembre, sauce au citron, 5 grains de poivre, 5 grains de coriandre $\frac{1}{2}$ — cardamome et — $\frac{1}{2}$ grains d'*asa foetida*.

Tout le monde connaît la rude expression par laquelle on a

courtume de désigner le dernier ingrédient, dans la langue allemande mais on sait aussi qu'il ne faut pas discuter des goûts. L'*ain* 27 et 28 nous donnent une énumération de mets ; à côté de cette abondance de blés, de viandes, de plantes aromatiques et de fruits de l'Inde, les variétés que peut offrir l'Europe semblent bien peu de chose. Les produits les plus exquis de Caboul, de Cachmir, du Touran et de l'Hindoustan se rencontraient sur la table d'Akbar. L'empereur aimait beaucoup les fruits. Ainsi la résidence de la cour à Lahore contribua à propager l'usage du manguier dans le Pendjab.

A l'occasion des fêtes, toutes ces richesses étaient accumulées et assorties d'une manière surprenante, même lorsque l'empereur était fidèle à son caprice d'abstinence. Il lui plaisait de se distinguer de son entourage. Sa suite était-elle vêtue de velours et de soie, toute resplendissante d'or et de pierreries : Akbar apparaissait simple et dépourvu de tout ornement. Il s'enveloppait dans de longs vêtements de laine blanche, à la façon des Çoufis. Son cou seul était garni d'un collier de perles les plus fines ; le poignet droit de même ; un anneau ornait le petit doigt de la main qui portait l'épée. Une agrafe de pierres précieuses brillait à son turban ou à son bonnet de velours noir ; ce dernier était une réminiscence de la vieille casquette de cuir des Tchajataïs.

Cette simplicité exagérée pour l'Orient et surtout pour un empereur, reposait sur un motif tout autre qu'on pourrait le croire. Dans son harem, il se plaisait à se parer, à l'occasion, des plus riches vêtements européens ; mais alors sa tunique n'était pas taillée exactement à l'espagnole, c. à. d. de façon à ne dépasser qu'un peu la ceinture ; elle descendait jusqu'aux genoux et était complétée par un pantalon large et bouffant. Akbar savait fort bien qu'il avait les jambes torses.

Cependant aux jours de fêtes ou de réceptions, quand sa dignité impériale l'exigeait, il ne s'entendait pas moins bien à entourer sa personne de toute la pompe nécessaire.

Rappelons parmi ces fêtes, celle du pesage ¹⁾. A son anniversaire de naissance, l'empereur se plaçait douze fois sur une balance tandis que le contrepoids dans le plateau opposé consistait tour à tour en or, en mercure, en soie, en parfums, en cuivre, en Rouh-i-toutija, en drogues, en G'hi, en fer, en lait de riz et en sept espèces différentes de Kom et de sel. Ces produits qui représentaient douze fois le poids de l'empereur, étaient distribués sous forme de présents, généralement à des Brahmanes. Aux éleveurs, on donnait des moutons, des chèvres et des volailles en chiffre égal aux années que comptait le monarque. Un grand nombre d'animaux plus petits étaient mis en liberté. Akbar avait deux anniversaires ; le premier était fixé selon l'année solaire nouvellement introduite ; l'autre, le plus ancien, calculé d'après l'ère mahométane, tombait sur le 5 Radjab de l'année lunaire. Celui-ci se célébrait avec moins de splendeur ; la balance ne se remplissait que huit fois et l'on n'y mettait que de l'argent, de l'étain, de la toile, du plomb, des fruits, de la moutarde, de l'huile et des légumes.

Ces riches présents, offerts le jour de naissance ou *Salagirik*, n'étaient que pour le peuple. L'aristocratie obtenait des faveurs et des vêtements d'honneur : on accordait l'amnestie à des gens disgraciés. Les princes impériaux étaient également pesés une fois par année solaire, mais alors on ne chargeait la balance que d'une seule matière de prix. La coutume du pesage remonte à l'antiquité hindoue et s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le major Todd raconte accidentellement dans ses annales du Radja-

1) Aïn 18 p. 866.

stan que certains Radjas gaspillent parfois leur fortune de cette manière et que les brahmanes en bénéficient. Akbar aussi répandit l'or pesé parmi les brahmanes le 5 Radjab 973, lors de la fête du pesage à Nizamabad ¹⁾).

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu' d'Akbar attribuât beaucoup d'importance aux usages hindous; mais il adopta aussi les fêtes de Djamched et celles des prêtres des Parsis, afin de distribuer des présents à ces occasions. C'était par exemple une coutume des Parsis de célébrer les jours où les noms des mois et des jours coïncidaient, tels que le 19 Tarwardin, le 3 Ardibihicht; le 6 Chourdad; le 13 Cir; le 7 Amerdad; le 4 Cherivar; le 16 Mihr; le 10 Aban, le 9 Azar, les 8, 15 et 23 Deï, le 2 Bahman; le 5 Isfandarmouz. Mais la plus grande solennité était celle du premier jour de l'année solaire; on faisait alors bonne chère et les dons affluaient. C'est aussi sous le rapport économique que l'empereur s'intéressait à ces fêtes; il en institua une, la fête de Chouroz, uniquement dans ce but.

Le 3 de chaque mois, s'ouvrait un vaste bazar où les marchands de tout l'univers avaient le droit d'exposer leurs marchandises devant la cour.

Naturellement c'était là une bonne fortune pour les femmes du harem et pour celles des grands; l'empereur allait, en personne, faire des achats. Il saisissait cette occasion pour se familiariser avec le négoce, le caractère et le genre de vie du peuple.

L'industrie textile ²⁾ arrêtait surtout l'attention de l'empereur, et cela pour un motif financier bien entendu. Nous en avons trouvé une preuve précédemment, lorsqu'il était question des tapis employés à la construction des tentes. Les tissus

1) Radami dans Blochmann p. 267 Rem.

2) Aïn 31, 32.

persans, mongols et européens, devinrent des articles de commerce très répandus et des fabricants de 1^{er} ordre s'établirent dans le pays. Les voyageurs les plus compétents étaient surpris par la variété des dessins et des tissus qui distinguait les produits sortant des manufactures impériales à Lahore, Agra, Fathpour et Ahmadabad. Akbar lui-même tachait d'acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans cette branche de l'industrie. Du moment que le Padichah donnait ainsi l'exemple, il est aisé de comprendre que les tissages aient pris un essor prodigieux. La question posée par Akbar à l'occasion du tabac : „Et le progrès?” caractérise également sa politique textile : il prenait l'étranger pour maître et son goût pour guide. Les étoffes fabriquées sur commande et celles qui provenaient de présents ou de tributs, étaient soigneusement conservées par les administrateurs de la garde-robe qui les classaient suivant leur prix et les soumettaient à des inspecteurs ; après cela, elles étaient employées pour les besoins de la cour ou offertes en cadeaux. Ces dons et les tissus utilisés à la cour, servaient de modèles, de sorte que „les manufactures impériales étaient tenues de fabriquer toutes les étoffes faites en d'autres pays”. Des employés compétents, s'informaient des prix „actuels et anciens”. Cette remarque ne manque pas d'intérêt, car elle montre que l'empereur savait apprécier la statistique. Soit pour prévenir un excès de luxe, ce qui n'est pas probable, soit pour mettre en vogue certaines étoffes moins portées, l'empereur avait publié un règlement général concernant les habillements, par lequel il était prescrit à telle classe de la société de porter tel tissu. Grâce à cette politique textile qu'il menait avec vigueur, Akbar obtint peu à peu une baisse des prix. Les magnifiques tissus du célèbre Ghia-i-Naqchband tombèrent du prix de 100 à 50 mouhours pièce ; la plupart des autres articles subirent une

baisse de 66⁰/₀, et même de 75 ⁰/₀. L'attention constante que prêtait Akbar à cette question d'économie nationale, allait jusqu'à l'extrême et devenait parfois mesquine. Il imaginait même de nouveaux noms pour les modes.

On sait par l'histoire de Russie, quelle impression durable ont faite sur le peuple, jusqu'à nos jours, les prescriptions relatives à la barbe et aux vêtements. Ce rapprochement avec la Russie, fait naître l'idée qu' Akbar pouvait bien avoir poursuivi aussi un but politique dans ses lois sur la mode. Ce que l'empereur n'était pas à même de réaliser, le prêtre devait l'obtenir. Et s'il est vrai que la mode et la politique textile provenaient en partie d'un mobile religieux, c'est là encore une marque du travail sérieux auquel Akbar se consacra dans son âge mûr.

Badaoni ¹⁾ conte une anecdote qui jette quelque lumière sur ce point. Il venait d'entrer au service du Padichah, lorsque Aboul-Fazl lui fit observer que sa moustache était coupée plus court que d'habitude. Il répondit que c'était la faute du barbier et non la sienne. „Ne le fais plus, dit Aboul-Fazl, cela ne te sied pas et n'a pas bonne façon.” Peu de temps après Badaoni était si bien rasé qu'un adolescent imberbe aurait pu lui porter envie. „La mise en scène fut complétée par d'autres mesures encore; la sonnerie des cloches des chrétiens, l'exposition d'images de la Trinité, etc.”, ajoute Badaoni d'un même trait de plume. Que conclure de là, sinon que la disparition de la barbe de Badaoni doit avoir été en rapport avec les innovations religieuses et politiques? Quant à ses goûts antérieurs, ils sont très-compréhensibles quand on songe aux soins assidus que les mahométans prenaient de leur barbe; le portrait de l'empereur Akbar nous le montre avec la moustache coupée tout ras.

1) Dans Rehatsek p. 50 f.

Les châles acquis par la garde-robe impériale, quoiqu' étant tous bons et de même qualité, n'étaient pas estimés la même valeur. Leur prix dépendait „du caractère astrologique de la journée¹⁾”, les pièces livrées le premier jour du mois de Fawardin étaient les plus recherchées. Blochmann ajoute cette courte explication: Comme tous les Parsis, Akbar croyait aux jours heureux ou néfastes. Si l'on prend cet état d'âme comme point de départ, on comprendra aussi pourquoi Akbar préférait les tissus de laine et surtout les châles, aux tissus de soie²⁾; c'est que les premiers constituaient le costume des Çoufis.

Immédiatement après ces paroles, Aboul-Fazl continue en ces termes, à l'aïn 31: „Et je dois mentionner comme un heureux pronostic, que les vêtements de sa Majesté vont fort bien à tout homme qu'il soit grand ou petit. C'est là un fait qui a excité l'étonnement de bien des gens”.

Blochmann³⁾ lui-même, l'admirateur d'Aboul Fazl, accorde que les louanges des deux frères Aboul Fazl et Faïzi jettent un jour étrange sur le caractère d'Akbar, qui acceptait avec complaisance les adulations les plus démesurées. Il désigne le poète comme le plus grand flatteur des deux et le compare aux poètes courtisans des Césars de Rome.

Aboul Fazl, qui n'a pas le moindre élan poétique et qui, en raison de son calme, manie son style en maître dans les sujets les plus variés, ne pouvait pas ignorer, avec son esprit observateur auquel rien n'échappait, qu'il écrivait là un mensonge et presque un non-sens. Son art se modelait fidèlement sur les dispositions de l'empereur. Les passages tels que celui-ci, où le manque de vérité est joint à la sobriété de l'expression, sont

1) Aïn 32.

2) Aïn 33.

3) I. c. p. 90 n 3.

écrits en vue des moments d'humeur analogues à celui où Akbar fit précipiter de la tour l'infortuné allumeur de lampes.

Tout en ne visant pas à rapprocher Akbar de Dieu, les flatteries d'Aboul Fazl et celles de ses pareils eurent cependant pour effet de l'encourager dans ses velléités de ressemblance divine.

Ce que les rêves mystiques inspiraient vaguement à Akbar, Faïzi le lui chantait dans ses transports poétiques :

Il est roi en sagesse, nous le nommons dépositaire du savoir,
C'est le guide religieux qui éclaire notre route.
Si les rois sont sur terre des ombres de Dieu, Akbar au contraire
Est un rayon de la lumière divine. Serait il juste de l'appeler une ombre¹⁾?

Dans ces vers, l'antithèse poétique d'ombre et de lumière, était l'essentiel pour Faïzi.

Aboul Fazl en fait un système politique : la royauté est une lumière émanant de Dieu et un rayon du soleil, de l'astre qui illumine l'univers ; elle est le résumé du livre de la perfection, le point de convergence de toutes les vertus. La majesté resplendissante des Kayaniens, qui était descendue sur les rois de l'ancien Iran, revit sous la forme d'un rayonnement divin. Dieu communique avec les rois sans aucun médiateur et, en leur présence, les hommes inclinent avec un profond respect leur front reconnaissant.

L'idée d'Aboul Fazl n'est pas que la royauté en elle-même soit l'ordre de l'univers, mais que le roi personnifie d'une manière concrète l'ordre divin, la volonté de Dieu, en tant qu'elle concerne les hommes. Usant toujours de son style retors, il commence par cette phrase : „Aucune dignité n'est au dessus de la royauté aux yeux de Dieu". Puis il arrive au résultat ci-dessus mentionné. S'il n'est pas aussi conséquent qu'on pourrait le

1) Dans Blochmann p. 561,

croire dans ses doctrines sur les rapports du roi avec ses sujets,
l'honneur en revient au bon génie d'Akbar.

Faizi vole à son but avec plus d'audace :

Il est roi et dans les heures obscures il ouvre les portes de la bénédiction.

La nuit, il montre le sentier à ceux qu'environnent les ténèbres.

Si tu contemples un seul instant son visage à la lumière du jour,

Le rêve de la nuit te fera voir l'astre lumineux.

Dans cette nuit sombre, ô roi, fais briller à mes yeux la lampe de
[l'espérance,

Dans mon obscurité, fais pénétrer l'éternel rayon

De la lumière qui illumine l'œil de ton cœur ;

De ce soleil dont l'éclat t'environne, envoie un atome jusqu'à moi.

Veux tu, comme je l'ai fait, connaître le chemin de la vérité ?

Jamais tu ne le trouveras, si tu ne regardes au roi.

Renonce à ce cérémonial usé de te jeter la face contre terre :

Lorsqu' Akbar t'est apparu, alors seulement tu as aperçu Dieu.

Quel est le plus ancien : de ce quatrain du cheikh Faizi, ou de la préface des Aïn, écrite par Aboul Fazl ? La ressemblance entre les deux est presque textuelle.

Aboul Fazl a rassemblé après la mort de son frère ces improvisations poétiques. Il voyait Akbar travailler à une religion de l'avenir, enorgueilli par le sentiment qu'il était dépositaire de la grâce de Dieu, porté par le succès et cherchant réponse à cette question : „Pourquoi Dieu m'a-t-il donné toutes ces choses ? Ne „suis-je pas créé pour être son image sur la terre ? „Le ministre „prit donc soin que l'empereur n'eût aucune inquiétude au sujet „de sa ressemblance divine”.

Mais comment Akbar et Aboul Fazl se justifiaient-ils vis à vis de leur conscience ? car il n'y a pas de doute que celle d'Akbar n'ait parlé bien haut.

La nécessité politique était leur seul argument, Akbar ne pouvait songer à éliminer deux religions puissantes, pour

en introduire une troisième. Le conflit n'en serait devenu que plus terrible et son pouvoir n'y eût rien gagné. C'était pourtant là ce qu'il fallait atteindre à tout prix, si l'on ne voulait pas, que le grand empire ne s'émiettât en petites principautés. Si donc sa domination ne trouvait pas une base assez solide dans la crainte humaine, il devait tenter d'en faire l'objet d'une foi religieuse. Dans les commencements, Akbar ne fit peut être que tirer parti de ce qui s'offrait à lui. Mais plus tard, quand la prospérité et le succès s'attachèrent à ses pas, quand avec une puissance croissante, les difficultés de la tâche se montrèrent avec plus de clarté, cette vérité ne devait-elle pas s'imposer à son esprit : l'œuvre que j'ai entreprise est si immense, qu'un dieu seul sera capable de la mener à bonne fin !

Il est vrai qu'elle semblait déjà accomplie pour une bonne part ; sa souveraineté était bien établie et la puissance des oulemas, brisée. Il est si facile de croire ce que l'on désire. Comment Akbar ne se serait-il pas cru beaucoup plus près de son but qu'il ne l'était en réalité ? Tout en s'efforçant de s'humilier chaque jour devant le Tout-puissant et en s'agenouillant les mains jointes devant les lumières de l'Eternel, il ne pouvait pas se refuser l'aveu que c'était à lui-même, plus qu'à tout autre homme, qu'il était redevable de ses succès.

Cette noble fierté, jointe à son humilité, le faisait paraître à ses propres yeux, comme l'objet de grâces divines très spéciales. Habitué lui-même à agir par le moyen de ses sujets et considérant les batailles gagnées par le grand radja ou par le Khan-Khanan, comme ses actions propres, il s'expliquait de la même manière l'intervention de Dieu sur la terre. Et ne voyait-il pas, dans chaque religion qu'il apprenait à connaître, que la divinité se révélait par des organes humains ? Plus il cherchait d'ailleurs à se préserver de l'orgueil par le jeûne et la prière,

plus son mysticisme confondait le moyen et la cause. S'il pensait s'humilier en s'appelant „ombre de Dieu”, cette désignation pouvait, à titre égal, être envisagé comme preuve du contraire. Il est probable que l'empereur s'est posé à lui-même la question de Faïzi : „Est il juste de le nommer une ombre ?” Et cela d'autant plus qu'il était entouré de la flatterie la plus servile et que dans le peuple on croyait couramment à sa divinité ¹⁾.

„Dans son indifférence pour tout ce qui est mondain, Sa Majesté aime et porte des vêtements de laine”.

Le costume goufique caractérise pleinement les deux tendances différentes qui animaient Akbar. Aboul Fazl méditait le plan d'un livre contenant le récit des miracles qu' Akbar était censé avoir opérés. Tout ce qui entraînait en rapports directs avec l'empereur, était imprégné de mysticisme et il faut admirer la nature saine d'Akbar qui savait réagir puissamment contre ce poison.

Le bon génie, qui préserva l'empereur comme un compagnon fidèle et discret, fut son amour du travail. Son incessante activité, en le rattachant aux intérêts humains, le garantit des rêveries dangereuses, des spéculations transcendantes. L'armée tenait toujours son attention en éveil. Akbar s'était élevé par la guerre et la guerre fut imminente durant toute sa vie. Nous avons dit, lors du siège de Tchitor, que l'empereur était lui-même un excellent tireur. Ce qui est étonnant c'est qu'il se soit intéressé tout particulièrement à l'arme à feu, dans un pays où l'infanterie ne comptait presque pour rien, tandis que la cavalerie était dominante et avait pris un développement considérable. La grande supériorité des armes à feu hindoues

1) Ain 31, Blochmann p 90.

sur les européennes, quoiqu' affirmée par les voyageurs de cette époque, a été révoquée en doute. C'est bien à tort. Akbar prenait plaisir à inspecter les ateliers et aimait à se servir d'un bon fusil tant à la chasse qu'au tir à la cible. Un passage dans l'Ain 39 montre qu'à cette passion aussi se mêlait une pensée mystique: Akbar choisissait dans son arsenal, parmi plusieurs milliers qui s'y trouvaient, cent cinq fusils à titre de *chaçça* c. à d. pour son usage personnel. Il en prenait d'abord douze dans ce nombre, un en l'honneur de chaque mois; après onze mois, les mêmes revenaient. Ensuite trente pour le nombre de semaines et au septième jour l'ancien était échangé contre un nouveau. Enfin trente-deux pour chaque jour de l'année solaire. C'est ainsi que l'usage de ces armes, ainsi que de toutes les autres, était réglé exactement sur le jour. Les serviteurs les tenaient toujours prêtes. Le barem et sa garde avaient un approvisionnement semblable d'armes à feu, classées et choisies d'après le même principe des jours fixes. Il est bien entendu que tout cela avait aussi pour but de faire essayer les armes et de juger de leur fabrication. Avant cette époque, les canons des fusils étaient faits de deux morceaux de tôle arrondis et sondés ensemble. Mais comme on manquait d'un moyen pour mesurer la force d'explosion de la poudre, les canons éclataient souvent aux soudures. Cependant, lorsque des hommes comme Oustad Kabir et Housaïn ¹⁾ furent mis à la tête des manufactures impériales, on commença de fabriquer le canon en soudant les spirales en fil de fer qu'on pressait les unes sur les autres: On se mit aussi à perforer des barres de fer rougies au feu. En remplacement de la mèche, on inventa le ressort. La grosse artillerie subit également des améliorations diverses. Aboul Fazl ²⁾ émet l'opinion

1) Ain 21.

2) Ain 36.

qu'en dehors de la Turquie, aucun Etat n'était si bien muni d'artillerie que l'Hindoustan. Les plus lourds boulets d'un canon de forteresse pesaient 12 *mans*; le transport d'un de ces canons, avec le fourgon de munitions, exigeait plusieurs éléphants et 1000 boeufs de trait. Akbar attribua une importance particulière à l'artillerie de campagne. Sa préférence était pour cette artillerie légère appelée *Gadjuals* qui avait si bien servi Nizamoddin Ahmed dans ses luttes contre le prétendant. Les pièces en étaient si légères qu'un seul éléphant pouvait les transporter. Aboul Fazl, selon sa coutume, attribue à l'empereur deux autres inventions encore qui ont un intérêt spécial pour les temps modernes. L'une d'elles était un canon qui se dévissait; l'autre, une sorte de mitrailleuse d'où l'on tirait par dix-sept bouches à la fois. En Occident les canons à mitraille étaient déjà en usage au XV^e siècle. Parmi les armes de l'empereur Maximilien I que Nicolas Glockenthon a reproduites en 1505, se trouve une pièce à deux roues munie de 40 bouches à feu ¹⁾. Il est difficile de démêler à travers le style de chancellerie des Aïn i Akbari, si ces engins destructeurs étaient une invention nouvelle pour l'Inde et si vraiment l'honneur en revient à Akbar. Ce qui est bien établi, c'est qu'Akbar accordait beaucoup d'attention à l'artillerie.

L'éléphant, cet animal fidèle qui rendait de si éminents services à l'empereur tant pour l'artillerie que pour les transports en général, jouissait naturellement de la faveur spéciale de son maître. Cela se remarque surtout dans la minutie avec laquelle Aboul Fazl traite ce sujet en y mêlant des réflexions sur les systèmes reproducteurs de cette espèce animale. Akbar étudiait avec ardeur le côté physiologique de cette question si importante

1) Auguste Demmin: Les armes de guerre p. 524.

pour l'économie nationale; bravant le préjugé d'après lequel le perfectionnement des races des éléphants portait malheur, il réussit à élever une espèce supérieure, C'est Aboul Fazl qui rapporte ces faits et ils sont trop en harmonie avec le naturel de l'empereur, pour qu'il soit permis d'en douter. On n'en peut dire autant de l'anecdote suivante qui semble prouver que dans ses moments de bonne humeur, l'empereur aimait à raconter des histoires de chasse. „J'ai entendu de la bouche de sa Majesté le récit que voici : Un jeune éléphant sauvage était un jour, tombé dans une fosse. La nuit étant survenue, nous ne nous souciâmes pas de le retirer aussitôt et nous l'abandonnâmes. Mais revenus sur place le lendemain matin, nous vîmes que les éléphants sauvages avaient rempli la fosse d'herbe et de branches cassées et étaient ainsi parvenus à délivrer le jeune". Les écuries de la cour renfermaient 105 de ces bêtes puissantes pour le service particulier de l'empereur; le chiffre total de ses éléphants de guerre se montait à 5000. Mais ce nombre même reste bien au-dessous de la quantité d'éléphants qui servaient à l'armée, car tous les grands vassaux en possédaient à leur compte. Il serait aussi inexact d'admettre le premier chiffre que de déduire des indications de Aïn 49 qui mentionne 12000 chevaux logés dans les écuries impériales, que c'était là tout l'avoir d'Akbar en fait de chevaux.

Aboul Fazl désigne le cheval comme étant d'un secours presque surnaturel à celui qui tend à s'élever. Même sans son assertion, on devinerait qu'Akbar s'intéressait aux chevaux. Les jambes arquées du potentat monghol, prouvaient suffisamment qu'il avait grandi en selle. A une époque où les luttes étaient fréquentes et la cavalerie l'arme principale, le prince même le plus insignifiant aurait accordé une grande attention au noble coursier. En réalité, Akbar a donné une impulsion puissante à l'élève de

la race chevaline dans l'Inde. Il venait à la cour des marchands de chevaux de l'Arabie et de la Perse, de la Turquie et du Turkestan, du Badakhan, des steppes kirghises et des plateaux du Tibet et de Cachmire. Ils trouvaient un logement pour eux-mêmes et de bonnes écuries pour leurs bêtes dans un cantonnement spécial préparé à cet usage dans le voisinage du palais. On peut ajouter foi à cette affirmation d'Aboul Fazl qu' Akbar payait toujours en argent comptant et grossissait la somme de la moitié du prix exigé, sachant bien que son exemple était suivi dans son empire. L'*Atbegé*, ou Grand-écuyer, était un personnage de poids dans l'empire. Le Khan-Khanan Mirza-Abdourrahim occupait ce poste ¹⁾; l'écuyer était pour le moins un Ahadi d'un certain âge et pouvait même être Manzabdar de 5000h. Ces détails en disent assez quand il s'agit d'un empire et d'une civilisation où la personnalité importe le plus.

L'élevage du chameau ²⁾ se rattachait à celui du cheval et se poursuivait à la cour avec une telle ardeur que l'on surpassait l'Iran et le Touran. Akbar était si grand amateur de combats d'animaux, qu'il faisait lutter non-seulement des éléphants, mais aussi des chameaux. Par la conquête du Goudjrat, il était devenu possesseur des meilleures races. Les animaux les plus rapides à la course, provenaient d'Adjmir; les meilleures bêtes de somme, de Thatha. Dans ce domaine de l'économie nationale, il était encore un autre objet que fournissait le Goudjrat et par lequel on se dédommageait des sacrifices qu' avait coûtés la conquête de cette province. C'était le bétail ³⁾. „Quoique chaque contrée de l'empire en produisît, c'était pourtant celui du Goudjrat qui avait le plus de valeur". Deux des meilleurs chameaux se payaient 24 mouhours au plus, tandis qu'une paire de boeufs

1) Ain 53.

2) Ain 61—65.

3) Ain 66—67.

du Goudjrat en valait 100; le plus bas prix d'un chameau était de 2 Mouhour, celui d'une vache de Dihli c. à. d. de la plus mauvaise espèce, de 10. Le prix de boucherie du bétail n'entrait pas en ligne de compte pour la nombreuse population hindoue, car les vaches étaient sacrées et finalement Akbar avait tout à fait interdit de les abattre. Le seul rapport était ce que l'animal livrait de son gré, le lait, le beurre et le lait de beurre. La valeur essentielle du bétail consistait dans son emploi comme bêtes de somme et bêtes de trait. Le Bengale et le Dekhan fournissaient d'excellentes bêtes sachant plier le genou au moment du chargement; le boeuf du Goudjrat courait plus vite qu'un bon cheval et faisait en 24 heures 120 milles anglais!

Ce que raconte Aboul Fazl de l'élevage des mulets, sert à caractériser Akbar plutôt que son époque. De tout l'Hindoustan, c'était le seul serkâr de Pak'hali, situé entre Atak et Cachmir, qui élevait des mulets ¹⁾ Les gens de cette contrée regardaient comme déshonorant de les monter. Akbar avait eu l'occasion d'observer cet animal et son aptitude spéciale à reconnaître les lieux et pour ce motif, l'avait pris sous sa protection. Mais son idée a-t-elle trouvé beaucoup d'écho dans son peuple? La remarque équivoque „Il n'existe plus maintenant une si grande aversion pour cette bête", fait penser le contraire. L'aversion pour le mulet s'explique par la répugnance qu'auraient ressentie les fiers seigneurs Tchagataïs à descendre „du cheval à l'âne". Mais Akbar paraît avoir appris à estimer cet animal à sa juste valeur pendant ses campagnes à Caboul et au Cachmir: „C'est „la meilleure bête pour porter des fardeaux et marcher sur un „terrain inégal, car elle avance doucement et sans secousse".

On pourrait trouver inopportun qu'il soit tant question à cet

1) Ain 69.

endroit de l'intérêt que prenait l'empereur aux éléphants, aux chevaux, aux vaches et aux mulets. Cependant nous n'avons fait qu'aborder les traits principaux. On nous comprendra d'ailleurs mieux encore en comparant ce que dit Aboul Fazl de la marine. Aïn 26 et dans quels termes il en parle. En fait de bateaux de transport, il n'y a pour lui que ceux qui peuvent „porter des éléphants”. Les officiers expérimentés, dit-il, usent des navires comme si c'étaient des maisons ou des dromadaires et y voient une excellente ressource pour faire des conquêtes, particulièrement en Turquie, à Zanzibar et en Europe.” Bien qu'ils constituassent le principal moyen de transport dans le Bengale, Cachmir et Thatha; bien qu'Akbar qualifiât les encouragements donnés à la navigation d'actes agreables à Dieu, néanmoins Aboul Fazl n'y consacre qu'un seul Aïn, qui ne prend même pas trois pages dans Blochmann „Les grands navires” ne furent pas, comme on devrait s'y attendre, construits sur la plage du Goudjrat; mais à Ilahabad et à Lahore pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à la mer; c'est sur les hauteurs de Cachmire que se trouvaient les chantiers, où l'on avait inventé un modèle de vaisseau qui excitait l'admiration générale. Akbar avait peut-être rêvé à une flotte qui pût se mesurer avec celle des Portugais, mais il n'était pas en son pouvoir de dégager son empire de la terre ferme qui l'enserrait. Il a certainement navigué une fois sur l'onde salée; peut-être possédait-il aussi quelques vaisseaux en état de tenir le mer, mais il ne s'est guère occupé d'autre chose que de la marine fluviale et des chaloupes canonnières.

Il s'acquitt de grands mérites à l'égard du commerce en supprimant les douanes. Dans quelques ports seulement, nous ignorons lesquels, on percevait un léger droit de douane de $2\frac{1}{2}\%$, „ce qui est si peu de chose en comparaison des taxes antérieures

que les commerçants considèrent le péage des ports comme aboli."

Pour la navigation fluviale, la douane et le prix du transport étaient combinés; la moitié ou le tiers en revenait à l'Etat comme impôt; le surplus était pour les mariniers. La taxe pour les passagers était très modérée: 20 hommes payaient ensemble 1 *dam* pour traverser un fleuve, „mais souvent on les passait gratis."

Le propriétaire du canot devait, pour un changement de 1000 *mans*, une roupie par *Kos*; l'affrèteur, la même petite somme par $2\frac{1}{2}$ *Kos*.

Aux bacs publics, on pensait pour traverser 10 *dams* pour un éléphant; 4, pour une voiture chargée; 2, pour une vide; 1, pour un chameau chargé; $\frac{1}{2}$ *dam* pour les chameaux sans charge, les chevaux, le bétail et tout leur attirail. Les quadrupèdes étaient évidemment le moyen de transport le plus avantageux; ils servaient aussi à mettre en mouvement les roues hydrauliques. Grâce à l'attention de Blochmann, nous apprenons à l'occasion des voitures ¹⁾, ce qu'il en est des inventions d'Akbar. Aboul Fazl écrit: „Sa Majesté a imaginé une voiture extraordinaire qui a été d'une très grande utilité pour différentes personnes. Outre qu'on l'emploie pour les voyages ou le transport de charges, elle peut servir à moudre le blé." Mais Nizamouddin Ahmed nomme le célèbre émir Fathoullah de Chiraz comme étant l'inventeur et ajoute: „Elle tournait sur „elle-même et permettait de moudre le blé." Les mêmes réserves doivent donc être faites sur le rouage mu par la force d'un boeuf et qui nettoyait à la fois douze canons de fusils.

Ces „inventions de l'empereur" qu'Aboul Fazl fait passer

1) A. 20.

pour •telles nous suggèrent trois remarques. Elles prouvent d'abord qu'à la longue le grand monarque a succombé à la flatterie; ensuite, que les gens qui voulaient mettre au jour une invention quelconque, la mettaient en circulation sous le couvert de sa vanité et comme étant trouvée par lui; enfin elles témoignent de l'étonnante activité que dut déployer Akbar. Aboul Fazl lui-même, n'aurait pu accréditer dans le public la fiction des inventions de l'empereur si celui-ci ne s'était pas, en réalité, occupé de mille et mille choses.

Le chroniqueur de la cour ne tait pas les excéntricités dans lesquelles il arrivait à l'empereur de tomber; ainsi il s'amusait à faire attraper des moineaux par des grenouilles et à exciter à la lutte des araignées entre elles. Il trouvait plaisant de voir comment les mouches se débattaient dans la toile d'araignée. Ces petits amusements réveillaient l'homme dans Akbar et reléguaient le dieu à l'arrière-plan. Ce sont des antidotes contre le poison dangereux qu'Akbar absorbait journellement. Un autre remède parmi les principaux était la passion d'Akbar pour la chasse. Elle est mise en évidence par Nizamouddin et par différents passages de l'Akbar-nameh. Aboul Fazl s'efforce naturellement de donner une tournure merveilleuse aux aventures de chasse et d'énumérer des „inventions”; cette tendance est le plus nettement marquée dans les paroles suivantes: „Sa Majesté a découvert un nouveau genre où l'on peut faire preuve de grandes finesses. Les plus excellentes manières de chasser sont de l'invention de sa Majesté.”

On sait par des exemples des temps anciens et modernes à quoi aboutissent d'ordinaire dans l'Inde les chasses au tigre princières ¹⁾; on se prendrait presque de pitié pour ces bêtes

1) Blochmann p. 283 f.

affolées, si d'autre part, elles ne dévoraient les hommes. Chez l'empereur Akbar, par contre, le goût pour la chasse, le courage personnel et l'habileté du tireur sont indiscutables, et l'on peut admettre qu'il a dû savourer le plaisir du danger. Un jour qu'on avait déposé un tigre anthropophage aux environs de Bari, il pénétra résolument dans les jungles, monté sur son éléphant Nativ Khan, doué d'une rare intelligence. Le tigre sauta au front de l'éléphant et courba jusqu'à terre la tête de l'animal. Ce ne fut pas Akbar, mais ses compagnons qui tuèrent le monstre. Cette anecdote, nullement empreinte d'exagération, démontre que l'empereur ne redoutait pas le danger; car à cet endroit, il n'est pas question d'une chasse à courre qu'on eût un instant suspendue pour permettre à l'empereur de faire le coup. Le fait qu'il tua, lors d'une battue générale, un tigre qui s'attaquait à lui, ne prouve rien; s'il sauva à deux reprises la vie d'un homme par une balle logée dans la tête d'un animal, c'est simplement une nouvelle preuve de son habileté et du sang froid qu'il savait conserver.

Il va sans dire que l'empereur qui aimait à se récréer au vol des pigeons, était également grand amateur de la chasse au faucon; de même on comprendra qu'il était très fier de ses neuf cents léopards de chasse. Comme il arrive toujours quand un seigneur riche et puissant favorise un sport semblable, on réalisa des progrès dans ce genre. De tous les pays, les marchands lui apportaient des animaux de race. Le faucon était d'un prix très élevé et l'on payait volontiers de fortes sommes pour une bête bien dressée.

Ce que rapporte Aboul Fazl à ce sujet, est très remarquable: „Sa Majesté accorde volontiers aux marchands un profit honnête, mais elle a diminué certains prix pour des motifs d'équité.” Pour les chevaux, au contraire, il payait plus qu'on ne lui de-

mandait. Ce détail parle encore en faveur de l'empereur. On peut bien avoir des chevaux de luxe, mais le cheval n'est pas un animal de luxe comme le faucon. On le voit: si parfois les goûts d'Akbar le faisaient tomber dans quelques travers, son bon naturel ne tardait pas à reprendre le dessus. On ne semble pas avoir trafiqué à la cour des léopards de chasse: l'empereur les prenait lui-même ou se les faisait prendre dans des fosses comme cela se pratique encore. Parfois Akbar les retirait lui-même, ce qui n'était pas sans danger.

Il est regrettable qu'Aboul Fazl n'ait pas été en état de dépeindre d'une façon vivante une chasse impériale. Mais il est trop dominé par son idée d'affirmer la divinité d'Akbar. Sur ce point, il débite des absurdités ¹⁾ sans nom. Qu'on en juge par cette anecdote: „On prit un jour un léopard et sans retard, sur un simple signe, il apporta une proie à sa Majesté, comme un léopard bien dressé. Les assistants ouvrirent les yeux à la vérité et furent bénis pour s'être prosternés dans la foi en sa Majesté.” „Attiré par l'influence merveilleuse qu'exerce le cœur aimant de sa Majesté, un léopard suivit un jour l'empereur sans collier et sans chaîne, obéit comme un être raisonnable à chaque commandement et semblait heureux à chaque chasse au léopard, de montrer son adresse.”

Aboul Fazl a-t-il tout simplement inventé ces histoires? A moins qu'il ne faille penser que les adulateurs d'Akbar se soient permis une jonglerie des plus grossières avec des léopards dressés et que la servilité se soit attachée aux pas de l'empereur, jusque dans ses récréations les plus saines au milieu des bois.

Mais la passion du vrai chasseur préservait l'empereur du renouvellement fréquent de scènes semblables. Akbar n'aimait

1) Aïn 27 dans Blochmann p. 286.

pas les grandes chasses à courre qui, en Europe aussi, rappellent trop souvent la boucherie. Il choisissait généralement un petit nombre de compagnons; le plus souvent il allait seul ¹⁾ ou accompagné seulement de deux ou trois intimes. Il n'était pas rare que le célèbre émir Fathoullah de Chiraz quittât ses livres et sa science, se munit de poudre et de plomb et courût le gibier à la suite de l'empereur, à travers les jungles et les forêts.

Au commencement de 1570, alors qu'Akbar n'avait encore guère l'occasion de songer à sa divinité, il circulait dans d'autres cercles que ceux d'Aboul Fazl des histoires de chasse de l'empereur et celles-ci, il faut l'avouer, nous initient mieux à sa manière d'être.

Écoutez de la bouche de Nizamouddin Ahmed le récit d'une de ces aventures, qui interrompit un pèlerinage à Adjodhan ²⁾ : „Les ânes sauvages (*gorchar*) abondaient dans cette contrée „solitaire et sa Majesté qui n'avait jamais chassé cet animal, „brûlait de le faire. Un jour, pendant le voyage, les limiers signalèrent une troupe d'ânes sauvages aux environs du camp. „Aussitôt l'empereur monta sur un rapide coursir et après avoir „franchi trois ou quatre *kos*, aperçut la troupe. Mettant „alors pied à terre, il ordonna à sa suite de se tenir tranquille „et le fusil à la main, il se glissa avec précaution sur la trace „des quadrupèdes, accompagné de quatre ou cinq Baloutchis, „auxquels les lieux étaient familiers. Du premier coup il abattit un âne; les autres prirent la fuite, effrayés par la détonation. Sa Majesté les suivit doucement, en tua un second et „continua de la sorte jusqu'à ce que seize ânes eurent péri „de sa main. Elle fit, ce jour-là, près de dix-sept *kos* et le

1) Ain 27, dans Blochmann, p. 283.

2) Dans Elliot, V. p. 336.

„soir revint au camp. Par ses ordres, les seize bêtes furent transportées au camp sur des voitures et devant la tente royale, on distribua leur chair aux émirs et aux gens de la cour. L'empereur se remit alors en route pour Adjodhan; à peine en vue de l'endroit, il le gagna en toute hâte, accomplit les cérémonies du pèlerinage et répandit ses largesses parmi les panores."

Cette narration est en harmonie complète avec le passage des Aïn que nous avons cité. Elle nous donne la certitude qu'Akbar était habile chasseur, qu'il ne redoutait pas les fatigues et qu'il savait rivaliser de finesse avec le plus rusé des animaux du désert.

Akbar, cet adorateur du soleil, ce monarque circonvenu par les flatteries de la cour, n'évoque-t-il pas tout naturellement dans notre pensée l'image de Louis XIV, le roi-soleil? Lui aussi se livrait avec ardeur à la vénerie; moins pourtant par goût pour la chasse, que dans le but de combattre son embonpoint qui ne concordait pas avec la dignité théâtrale qu'il affichait. Il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une chasse et de rentrer.

Malgré ces ressemblances plus ou moins grandes avec le roi de France, Akbar se rapproche bien plutôt, par le zèle franc avec lequel il se livre à cet exercice, du chevaleresque Maximilien I, ce monarque qui passa tant d'heures agréables à la chasse et y trouva matière à de sérieuses réflexions. Comme hommes politiques, il est vrai, ces deux princes ne peuvent être placés sur une même ligne; il est indéniable que Maximilien aurait souvent mieux fait de tourner son attention vers des questions plus graves que la vénerie. Tout autre fut Akbar. Dans les moments les plus critiques de son existence, alors qu'il faisait la chasse aux royaumes, il s'élançait aussi sur la trace fugitive du gibier; il savait confondre l'adresse de ses adversaires les plus experts,

en même temps qu'il prenait en défaut la sagacité de l'antelope; dompter les émirs les plus obstinés; tandis qu'il s'intéressait au dressage des fancons, des chiens et des léopards. Pour retrouver une nature semblable et qui permette de mieux pénétrer l'originalité d'Akbar, il faut lire dans le Code diplomatique du Brandebourg de Riedel, les lettres d'Albert-Achille ¹⁾. Au moment où ce prince se trouvait en présence de Charles le Téméraire, ce „renard des Allemands” et où il dirigeait les plus habiles diplomates avec son „astuce sinistre”, il avait le temps de correspondre avec sa femme sur les chasses au cerf et les limiers.

Ilen était ainsi d'Akbar; l'excitation de la chasse était pour lui un divertissement et un repos. S'il est vrai que les plaisirs de la chasse ont une portée morale, c'est bien ici qu'elle se manifeste. Ce violent exercice physique et la détente qui la suivait, obligeaient Akbar à se ressouvenir qu'après tout il a été qu'un homme. Preuve de plus qu'un corps sain est généralement habité par une âme saine.

A propos des combats d'araignées et de grenouilles, Blochmann appelle l'attention sur la peine que se donne Aboul Fazl pour faire concorder la passion d'Akbar pour la chasse avec son caractère de conducteur spirituel. La remarque est juste. On a bien essayé d'interpréter le fait, mais l'image que nous nous sommes faite de l'empereur dans le cours de cette étude, nous permet de croire qu'il eut des „visées plus hautes”. Deux observations serviront à justifier notre jugement. C'est d'abord une réflexion bien simple. L'empereur fut presque toute sa vie en voyage. L'immense attirail de chasse, tout comme l'appareil administratif, le suivait dans toutes ses campagnes; la chasse absorbait une large part de son existence. Dès lors, peut-on ad-

1) Comp. G. de Buchwald: Lettres de l'électrice Anna de Brandebourg (dans les Annales historiques IV. bulletin 2. Münch 1883).

mettre qu'un homme qui sut conquérir un empire aussi colossal, ait gaspillé sans but tout ce temps? Evidemment non. Il en profitait donc pour fureter partout de son regard pénétrant.

La seconde observation nous est inspirée par la nature complexe d'Akbar. Il était si grand, que tous les regards étaient fixés sur lui; chacun de ses actes décidait du bonheur ou du malheur de ses sujets et contribuait à leur élévation, en donnant l'impulsion à leur volonté. Qu'on se dise bien qu'il se rendait compte de son prestige et qu'il l'avait senti croître d'année en année. N'est il pas naturel qu'un homme placé dans ces conditions raisonne ainsi: „Si je ne parviens pas à donner une tournure extraordinaire aux choses communes de la vie, c'en est fait de ma considération!" A certains moments, Akbar devait nécessairement se dire: „Tu es simple amateur de chasse, comme beaucoup de gens". Et alors ce sentiment le poussait à devenir chasseur plus accompli que les autres et quand ceci ne suffisait pas à le distinguer, il cherchait à étonner son entourage en subordonnant la chasse à un but plus élevé. A ce point de vue, le passage suivant d'Aboul Fazl mérite créance: l'empereur profitait des parties de chasse pour faire, sans s'annoncer d'avance, des inspections sur la situation du peuple et de l'armée. En voyageant incognito, il examine les questions relatives aux impôts, aux pays de sayourghal et à l'économie politique. Il protège les opprimés et punit les oppresseurs.

Tirons maintenant la conclusion de cette étude sur Akbar et sa cour. Ce qui nous frappe d'abord, c'est que les sentiments élevés de l'empereur se soient conservés relativement si purs. L'atmosphère qui l'entourait était faite pour favoriser le développement de ses faiblesses et de ses défauts. Si, malgré cela, il les dompta si bien, c'est grâce à sa plus noble qualité: l'amour du travail.

Même l'apothéose dont il fut l'objet, ne doit pas être jugée trop sévèrement. L'histoire de ses aïeux ne lui offrait-elle pas l'exemple de ces empires que le temps avait renversés, parceque leur assise ne reposait que sur la tête d'un individu? Ce que, du milieu de ces ruines, il voyait seul surgir et s'appuyer sur de fortes assises, c'était la religion des Hindous, des Mahométans et des Chrétiens. Il se dit qu'on ne créerait quelque chose de durable qu'en confondant la souveraineté politique avec la religion et, pour cela, il fallait ceindre le front de son fondateur d'une auréole divine.

CINQUIÈME SECTION.

CONQUÊTE DU DEKHAN, RÉVOLTE DE SELIM. ET MORT D'AKBAR.

CHAPITRE I.

LES ROYAUMES DU DEKHAN ET LES PRÉLIMINAIRES DE LEUR ANNEXION.

Les dissensions entre les Sunnites et les Chiites troublaient depuis longtemps les royaumes du sud, dont la conquête devait être, selon l'opinion d'Akbar, le couronnement de sa vie. Il s'était proposé de mettre fin aux incessantes querelles des petits états de l'Inde, en unissant sous un même sceptre tous les pays qu'aucun de ses ancêtres eût jamais possédés. Il se croyait appelé à faire le bonheur de ces peuples en les délivrant de leurs éternelles discordes. Ce n'est que par la guerre et la conquête qu'il pouvait atteindre ce but. Déjà lors d'une invasion en l'an 1294 l'empereur Alaouddin Tchildji (de Dehli) avait livré le Dekhan au pillage et en avait conquis une partie. Son exemple fut bientôt suivi par d'autres princes. Les richesses proverbiales du sud de la presqu'île aussi bien que le fanatisme mahométan, les poussaient vers les contrées situées au delà de la Nerbuda; les mines de pierres précieuses de Golconde étaient renommées, le Golfe de Manār ne l'était pas moins pour ses perles de grand

prix ou vantait au loin les forêts de bois de sandal ainsi que les fines épices du Dekhan.

Les conquêtes des Mahométans ne s'étendaient cependant au Sud que jusqu'aux rives septentrionales du Kistna et du Tonnagabadra, leur limite formait donc une ligne irrégulière partant à peu près de Goa sur la côte de Malabar et se terminant à Kattak non loin du golfe de Bengale.

Sous la domination mahométane, la population aborigène ne subit guère l'influence de l'Islam et même les Hindous immigrés dans les siècles précédents ne se soumirent pas tous. Les radjas hindous du Sud eurent relativement peu à souffrir des événements qui s'accomplirent dans le nord.

Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, c'est à dire jusqu'au règne de Mohammed Toughlaq, les pays du Dekhan n'étaient rattachés que par des liens assez faibles au trône impérial de Delhi. Ce prince poussa la cruauté jusqu'à la démence, de sorte que les populations du Sud se détachèrent de l'empire. Fërichta ¹⁾ s'exprime ainsi à ce sujet : „Au bout de peu de mois il semblait que „les pays du Dekhan, dont la conquête avait été le fruit d'une „si longue série de sanglantes et coûteuses campagnes, allaient „échapper aux mains du roi de Dehli”.

En 1347 les gouverneurs impériaux refusèrent l'obéissance à leur padichah et choisirent pour roi Zafar Khan, qui portait primitivement le nom de Hasan Gayou.

La famille des Bahmanis, issue de ce prince, maintint l'indépendance du nouveau royaume. Dans ces circonstances les Mahométans non seulement se trouvèrent vis-à-vis des populations indigènes qui leur étaient soumises, dans une proportion encore plus faible que dans l'Hindoustan, mais durent aussi

1) Fërichta (Briggs), II p. 287.

renoncer aux renforts venant du nord. Par contre la mer favorisa une autre immigration qui imprima au Dekhan et à son histoire son caractère particulier.

Il y avait depuis longtemps le long de la côte occidentale de l'Inde de petites colonies commerciales fondées par des navigateurs arabes. Après eux vinrent des Abyssins mahométans, qui trouvaient leur patrie trop montagneuse ou étaient lassés par l'opposition qu'ils rencontraient chez les chrétiens monophysites. Ces colons africains étaient des partisans fanatiques de la confession sunnite. Leurs adversaires mahométans, les Chiites, arrivèrent de leur côté : détournés de la voie de terre par les bouleversements politiques de l'Inde et le brigandage du peuple des Pachtous, dans les montagnes de l'Afghanistan. Les populations riveraines du Golfe Persique, choisissaient de préférence la mer pour atteindre les richesses de l'Inde méridionale. C'étaient des hommes d'une grande intelligence et d'un ardent enthousiasme pour la religion chiite. La famille royale des Bahmanis favorisait naturellement ce mouvement commercial ; car elle se rendait compte de l'infériorité numérique dans laquelle se trouvait l'aristocratie mahométane en comparaison de la population indigène et tâchait d'y remédier en facilitant l'immigration de ses coreligionnaires des deux confessions.

La renommée portait au loin la magnificence de la cour des Bahmanis à Koulbarga. De tous côtés artistes et poètes y accouraient en foule. Hafiz lui même, roi parmi les poètes, projetait de rendre visite à Mahmoud Chah Ghazi, poète parmi les rois. Le juge suprême, Mir Faïzoulla Andjou poète lui aussi, envoya à Hafiz une invitation royale accompagnée de présents et de la promesse d'un sauf-conduit pour le cas où il voudrait retourner plus tard à Chiraz. Hafiz se mit effectivement en routé, mais une tempête interrompit son voyage. Il se fit re-

conduire à terre, soit qu'il eût peur des vagues, soit qu'il ressentit les atteintes de la nostalgie. La poésie suivante fut confiée par lui à ses compagnons de voyage, pour être remise à Faïzoulla Andjou!

HAFIZ A MIR FAÏZOULLA ANDJOU.

Et si tout l'or de l'Arabie
Me donnait vraiment le bonheur,
Où trouver l'air de la patrie ?
Qui me rendrait la paix du cœur ?

Mes amis me disaient : Quoi donc ? Que vas-tu faire ?
Veux-tu quitter Chiraz, le pays de ta mère
Le pays de l'amour, le pays des grands bois ?
Oh ! que ses champs t'étaient chers autrefois ?

Lors même que le roi ferait luire à tes yeux
Un trésor innombrable, et tous les biens des cieux,
Qui te rendrait la paix, cette gaité de l'âme ?
Le pays délaissé mettrait ton cœur en flamme !

On voulait m'éblouir de l'éclat des joyaux,
La tempête mugit : ses bruits m'étaient nouveaux :
Mais, l'effroi disparu, je saute sur la grève
Et je me dis alors : Je poursuis un vain rêve.

Quelque brillant que soit tout l'or qu'on m'a promis,
Comment ai-je donc pu quitter parents, amis
Et ma douce patrie, et le jus de la treille,
Qui me versait au cœur une ardeur sans pareille ?

Hafiz aura donc fui la cour du souverain,
Il va rentrer joyeux sur le natal terrain.
Pour qui n'eut jamais soif ni d'or, ni de richesses
Que valent des trésors ? Ce ne sont que bassesses.

Lorsque Mir Faïzoullah remit cette poésie à son souverain,
celui-ci l'honora lui-même en accordant à Hafiz un don royal.
Cette même époque fut marquée par un événement d'une

grande importance. Six à sept ans plus tard, (1401 ap. J. C.) Timour, qui dans une marche impétueuse s'était emparé du nord de l'Inde, conféra l'empire de Delhi à l'un de ses fils, Firoz Chah Bahmani, le second successeur de Mahmoud Chah reconnut l'importance de cet acte; il fut assez avisé pour remettre son royaume au conquérant et le recevoir de lui à titre de fief. Il y gagna l'amitié de Timour et fut en outre investi du Malva et du Goudjrat.

Les rois du Dekhan, ses voisins, se montrèrent moins souples: ils conclurent une alliance avec le roi du Kāmdesh et le puissant radjah de Bidjanagar, contre l'ambitieux vassal de Timour. Alors commença une longue ère de troubles pendant laquelle les dissensions religieuses provoquèrent des conflits sanglants. Vers la fin du XV^e siècle la puissance des Bahmanis s'éteignit petit à petit et entre les années 1480 et 1512 de nouveaux royaumes indépendants s'élevèrent à Bidjapour Ahmednagar, Bider et Golconde, sur les ruines de l'empire unique dont ils avaient fait partie.

Ce morcellement de la race dominante favorisa l'affranchissement des Hindous.

Sous Ram, le puissant radjah de Bidjanagar, ces derniers s'efforcèrent de ressaisir l'héritage de leurs ancêtres. Les cinq rois Mahométans s'unirent contre l'ennemi commun.

Une bataille mémorable eut lieu près de Talikot en 1565: la victoire échut aux Mahométans et pendant longtemps on conserva à Bidjapour, comme trophée, la tête du radja Ram. Mais le succes ne fut pas plutôt assuré que les liens de l'intérêt commun se relâchèrent. Non-seulement les chefs eux-mêmes luttèrent entre eux pour s'arracher le pouvoir, mais des compétitions égoïstes agitèrent également les différents pays. Ce furent des luttes sanglantes qui rappellent l'histoire de l'Italie

du XIV^e au XVI^e siècle. Trois dynasties attirent en particulier notre attention. Les Berid-Chahs de Bider, n'ont comparative-ment que peu d'importance. Les Imad-Chahs de Birar furent la proie de leurs voisins, savoir des Nizam-Chahs d'Ahmadnagar et des Adil-Chahs de Bidjanapour.

A ces deux dynasties vient s'adjoindre une troisième, celle des Qoutb-Chahs de Zelingana ou Haïderabad (Golconde). Entre les domaines de ces trois maisons princières et l'empire des Mongols, s'étend le plateau de Kandesch, qui depuis Surat longe le fleuve Tapti.

Des chaînes de montagnes protègent au Nord et au Sud, la fertile vallée de ce fleuve, laquelle a une largeur de 130 sur une longueur de 15 milles anglais.

Le petit pays, avec sa capitale Bourhanpouir avait appartenu jadis à l'empire de Delhi. Mais lorsque la famille des Bahmanis eut fondé au Sud sa propre domination, le Kaudesch se rendit également indépendant en 1370: pendant deux siècles ce pays fut gouverné par la famille des Farouquis, originaire de l'Hindoustan.

En 1576 le roi Miram-Mohammed mourut, son frère puiné le radjah Ali-Khan qui avait jusqu'alors vécu à Âgra à la cour d'Akbar, s'empara du trône au détriment d'un neveu mineur. Cependant, ne se sentant pas en pleine sécurité, le radjah Ali-Khan renonça au titre de roi et devint le vassal d'Akbar.

Il était d'une grande importance pour la politique de l'empereur de prendre pied dans le pays montagneux au sud du Tapti. Nous verrons au prix de quels efforts il parvint à arracher des mains du déloyal fils d'Ali, la redoutable forteresse d'Asir. Le radjah Ali, dont nous raconterons la fin était un homme prudent. Tandis qu'il s'assurait la bienveillante protection du puissant padichah de l'Hindoustan, il ne négligea point de nouer

des relations amicales avec les rois du Dekhan. Il aurait par là garanti la paix de son pays, si les puissantes agitations de son temps ne l'avaient entraîné dans l'orbite d'Akbar.

Voici comment Ferichta s'exprime sur son compte. „C'était un homme qui possédait des dons éminents, un prince juste, un homme d'état circonspect et prudent, un guerrier plein de bravoure; il joignait à ces qualités un courage intrépide et une louable ambition. Il était l'idole de son peuple, il n'entreprenait point de guerre par amour des conquêtes et ne tolérât pas non plus qu'on attaquât son pays. Il consacrait une partie de son temps à favoriser les arts et à protéger les études des savants de la secte des Hanafites” ¹⁾.

Il n'a été qu'une seule fois en conflit avec l'empereur. En 1586, pendant que le Khan i Azam, Mirza Aziz Koka était gouverneur du Malva, des troupes impériales avaient, en nombre considérable, traversé le Nerbuda et s'étaient livrées au pillage dans le Birar. Le Khandesch ne fut pas épargné. Par suite de ces événements, le radja Ali Khan se vit forcé de s'allier aux princes du Dekhan et de prendre une attitude hostile vis-à-vis de l'empereur mogol. Celui-ci toutefois, avait alors les regards tournés vers le N. O., menacé par l'ennemi, et ne donna, pour cette raison, point de suite à cette affaire.

Les plaies du pays se cicatrisèrent peu à peu et environ trois ans plus tard les relations amicales paraissent s'être rétablies entre Akbar et Ali-Khan. Du moins l'empereur pensa-t-il s'attacher comme allié le prince du Khandesch en 1589, pendant les querelles intestines de la dynastie des Nizam-Chahs.

Bourham-Nizam-Chah avait été retenu par son frère Mour-taza Nizam Chah comme prisonnier dans le château de Loh-

1) Dans Briggs IV. p. 322. Ce jugement favorable est un témoignage éclatant de l'impartialité de cet historien qui fut notoirement chiïte.

garh; un parti, qui s'était formé à la cour le délivra et le proclama roi à Ahmednagar. Vaincu par son frère, il s'enfuit à Bidjapour, après deux ans il reprit la lutte, mais sans plus de succès. Akbar accorda un asile au prince fugitif dans un djaghir à Bangasch. Ses deux fils Ibrahim et Ismaël restèrent prisonniers au château de Lohgarh. Miran-Haesain-Nizam-Chah succéda à son père Mourtaza, après l'avoir fait assassiner en 1588.

Mais le châtiement l'atteignit au bout de dix mois et trois jours. Djamaïl-Khan s'empara du pouvoir et afin de gagner des adhérents dans le pays, il proclama roi l'un des fils de Bourhan, sous le nom d'Ismaïl Nizam Chah. Une persécution sanglante se déchaîna naturellement contre les étrangers et ceux qui ne partageaient pas les opinions religieuses du parti vainqueur.

„Djamal-Khan, qui appartenait à la secte des Mahdistes persuada au roi de remettre le pouvoir entre les mains de ses partisans et d'adhérer à la même doctrine. Il obligea au commencement de sa régence les quelques étrangers qui avaient échappé aux massacres du règne précédent, à quitter Ahmednagar et confisqua leurs biens. La plupart d'entre eux prirent du service auprès du roide Bidjapour. Parmi eux se trouvait l'auteur de ce récit ¹⁾; il fut investi plus tard d'une charge à la cour de ce roi. Les Mahdistes forment une secte mahométane schismatique. Ils prétendent qu'en 960 (1550) l'Imam-Mahdi promis s'était révélé dans la personne d'un membre de la secte des Hanafites, nommé Saïd-Mohammed. Cet imposteur ayant réussi à interpréter en sa faveur certains événements, on le tint assez généralement pour le véritable Imam”.

Les princes de Birar se soulevèrent contre cette cruelle oppression, ils délivrèrent le célèbre guerrier Çalabat Khan et firent cause commune contre les fanatiques d'Admednagar avec Dilavar-Khan qui gouvernait à Bidjapour comme régent pen-

dant la minorité du jeune roi Ibrahim Adil-Chah. Quoiqu'ils eussent été battus une première fois, ils conclurent avec Djamal-Khan une paix avantageuse qui leur valut une indemnité de 850.000 liv. st. En même temps Tchand Bibi, la veuve d'Ali-Adil-Chah, fut délivrée de sa captivité et ramenée au camp de Bidjapour. Nous rencontrerons plus tard cette héroïne à Ahmednagar. Goulabat-Khan aussiretourna en 1589 dans sa patrie pour entrer, peu après, dans le repos éternel. Maintenant encore son mansolée est considéré comme l'un des ornements de la ville de Ahmednagar. Djamal-Khan, sut se maintenir au pouvoir.

Ces quelques lignes donnent un aperçu sommaire du navrant désordre dans lequel était plongé le Dekhan.

L'empereur comprit que c'était maintenant ou jamais le moment d'intervenir. Il nourrissait le dessein de rendre par la force le trône de ses pères à Bourhan Nizam Chah, à condition que celui-ci lui cédât Birar et lui rendît hommage comme à son suzerain. Il manda le fugitif à la cour et lui offrit une armée pour reconquérir le pays usurpé, disait-il, par le fils de Bourhan et asservi par le ministre de l'usurpateur.

Mais Bourhan paraît avoir deviné Akbar; il se résignait à accepter son aide parce qu'il y était forcé, mais il ne voulait pas lui être redevable de tout. Aboul Fazl l'a gratifié du titre „d'ingrat”. Il fut assez avisé pour répondre à l'empereur que les Dekhinis s'opposeraient à sa domination, s'il paraissait à la tête d'une armée mongole; si, par contre, Akbar voulait lui permettre de rassembler ses partisans aux frontières de l'empire, il tâcherait de reconquérir son pays par lui-même.

Sans doute l'empereur jugea opportun de laisser à Bourhan le soin d'entamer la besogne de son propre chef; mais il comptait bien ne pas être écarté lui-même et s'en rapportait pour cela à Ali-Khan, radja du Khandesh. Le conflit qui avait éclaté

entre lui et Ali-Khan devait donc être apaisé à ce moment. Il lui fit parvenir une note diplomatique où il exprimait le désir de le voir soutenir de tout son pouvoir Bourhan, qui réunissait une armée sur le territoire impérial près de Hindia.

Le roi trouva en peu de temps un grand nombre d'adhérents. Secondé par les troupes de la maison royale des Adil-Chahs de Bidjapour, il reprit à plusieurs fois l'offensive contre Djamal-Khan, mais sans succès.

Djamal Khan se tourna contre cette armée auxiliaire, tandis que le saïd Amdjad Oul Moulk de Birar se dirigeait avec des forces considérables contre Bourhan Nizam Chah II, au moment où le radja Ali-Khan arrivait au secours de ce dernier. Déjà Djamal Khan avait remporté une brillante victoire sur l'armée de Bidjapour, près du village de Darasan et conquis 300 éléphants, lorsque quatre jours après il apprit que son corps de Bihariens avait passé à l'ennemi. Sans perdre de temps, il fit marcher son armée contre ce dernier; mais par ce mouvement il s'était placé entre ses deux ennemis. Les cavaliers Bargis de Ibrahim-Adil-Chah étaient sur ses trousses et lui enlevaient bagages et munitions. Les désertions devinrent de plus en plus fréquentes parmi ses hommes. Seuls, les 10.000 combattants de la secte Mahdiste lui restèrent fidèles, car leur existence dépendait de sa fortune. Djamal-Khan songea à traverser avec eux le Ghat de Rohankhera, mais il trouva le défilé trop bien gardé pour pouvoir le forcer. Il se vit obligé de prendre un autre chemin à travers des contrées privées d'eau. Au moment où il allait établir un camp, on vint lui annoncer qu'un peu plus loin il y avait de l'eau à profusion. La distance n'était que de 6 milles anglais, mais qu'on songe que l'armée s'apprêtait à camper, c.-à-d. qu'elle avait déjà fourni sa traite journalière! Ce fut donc un rude labeur et cela d'autant plus qu'un soleil de feu dardait ses

rayons sur un chemin pénible, Mais qui dira tout ce qu'éprouvèrent ces hommes lorsqu'arrivés à proximité des sources, ils trouvèrent l'emplacement occupé par les troupes de Bourhan et du radja Ali-Khan et se virent eux-mêmes dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. A peine purent-ils étancher quelque peu la soif la plus pressante; alors, réduit au désespoir et risquant tout, Djâmal donna le signal du combat. Malgré l'épuisement de ses guerriers, la lutte semblait tourner à son avantage, lorsqu'il tomba, atteint d'une balle. Sa mort fut le signal d'une fuite générale. Ismaïl Nizam Chah gagna un village voisin, mais ce fut pour tomber entre les mains de l'ennemi. Son père le fit emprisonner et monta enfin sur le trône. Bourhan n'était plus jeune à son avènement, pourtant il n'avait pas su profiter des expériences de la vie. Son premier acte fut d'interdire la doctrine du Mahdi, sous peine de mort et de rétablir la religion chiite dans son ancienne splendeur. Quant à sa personne, il se livra à des plaisirs qui, au dire de Ferichta, ne convenaient ni à son âge, ni à sa dignité. Dès ses débuts, Bourhan Nizam Chah II eut des démêles avec Bidjapour et avec les colonies portugaises. Les luttes qui en résultèrent nous intéressent, en ce sens qu'elles contribuèrent à affaiblir la puissance du Dekhan et par suite à faciliter d'autant un accommodement final, après qu'un troisième différend eut éclaté.

Cette troisième collision se prépara dès 1591, sans qu'il nous soit possible d'en suivre exactement les diverses phases. Akbar, paraît-il, trouva bon de faire valoir à cette époque ses anciens droits sur le Dekhan. La raison pour laquelle il choisit ce moment, était d'une part la situation de l'empire mongol qui commençait à se dégager du côté du Sud, d'autre part la position dans laquelle se trouvait Bourhan. Les luttes qui signalèrent l'avènement de ce prince, l'avaient obligé à recourir aux allian-

ces ; la politique impériale jugeait donc que son aide lui serait tout aussi indispensable dans la suite et qu'en retour il serait disposé à céder Birar au padichah , ainsi qu'à lui déférer la suzeraineté sur le royaume d'A Ahmednagar. Or , si Bourhan reconnaissait Akbar pour son suzerain , les dynasties d'Adil-Chah et de Qoutb-Chah , à Bidjapour et à Haïderabad seraient forcées d'un faire autant. Sans doute c'est dans de pareilles prévisions qu'Akbar fit alors transmettre ses revendications aux trois rois par ses ambassadeurs. Nous ne connaissons qu'une seule réponse ¹⁾ dont la date n'est pas exactement fixée et suivant laquelle les rois se seraient refusés d'un commun accord à reconnaître Akbar pour leur suzerain.

Par mesure de prudence, Akbar gagna le monarque du Khândesh à ses vues en 1591. Il délégua son favori Faïzi, frère d'Aboul Fazl auprès du radja Ali-Khan, évidemment pour lui poser la question : veux-tu m'assister fidèlement , au cas où je me verrais obligé de conquérir le Dekhan ?

Le rapport de Faïzi est un chef d'oeuvre diplomatique ; il nous initie à la sévère étiquette de la diplomatie mongole et aux minutieuses instructions qu'Akbar donnait à ses ambassadeurs. On sait que le radja Ali était un rigoureux Chiite et la lutte devait s'engager dans des pays où l'idée de la divinité d'Akbar risquait fort de se heurter à une résistance fanatique. S'il s'agissait de répandre de plus en plus , dans un prochain avenir , la foi dans le pouvoir surnaturel d'Akbar, il n'importait pas moins d'éviter un scandale religieux ou toute autre chose qui eût porté atteinte au prestige de l'empereur. L'extrait suivant de la relation que Faïzi fait de son ambassade , met à découvert tous les petits moyens mis en œuvre par cet habile homme pour arriver à ses fins.

1) Ferichta dans Briggs 17 . 297.

„Après avoir franchi de longues distances et fait des étapes nombreuses, j'atteignis le 20 décembre (1591) un endroit éloigné de Bourhanpou, de cinquante *kos*. Le lendemain je dressai mon camp et je disposai ma tente de la façon qui convient à un serviteur de la cour. La tente était arrangée de manière à contenir deux salles; dans la seconde s'élevait le trône royal avec le coussin brodé d'or, surmonté du dais de velours broché d'or. L'épée royale et les vêtements de parade étaient déposés sur le trône avec les lettres de sa Majesté; tout autour se tenaient des hommes, les mains jointes. On avait aussi amené les chevaux destinés à être offerts en cadeau.

„Le radja Ali-Khan, sa suite, le wakil et le gouverneur du Dekhan s'approchèrent avec une crainte et un respect qui témoignaient de leur bon vouloir et de leur soumission à l'égard de Votre Majesté. Ils descendirent de cheval à une certaine distance de la tente et furent introduits dans la première salle. Ils avancèrent avec déférence et il leur fut permis d'entrer dans la seconde pièce. Apercevant là le trône au fond de la salle, ils s'inclinèrent et s'approchèrent pieds nus. Après quelques pas, on leur fit signe de s'arrêter et de se prosterner trois fois, ce qu'ils firent de la façon la plus respectueuse sans quitter leur place. Je pris alors l'écrit impérial des deux mains et invitant Ali-Khan à s'approcher, je dis: „Sa Majesté, le représentant de Dieu sur la terre, a daigné envoyer, dans sa grande condescendance, deux ordonnances à Votre Altesse: voici la première! Saisissant alors la lettre, il la posa sur sa tête avec vénération et se courba devant elle à trois reprises, après quoi j'ajoutai: „Sa Majesté fait présent à Votre Altesse d'un habit de fête”. Il salua, baisa le vêtement et salua encore. Il rendit hommage de la même façon après avoir reçu l'épée et se prosterna chaque fois que le nom de Votre Majesté fut prononcé. Ensuite il parla

en ces termes : „Depuis bien des années je souhaite qu'il me soit accordé de m'asseoir en votre présence", et comme il semblait disposé à le faire, je l'invitai à prendre place. Il s'assit alors respectueusement devant l'humble serviteur de votre Majesté. Quand l'occasion s'en présenta, je lui parlai avec précaution, faisant allusion à la meilleure manière de sauvegarder ses intérêts; mais la majeure partie de mon discours se composait de louanges à l'adresse de votre Majesté. Il répliqua qu'il se considérerait comme le serviteur obéissant de votre Majesté et qu'il s'estimait bienheureux d'avoir été l'objet de vos grâces. Je répondis : „La bonté de sa Majesté est grande envers vous; elle vous regarde comme l'un de ses meilleurs amis et vous compte parmi ses serviteurs intimes. Ce qui le prouve, c'est qu'il a délégué vers vous un homme d'un rang élevé". Ils inclinèrent plusieurs fois paraissant se réjouir de mes paroles. Cependant je fis signe deux fois que je désirais lever l'audience, mais lui: Je ne suis pas encore satisfait de notre entrevue et je voudrait demeurer ici jusqu'au soir! Et il resta assis sur place pendant quatre à cinq gharis (une heure et demie). Finalement on apporta les feuilles de bétel et les parfums. Je le priai de me les passer de sa main et lui tendis moi-même plusieurs morceaux de bétel, sur quoi il salua à plusieurs reprises. Je terminai alors par ces paroles : „Récitons ensemble la prière pour la prospérité et la félicité éternelle de sa Majesté", ce qu'il fit avec le plus grand recueillement. La séance était terminée. Il reprit respectueusement sa place à l'extrémité du tapis, en face du trône. Les chevaux impériaux furent amenés. Il baisa les rênes, les posa sur son épaule et fit la révérence. Ensuite il prit congé. En comptant, mes serviteurs trouvèrent qu'il avait fait en tout vingt-cinq salamaleks. Il était très satisfait et joyeux. A son arrivée, il avait dit : „Si vous me le commandez, je suis prêt à faire

mille salamalecs en l'honneur de Sa Majesté; je suis même disposé à sacrifier ma vie pour elle. Je répartis: „Cette manière d'agir sied à l'amitié et à des sentiments comme les vôtres; mais les ordres de sa Majesté interdisent expressément une adoration si humble et toutes les fois que, poussés par l'esprit de soumission qui les anime, les courtisans offrent à Sa Majesté de semblables hommages, elle les leur défend, une adoration pareille appartenant à Dieu seul 1)!”

Ainsi la politique impériale s'assurait un appui pour la prochaine guerre, avant même que l'envoyé se fût rendu à la cour d'Ahmèdnagar. Des courriers partirent pour toutes les autres cours du Dekhan „Faizi entama les négociations avec le radja Ali-Khan en Décembre 1591, donc avant de continuer son voyage. Il était rare que les ambassadeurs des princes orientaux menassent rapidement leurs affaires. Fréquemment les messagers se voyaient forcés d'attendre longtemps avant de pouvoir s'acquitter de leur mission. Il suffit de jeter encore un coup d'œil rapide sur les actes de Bourhan durant les années 1591 et 92 pour voir que le retour des émissaires d'Akbar n'a guère pu s'effectuer avant le milieu de l'an 1592. Nous en tirons, de plus, des éclaircissements sur certains faits relatés par Aboul Fazl. Akbar était bien décidé à faire la conquête du Dekhan.

Aussitôt après s'être emparé du gouvernement, Bourhan eut une querelle avec son voisin Ibrahim-Adil-Chah, pour avoir fait un accueil très honorable à un exilé Dilavar Khan, le ministre et l'ancien tuteur d'Ibrahim. Le roi de Bidjapour protesta 2) sous prétexte que Dilavar était un rebelle; en même temps il réclama les éléphants qui étaient tombés entre les mains de Djamal Khan. Bourhan ne pouvait ignorer les desseins d'Akbar

1) Comp. Elliot VI p. 38.

2) Ferichta dans Briggs III p. 284 comp. p. 170 f.

relativement au Sud. Il était donc très imprudent de sa part de repousser une requête nullement injuste ; car en formant entre eux une alliance sérieuse les trois Chahs du Dekhan , unis si possible au Khandesh et aux principaux radjas du sud de la presqu'île, auraient été de force à tenir tête à la puissance Mongole, divisée qu'elle était par les troubles intérieurs. Mais la plus grande folie commise par Bourhan Nizam Chah II fut de se laisser pousser à une déclaration de guerre par Dilavar Khan , vieillard de quatre-vingts ans. En mars 1592 il s'avança, les armes à la main, jusqu'à Mangalvera sans rencontrer de résistance. — Cette période était donc en réalité peu propice aux ambassadeurs d'Akbar et aux questions sérieuses qu'ils étaient chargés de traiter. Il paraît probable qu'ils différèrent de leur propre gré, afin d'attendre l'issue de la campagne.

Trouvant la contrée complètement inoccupée , Bourhan crut à une ruse de guerre de la part d'Ibrahim, qui aurait eu pour but de l'attirer plus avant dans le pays de Bidjapour. Cependant la parole persuasive de Dilavar le décida à avancer jusqu'au fleuve Bhima , où il se retrancha dans un château-fort à demi ruiné. Le fait est qu'Adil Chah n'avait pris aucune mesure de défense. „Bourhan-Nizam-Chah , disait-il, ne tardera pas à agir comme un enfant qui construit des remparts de terre glaise pour les détruire ensuite de sa propre main”. Il avait formé un autre plan dont la réussite ne se fit pas attendre. C'est qu'aussi les hommes de sa race étaient d'une tout autre trempe, ainsi qu'il appert du rapport de Faïzi, qui ne mérite un examen détaillé que parce qu'il établit la supériorité d'Akbar sur ses contemporains au milieu même de ses marches victorieuses.

D'abord Ibrahim laissa Bourhan ravager son royaume en toute liberté. Mais lorsqu'il crut le moment venu, il envoya un messenger à Dilavar Khan, pour le prier de revenir auprès de

lui et de reprendre son ancienne charge. Il reconnaissait, disait-il, combien il avait eu tort de bannir un serviteur d'un si grand mérite et promettait de le recevoir avec tous les égards qui lui étaient dus. Dilavar Khan crut en toute sincérité que la menace de l'armée d'Ahmednagar avait jeté Ibrahim Adil Chah dans une telle alarme qu'il ne voyait plus de salut qu'en lui et en son habileté. Ravi, il posa comme unique condition la sécurité de sa vie et de sa propriété, ce qui lui fut accordé au nom du roi. Bourhan-Nizam-Chah autorisa Dilavar-Khan à partir, après s'être efforcé en vain de lui persuader qu'il courait à sa perte et qu'un roi ne pardonnait jamais une offense comme celle dont il s'était rendu coupable à l'égard d'Ibrahim.

Mais le vieux ministre s'imagina alors tenir les deux rois en son pouvoir et enflé d'ambitieuses espérances, il se hâta de gagner Bidjapour. Le roi se rendait précisément du jardin des douze Imams à son palais, le soir où Dilavar arriva; ce dernier descendit de cheval pour offrir à pied ses hommages à son prince. Après les salutations d'usage, il se joignit à la suite d'Ibrahim qui continua sa marche. A peine s'était-il écoulé quelques instants que le roi, se tournant vers un certain Elias-Khan lui ordonna de faire sur Dilavar-Khan l'expérience du châtiment de prédilection de celui-ci, c'est à dire de lui crever les yeux. Vainement le ministre fit appel à la promesse de pardon et de sécurité. Ibrahim lui répondit avec ironie que „sa vie et ses possessions seules lui étaient assurées et qu'en lui faisant perdre la vue, il ne portait nulle atteinte à la parole donnée”. Privé de la lumière, le traître aux cheveux blancs passa les dernières années de sa vie au fort de Satara. Cette perfidie accomplie, Ibrahim fit ses préparatifs de défense contre Bourhan.

La guerre fut de courte durée et se termina au grand désavantage d'Ahmednagar. Bourhan dut raser le fort sur la

Bhima, qu'il avait reconstruit à grands frais et rentra dans son pays très mécontent. Il est possible que les envoyés d'Akbar n'aient présenté qu'à ce moment-là les réclamations de leur maître; peut-être même ne le firent-ils que plus tard, car immédiatement après son retour Bourhan se mit en quête d'un autre ennemi sur qui déverser sa colère et s'en prit cette fois aux Portugais. A supposer que les émissaires de l'empereur aient séjourné dans le Dekhan durant tout ce laps de temps, ils durent correspondre avec leur prince et dans ce cas, ce monarque clairvoyant leur aura donné la consigne d'atermoyer encore, tous les événements contribuant à avancer la réalisation de son projet. Il est indubitable qu'Akbar voyait de mauvais œil la colonisation des Portugais; une lettre adressée à Abdoullah Khan en rend témoignage. Nous savons aussi comment il cherchait à s'instruire par eux. Evidemment il eût été dans son intérêt d'avoir, pour cette lutte, un correspondant à la cour d'Ahmednagar. Et, toute autre considération mise de côté, chaque nouvelle guerre de Bourhan était la bienvenue pour Akbar, parce qu'elle affaiblissait les forces militaires de ce prince.

Nizam-Chah, à la tête d'une armée considérable, marcha sur la colonie portugaise de Rivadanda et détacha un corps nombreux vers le port de Tchaoul. Pour barrer l'entrée du port de Rivadanda, il éleva un fort auquel on donna le nom de Korla (ou Khorla). Malgré cela, les Portugais ¹⁾ s'échappèrent de nuit par mer, emmenant 300 hommes à Bassein et 200 à Salsette. Ainsi renforcés ils revinrent et firent deux attaques nocturnes, heureuses pour leurs armes, où périrent trois à quatre mille soldats Dekhaniens; pourtant le chiffre des Européens, garnison

1) Ferichta dans Briggs, III, p. 284. Ibidem : Faria-e-Souza vol. III part. I hap. VIII.

comprise, ne dépassait pas 1500, tout comme celui des Hindous qui les secondaient. Bourhan alors, envoya une seconde armée de 10.000 hommes sous T'ahrad-Khan renforcer le fort de Korla et ordonna au commandant de cette place, Bahadour-Khan-Gilani, de bloquer Rivadanda. Cette mesure était nécessaire parce que les Européens attendaient également du renfort de Damar et de Bassein. Cette fois les Dekhaniens firent si bonne garde que les Portugais, échouant dans une entreprise contre le port de Rivadanda, subirent une perte de 300 hommes, dont 100 étaient nés en Europe et 200 aux Indes. A partir de ce moment, Rivadanda fut étroitement bloqué et déjà la garnison songeait à capituler, quand Bourhan lui-même anéantit ses succès. Il s'était permis, dans l'intervalle, de telles cruautés à Ahmednagar, qu'un grand nombre d'officiers de l'armée assiégeante se rendirent à la cour pour protester.

Une flotte de 60 voiles, amplement pourvue d'hommes et de munitions, profita de cette occasion pour passer de nuit sous le fort de Korla et jeter l'ancre dans le port de Rivadanda. A cette nouvelle, les assiégeants furent saisis d'une telle panique, qu'ils abandonnèrent leurs postes et se précipitèrent en masse vers les portes de Korla. Les Portugais eurent bientôt vent de ce qui se passait; leurs troupes débarquèrent et la garnison risqua une sortie. La retraite des Dekhaniens sur Korla se changea en une fuite désordonnée, si bien que les Portugais purent pénétrer avec les fuyards dans la forteresse dont les rues devinrent alors le théâtre d'affreux massacres. Les Dekhaniens étaient encore deux contre un, mais ils avaient perdu la tête; plus de 12.000 hommes trouvèrent la mort.

Cependant, que devenait Bourhan? Songea-t-il alors à faire la paix et à conclure une alliance avec les rois du Dekhan, afin d'expulser du pays l'ennemi commun? Ou bien fit-il des dé-

marches auprès de l'empereur Mongol, pour obtenir sa protection?

Bien loin de là: „Cette extermination des Dekhaniens fut considérée par Bourhan-Nizam-Chah, comme un heureux événement”¹⁾. Il était redevable de son élévation principalement aux émigrants; il pouvait désormais s'appuyer sur ce parti avec plus de liberté. Il porta les „étrangers” aux charges les plus importantes et les fit marcher contre Tchaoul. Mais soudain une nouvelle politique le fit sortir de cette voie.

Avant de suivre le développement de toutes ces intrigues, nous ferons bien d'examiner comment, depuis 1590 à 93 Akbar se préparait à en tirer parti pour la conquête du Dekhan et à résoudre ainsi le problème qu'il s'était posé d'enchaîner étroitement les intérêts particuliers de ses fils avec ceux de sa politique monarchique.

Le pays de Malva et surtout celui de Goudjrat étaient les lieux qui s'offraient tout naturellement pour y faire les préparatifs de guerre. Le Khan i Azam, Mirza Aziz Koka, frère de lait d'Akbar, commandait dans le Goudjrat avec le titre de *çoubadar* à la satisfaction de l'empereur.

Aboul Fazl²⁾ nous raconte que, sur le simple soupçon d'une disgrâce, Mirza Aziz Koka quitta tout-à-coup la province, qu'il fit un pèlerinage à La Mecque avec toute sa famille, sans en avoir l'autorisation et qu'ensuite un firman impérial en date du 10 Ardibihicht 1001 (1592, 16 novembre) investit le prince Mourad du fief de Goudjrat.

Interprété dans ce sens, cet incident ne paraît pas admissible, quoique quelques détails du voyage y correspondent assez bien. Le point obscur c'est qu'Aboul Fazl parle d'un simple soupçon,

1) Ferichta I c. III p. 286.

2) Manuscrit Chalmers II p. 472.

sans en expliquer l'origine. En lisant entre les lignes du manuscrit, on peut comprendre le récit de la façon suivante : le frère de lait d'Akbar fut informé par ses amis de la cour que son maître voulait lui retirer cette province à laquelle il s'était attaché, pour l'octroyer à son propre fils, afin que celui-ci pût cueillir des lauriers dans le Dekhan. Mirza Aziz Koka fut justement irrité de cette nouvelle. Capricieux comme il l'était, il donna libre cours à sa mauvaise humeur, en commettant l'acte susdit d'insubordination. Le firman d'investiture en faveur de Mourad en fut le résultat. Mais la date de l'acte prouve que cette mesure très importante était projetée déjà au moment où le cheikh Faizi fut envoyé auprès du monarque de Khandesh, car sa lettre que nous avons rapportée précédemment, n'est datée que de quatre jours plus tard.

Ainsi, nous avons constaté comme on ouvrit lentement et progressivement les tranchées contre le Sud et l'on se demande même pourquoi la mine ne sauta pas plus tôt.

Il faut toujours tenir compte des désordres du Dekhan et disons de suite qu'il s'era question d'autres troubles encore. Chaque bataille livrée dans les Etats du Sud, était, nous le savons, un avantage de plus pour Akbar. S'il resta aussi longtemps simple spectateur, c'est en partie pour cette raison ; cela tenait aussi en partie à ses rapports avec les grands de l'empire et à l'attitude toujours menaçante d'Abdoullah Khan. La situation de l'empereur était d'autant plus avantageuse, qu'à la conquête du Sind, commencée avec les luttes contre les Radjpoutes, était venue s'adjoindre en 1592 l'acquisition toute pacifique de Qandahar, sans même avoir provoqué un conflit avec la Perse. Le Chah Abbas se consola de cette perte par l'espoir qu'Akbar favoriserait ses entreprises contre Abdoullah Khan.

Akbar dirigea une première attaque contre le Sud, le 7 Mihr

1001 (1593, 9 avril). Chahrouch Mirza résidant dans le Malva, depuis trois ans, fut élevé au rang de *pendjahazan*, pour avoir si bien gouverné la province et obtint toute une série de *djagirs*, „en conséquence de l'investiture de Mourad dans le Goudjrat.” Nous connaissons l'esprit entreprenant et hardi du Timouride, banni du Badakhan, par l'histoire des malheurs qu'il s'était attirés. Son élévation et la récompense, que lui octroya Akbar, ne furent autre chose qu'un acompte pour les armements que celui-ci opérait en vue de la guerre.

Ces efforts nécessitèrent une année pour le moins. Mais, même si on en fût venu à bout plus tôt, une famine qui survint aurait retardé la mobilisation. Bourhan Nizam Chah n'avait pas changé d'attitude vis-à-vis de l'empereur; mais celui-ci qui venait de quitter Lahore pour visiter Agra la capitale du pays, trouva bon de ne plus lui adresser d'autres missives. La famine ayant retardé les apprêts de guerre, Akbar chargea son fils Danial, le 25 Mihr (1593, 3 avril) de conduire une armée dans le Sud; il plaça sous ses ordres des généraux de grand mérite tels que le Khan Khanan et Raï Singh, abondamment munis d'artillerie et d'éléphants. Charouch Mirza du Malva, Chahbaz Khan et d'autres princes du Malva devaient rejoindre cette armée. Le radja Man Singh reçut également l'ordre de partir pour le Dekhan, si les circonstances lui permettaient quelque peu de s'absenter du Bengale. Une lettre apportait à Mourad, dans le Goudjrat, l'ordre de terminer ses préparatifs et d'opérer sa jonction avec l'armée d'invasion. Akbar, était déjà sur son retour, lorsqu'il apprit à son grand déplaisir, le 20 Daï (20 juillet 1593), que Mourad campait encore à Sirhind. Il lui intima aussitôt l'ordre de se hâter.

L'empereur n'avait pas atteint Lahore, que le Khan Khanan demanda une audience et tâcha de lui persuader qu'il serait plus

sage de n'entreprendre l'invasion qu'après la saison des pluies. Il faisait valoir qu'on aurait alors abondance de blé pour l'approvisionnement. Le monarque reconnut la justesse de cette observation et rappela le prince Danial pour lui confier la régence du Pendjab. A la fin de la mousson il résolut d'aller en personne faire la conquête du Dekhan, à moins que ce ne soit là une de ces tournures stéréotypes d'Aboul Fazl. Akbar ne se décida au départ que lorsque le spectre menaçant d'Abdoulah Khân eût disparu de l'horizon du Nord-Ouest.

Le Khan-Khanan se rendit à Agra et entreprit l'organisation d'une armée considérable. Mourad en fit autant dans sa province. Cependant la lutte ne commença que lorsque les habitants du Dekhan appelèrent aux-mêmes les Mongols dans leur pays. Voilà qui explique la politique expectative d'Akbar mieux que les quelques incidents et les petits démêlés entre les généraux de l'empereur.

CHAPITRE II.

LE DEKCHAN PERD SON INDÉPENDANCE.

La nouvelle politique de Bourhan Nizam Chah n'eut guère d'autre but que de tirer vengeance de la défaite qu'Ibrahim Adil Chah lui avait infligée : il s'allia au frère rebelle de ce dernier, Ismaïl, qui s'était emparé le 9 Ramazan 1002 (28 mai 1594) de la forteresse de Belgam.

Ferichta ¹⁾ raconte le prélude de cette rébellion du Bidjapour avec une curieuse brièveté, aussi caractéristique pour lui-même que pour les principautés dont les dissensions facilitèrent les

1) Dans Briggs III 176 sv.

plans d'Akbar: „Le prince Tahmasp, nous dit-il, avait deux fils, Ibrahim Adil Chah et Ismaïl. Ce dernier fut élevé avec son frère jusqu'à l'âge viril. Alors Dilavar Khan le fit enfermer dans la forteresse de Belgam, „selon l'usage ordinaire des gouverneurs". Après l'expulsion du régent, Ibrahim Adil Chah fit savoir à son frère par un serviteur de confiance que, malgré son désir, la raison d'Etat ne permettait pas qu'ils habitassent tous deux la même résidence; il lui promit par contre d'user envers lui de la plus grande indulgence et de lui donner toutes les preuves d'affection que la situation comportait. Il envoya en même temps au gouverneur de Belgam l'ordre d'accorder au prince une entière liberté dans l'enceinte de la forteresse et de lui procurer tous les agréments et toutes les distractions possibles. Il lui alloua en outre pour ses dépenses personnelles une pension de 1000 *houms* par mois (plus de 4000 frs). Le prince parut satisfait pour le moment, mais bientôt, oubliant les largesses de son frère, il complota contre lui. Ferichta eût pu ajouter également: „selon l'usage des princes."

Ni l'éclat des richesses, ni le développement des arts ne peuvent compenser l'absence de culture morale dans ces Etats. Il n'y est naturellement pas question de la liberté intellectuelle dont l'Italie jouissait au temps des humanistes, car ici tout est pétrifié dans les formes du sunnisme ou du chiisme, mais nous rencontrons le même culte du moi, le même égoïsme, les mêmes désordres et les mêmes violences que parmi les condottieri italiens de ce temps-là; si l'oreille s'était habituée au son des noms orientaux, on ne s'étonnerait pas de rencontrer dans une page de Ferichta, grâce à quelques fautes d'impression, un Visconti-Khan ou un Ezzelino da Romano-Chah. On ne ferait donc pas tort à Akbar, le destructeur de ces Etats, en jugeant sa politique conforme aux enseignements de Machiavel dans son

traité du Prince. Lui-même sous plus d'un rapport, ressemblait à ses contemporains: il était en même temps avide et généreux, irascible et patient, impitoyable et clément, rusé jusqu'à l'astuce et cependant franc et véridique; bref, il avait tous les défauts de son temps, mais il en possédait toutes les qualités à un plus haut degré. Ce qu'il n'a pas de commun avec ses contemporains, c'est leur faiblesse, leur versatilité, leur perfidie; ce qui le distingue au contraire, c'est un égoïsme plein de grandeur et d'énergie: il a une opinion telle de sa valeur personnelle, qu'au lieu d'user du monde dans un intérêt purement égoïste, il ne songe qu'à se dépenser lui-même dans l'intérêt général.

C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue en suivant notre héros dans sa marche de conquérant; il se considérait comme le sauveur de son peuple qu'il voulait délivrer d'un fatal enchaînement de guerres et de misères; un souffle mystique l'animait.

Une seule question se pose à nous: Akbar se trompait-il en cela? n'était ce que l'illusion volontaire d'un fils de Timour avide de conquêtes?

Nous trouvons la solution de ce problème en comparant la situation des pays qui étaient déjà redevables à l'empire d'une pacification plus ou moins avancée, avec le tableau que nous offre le Dekhan pendant les derniers jours de son indépendance.

Il paraîtrait qu'Ibrahim Adil Chah II n'avait pas dans le principe l'intention de sévir contre son frère, mais la raison, que Ferichta en donne, paraît pourtant bien singulière. Quand il rapporte que le roi rejetait la faute de sa sévérité essentiellement sur l'ingratitude des seigneurs, on se demande comment le roi pouvait hasarder une lutte immédiate, s'il ne pouvait se fier davantage à ses grands vassaux?

Ibrahim envoya le vénérable Chah Nouralam à son frère avec

la promesse de l'amnistie, s'il voulait déposer les armes. Pour toute réponse Ismaïl emprisonna „le saint homme”, ce qui était un acte de cruauté injustifiable, et continua ses armements avec la plus grande énergie, ce qui répondait à la situation. Quel fond Ismaïl pouvait-il faire sur l'homme qui avait fait crever les yeux à Dilavar Khan? Et peut-on lui en vouloir de ce qu'il n'ait pas eu l'envie de passer sa vie entière dans la cage dorée de Belgam?

Ibrahim, très irrité du traitement infligé à son envoyé, expédia devant Belgam 6000 cavaliers sous le commandement d'Elias Khan, le même qui avait crevé les yeux à Dilavar; en effet Ismaïl était encore réduit à la possession de cette ville, parce que l'armée de Bourhan Nizam Chah n'était pas encore arrivée.

Le plus considérable des seigneurs, l'émir Oul-Amara nommé Aïnoun-Moulk se joignit à l'armée d'Elias Khan pour fournir un échantillon de ce qu'au Dekhan on entendait par fidélité. Tandis qu'il se donnait l'air de servir le roi avec le plus grand dévouement, il livrait pendant la nuit des vivres aux assiégés, naturellement contre beaux deniers comptants. Le roi instruit de ces menées, voulut examiner l'affaire. De peur d'accréditer les soupçons, Aïnoun-Moulk se rendit en effet à la cour et sut y manœuvrer avec une telle habileté qu'Ibrahim Adil Chah resta dans le doute. Ferichta raconte que, pendant l'audience qui lui fut accordée, le traître tremblait des pieds à la tête au point de pouvoir à peine se tenir debout. Tout ce récit est d'ailleurs d'une si grande exactitude, qu'on y reconnaît l'oeuvre d'un témoin oculaire¹⁾. L'entrevue, commencée sous des auspices si menaçants, se termina par de riches présents accordés à l'émir Oul-amara. Ce dernier reprit immédiatement ses rap-

1) Ouvr. cité III p. 179 et suiv.

porta avec Ismaïl, lui prêtant assistance partout où il pouvait, au point que sa conduite faisait l'objet de toutes les conversations dans le camp. Il continua ce jeu, jusqu'à ce qu'un certain Hayat Khan, n'ayant pas réussi à lui extorquer de l'argent, le menaça de dénonciation: Aïnoun-Moulk abandonna alors ouvertement la cause de son roi et appela à son aide l'armée de Bourhan Nizam Chah. Depuis ce moment le désordre fut de toutes parts à son comble; les Hindous de Makabar eux-mêmes occupèrent la contrée de Bankapour. Finalement le roi échappa à cette situation dangereuse, grâce à la ruse de son célèbre eunuque Hamid-Khan. Ce dernier joua si bien le rôle de traître vis-à-vis de son souverain qu'Aïnoun Moulk et Ismaïl donnèrent dans le piège et payèrent de leur vie et leur fausse confiance et leur propre trahison.

Bourhan Nizam Chah II qui ne s'était avancé que jusqu'à Parenda; se retira et s'allia à Venkatadri, prince hindou de Penkonda, pour entreprendre une nouvelle expédition contre son voisin. Son général Mourtaza Khan Andchou poussa les opérations jusqu'aux environs de Parenda, en attendant l'arrivée de Venkatadri. La défaite d'une colonne qui courait le pays pour piller, arrêta ses progrès. De plus Bourhan Nizam Chah fut atteint de dyssenterie. Sentant sa fin prochaine, il désigna son second fils Ibrahim comme héritier de la couronne, excluant du trône l'ainé de ses fils, Ismaïl, qui nous est connu depuis son usurpation comme ennemi des Chiites et sectateur du Mahdi. C'est ainsi que le roi mourant répandait de nouveau à Ahmednagar la semence de luttes religieuses et fratricides.

Ismaïl n'était pas sans amis dans le pays; un grand nombre d'entre eux vinrent le rejoindre sous la conduite de Mouvallad Ichlaç Khan ¹⁾. Bourhan rassembla ses dernières forces et mit

1) Mouvallad était né d'un père étranger et d'une mère indigène.

son fils en fuite près de Houmayounpour. Mais l'excitation et les fatigues de la lutte avaient épuisé les forces du monarque; Bourhan mourut le lendemain de sa victoire, le 18 Chaban 1003 (15 mai, 1595).

Remarquez que cette anarchie continuait malgré les armements notoires de l'empereur Mongol. Il devait se passer à Ahmednagar des choses plus singulières encore. Par ses dispositions testamentaires, Bourhan avait donné au jeune héritier du trône Ibrahim Nizam Chah un ministre habile mais d'une ambition démesurée: il s'appelait Myan-Mandchou et était originaire du Dekhan. Se sentant trop faible pour anéantir immédiatement son adversaire, le partisan d'Ismail, il l'amnistia. Mais Ichlaq Khan, fauteur de désordres émérite, réunit à Ahmednagar une bande d'étrangers et de partisans de Mouvallad mécontents. Myan-Mandchou dut répondre à cette provocation par des mesures analogues. Au bout de peu de jours il fut évident pour tout le monde que deux partis se disputaient le pouvoir. Ils n'avaient de commun que leur antipathie contre Bidjapour, sentiment qu'ils manifestèrent d'une manière offensante à l'envoyé d'Ibrahim Adil Chah, qui était venu pour présenter à Ibrahim Nizam Chah les compliments de condoléance de son maître ¹⁾. Déjà le 20 Chaban (1595 18 mai) le premier de ces souverains se mit à la tête de son armée pour venger cette insulte. Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Bourhan, laps de temps qui semble presque trop court. Mais supposé même que Ferichta se fût trompé de quelques semaines, cette manière d'agir uniquement inspirée par la passion, nous montre à quel niveau s'était abaissée la politique de ces princes.

On ne peut contester que le monarque de la dynastie des Adil

1) F. l. c. III p. 289.

Chahs n'ait montré plus de réflexion et n'ait à l'occasion fait preuve d'une volonté énergique, qui ne reculait pas même devant les moyens les plus perfides. A en croire Ferichta „il n'était point partisan d'une guerre inutile et était même décidé à renoncer à l'expédition projetée pourvu que des ambassadeurs vinssent lui présenter des excuses pour les procédés des ministres et manifester le désir de conserver la paix". L'historien ajoute même qu'Ibrahim Adil Chah s'était avancé jusqu'à Chahdourg au secours de son homonyme de la dynastie des Nizam-Chah qui avait perdu toute autorité. Il semble donc qu'il avait à cœur de défendre le principe monarchique outragé dans la personne de son parent. Car pour ce qui est d'une vue claire des dangers réels qui menaçaient le Dekhan, on ne saurait pas plus la lui attribuer à lui qu'aux autres.

Un moment Myan-Mandchou comprit à Ahmednagar les nécessités de la situation. Il prêcha la paix avec le Bidjapour, afin de pouvoir résister avec les forces réunies des deux royaumes à l'invasion projetée par Akbar. Mais il suffit que son rival caressât l'idée de cette guerre défensive pour qu'Ichlaç Khan se prononçât contre une pareille alliance, Il entraîna Ibrahim Nizam Chah et, à la tête de 30.000 hommes, ils marchèrent contre l'ennemi. Maintenant encore le prince Adil ordonna à son général Hamid Khan de s'abstenir de tout acte d'hostilité, tant que les forces de Nizam Chah n'auraient point passé la frontière. Son espoir fut déçu et les deux armées en vinrent aux mains. Les troupes d'Ahmednagar furent victorieuses à l'une des ailes, mais au centre et à l'autre aile, Hamid Khan et l'eunuque abyssin Souhaïl Khan opposèrent une résistance opiniâtre. Alors Ibrahim Chah se jeta dans la mêlée contrairement à l'avis des siens; ce fut sa perte : une flèche l'étendit à terre. Lorsque les combattants virent emporter le cadavre de leur roi du champ de ba-

taille, une affreuse panique s'empara d'eux. L'artillerie, les éléphants, le bagage, tout tombe aux mains des vainqueurs. Ibrahim Adil Chah, auquel par erreur on avait annoncé l'anéantissement de son avant-garde, était resté pendant trois jours à Chadourg attendant avec anxiété le résultat de la lutte, lorsque la nouvelle de ce brillant succès changea sa crainte en joie. Il ne marcha pas néanmoins sur Ahmednagar, mais se retira jusqu'au fleuve Bhima, d'où il envoya un corps de troupes contre le puissant *zemindar* hindou d'Adoni (Advani). Ce n'est que le 13 Mouharrem 1004 (9 sept. 1596) qu'il fit son entrée triomphale à Bidjapour.

A Ahmednagar le désordre augmentait de plus en plus et les chefs des deux partis étaient à la recherche de rois, au nom desquels ils pussent gouverner. Les Abyssins, dirigés par Ichlaç Khan commencèrent par prendre une décision sensée : ils choisirent pour roi Bahadour, l'unique enfant d'Ibrahim et nommèrent régente sa grand'tante Tchand Bibi. Myan-Mandchou, par contre, se prononça pour un autre enfant, Ahmed, le fils du Chah-Tahir, qui était mort à Daoulatabad, dans une honorable captivité. Ce jeune prince fut couronné en effet, le 6 Avril 1596 pendant qu'on lisait la *khoutbe* au nom des 12 Imams.

Bahadour Nizam Chah fut mis en sûreté dans la forteresse de Tchavand et les émirs se partagèrent le royaume. Mais comme Ichlaç Khan n'avait pas réussi à concentrer le pouvoir dans ses propres mains, il se mit, de concert avec les Abyssins ses partisans, à faire sur l'origine du nouveau roi des recherches que Férichta nous transmet certainement d'après les meilleurs sources. On éleva des doutes sur l'origine du prétendant du Goudjrat. De pareils aventuriers ne sont pas rares en Orient. Le grand nombre de ces personnages équivoques caractérise tout particulièrement l'époque d'Akbar.

Bourhan Nizam Chah II auquel succéda son fils Housaïn Nizam Chah, avait laissé à sa mort cinq frères qui tous s'expatrièrent par crainte de leur neveu. L'aîné d'entre eux Mohammed Choudabanda trouva un asile auprès d'Akbar et vécut dans un djagir au Bengale. Pendant le règne du prédécesseur de Bourhan II surgit tout à coup à Daoulatabad un personnage qui se nommait Chah Tahir et racontait qu'une détresse extrême l'avait ramené au Dekhan, son père, le prince Choudabanda, étant mort au Bengale. Les émirs soumirent la question au roi et à son ministre Çalabat-Khan; mais on avait perdu du temps et le Bengale était éloigné. De cette manière la question concernant la légitimité de ce personnage ne fut pas éclaircie et comme Chah Tahir ne cessait de se vanter de son origine royale, on pouvait s'attendre à le voir prétendre au trône. On l'enferma donc préalablement à Daoulatabad. Enfin, pour éclaircir la question, on envoya des personnes de confiance qui avaient connu le prince Choudabanda, à Bourhan, qui devait monter plus tard sur le trône, mais vivait alors en exil à Agra à la cour d'Akbar. Bourhan mit à nu le mensonge du prétendant: il déclara que sa maison servait encore de refuge à tous les descendants du défunt, sans distinction de sexe. Le soi-disant Chah Tahir n'était donc qu'un imposteur. Il semblerait qu'une telle découverte eût dû lui coûter la vie; loin de là, elle lui procura jusqu'à la fin de ses jours une existence tranquille dans une douce captivité. En effet le ministre Çalabat Khan ¹⁾ avait fait le raisonnement suivant: „Comme cet homme prétend être le fils du prince „Choudabanda, il sera difficile de convaincre le peuple de son imposture”. Cette parole est bien naïve, mais elle est certainement authentique. Ce mot nous en dit long sur la dureté usitée

1) Ferichta, Ouv. cité III p. 295.

dans les familles régnantes : c'était chose ordinaire chez les princes de se mettre en sûreté eux et leurs enfants, pour ne pas être réduits en captivité „selon la coutume des gouvernements” ! Nous ajouterons encore une remarque, car ce qui précède, ne suffit pas pour éclaircir la question.

Mais la crédulité du peuple eût été malgré cela par trop étonnante ; si l'on n'avait pu s'attendre à ce que des héritiers véritables vinssent à surgir d'un lointain inconnu. Il a déjà été fait mention d'éléments chiites dans le Dekhan. Or, en Perse le rite chiite permet des unions matrimoniales temporaires connues sous le nom de „union de *Cighe* ¹⁾. Qu'elles soient conclues pour une heure ou pour quatre vingt dix-neuf années, les enfants qui en sont issus n'en sont pas moins aptes à hériter. Aujourd'hui encore, il arrive en Perse que des voyageurs contractent des alliances dans ce genre ; ce qui, bien souvent, leur attire sur leurs vieux jours, des ennuis de la part d'imposteurs aspirant à un héritage. Il ne serait pas impossible que sous une influence persane des coutumes pareilles se fussent implantées dans l'Inde méridionale.

Rien ne pouvait être plus agréable à Ichlaç-Khan que la constatation de l'origine illégitime du prétendu Ahmed-Nizam Chah. En effet, soutenu par une bande d'Abyssins et de Mouvallads, il put dès lors exiger l'extradition et l'éloignement du prétendant. Son adversaire Myan-Mandchou se jeta dans la citadelle avec le faux-roi. Il monta avec celui-ci sur une tour, espérant contempler de là la défaite que son fils Myan Hasan, à la tête de 200 cavaliers, allait infliger aux bandes d'Ichlaç Khan. La lutte était violente au pied des murs ; soudain une balle vint briser, sur la plate-forme de la tour, le siège qu'occupait Ahmed.

1) Polak, Persien, page 207 et suiv. Leipzig 1865.

En le voyant tomber à terre, le peuple poussa des cris de détresse, croyant le roi mort. Les combattants entendirent ces clameurs et le fils de Myan se retira précipitamment auprès de son père.

Ce succès donna des forces nouvelles à la partie adverse. Ichlaç Khan ouvrit un siège en règle; il fit, en outre, tirer de prison deux chefs influents: l'Abyssin Nahang Khan et le Mouvallad Hablach Khan, que Bourhan Nizam Chah, II avait retenus en captivité à Daoutalabad. Il s'unit à eux pour proclamer roi l'héritier légitime du trône, Bahadour fils d'Ibrahim. Mais le commandant du fort de Tchavand refusa de livrer le prince, confié à sa garde, sans une autorisation de la main de Myan Mandchou.

Le cas semblait bien difficile: il fallait un roi aux condottieri pour légitimer leurs menées. Mais où le trouver? Ichlaç-Khan résolut le problème de la manière la plus simple: il acheta au bazar d'esclaves d'Ahmednagar un jeune garçon de l'âge équivalent et le nomma Bahadour Nizam Chah, fils d'Ibrahim. Une fois le roi trouvé, les partisans ne firent pas défaut. Près de 12.000 cavaliers se rallièrent au nouvel étendard.

Pressé de toutes parts, Myan Mandchou appela à son secours dans sa détresse le sultan Mourad Mirza, le fils d'Akbar.

Singulier contraste: la prudence de cet homme avait jadis conseillé la paix, afin d'opposer aux Monghols les forces réunies du Dekhan; maintenant son égoïsme attirait l'ennemi dans le pays. Mais les regrets ne devaient pas se faire attendre. Les armées d'Akbar et le prince Mourad étaient prêts depuis longtemps. Est-il nécessaire de mentionner le motif qui les avait empêchés jusqu'alors d'envahir le pays? Semblable au vautour, Akbar guettait sa proie; spectateur attentif mais impassible des luttes intestines qui affaiblissaient le Dekhan, il attendait le

moment propice pour anéantir du même coup les deux adversaires.

Avant même que le fatal message eût atteint le prince Mourad, la situation avait complètement changé. Le roi, tiré du marché aux esclaves, perdit bientôt son prestige et tous les indigènes du Dekhan qui se trouvaient dans l'armée d'Ichlaç Khan passèrent du côté de Myan-Mandchou. Le parti des Abyssins fut complètement battu près d'Idgah, le 25 Monhawan 1004 (30 septembre 1595) et le faux Bahadour tomba aux mains du vainqueur.

A peine Myan-Mandchou avait-il joui quelques jours de son triomphe, lorsque Mourad Mirza parut devant les portes d'A Ahmednagar, accompagné du Khan-Khanan, le Radja Ali Khan de Khandech et de 30.000 cavaliers mongols. Il laissa dans la ville Tchand-Bibi comme régente et son ami Ounçar Khan comme commandant de place et se retira lui-même avec son protégé Ahmed, dans la direction d'Aousa, pour implorer le secours des Adil-Chahis et des Roubt-Chahis. „Malgré leurs querelles et leurs dissensions, ils étaient habitués depuis longtemps à unir leurs forces pour la défense commune, dès qu'une armée faisait irruption sur leur territoire”.

Dès que Myan-Mandchou eut quitté la ville d'A Ahmednagar, les affaires prirent une tournure à laquelle il ne s'attendait pas. Tchand Bibi n'était pas disposée à trahir les intérêts de sa maison; mais bien plutôt à assurer la succession à son petit-neveu Bahadour.

Elle le fit proclamer roi, en même temps qu'elle fit exécuter Ounçar Khan comme coupable de haute trahison. Elle était soutenue par trois chefs, Mohammed Khan, Afzal-Khan-Borichi

1) Faizi-Sirhindi, dans Elliot VI b. 131.

et l'Abbyssin Chamchir Khan qui s'étaient jetés dans la forteresse avec leurs troupes. C'était une tentative désespérée pour sauver la succession légitime car déjà s'approchait le prince. Dès le 23 Rabioussani (26 décembre 1595) on ouvrit le feu de part et d'autre.

Le fils d'Akbar établit son quartier général dans les fameux jardins de Hach-i-Bihicht. Il avait compris par lui-même, ou plutôt grâce aux conseils judicieux du Khan Khaman, qu'il fallait gagner par la douceur une population qui avait beaucoup souffert des luttes intestines. Malheureusement le choix malencontreux de leurs instruments ne leur créa que trop tôt de cruels embarras. Tandis que les chefs concentraient leur attention sur le siège, ouvrant des tranchées et élevant des batteries, Chahbaz Khan se dirigea avec un fort détachement sur Bourhanpour, dans le but de pacifier le pays. Le vieux sabreur qui excellait à anéantir les guérillas du Bengale par de terribles représailles ¹⁾, n'était pas accusé à tort d'une sévérité tyrannique envers ses troupes et de cruauté envers toutes les classes de la population. Il pensa pouvoir user au Dekhan des mêmes moyens qui avaient fait leurs preuves au Bengale et il donna à sa soldatesque, ainsi qu'aux émirs inférieurs l'exemple du pillage. Ceux-ci ne demandaient pas mieux que de représenter de cette manière la puissance de leur empereur et en peu d'heures, avant que le prince n'eût pu l'empêcher, les villes d'Ahmednagar et de Bourhanpour furent mises à sac. Mourad interposa, il est vrai, immédiatement son autorité en garnissant quelques gibets de pillards, mais en vain; la confiance des populations était perdue. Nous ne croyons pas nous tromper en admettant que ce fut là la cause première d'une mésintelligence grosse de conséquences entre le Khan-khanan et Mourad.

1) Ferichta C. c. III, p. 299.

Les habitants d'Ahmednagar et de Bourhanpour quittèrent leurs maisons à la faveur des ténèbres et les hommes capables de porter les armes furent prêts à combattre l'ennemi. Mais les défenseurs du pays se divisèrent immédiatement en trois factions. Outre les adhérents de Tchand Bibi dans la forteresse assiégée, on ne comptait pas moins de trois partis dans le pays et chacun avait son prétendant au trône et poursuivait ses propres desseins.

Myan Mandchou se tenait avec son faux Ahmed aux frontières de Bidjapour et sollicitait le secours des Adil-Chahs.

L'Abyssin Nahang Khan ¹⁾ s'adressa à Chah-Ali, le fils presque septuagénaire de Bourhan Nizam Chah I, qui vivait au pays de Bidjapour. Il voulait en faire un prétendant pour masquer sa propre ambition.

Ichlaç-Khan s'était procuré un nouvel héritier de la couronne, nommé Moti, et marcha avec 12.000 hommes de Daoulatabad sur Ahmednagar. L'intrépide Daoulat Khan Lodi mit cette armée en déroute sur les bords du Godaveri, avec une division de 6.000 cavaliers mongols. Cependant l'empereur ne récolta pas tous les fruits de cette brillante victoire, car Daoulat livra la florissante ville de Peïtan à un tel pillage, que les habitants en furent réduits aux dernières extrémités. Le pays y perdit sa prospérité et Akbar sa popularité dans le Dekhan.

Ahmednagar n'était pas encore complètement investi, de sorte que Tchand Bibi put être informée de la destruction du corps commandé par Ichlaç Khan. La reine crut que le temps était venu de raffermir son pouvoir en luttant contre la désunion des partis. Dans ce but, elle décida l'Abyssin Nahang à abandonner le vieux Chah Ali et à se prononcer, avec elle, en faveur

1) Dans d'autres sources, il s'appelle Abhang-Khan; voyez Blochmann A 336, N°. 2.

du roi légitime Bahadour, qui était toujours retenu captif à Tchavand. Nahang consentit et essaya d'amener des renforts à la reine. Etant déjà arrivée à une distance de 29 Kilom. de la place, il fit explorer la contrée afin d'apprendre par quel chemin il était encore possible d'éviter les Mongols. Couvert sur ses flancs, ce chef circonspect s'avancait en venant de l'est dans la direction qu'on lui avait indiquée. Il était encore éloigné d'une lieue environ de la forteresse, lorsque ses éclaireurs l'informèrent de la présence d'un camp mongol à une faible distance.

Effectivement dans la matinée où Nahang avait envoyé ses émissaires, le prince Mourad et le Khan Khanan avaient fait une reconnaissance et s'étaient rendu compte de la lacune que présentait le blocus. Mirza-Abdourrahim, qui avait réduit le Goudjrat à l'obéissance, reconnut immédiatement le point vulnérable et quitta le soir même les jardins de Hacht-i-Bihicht avec 3.000 hommes pour se charger du poste dangereux.

Nahang était trop près de l'ennemi pour se retirer sans être aperçu. Il se décida donc à forcer le passage. A la tête de forces supérieures, il attaqua les Mongols avec impétuosité et les rejeta hors du bivouac dont les retranchements étaient encore inachevés. Mais les impériaux arrivèrent de Hacht-i-Bihicht en nombre suffisant pour renforcer la position trop faible et attaquèrent Nahang par le flanc. Le vieux Chah-Ali qui s'était joint à Nahang, pour se rallier lui aussi à la cause de Tchand Bibi, fut coupé avec 700 hommes du reste du corps d'armée.

A la pointe du jour, Daoulat-Khan-Lodi les massacra tous. Nahang de son côté, était parvenu à se jeter dans la place avec un petit nombre de combattants.

Nahang n'avait pas réussi à débloquer Ahmednagar et une affreuse panique s'était emparée du Dekhan tout entier. On comprit enfin à Bidchapour la triste vérité. Les meilleurs généraux

d'Akbar se trouvaient devant Ahmednagar et le Khandesch, avec toutes ses ressources, était à la merci des Mongols. Le temps des divisions était passé et le salut de chacun dépendait du salut de tous.

Ibrahim Adil-Chah envoya à la frontière son eunuque Souhaïl-Khan avec 25.000 cavaliers. Ce général expérimenté devait attendre les événements à Chahdourg-Myan-Mandchou et Ichlaç-Khan, oubliant leurs querelles, appelèrent tous leurs hommes à eux et rejoignirent Souhaïl. Immédiatement après leur arrivée, Mahdi-Qouli-Sultan le Turcoman leur amena un renfort de 6.000 cavaliers; c'était le contingent de Qoutb-Chah d'Haïderabad. Une armée formidable menaçait ainsi l'envahisseur; elle devait une fois de plus sauver l'indépendance du Dekhan grâce à un quatrième champion qui était venu fatalement se joindre aux forces de la triple alliance: c'était l'emportement de Mourad dans ses moments d'ivresse.

Depuis quelque temps déjà le fils d'Akbar s'était brouillé avec Mirza-Abdourrahim. Nous savons avec quelle habileté le fils de Bairam, unissant la sévérité à la douceur, avait conduit les opérations dans le Goudjrat. Il avait été secondé par l'intrépide Nizamouddin Ahmed, qui était mort depuis, à la vive douleur tant du grand Akbar que du petit Badaoni. Nous avons vu aussi que c'est lui qui, à l'approche de Nichang avait occupé le dangereux bivouac avec un corps de 3.000 hommes au plus. Il n'avait certes pas manqué de fidélité ni de zèle. Il n'est donc pas douteux que les torts aient été, au moins pour la plus grande part, du côté de Mourad. En vue du danger dont l'expédition était menacée par l'armée ennemie rassemblée à Chahdourg, il se réconcilia avec le prince et soutint dans le conseil de guerre les intentions de ce dernier. Il fallait prendre d'assaut Ahmednagar, avant l'arrivée des alliés.

Une activité menaçante se déploya dans le camp des impériaux. On travaillait, jour et nuit, sur et sous la terre. Des galeries souterraines furent poussées jusque sous le bastion principal de la forteresse. Cinq fourneaux de mine solidement murés et remplis de poudre étaient pratiqués sous l'un des remparts et étaient prêts à sauter au premier signal. L'aurore du 1^{er} Radjab (1 Mars 1596) devait éclairer la catastrophe.

Or c'était dame Tchand qui commandait dans la citadelle et elle inspirait déjà l'admiration dans le camp impérial. Dans la nuit qui précéda le jour de l'assaut, Khradja Mohammed Khan s'approcha des remparts poussé, non point par l'espoir d'un gain mercenaire, mais par une générosité romanesque ; son cœur ne supportait point la pensée qu'une si noble héroïne pût être victime d'une explosion. C'est ainsi qu'il devint traître à son prince, par un sentiment chevaleresque.

Tchand Bibi ne s'épargna pas. Sous sa direction personnelle deux mines furent découvertes avant le jour et déchargées avec succès. On en recherchait deux autres et plus loin les défenseurs s'acheminaient vers la cinquième mine qui était la plus importante. Elle était trouvée, déjà on s'apprêtait à en enfoncer les murs, lorsque Mourad donna le signal. Le sol trembla, le rempart s'écroula, des cadavres, des pierres et de la terre furent projetés au loin. Une brèche large de plusieurs mètres s'offrit aux regards des assiégés après que la fumée se fut dissipée : une indicible terreur s'empara de tous les cœurs. Même des guerriers de distinction prirent la fuite. Tous tremblaient.

Soudain parut au milieu de la brèche, une femme couverte d'une armure étincelante et brandissant une épée, la face chaste-

1) Le terme de *Bibi* correspond à nos titres modernes de dame, Frau, lady.

ment voilée. A la voix retentissante de Tchand Bibi qui appelait tout le monde au travail, la frayeur et la honte firent place à un ardent enthousiasme. Un rempart vivant se forma autour de la reine. Des milliers de mains se mirent à l'oeuvre. On jeta dans la brèche tout ce qu'on put trouver : des cadavres, des moëllons, des poutres, de la terre ; quelques canons furent mis en position, des fusées, de la poudre, des matières inflammables furent lancées dans le fossé et formèrent une mer de feu. Au milieu se dressait Tchand Bibi, comme Brunehilde, que l'Edda nous montre entourée d'un rempart de flammes.

Mourad avait fait attendre ses gens dans l'espoir que les autres mines produiraient leur effet. Mais l'explosion n'eut pas lieu. Il fit alors donner le signal de l'assaut et les Mongols se précipitèrent vers la brèche. Ils furent reçus par une pluie de projectiles : pierres, fusées, boulets, balles, flèches se succédaient sans relâche. Des monceaux de cadavres remplirent le fossé.

Des assauts répétés furent tous repoussés. Dans la soirée même, depuis 4 heures jusqu'à la tombée de la nuit, Mourad amena plusieurs fois des troupes fraîches, mais elles reculèrent chaque fois.

Dans son armure étincelante, Tchand Bibi resta tout le jour sur la brèche au milieu d'une grêle de balles et de flèches. Son héroïsme faisait l'admiration de tous.

Les Anglais fuyant devant Jeanne d'Arc, honnissaient la sorcière ; les Mongols battus exaltaient avec enthousiasme la dame d'Ahmednagar.

Personne n'osait plus la nommer la Dame Tchand ; le respect de l'ennemi l'avait baptisée Sultane Tchand ¹⁾.

1) Nous suivons la calme narration de Ferichta, en négligeant la légende qui se développa rapide et luxuriante dans un terrain si fertile.

Même pendant la nuit, la sultane ne s'accorda point de repos: elle ne cessait de stimuler le zèle des siens et à l'aube du jour la brèche était fermée par un rempart de sept à huit pieds de haut.

Le lendemain elle envoya une estafette pour demander aux alliés un prompt secours. Mais le porteur du message tomba aux mains des impériaux qui le conduisirent auprès du prince. Mourad lui accorda galamment la permission de continuer sa route en ajoutant à la missive: „Que les alliés viennent! Le plus tôt sera le mieux!”

Jusqu'ici c'était parfait, seulement on eut le grand tort de ne pas préparer une résistance suffisante. Il devint bientôt évident, que Mourad s'était mis dans une fausse position en s'appuyant davantage sur Chahrouch Mirza ¹⁾ et en écartant dédaigneusement le Khan Khanan.

Il avait commandé l'assaut sans en informer le Khan-Khanan, bien décidé qu'il était d'agir sans lui ²⁾. Ce procédé souverainement offensant était en même temps de la plus grande imprudence. Il rendit impossible la chute d'Ahmednagar. Sans doute l'avis de Mirza-Abdourrahim était de ne livrer l'assaut qu'après l'explosion de toutes les mines. Or Mourad avait affaibli ses forces par des attaques réitérées du matin au soir et son invitation à l'ennemi tenait plus de la fanfaronnade que de l'intrépidité. En outre l'armée du Dekhan fit payer cher aux impériaux leurs déprédations, en leur coupant les vivres dont ils auraient eu besoin dans un pays affamé par le pillage. Le prince Mourad commença à se repentir d'avoir provoqué l'ennemi. Informé de son approche qu'il supposait inconnue à Tchand, il

1) Blochmann l. c. p. 335.

2) Ferichta l. c. III p. 302.

décida en toute hâte de tirer profit de la situation. L'histoire ne dit point qui lui donna ce conseil. Trop faible pour livrer un nouvel assaut, il se mit à négocier.

D'abord la Sultane Tchand déclina toutes les propositions; mais elle finit par consentir à la cession de Birar. L'empereur, par contre, devait reconnaître le jeune Bahadour en qualité de Nizam-Chah et Tchand comme régente d'Ahmîednagar. Après avoir obtenu ce traité, Mourad fit lever le camp de Hach-i-Bihicht et se retira promptement par Daoulatabad et les montagnes de Djaïpour-Kollâ-Chât. Mourad et le Khan Khanan occupèrent le Birar fortement et abandonnèrent le Dekhan à l'incapacité de ses gouvernants. C'est ainsi que se termina la première campagne, par l'annexion du Birar; mais il n'est pas à présumer que cette issue eût l'agrément d'Akbar.

L'armée des alliés descendant des montagnes de Manikdoun n'atteignit Ahmednagar que trois jours après le départ des Mongols. Immédiatement Myan-Mandchou exigea la reconnaissance de son protégé; le faux Ahmed-Chah. Cela ne pouvait convenir aux étrangers. L'Abyssin Nahang fit immédiatement fermer les portes de la ville et expédia des forces importantes à Tchavand, pour délivrer Bahadour. On eût pu croire que les luttes intestines allaient succéder à la guerre étrangère. Dans cette extrémité la sultane Tchand sauva une seconde fois le royaume. Elle demanda l'aide de son neveu Ibrahim Adil Chah contre les deux condottieri. Le roi de Bidjapour envoya 4.000 hommes commandés par Moustapha Khan. Il adressa en même temps une lettre énergique à Myan-Mandchou qui fut dans la suite élevé au rang d'émir du royaume avec une riche dotation. Par tous ces arguments, Mandchou fut amené à reconnaître qu'il avait commis une erreur généalogique en portant comme successeur au trône le fils de Tahir. Bahadour fut effectivement délivré de sa capti-

visé et couronné roi à Ahmednagar par la sultane Tchand. Il sembla momentanément que l'héroïque énergie de Tchand eût apaisé les partis et qu'au prix de la perte du Birar, elle eût écarté le danger de l'invasion. Mais hélas ! bientôt recommença la vieille comédie du majordome en lutte avec son maître. Il fallait un ministre à la régente et elle crut l'avoir trouvé dans la personne de son ami Mohammed Khan. Elle le nomma Pechva, ce qui dans le Dekhañ est synonyme de premier ministre et ne désigne pas comme dans l'Afghanistan un conducteur spirituel. Ce titre a pour équivalent celui de duc chez nous.

„Mais, nous dit Ferichta, avec une amère résignation, en „peu de temps les affaires suivirent le cours ordinaire de ce „monde : le nouveau ministre, après avoir affermi sa propre „puissance, promut ses partisans et ses parents aux premières „charges du royaume. Il n'était naturellement pas à présumer „que les hommes qui s'étaient distingués pendant la guerre, „acceptassent sans résistance une semblable humiliation. Aussi „regarda-t-il comme étant de bonne politique, d'incarcérer les „Abyssins Nahang Khan et Chauchir Khan. S'attendant à un „sort pareil, les autres chefs quittèrent le pays”.

Toute la puissance était concentrée aux mains de la créature de Tchand. Elle-même prévoyant l'anéantissement de sa propre influence, ne voyait de salut que dans l'assistance de son neveu de Bidjapour.

Cette fois-ci elle avait demandé un secours plus important afin de briser l'opposition des seigneurs et de soumettre le pays à sa propre influence.

C'était le moyen indiqué et cependant il devait avoir des suites funestes. Au commencement de l'année 1005 (fin août ou commencement de septembre 1596) l'eunuque Souhaïl assiégea avec une armée puissante Ahmednagar, qui renfermait

dans ses murs la régente et son adversaire. Le siège dura jusqu'en décembre. Mohammed Khan n'ignorait pas que dans la place même il comptait de nombreux ennemis.

Mais c'est à sa position qu'il tenait avant tout. Il écrivit au Khan-Khanan à Birar, lui promettant de tenir le pays à la disposition de l'empereur des Mongols. Mirza-Abdurrahim ne se fit pas prier, il savait trop bien qu'Akbar désirait non pas le Birar seulement, mais tout le Dekhan. Pourtant Mohammed Khan ne pouvait prendre sur lui tout seul de changer ainsi de drapeau : il fit des confidences à d'autres, mais sans rencontrer d'écho auprès d'eux. Les desseins du *Pechva* ayant été divulgués à la garnison, les soldats qui nourrissaient contre les Mongols une haine aussi vive, qu'était grand leur attachement à leur vaillante reine, furent indignés comme de juste. D'un seul coup cette dernière reprit son rang et ressaisit les rênes du gouvernement. Mohammed Khan subit le châtement mérité ; Souhaïl reçut pour son congé un magnifique habit de fête et fut renvoyé dans sa patrie. Il sembla alors à la régente et non sans raison que le meilleur parti à prendre était de s'appuyer sur les ennemis de Mohammed Khan et leurs acolytes. L'Abyssin Nahang Khan lui inspirait le plus de confiance par son intrépidité et son esprit entreprenant. Délivré de sa captivité, il se vit du jour au lendemain investi de la haute dignité de *Pechva*.

Souhaïl Khan s'en retournait paisiblement à Bidjapour, croyant de bonne foi laisser Ahmednagar dans une entière sécurité, mais à peine avait-il atteint le village de Radjapour sur la Bima qu'il fut surpris par la nouvelle que les troupes mongoles s'étaient répandues bien au delà des frontières du Birar et occupaient déjà le territoire de Pathri ¹⁾. Comment donc se trou-

1) Ouv. cité III p. 307.

vaient-elles là? Sur ce point Ferichta se contredit lui-même; ce qui ne laisse pas d'avoir une grande importance pour qui soumet son ouvrage à une critique minutieuse. Ainsi il dit dans son „*Akbar Padischah* 1):” „Après le départ de l'armée mongole, Tchand Bibi abdiqua son pouvoir entre les mains de Bahadour Nizam Chah, qui remit les rênes du gouvernement à Nahang Chah et à quelques autres émirs. Violant le dernier traité, ceux-ci se dirigèrent contre l'avis de Tchand vers le Nord avec 50.000 cavaliers afin de chasser les Mongols de Birar”. Il indique le 17 Djaumad-aul-auwal 1005 8 décembre ou 18 décembre 1596 (si 17 est une faute d'impression pour 27) comme date²⁾ du jour où Souhaïl dut arriver avec des troupes auxiliaires afin de prendre lui-même le commandement. Ceci est en complet désaccord avec le rapport fait dans le „*Bahadour Nizam Chah*”. En effet, si c'est bien au commencement de 1005 que Souhaïl vint camper pendant les quatre premiers mois devant Ahmednagar, il n'est pas impossible qu'il occupât la contrée de Radjapour à partir du cinquième mois. Ce qui, par contre, paraît bien douteux, c'est que Nahang ait pu rassembler une armée énorme et la mener jusqu'au delà des frontières de Bidjapour, depuis les premiers jours du Djoumada II jusqu'au 17. Il n'y a donc que le premier point qui soit entièrement vraisemblable, bien qu'on y reproche aux impériaux d'avoir rompu le traité. Après tout, qu'importait à l'empereur de violer une convention? Il voulait conquérir et l'aurait fort bien fait lors même qu'il eût trouvé un prétexte dans quelque titre vieilli. Tout fait croire que le Khan-Khanan et Mourad agirent suivant les vues d'Akbar en se mettant en marche immédiatement après avoir reçu la lettre de Mo-

1) Ouv. cité II p. 273.

2) Dans „*Bahadour*” elle est reculée d'un mois.

hammed Khan. Car le traité d'Ahmednagar, qui ne lui assurait que l'annexion du Birar, mais non l'obédience des trois rois, devait être envisagé par l'empereur presque comme une défaite.

Admettons comme exacte la date de la bataille du Godavéri, telle qu'elle est indiquée dans „Bahadour”; Souhail aurait alors quitté Ahmednagar à la fin du mois Rabi II et les dates ¹⁾ sommaires de l'histoire de Bahadour se prêtent à cette disposition des faits. Dans ce laps de temps, tout restreint qu'il soit, les événements qui suivirent peuvent à la rigueur trouver place, car dans ces temps troublés, il y a toujours eu dans le Dekkan, sinon des armées de 50.000 hommes, du moins des troupes prêtes à se battre. Aussi le chiffre des combattants indiqué dans le „Kahadour” est-il plus modeste.

Dès qu'il fut informé de l'invasion mongole, Souhaïl Khan fit halte près de Radjapour et dépêcha des estafettes aux trois gouvernements. Le Chah Qoutb de Haïderabad (Golconde) envoya une armée auxiliaire sous le sultan Mohammed Qouli-Khan; le Birar fournit non pas 50.000 mais 20.000 hommes conduits, sans doute, par Nahang Khan. De la sorte Souhaïl Khan disposait en tout d'environ 60.000 hommes avec lesquels il se dirigea sur Birar. Il établit son camp près de Sonpat.

Le prince Mourad qui dans l'intervalle s'était marié avec la petite fille du radja Ali-Khan de Khandech, résidait alors dans la ville de Chapour qu'il avait fondée aux environs de Balapour. Tous ses vassaux, à l'exception de Chahbaz, qui avait rompu avec lui et s'était rendu au Malva sans permission, étaient établis au pays de Birar dans des *djagirs*, qu'on venait de leur distribuer. On les appela aux armes en toute hâte. Le Khan Kha-

1) Ouvr. cité, III p. 306. In the beginning of the year 1005 . . . the blockade of which continued for four months.

nan qui n'avait pas présidé en personne à la prise de Patri quitta sa retraite de Djalma et accourut à Chahpour auprès du conseil de guerre, que le radja Ali-Khan venait de rejoindre également. Les délibérations terminées, le prince resta à Chahpour avec Çadiq-Mohammed-Khan, tandis que les radjas Ali-Khan, Ram-Tchandar, Djagnat et quelques autres marchèrent au-devant de l'ennemi avec 20.000 cavaliers mongols et le Khan-Khanan pour général en chef. Les impériaux firent halte près de Soupa, sur le Godaveri et durant quinze jours ce fut une suite d'escarmouches avec les Dekhinis. Cependant on trouva sur le Godaveri un gué, où l'eau n'était qu'à la hauteur du genou et dont Mirza-Abdourrahim profita pour le passage de ses hommes.

Le 18 Djoumad-ous-sani (15 février 1597), les armées ennemies se trouvèrent en présence. Les radjas Ali-Khan et Ram-Tchandar engagèrent la bataille à 9 heures du matin, avec des troupes légères. L'attaque des impériaux fut tellement impétueuse qu'ils dispersèrent les avant-postes en un clin d'œil et gagnèrent du terrain. Tout à coup une grêle de fusées et de balles provenant de mousquets et de canons, leur apprit qu'ils étaient aux prises avec le gros des forces des Dekhaniens : ils s'étaient heurtés au centre que Souhaïl-Khan dirigeait en personne. Le radja Ali Khan, qui sans doute croyait le Khan-Khanan derrière lui, tint bon un moment, mais les siens reculèrent. Trois mille combattants couvrirent le sol; Ram-Tchandar tomba grièvement blessé; Ali-Khan paya de sa vie son attachement à Akbar. Marchant sur le corps des vaincus Souhaïl avançait toujours et à trois heures de l'après-midi il en vint aux mains avec le centre de l'armée impériale.

Le cheikh Faïzi ¹⁾ raconte qu'il était de règle parmi les De-

1) Dans Elliot VI p. 131.

khaniens, que Nizam Chah ou son général prissent le commandement, quand les trois rois se liguaient contre un ennemi commun; il croit que ce fut aussi le cas à la bataille du Godaveri. Il faut que Mirza Abdourrahim ait partagé cette erreur, car c'est évidemment parce qu'il supposait Nahang et les forces d'Ahmednagar au centre, qu'il avait d'abord choisi son poste lui aussi entre les deux ailes. Or il se trouva que les troupes qu'il tenait pour les plus fortes, occupaient l'aile. Voilà pourquoi le Khan-Khanan s'était rendu à cet endroit et avait mis en fuite, avec ses cavaliers mongols, d'abord le détachement commandé par Nizam-Chah, ensuite la seconde partie de l'aile gauche qui arrivait à son secours sous Qoutb Chah. Le valeureux eunuque de Bidjapour se vit forcé de changer de position, avant qu'il fût possible aux troupes de Haïderabad d'opérer le périlleux mouvement de gauche à droite. L'espace, du reste, était libre; les ennemis pourchassés par la cavalerie du Khan-Khanan se sauvaient dans toutes les directions. Mirza-Abdourrahim devait évidemment croire que le radja Ali-Khan avait porté une rude atteinte au centre des Dekhaniens, qu'ensuite le centre impérial s'était mêlé à l'action vers midi pour repousser l'ennemi bien loin, avant même que l'aile gauche ait eu le temps de se battre. En comprenant ainsi les mouvements indiqués par Ferichta et Faïzi, on s'explique pourquoi Mirza Abdourrahim triomphant fit poursuivre les fuyards jusque dans l'obscurité de la nuit.

Souhail Khan ne savait pas au juste s'il avait vaincu ou non. Ses adversaires immédiats avaient fui devant lui, poursuivis par sa cavalerie jusqu'à Chahpour. Mais où restaient les corps de Nizam-Chah et de Qoutb-Chah? Avaient-ils remporté la victoire ou étaient-ils battus? Souhail ordonna au gros de ses troupes de faire halte sur le champ de bataille et s'employa de toutes ses forces à empêcher la soldatesque, grisée par la victoire,

de se livrer au pillage. La nuit venue, les vassaux Dekhaniens se dirent qu'après ce combat ils en avaient assez fait pour le service des rois ; ils jugèrent le moment venu de transporter leur butin en lieu sûr. Souhaïl tâcha de retenir tout ce qu'il y avait moyen de retenir ; il prit le parti le plus avisé en cette occurrence, en mettant les cuisines en réquisition. Et quelle séduction plus irrésistible y a-t-il après une rude journée de bataille que la marmite de campagne ?

Une même préoccupation s'empara sans doute, vers le milieu de la nuit, du général en chef de l'armée d'Akbar. N'était-il pas livré à une longue poursuite sans rencontrer une trace de ses bataillons du centre ? Seraient-ils battus ? Mirza Abdourrahim fit rebrousser chemin à ses hommes (non sans difficulté, puisqu'il faisait nuit) pour regagner le lieu du combat où flambaient de grands feux. Arrivé à une portée de mousquet, Mirza Abdourrahim reconnut qu'il était devant Souhaïl, dont la victoire ne faisait plus de doute. Il comprit aussitôt que la plus grande prudence consistait maintenant à tout oser. Sans perdre un instant, il envoya quelques balles siffler à travers les feux brillants du bivouac, ce qui ne laissa pas de répandre la terreur dans le camp ennemi. A son tour, l'eunuque Souhaïl ne pouvait plus savoir par qui il était menacé. Il fit renverser les marmites, éteindre les feux qui l'avaient trahi et se retira lentement, dépêchant des hommes dans la plaine pour rassembler ses forces disséminées aux environs.

Le Khan-Khanan agit exactement de même. Des deux côtés les trompettes sonnèrent et le son des naqqaras, des timbales retentissantes, rappela ceux qui s'étaient écartés.

Le champ de bataille, inondé de sang, reste plongé dans les ténèbres. Des hyènes humaines se glissent entre les cadavres et les dépouillent de ce qui est devenu désormais sans prix pour

eux. Là, parmi les blessés, est étendu le puissant radja Fam-Tchandar qui le matin a lutté si vaillamment avec le monarque du Khandech, mort lui aussi. Ses parures lui ont été ravies déjà; mais qu'est ce là? à ses oreilles scintillent encore des anneaux ornés de perles fines. Une lame brille: oreilles et anneaux disparaissent dans le sac du ravisseur ¹⁾. Voici deux détachements qui se rencontrent. Ami ou ennemi? On entend un cliquetis d'armes; puis l'un des deux s'est frayé un passage. „Allah! Allah! „C'est le cri qui retentit de toutes parts. Pleins d'anxiété, tous les regards sont attachés à l'orient, attendant impatiemment la pointe du jour²⁾. Enfin le soleil se lève. Aussitôt Souhail donne le signal et se jette avec ses 12.000 hommes sur Mirza-Abdourrahim et ses 4.000 combattants exténués. Le même champ de bataille voit renaître la lutte avec un nouvel acharnement. Les Dekhaniens se battent pour leur indépendance; les Mongols pour leur vie. Toujours en avant, l'intrépide eunuque de Bidjapour excite les siens à exterminer ce qui reste des envahisseurs exécrés. Il ne sent pas que son sang s'échappe de mainte blessure, mais enfin il s'affaisse. Il ne fut pas plus tôt tombé de cheval et emporté par ses amis loin du champ de bataille, que l'armée entière perdit courage. C'était comme l'âme des soldats qui s'en'allait; le corps la suivait en tremblant.

Couvert de sang et entouré d'une faible escorte, Mirza Abdourrahim s'arrête victorieux sur le lieu du combat. Il se retourne avec peine et se dirige sur Chahpour avec les siens. Un messenger vole auprès de l'empereur pour lui annoncer la victoire.

Et Akbar? Pourquoi séjournait-il encore dans le Nord? La puissance d'Abdoullah-Khan le clouait sur place. Il descendait

1) Faizi, dans Elliot VI p. 131.

2) Ferichta I ch. II p. 275—76.

des montagnes du Kachmir, où il avait joui de la beauté de ces paysages charmants. Il venait de faire son entrée à Lahore, lorsqu'il reçut, environ le 18 mai 1597, la nouvelle qu'Abdoullah-Khan qui „si longtemps l'avait menacé d'une invasion au Nord 1)", était mort le 6 février 1597.

Akbar envoya ses condoléances et partit pour le Sud. Le souci pesant qui paralysait sa politique, avait disparu. Mais qui dira si des pensées réjouissantes envahirent seules son âme lorsqu'il sut la fin tragique de son grand rival? Son esprit ne devait-il pas faire un triste rapprochement entre cette fin et la conduite de ses propres fils? Il est impossible que, du moins à ses heures, Akbar n'ait reconnu que son amour paternel poussé à l'excès lui préparait comme à Abdoullah-Khan les plus amères déceptions. Mais on espère si facilement ce que l'on désire. Du reste, si l'avenir réservait à Akbar des heures pénibles, il ne devait pas avoir un sort aussi terrible que le prince Touranien.

En cet homme dur, cruel et égoïste, comme chez le roi des Juifs David, chez Akbar et tant d'autres Orientaux, l'amour paternel avait dégénéré en faiblesse. Abdoul-Moumim aspirait à la royauté. Son père l'avait élevé presque à son propre rang en lui décernant le titre de *Koutchek-Khan* (petit-chef) tandis qu'il se nommait lui-même *Oulough-Khan* (grand-chef). Peu satisfait de cette concession, Abdoul-Moumim chercha à régner sur les Ouzbeks du vivant de son père. Il avait battu Nour-Mohammed (du Khovaresm) et s'apprêtait à chasser de Herat Qoul-Babou-Kokaltach, le fidèle gouverneur de son père. Mais Abdoullah-Khan ordonna à celui-ci d'opposer à son fils une résistance énergique. Un ressentiment sauvage s'empara alors

1) Ferichta I. c. p. 276. Aboul Fazl dans Chalmers p. 513 f. Howarth I. c. p. 737 d'après Vambéry.

d'Abdoul-Moumim-Khan. En 1595, comme Abdoullah le Grand-Khan, était en chasse sur les rives de l'Oxus supérieur, il n'évita un guet-à-pens que grâce à un avis reçu au moment opportun. Le père se réfugia à Boukhara, le fils à Balkh; à partir de ce moment, ils furent en guerre ouverte. Les sultans des Kazaks, qui jusqu'à ce moment avaient beaucoup redouté Abdoullah-Khan, profitèrent de cette situation et sortirent des steppes du Kiptchak. Mais le Grand-Khan méprisant des adversaires aussi peu civilisés, n'envoya, pour les arrêter, que des troupes insuffisantes, qui furent battues entre Samarkande et Tachkend par Tefkel, le célèbre chef des Kazaks. Un grand nombre de nobles Ouzbeks avaient péri et ce qui restait revint à Boukhara, dans une fuite désespérée. En même temps Chah-Abbas de Perse reprenait Meched, Merv et Herat, secondé par les Ouzbeks du Khovaresm. Abdoullah-Khan, déjà affaibli par l'âge, rassemblait ses forces pour aller au-devant des Kazaks, lorsqu'on lui apprit l'irruption des Perses. C'en était trop pour lui. Le chagrin causé par l'ingratitude de son fils l'avait déjà miné; fallait-il encore voir ses anciens ennemis, encouragés par l'infamie de ce fils, s'attaquer au puissant empire ouzbek du Touran, l'œuvre de toute sa vie achevée au prix de son sang et qui faisait sa gloire? Son cœur se brisa.

Cette tournure inattendue des événements, fut très propice à l'empire d'Akbar. Il ne pouvait attendre aucune amitié d'Abdoul-Moumim, dont il avait repoussé la demande en mariage avec tant de dédain, mais il n'avait pas lieu non plus de le craindre. Au contraire, toutes les conjectures portaient à croire que ce prince amoindrirait le pouvoir du Touran. Cette prévision, il la réalisa d'une façon sanglante pendant le peu de jours qu'il occupa le trône. L'histoire de cette courte période n'est guère que le récit du massacre de tous les parents et de tous les fidèles

de son père. Et puis, dès le mois de Juillet de cette même année, vint le tour de l'expiation. Cette nuit là, dans le chemin creux entre Ouratippa et Zamin, on vit se reproduire la scène de vengeance de Guillaume Tell : accompagné d'une poignée d'hommes, Abdoul-Moumim traversait à cheval et à la lueur des torches l'étroit passage ; tout à coup, dans l'obscurité de la nuit, il est accueilli par une grêle de flèches. Le lendemain matin, on ne retrouva que des cadavres. Quant aux princes qui régnèrent au Touran dans la suite, Chah-Abbas de Perse était tout prêt à les tenir en échec. Il est vrai que grâce à l'irrésolution des chefs du pays, l'empereur avait pu lui enlever Qandahar ; mais il en avait pris son parti pour le temps que vivrait Akbar. C'est avec les Ouzbeks que le souverain de la Perse voulait tout d'abord régler un compte. Il s'estimait heureux de n'être gêné en rien dans ce projet par l'empereur de l'Hindoustan et le témoigna précisément à cette époque par une ambassade.

Si Aboul-Fazl prête alors à l'empereur l'idée de conquérir le Touran, cela paraît incroyable, à moins d'admettre qu'Akbar eût perdu beaucoup de sa clairvoyance. Mais peut-être ne faut-il y voir qu'une formule de transition de la part d'Aboul-Fazl puisqu'il se sert ailleurs de tournures tout à fait analogues.

C'est à cette époque qu'Akbar changea de résidence et quitta Lahore pour retourner à Agra, l'ancienne capitale. Arrivé là, il honora le vainqueur du Godaveri d'un magnifique habit de fête.

Après la mort de Souhaïl-Khan, Mirza-Abdourrahim avait regagné Chahpour et délivré le prince d'un grand souci. Si quelques échappés du centre, mis en déroute, lui avaient parlé d'une terrible défaite, voici le messenger du Khan-Khanan qui lui apportait la nouvelle de la victoire.

Les brusques changements d'humeur auxquels Mourad était

sujet, occasionnèrent de sérieux ennuis au général en chef. Le même emportement, qui avait jadis poussé le prince à des attaques aussi furieuses que vaines contre l'héroïque sultane Tchand, le portait à exiger maintenant qu'on marchât immédiatement sur Ahmednagar. Ferichta attribue cette idée ¹⁾ au *vakil* de Mourad, Çadik Mohammed Khan, qui avait en effet une certaine autorité en matière militaire. Ce qui paraissait réalisable à un homme pareil, le prince l'admettait d'emblée lorsque la chose lui plaisait. Mais Mirza Abdourrahim savait d'expérience qu'il n'était pas aisé de se mesurer avec les Dekhans dont la puissance était loin d'être brisée. Un autre motif qui explique les hésitations du Khan-Khanan, c'est la mort du radja de Khandech Ali-Khan, auquel succéda Bahadour-Khan, le beau-père de Mourad. Bien qu'on ne puisse affirmer que Mirza Abdourrahim ait deviné alors déjà la conduite à venir de Bahadour, il n'en est pas moins avéré que le général impérial savait dès ce moment là avec certitude que le fils était incapable de remplacer le père. Ferichta ²⁾ rapporte que „ce prince se livra bientôt aux plaisirs du harem et que, négligeant totalement les affaires gouvernementales, il s'y amusait avec des chanteuses et des danseuses”. Mirza Abdourrahim répondit aux vives sollicitations de Mourad: „Il nous reste mainte forteresse bien gardée à prendre dans le Birar; la prudence exige de remettre „à l'année prochaine l'invasion du territoire des Nizam-Chahs”³⁾. Cette réponse était d'autant plus juste que l'on venait de perdre un allié puissant et actif, qui disposait des grandes ressources qu'offrait le Khandech. Dans le Bengale, l'Admiral, le Goudjrat.

1) D'après Blochmann, il serait mort au commencement de 1005 à Chahpour
Ouvr. cité p. 87.

2) Ouvr. cité IV p. 325.

3) Ferichta l. c. III p. 309

et de Kachmir des essais de pacification avaient succédé à la conquête armée; au Dekhan, on allait suivre la même voie; pour quoi faire exception pour Birar? Plus tard quand Bahadour fut asslégé à Asir, Aboul-Fazl, pour apaiser le Khandech eut recours au moyen qui avait été le plus efficace pour pacifier toutes ces contrées, moyen qui fut employé par Zaïn-Khan-Koka et quelques autres dans les montagnes de l'Afghanistan; c'est-à-dire, qu'il fit occuper tous les points dominants du pays par de forts détachements. C'était encore la seule chance de réussite dans le Birar. L'armée avait été sensiblement affaiblie par l'assaut d'Ahmednagar, par le départ de Chahbaz-Khan et enfin tout récemment par la bataille du Godaveri; les chefs avaient grand intérêt à s'établir où Birar dans les nouveaux djagirs dont la propriété devait être un salaire pour la mobilisation de leurs sujets: voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer la justesse du conseil de Mirza Abdourrahim.

Mais le prince Mourad était impatient d'avancer et s'irritait de plus en plus de la résistance du prudent homme de guerre. Il porta plainte contre le Khan-Khanan auprès de son père et poussa d'autres chefs de l'armée dont les noms ne sont pas indiqués, à adresser à l'empereur des lettres à ce sujet. Akbar, nous le savons, était à cette époque dans un constant état d'excitation; il ajouta foi à ces rapports et rappela le Khan-Khanan.

Mirza-Abdourrahim n'a pas davantage trouvé grâce devant Blochmann qui dans sa biographie d'Aboul Fazl ¹⁾ le nomme „l'officier le moins digne de confiance”. Mais cette opinion est condamnée par les paroles de Ferichta ²⁾ bien que ce dernier, en sa qualité de Dekhanien, n'eût aucun motif d'admirer celui qui plus que tout autre avait contribué à l'asservissement de sa pa-

1) Ouvr. cité p. XXI.

2) Ouvr. cité II 276 f.

trie: „Quoique toute leur mésintelligence, dit-il, provint du penchant du prince à l'emportement et à la jalousie, la colère de l'empereur tomba sur le Khan-Khanan et ce grand homme resta en disgrâce pendant un certain temps”.

Akbar devait être alors d'une humeur très mélancolique, on est tenté de croire que c'est la fin d'Abdoullah-Khan qui provoqua en lui ces sombres pensées. Renonçant à son premier plan de passer à côté de la capitale et de se rendre dans le Dekhan, à travers le Goudjrat, il resta à Agra ¹⁾. Il se proposait de réunir ses fils autour de lui. Mais ils ne vinrent pas et Aboul Fazl crut savoir que des insinuations malveillantes mirent l'empereur dans une vive inquiétude. Le prince Danial seul, qui avait renoncé pour le moment à l'invrognerie et menait une vie régulière, vint plus tard auprès de son père. Quant aux agissements de Mourad, l'empereur semble les avoir pénétrés de bonne heure, car Aboul-Fazl fut chargé de chercher le prince à Birar et de l'amener à la cour; à l'égard du pays, il reçut les instructions que voici: si les émirs consentaient à gouverner la province selon la volonté de l'empereur, il devait la leur abandonner et venir à la cour avec le prince; dans le cas contraire, ce dernier y viendrait seul, tandis qu'Aboul Fazl prendrait lui-même l'administration en main et se placerait avec les émirs sous les ordres du gouverneur en chef, Mirza-Charouch. Celui-ci qui était précisément en train de lever une armée pour l'empereur dans sa çouba du Malva, obtint, pour ajouter encore à sa considération, la bannière et l'honneur si envié des timbales.

Mais le favori de l'empereur ne devait plus trouver le prince en vie; il venait de mourir du *delirium tremens* lorsqu' Aboul-

1) Aboul-Fazl, dans Elliot VI p. 96 et suiv.; manuscrit Chalmers p. 516 f.

Fazl arriva à Chahpour. On trouva singulier que son beau-père, le nouveau maître du Khandech, n'envoyât même pas un ambassadeur pour exprimer ses condoléances ¹⁾. Aboul-Fazl prit la direction des affaires en attendant que le prince Danial fût mis à la place de Mourad, ce que l'empereur ne tarda pas à faire. Quelques places-fortes du royaume d'Ahmednagar devinrent aussitôt l'objet des opérations militaires et l'armée de Danial s'avança de plus en plus.

Akbar aussi s'était enfin mis en route, mais non sans avoir pris à tâche de réparer avant son départ, par de grandes faveurs, le tort qu'il avait fait au Khan-Khanan.

Le 1^{er} Radjab 1007 (28 janvier 1599) le camp impérial fut dressé entre le beau Kalyada et la vieille ville d'Oudjaïn ²⁾; c'était là qu'Akbar voulait recevoir le nouveau souverain du Khandech. On estimait en haut lieu que Bahadour Khan suivrait l'exemple de son père, ce fut donc une déception générale quand il répondit par quelques excuses banales.

Comme une puissante barrière, la riche contrée du Khandech s'étendait entre le camp impérial et les armées commandées par Danial. Si Bahadour Khan refusait de se soumettre à l'empereur, la situation devenait des plus critiques: menace de guerre dans le Nord, autour d'Asir; menace de guerre au Sud, aux alentours d'Ahmednagar, et l'on savait que Haïderabad et Bidjapour soutiendraient l'ennemi de tout leur pouvoir. L'empereur prit donc le parti de négocier et choisit comme ambassadeur le vénérable Miran, çadr-i-djahan. Bahadour le reçut avec tous les témoignages de l'honneur et du respect qui lui étaient dus; il reconnut même qu'il était de son devoir de prêter assis-

1) Ferichta l. c. IV p. 325.

2) Fazi dans Elliot VI. p. 134. ff.

tance à l'empereur. „Mais le sort était contraire au jeune monarque". Une coutume ancienne et iraque, en vogue aussi parmi les rois du Dekhan, portait maintenant ses fruits dans ce rejeton de la maison des Farouquis: par crainte des révolutions du palais, on faisait élever les fils en captivité. „Bahadour Khan avait été détenu près de trente ans et ignorait complètement les usages du monde et l'art de gouverner". Rien de l'esprit de son père n'avait passé en lui; il ne sut pas établir une juste comparaison entre sa propre puissance et celle de l'empereur des Mongols. Aussi prit-il une attitude des plus bizarres à l'égard de l'ambassadeur. Tantôt il se disait tout disposé à se rendre auprès de l'empereur, tantôt il objectait que les gens lui ayant fait des rapports très suspects, il ne pourrait y aller en personne, qu'il enverrait pourtant son fils avec des offres convenables, si l'empereur daignait lui accorder cette faveur. De semblables excuses témoignaient d'un manque total de résolution et de volonté ou encore du dessein bien arrêté d'user de perfidie. L'envoyé ayant informé l'empereur de cet état de choses, celui-ci en fut fort courroucé.

Le 14 Chaban 1599 (12 février) on transporta le camp plus loin, jusqu'à Dhar; là, le bakhi-oul-moulk ou trésorier de l'empire, Cheikh-Farid, reçut l'ordre de partir pour Asir, avec des forces considérables. Il devait tenter encore une fois de décider Bahadour à se rendre à la cour; en cas de refus, faire le siège d'Asir et prendre cette forteresse le plus rapidement possible.

Le trésorier-général était un chef aimé; aussi les grands vaisseaux vinrent-ils en foule se ranger sous ses drapeaux lorsqu'il traversa le Nerbada. Arrivé là, il apprit que Saadat-Khan, gendre du défunt radja Ali-Khan et l'homme le plus important du Khandech, commandait les troupes de son beau-frère Bahadour-Khan et avait fait une diversion contre les impériaux dans la

direction de Sultanpour et de Nandourbar. Le bakhi, Cheikh-Farid, détacha une compagnie pour le surveiller et continua sa marche. Mais déjà à Gharkol on lui remit une lettre humble et soumise de Bahadour, avec la prière de vouloir bien intercéder pour lui. Le cheikh adressa la missive à l'empereur et attendit la réponse d'Akbar qui promit sa grâce à condition que Bahadour vint l'implorer lui-même. Dans l'intervalle, l'armée avait franchi les hauteurs de Sabalgarh et atteint la frontière du Khandech. Miran, cadr-i-djahan, conseillait prudemment de lui faire suivre la route de Bourhanpour, afin de ne pas pousser Bahadour-Khan au désespoir, en marchant directement sur Asir. Mais Akbar donna lui-même contre-ordre et Farid s'approcha d'Asir, jusqu'à trois kos de distance. C'est là qu'on fut informé de l'insuccès des démarches de Miran, cadr-i-djahan, l'ambassadeur d'Akbar et de son compagnon Pechraou Khan. Ayant vainement tenté d'agir sur Bahadour soit par persuasion soit par menace, ils s'étaient rendus d'Asir à Bourhanpour. De cette ville était datée leur missive par laquelle ils informaient Akbar de leur échec et s'en rapportaient à sa décision; le quartier général de l'empereur était à Mandou, depuis le 21 Chaban (18 mars). Mais les choses ne devaient pas en rester là. Lorsque le Cheikh Farid se trouva en vue d'Asir „Bahadour écrivit une nouvelle épître, s'excusant encore et demandant grâce. Akbar, alors, posa son ultimatum: „Il rappelait à Bahadour comment „les rois du Dekhan avaient uni leurs armées et déclaré la guerre „aux alliés de l'empereur; comment le radja Ali-Khan était tombé „en luttant avec fidélité et bravoure pour la cause de l'empereur. „Cette mort, le monarque était décidé à la venger maintenant „et à incorporer les trois royaumes à ses Etats, si le ciel voulait „bien seconder ses vœux. Son devoir, disait-on à Bahadour, „était donc de se joindre sans retard à l'armée impériale et de se

„constituer le vengeur du sang de son père, au lieu d'être un obstacle sur la route et de dire à l'empereur : Frappe-moi d'un bord ; ensuite les meurtriers de mon père !”

Tel fut le dernier mot d'Akbar, mais pour convaincre Bahadour il fallait une logique plus démonstrative encore. Ordre fut donc donné à Aboul Fazl qui était venu remettre à l'empereur l'éléphant et les joyaux du défunt prince Mourad, de repartir sur le champ avec ses troupes et de se joindre au Cheikh Farid pour soumettre le rebelle Bahadour, Khan du Khandesh.

Nous voici à l'entrée de cette double guerre que signalèrent particulièrement les deux sièges fameux d'Ahmednagar et d'Asir. Baz-Bahadour, Ouzbeq et Qarabeq ayant reconnu le terrain en vue du campement et des retranchements ; Farid et Aboul Fazl établirent, le 4 Farvardin 1008, leur camp à 2 kos d'Asir, vu qu'il était impossible de se rapprocher davantage de la ville. Vers la même époque ; l'armée du prince Danial investissait Ahmednagar. Cette dernière ville fut prise quelques jours après la première ; les luttes engagées autour de leurs murailles sont si remarquables que le célèbre combat de Tchitor en est presque éclipsé. Mais Asir ayant réellement été un obstacle sur la route qui menait à la conquête des trois royaumes, c'est l'armée de Farid que nous allons suivre d'abord ¹⁾.

Situé au Nord-est de la ville de Bourhanpour, sur un rocher isolé de la chaîne du Satpoura, Asir domine l'une des routes principales qui mènent de l'Hindoustan au Dekhan. Le som-

1) Aboul Fazl, manuscript Chalmers p. 518 et suiv. Ferichta I ch. III, 311 et suiv. IV p. 325 et suiv. — Faizi dans Elliot VI p. 138 et suiv. — Aboul Fazl : Aïn-i-Akbari translated by F. Gladwin II p. 64 et suiv. Comp. W. Hamilton, Description of Hindustan II p. 102. — Gazetteer of the Central Provinces of India, ed Ch. Grant. Nagpur 1870. p. 8. — Blacker, Memoir of the British Army during the Malwatta III p. 414 f. (London 1821) où l'on trouve également un plan et deux vues d'Asir. Des trois descriptions du siège faites par Aboul-Fazl, Ferichta et le Cheikh-Faizi, la dernière est de beaucoup la plus détaillée et la plus claire.

met escarpé qui porte la citadelle, s'élève de 283 mètres au-dessus des hauteurs voisines et forme un plateau de 60 arpents carrés. Le mur d'enceinte, construit soigneusement en pierres de taille et renfermant des galeries voûtées de plus de huit mètres de haut, trouve, par places, un prolongement naturel dans une paroi de rochers abrupts qui forment des précipices de 23 à 40 mètres de profondeur. Plus loin et construits sur des saillies de la montagne, s'élèvent trois forts imposants entourés également de murailles en pierre de taille. Mentionnons encore un remarquable souterrain taillé dans le roc vif et qui offrait un passage secret pour les sorties. La partie Sud-ouest où se trouve l'entrée principale, est fortifiée avec le plus grand soin, car sur ce côté le rocher d'Asir offre un point faible, qu'il a en commun avec beaucoup de forteresses de ce genre : il est sillonné de crevasses et de lits de torrents pouvant servir d'abri aux assaillants.

La légende raconte que la citadelle avait été fondée dans une antiquité fort reculée; Ferichta, forçant quelque peu l'étymologie, a su découvrir un héros dont elle aurait tiré son nom. Ce qui est avéré, c'est que la dynastie des Farouquis s'était fait, depuis 200 ans, une sorte de loi de continuer les travaux de la forteresse d'Asir, pressentant fort bien que le jour où Asir tomberait, elle aurait elle-même cessé d'exister. Le radja Ali-Khan aussi avait fait travailler aux fortifications et son fils y entassa des approvisionnements immenses. En lisant l'énumération de tout le butin qui finalement tomba entre les mains des Mongols, on comprend l'attitude étrange de Bahadour Khan en présence des ambassadeurs impériaux. Si Miran, çadr-i-djahan, l'avait soupçonné de tramer une trahison, ses prévisions se réalisèrent pleinement dans la suite. Bahadour-Khan venait d'appeler dans la place un renfort de près de 15.000 hommes pour être

sûr de ne pas manquer d'ouvriers et de manœuvres ; le nombre respectable de 100.000 bêtes de boucherie était destiné à leur alimentation. Evidemment c'était là trop encombrer la ville et cet entassement eut des suites contre lesquelles furent impuissants les immenses dépôts de drogues du camp, où les racines aromatiques, les médecines et les vins réparateurs figuraient en abondance. A elle seule, la provision d'opium se montait à un poids de 500 *mans* (Poids d'Akbar) = 7000 Kilogrammes. Il est vrai que ce précieux produit qui, bien emballé, se conserve longtemps, rentrait sans doute pour une part dans le trésor de la couronne ; mais les approvisionnements d'huile et de grains dont pourtant avaient vécu tant de milliers d'hommes durant un siège de onze mois, étaient eux aussi, si complets qu'il sembla aux vainqueurs que l'on n'y avait jamais touché.

Quant aux munitions de guerre proprement dites, la quantité en était telle, qu'il fut impossible aux impériaux de s'emparer de tout ; des milliers de *mans* de poudre furent abandonnés. Il en fut de même des chaudières pleines d'huile dont tous les bastions étaient munis. Grâce à un appareil de chauffage, chacune de ces chaudières pouvait lancer sur les assiégeants 25 à 30 *mans* (350—420 Kilogr.) d'huile bouillante. Ces engins de guerre étaient vraiment si formidables qu'on ne saurait leur comparer ceux dont disposait l'Europe à la même époque. Car il faut dire que cette puissante forteresse se rapprochait bien plus des places fortes de notre siècle, que de celles construites dans cette période de transition entre le moyen âge et les temps modernes. Depuis des siècles les revenus de certains *Parganas* constituaient le fonds inaliénable d'une caisse spéciale des travaux militaires. Aussi ne doit-on pas, quand il est question de la forteresse d'Asir, songer aux obscures casemates et aux tristes souterrains d'un château fort ; les maisons des officiers occu-

paient de vastes emplacements entourés de jardins avec jets d'eau. Dans les remparts on avait pratiqué pour les officiers d'artillerie, des chambres d'habitation commodés et aérées d'où ils pouvaient diriger le feu tout à leur aise.

L'étendue des travaux rappelle également les temps modernes. De la citadelle supérieure, un chemin couvert menait au fort Kamargah, immense ouvrage avancé dont la garnison se composait de mousquetaires et d'archers. On descendait ensuite au deuxième fort d'une solidité remarquable, appelé Malgarh. „Vu de la forteresse, il semblait ramper sur le sel", dit Ferich-ta; „vu de la plaine, il paraissait toucher au ciel". C'était l'ouvrage le plus avancé et pour cette raison, il était particulièrement bien armé et abrité. Une colline, plus basse encore, portait la bourgade populeuse de Takhati, grande comme une ville. „Bref, la forteresse est une des merveilles du monde, et qui ne l'a pas vue peut difficilement s'en faire une idée". Opulente et vaste comme l'était l'Inde, les mesures et les points de comparaison y sont plus grands qu'en Europe; pour s'en convaincre il suffit de se rappeler que le successeur ¹⁾ d'Akbar avait 1200 éléments dont chacun recevait journellement pour nourriture 4 *mans* de riz, 2 *mans* de viande de boeuf ou de mouton et 1 *man* d'huile ou de beurre fondu: c.-à-d. 1.176.000 kilogrammes de denrées aussi coûteuses! Si donc l'homme qui vivait dans le voisinage immédiat de l'empereur, qui en l'accompagnant partout s'était forcément accoutumé à voir des choses extraordinaires, professe une telle admiration pour Asir, nous sommes certain qu'il n'y a rien d'exagéré à comparer cette place avec nos forteresses modernes. Il va de soi qu'il y a une restriction à faire au sujet de

1) Autobiographical Memoirs of the Emperor Djehanguir translated by Major David Price p. 62 et suiv. (London 1829 4°).

la portée des armes à feu dont les progrès ont été si notables depuis un demi-siècle.

Après avoir reconnu ces travaux gigantesques, Baz Bahadour, Ousbeq et Qarabeq se tinrent pour édifiés et revinrent bien soucieux au quartier général du cheikh Farid : on assiègera cette ville aussi longtemps que l'on voudra, disaient-ils ; seule la bonne étoile de l'empereur pourrait l'en rendre maître. De vieux guerriers, des hommes qui avaient vu les forteresses de Perse, du Touran, de Constantinople, d'Europe ¹⁾ et, pour ainsi dire, de tout le monde habité, assuraient ne s'être jamais trouvés en présence de rien de semblable. Ils racontaient comment la forteresse elle-même était située sur une haute montagne, tandis que trois collines, couronnées chacune d'un fort extérieur, l'entouraient pareilles au halo qui trace son cercle lumineux autour de la lune. Ils disaient encore que les accès de la place étaient presque impraticables, qu'aucun sommet dominant n'existait aux environs ; tout alentour, un sol uni, sans un arbre, sans un buisson pour s'abriter. Le cheikh Farid comprit aussitôt la gravité de la situation. Et peut-être n'ignorait-il pas que certaines personnes de la cour qui n'avaient pas une idée précise de la force de cette place, en présentaient la prise comme une chose facile. Il rédigea donc, de concert avec son état-major, un rapport très détaillé sur le véritable état des choses et pria l'empereur de faire un plan de siège. Akbar répondit par écrit qu'il viendrait lui-même pour faire l'inspection d'Asir. Cette lettre arriva le jour même où Aboul Fazl venant de Bourhanpour se rapprochait du camp. Le cheikh Farid, qui s'appêtait alors à une entrevue particulière avec Bahadour, allait procé-

1) Cette remarque a une importance spéciale par rapport à l'organisation militaire d'Akbar.

der aux nombreuses formalités de rigueur pour prendre connaissance de la dépêche d'Akbar, lorsque ses sentinelles d'avant-poste lui signalèrent l'approche de la cavalcade de Bahadour. Tout en ayant derrière lui une forte suite montée sur des chevaux ou des éléphants et armée de mousquets et de fusées, Farid ne croyait pas à la paix. C'est pourquoi il adressa un message au cheikh Aboul-Fazl, le priant de ne pas venir ce même jour, vu que tout son temps était pris; d'autre part, il envoya des gens au-devant de Bahadour et le reçut dans sa tente avec sa nombreuse escorte. A toutes les raisons qu'alléguait Farid en faveur de la soumission à la domination si clément de l'empereur, Bahadour de Khandech répondait en secouant la tête. Tout ce qu'il sut dire, c'est qu'il avait grand, peur de l'empereur et là dessus il s'en retourna dans sa forteresse. Certaines personnes ont fait un reproche au cheikh Farid de n'avoir pas su profiter de cette entrevue pour retenir prisonnier le prince ennemi. „Mais la perfidie, le manque de loyauté et de fidélité, ne garantissent jamais le succès”, dit Ferichta, „et de plus Bahadour était suffisamment accompagné pour résister au faible détachement de Farid”. Quand le lendemain Farid se fut rendu à cheval au camp d'Aboul-Fazl éloigné de trois ou quatre kos, pour conférer avec lui sur la démarche de Bahadour et rédiger ensemble un rapport à l'empereur, il leur sembla à tous deux que Bahadour n'était guère venu que dans le simple but de faire une tournée de reconnaissance. Aboul-Fazl se mit aussitôt en route pour aller rendre compte oralement à l'empereur de ce qui venait de se passer.

C'est à partir de ce moment que les travaux de siège commencèrent réellement. Farid s'était cru obligé d'occuper aussi Bourhanpour; mais à sa grande satisfaction il apprit que la place s'était déjà rendue à l'empereur. Tout ce qui lui restait à faire,

fut de détacher 1000 cavaliers qui prirent position entre Asir et Bourhanpour, pour couper toute communication avec la forteresse. Aboul-Fazl dissémina davantage ses forces; en général d'une prudence consommée, il entendait maintenir tout le pays en repos par les postes considérables qu'il établissait çà et là. Et cette fois nous n'entendons plus parler d'excès tels qu'en avaient commis les officiers de Mourad. Le cheikh Aboul Barakat, second frère d'Aboul-Fazl, vint renforcer l'armée assiégeante avec un nombre très considérable d'éléphants et l'artillerie nécessaire.

Dès lors le travail des tranchées et des retranchements avança petit à petit, mais l'exécution n'en était pas facile. Les canons hors d'usage non compris, on compta plus tard quand la forteresse fut prise, 1300 pièces d'artillerie de toutes sortes, ainsi qu'un grand nombre de mortiers et de *Mandjariks* (sorte de catapultes) qui lançaient des pierres de 1000 à 2000 *Mans*. Pendant toute la durée du siège ces engins ne cessèrent de vomir le feu du haut de la forteresse. Jour et nuit, il tombait des remparts une grêle de boulets, que l'ennemi fût visible ou non. Aussi personne n'osait-il lever la tête même durant les nuits obscures de la saison pluvieuse: „les démons eux-mêmes eussent craint de passer”.

Mais le cheikh Farid ne se laissa pas intimider, il inspectait les travaux des assiégeants même en plein midi. Un jour les assiégés braquèrent sur le général impérial une bouche à feu du plus gros calibre. Le coup partit, mais la secousse fut si violente que la partie saillante du rempart qui portait le canon se détacha, de sorte que celui-ci roula dans l'abîme avec le pan de mur arraché de sa base. Les impériaux poussèrent des cris de joie; cet incident sans importance leur apparut comme un heureux pronostic. L'empereur aussi prit à cœur de bien mener le

siège. Chaque jour des ordonnances apportaient ses instructions et ses directions; il envoyait ses adjudants pour examiner les travaux. Tous les moyens furent imaginés pour mettre à l'abri contre l'incessante pluie de boulets ceux qui travaillaient jour et nuit dans les tranchées.

Akbar ayant quitté Bourhanpour, vint lui-même au camp le 3 Chavval 1007⁹ (1599, 30 avril). Le cheikh Farid fut promu au grade de bakhi et reçut l'ordre de placer des émiri à la tête des différents ouvrages commencés. Le Khan-i-Azam fut nommé chef d'une section; Narab-Açaf-Khan d'une autre; Mirza Djani-Beg jadis monarque de Tatta, maintenant vassal d'Akbar, dirigea la troisième. Quant à la quatrième division, Farid la confia après un sérieux examen, à ses frères et aux hommes de sa suite. Il se réserva pour lui-même les troupes d'élite qu'il pensait tenir à la disposition de l'empereur et faire donner là où le besoin s'en ferait sentir. On constata l'impossibilité de creuser des mines; les soldats travaillaient donc avec acharnement aux tranchées afin de les pousser le plus près possible des remparts. A la fin du mois, un rapport d'Azam-Khan et de Açaf-Khan déclara que leurs hommes faisaient preuve de beaucoup de bravoure, tandis que les assiégés continuaient le feu jour et nuit, qu'il y eût nécessité ou non, visant un but ou n'en visant pas.

Toute cette activité déployée par les impériaux ne laissa pas de faire impression sur Bahadour. Vers la fin de mai, il songea de nouveau à parlementer. Il envoya sa mère et son fils, avec 64 éléphants, pour solliciter le pardon d'Akbar. La circonstance qui amena finalement la capitulation et dont il sera question incessamment, fut-elle pour quelque chose déjà dans cette démarche? Les impériaux en avaient-ils connaissance? Il serait intéressant de le savoir pour se rendre compte du jugement qu'on doit porter sur Bahadour, mais les sources sont muettes

sur ce point. L'empereur répondit que si Bahadour-Khan voulait se soumettre, il n'avait qu'à venir en personne.

Comme outré de ce refus, le monarque du Khandech ordonna une sortie le 16 Zilhidja (19 juillet). Exaspérés, les impériaux combattirent avec fureur et massacrèrent un grand nombre d'ennemis, ils les poursuivirent hardiment dans leur retraite et leur enlevèrent, en fin de compte, une hauteur nommée Korga, d'où le bombardement de la forteresse devint possible. Il ¹⁾ s'agissait maintenant de s'emparer du fort de Malgarh, ce qui fut fait grâce à une trahison.

Un homme de Malgarh avait fait à Qarabeg, que nous connaissons déjà, la proposition de l'introduire par un chemin inconnu dans le grand fort extérieur; mais Akbar, jugeant l'entreprise trop périlleuse, repoussa d'abord l'offre. Il consentit à la fin et sur les instances d'Aboul-Fazl, à ce qu'il paraît.

Qarabeg, à la tête d'une troupe d'intrépides guerriers, guidé par le traître, réussit à atteindre, dans un ravin, un pan de la muraille, à demi-écroulé, que l'on pouvait escalader. La nuit obscure et pluvieuse du 18 Mihr (1600, 3 février) favorisa cette tentative hardie. A peine les premiers coups de feu eurent-ils retenti sur la hauteur, qu'Aboul-Fazl fit avancer les troupes postées dans les tranchées. Mais il avoue lui-même avoir été retenu un moment par quelque hasard en ayant soin de taire prudemment le motif réel de ce retard. C'est que les combattants de Malgarh s'étaient massés pour la résistance et Qara eut fort à faire pour se maintenir sur la hauteur. A l'aube, toute résistance était brisée et le fort de Malgarh était au pouvoir des Mongols. L'impression produite sur la garnison d'Asir par la

1) A partir de cet endroit les renseignements de Faïzi deviennent inexacts; c'est désormais d'Aboul-Fazl que sont tirées la plupart des informations.

parte de Malgarh, fut extraordinaire, car un ennemi plus redoutable qu'Akbar exerçait ses ravages sur le sommet du roc assiégé.

Les tergiversations de Bahadour-Khan dans ses pourparlers avec Akbar, qui avaient eu pour but d'approvisionner Asir pour une durée illimitée, n'avaient fait que hâter sa ruine. L'ardent soleil de l'Inde, dardant ses feux sur ces nombreux troupeaux enfermés dans la forteresse y produisit une épizootie. On ne put assez déblayer les cadavres et les excréments des 100.000 bêtes de boucherie, pour empêcher l'air de se corrompre. Une épidémie éclata et 25.000 hommes environ y succombèrent. Le plus profond découragement s'empara alors de la garnison et en particulier de Bahadour-Khan. Aboul-Fazl fait systématiquement de l'empereur un thaumaturge; en, effet soit à cause de ses rapports avec les mages et les prêtres de toutes les religions, soit à cause de sa bonne étoile, Akbar avait acquis peu à peu dans l'Inde entière le renom de grand magicien. On était fermement persuadé qu'il prenait les villes par des moyens surnaturels; la peste qui sévissait ne pouvait donc être que l'oeuvre des sorciers au service du grand padichah. Bahadour-Khan se crut condamné par le destin et ne fit pas le moindre effort pour créer des hôpitaux, pour ouvrir les portes au surcroît de population et déblayer les charognes. Cette crainte superstitieuse gagna les soldats et paralysa leur action; ils n'apportaient plus de zèle au service. Cela explique comment il fut possible au traître de mener Qarabeg au fort de Malgarh et pourquoi la forte garnison prit la fuite devant une minorité d'assaillants. Bahadour-Khan voulut renouer les négociations, mais ses conditions ne furent pas acceptées. Ses hommes, mécontents et craignant de périr, complotèrent contre lui; il n'était question de rien moins que de livrer à Akbar le maître du Khandech. La situation sanitaire,

du reste, n'était plus tenable à Asir: chez les uns une faiblesse douloureuse s'emparait du bas-ventre et paralysait les jambes, les autres perdaient la vue. Les derniers parlementaires de Bahadour avaient une escorte de cent hommes. Terrifiés par les mauvais présages, plutôt que poussés par ce besoin de plaisanterie cynique qu'on remarque parfois chez les condamnés à mort, ces gens disaient qu'ils ne voulaient pas être „*Asir dans Asir*” et refusèrent de retourner dans la ville. On leur laissa le choix de donner caution en cas de fuite ou d'aller en prison. Cette alternative décida un certain nombre qui ne trouvèrent pas de garants, à regagner la place.

Ainsi les dernières ressources de la défense étaient épuisées et Bahadour se déclara vaincu. Rien ne restait plus debout, la conquête du Sud était consommée. Mais, avant d'accompagner Akbar faisant son entrée triomphale dans la merveilleuse forteresse, jetons un coup d'oeil sur les luttes qui se livraient devant Ahmednagar.

La malheureuse régente et sultane Tchand n'eut guère plus de chance avec le nouveau pechra ²⁾ Nahang-Khan, qu'avec son prédécesseur. Comme celui-ci, il accapara tout le pouvoir et voulut dominer entièrement le jeune roi, pupille de Tchand. Voyant que l'ambitieux Abyssin cherchait à se débarrasser d'elle, la sultane sut prévenir ses desseins en se retirant, avec son pupille, dans la citadelle dont elle ferma les portes. Puis elle envoya dire à Nahang qu'il devait élire domicile en ville pour diriger les affaires gouvernementales, tandis qu'elle se réserverait la citadelle pour sa résidence. Pendant quelques jours le ministre sembla se soumettre, mais ce n'était que pour recruter

1) C'est-à-dire „captifs”.

2) Ferichta l. c. III p. 310 f.

des hommes à la tête desquels il se montra soudain aux portes du château. Ce fut en vain que le roi de Bidjapour tenta d'intervenir : royalistes et rebelles se livrèrent de sanglants combats. La faction de Nahang ne fit que s'accroître, car il sut tirer parti des folies du prince Mourad et se posa en défenseur de la patrie, besogne qu'on lui avait rendue bien facile par le rappel du terrible Khan-Khanan. Les pluies ayant grossi le Godaveri, la forteresse de Bir assaillie par Nahang ne pouvait espérer le secours de troupes mongoles. Le commandant impérial Chir-Khradja s'avança à 12 kos au devant de l'Abyssin; mais il fut battu, blessé lui-même et repoussé sur Bir, que l'ennemi commença à investir. C'est à peine si l'on parvint encore à envoyer un messenger à Akbar pour lui exposer le triste état des choses. L'empereur se repentit alors de sa manière d'agir à l'égard de Mirza-Abdourrahim et lui rendit justice de la façon dont il a été dit. Avant son propre départ qui suivit la mort de Mourad, il dirigea une armée sur Ahmednagar, sous le commandement du prince Danial et du Khan-Khanan. Tandis que Nahang-Khan essayait de barrer le défilé de Djaïpour-Koth-Ghat; les impériaux le tournèrent en passant par le village de Manouri. Il brûla alors son train de bagages et ayant regagné Ahmednagar en grand hâte, il offrit à la sultane Tchand un compromis qu'elle déclina. Peu après, il fut défait par les Mongols près de Djounir.

Encore une fois la sultane Tchand vit sous ses murs l'armée impériale prête à entreprendre un siège régulier. Sentant sa cause perdue, elle fit appeler son nouveau conseiller, l'eunuque Hamid-Khan pour lui déclarer qu'après les amères expériences des dernières années, nul homme du Dekhan ne méritait plus sa confiance; que par conséquent le mieux lui paraissait de traiter avec l'ennemi, afin d'obtenir pour la garnison la libre sortie

avec armes et bagages et, pour elle, l'autorisation de se retirer à Djounir avec le jeune roi.

„Alors Hamid-Khan se mit à parcourir les rues, en criant „que la reine voulait livrer la citadelle aux Mongols. Les Dekhaniens aveugles et ingrats, Hamid-Khan à leur tête, se précipitèrent dans son appartement et l'assassinèrent”. C'est en ces termes que Ferichta décrit la fin de cette „héroïque et malheureuse reine”.

Mais la vengeance était proche. Un temps extraordinairement sec facilita aux assiégeants les ouvrages de terrassement. Il est vrai que le rempart haut de 27 mètres, bâti de la pierre la plus dure et la plus résistante, semblait défier le feu de l'artillerie ennemie, tandis qu'à ses pieds s'ouvrait, comme un gouffre béant, un large fossé. Mais pour le combler, une énorme masse de terre profonde de 7 mètres et large de 30 à 40 mètres, s'avavançait, protégeant les travailleurs jusqu'à ce qu'elle eût aplani la voie en couvrant le fossé. Aussitôt une quantité immense de poudre fit explosion sous la muraille et enterra des centaines de Dekhaniens sous les décombres. Une brèche affreuse frappa les regards et la sultane Tchand n'était plus là pour faire face à l'ennemi ! Pareils à un torrent furieux, les Mongols firent irruption dans la forteresse et quelques hommes échappèrent seuls au massacre.

Le jeune roi et tous les membres de la famille royale, tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi que le précieux trésor de la couronne avec ses inestimables bijoux, ses riches armures bosselées, sa célèbre bibliothèque. Le butin fut extraordinaire. Deux jours après la chute d'Ahmednagar, Akbar put déjà annoncer la victoire au camp d'Asir. A la même époque, on remportait un autre succès bien loin, au Nord-ouest : le fils du Pir-Rauchan, qui après chaque défaite avait su trouver de nouveaux

partisans parmi la jeunesse Afghane, venait enfin de succomber.

Après cette victoire, à laquelle se rattacha celle d'Asir, les princes orgueilleux de Bidjapour et de Haïderabad (Golconde) baissèrent la tête et devinrent les vassaux d'Akbar. Avant de recevoir leurs hommages à Bourhanpour, l'empereur se fit apporter les clefs des portes d'Asir par Aboul-Fazl et fit même une excursion afin de contempler cette „merveille du monde”. La ville fut rendue à Bahadour-Khan, à titre de fief nominal, mais comme châtiment mérité, il dut céder à Akbar l'immense trésor de la famille des Farouquis. En l'honneur de son fils Danial, l'empereur changea même le nom du pays de Khandech en Dandech. Le prince Daniel qui se maria à une fille d'Adil-Chah de Bidjapour, fut investi des fiefs du Dekhan, du Khandech, du Birar, du Malva et du Goudjrat.

Alors Akbar tourna ses étendards vers Agra, sa capitale, où il fit une entrée triomphale pour célébrer son nouveau titre „d'empereur du Dekhan”. Le cortège fut brillant; mais l'âme de l'empereur était pleine de tristesse.

CHAPITRE III.

RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'ABOUL-FAZL.

Akbar s'était rendu à Agra non-seulement pour célébrer sa victoire, mais encore pour réprimer une révolte, avant qu'elle eût dégénéré en révolution. C'était son propre fils Selim qui s'était insurgé contre l'autorité paternelle. Combien la satisfaction de s'appeler empereur du Dekhan devait-elle être amoindrie pour le grand homme, lorsque son premier-né osa prendre le même titre en Hindoustan? Les brillantes fêtes qui eurent lieu

à Agra n'étaient qu'une démonstration calculée pour inspirer le respect aux habitants du Dekhan et une crainte salutaire à ceux du Bengale.

Nous ne nierons point, que séduit par le sentiment de sa puissance d'un côté, de l'autre par les basses flatteries de ses courtisans, Akbar ait caressé le rêve d'une similitude avec Dieu, et que, par contre-coup, il ait cédé à des faiblesses tout humaines. . .

Cependant le fond de son caractère resta noble et grand et la perfidie lui fût toujours étrangère. S'il avait accepté les conditions inhérentes à la carrière de conquérant et s'il était capable d'envoyer de sang-froid des milliers d'hommes à la boucherie, il n'en avait pas moins le coeur sensible et compatissant, particulièrement au sein de sa famille. Ses relations avec sa vieille mère étaient d'une intimité touchante. Son amour paternel était sans bornes et il en expia cruellement l'exagération. Quelle douleur pour le souverain de voir son fils cadet mourir avant l'âge, victime de l'ivrognerie; le second se livrer au même vice et cet aîné, dont la naissance avait été si ardemment souhaitée, lever ouvertement l'étendard de la révolte!

Il avait fait pour l'instruction de ses enfants plus qu'aucun prince de son époque. Mais il avait négligé leur éducation morale et ne leur avait pas fait sentir la sévérité d'une discipline paternelle. Lui-même au prix de bien des années de lutttes pénibles avait réussi à préserver le meilleur de son être, et jouissait maintenant de la plénitude de sa force et de sa fortune. Il voulait épargner à ses fils les expériences amères de sa propre jeunesse. De même qu'il croyait pouvoir s'unir à la divinité par une spéculation mystique; il s'imaginait aussi pouvoir faire revivre dans ses fils ce qu'il y avait de divin en lui, pour les ennoblir et les purifier. C'est par suite de cette illusion qu'il leur

laisa trop de liberté, s'abandonnant d'autant plus volontiers à cet idéalisme qu'il suivait en cela l'exemple de presque tous les princes ses voisins. D'autre part Akbar avait été témoin de la décadence physique et morale d'anciennes dynasties qui succombaient à un système gouvernemental basé sur le poignard et l'emprisonnement. Il avait vu monter sur le trône des princes qui avaient passé leur jeunesse dans l'exil, ou, plus heureux, dans une captivité opulente. Sans expérience et l'esprit faussé, ils n'étaient capables que de détruire l'œuvre d'un père, si éminent qu'il eût été. Aussi l'empereur ne voulait-il pas imposer de contrainte à ses fils. C'est au milieu des honneurs et des dignités qu'ils devaient se préparer à leur vocation future. Tel était son rêve généreux. Mais la culture morale de son temps n'était pas assez avancée pour la réalisation d'une pensée pareille. Se trouvant de bonne heure en possession des plus grandes richesses, les fils d'Akbar se virent entourés de parasites et succombèrent ainsi à l'influence séductrice de l'époque. Nous ne savons rien de précis sur les deux plus jeunes d'entre eux. Il est vrai que Selim fait de son frère Mourad le portrait suivant : „Il avait „le teint brillant de fraîcheur, la taille svelte et dépassant la „moyenne. Il était d'un caractère doux et plein de dignité; „calme au conseil et intrépide au combat. Il inspirait par sa conduite une telle confiance que mon père le chargea de la direction suprême des travaux publics et des manufactures”. Mais on voit au premier abord que toute cette phraséologie n'est qu'un développement oratoire destiné à faire ressortir davantage l'ivrognerie de Danial, détesté de Selim. Car il était notoire que Mourad mourut des suites de ce même vice, circonstance dont Selim ne souffle mot.

1) Voyez : Price page 47 et suiv.

Même à ne consulter que Ferichta, la manière dont Mourad dirigea les affaires dans le Dekhan nous prouve que ce portrait était mensonger. Et nous ne pouvons malheureusement pas expliquer cette indulgence par l'amour fraternel, car la fin de Danial, dont nous avons à parler plus loin, fera voir que ce sentiment était étranger à Selim. Après s'être longuement étendu sur l'ivrognerie de Danial, Selim dit simplement : „J'ajouterai „en terminant que le sultan Danial aimait passionnément la „musique hindoustane et qu'il déclamait fort bien les vers hindis”. Où donc restait l'affection sincère qu'Akbar avait espéré implanter dans le cœur de ses enfants ?

Aucun d'eux ne manquait cependant de connaissances : Selim surtout n'en était pas dépourvu et en certaines branches il dépassait même son père. Il avait la plume facile, assez facile même pour raconter sa honte à la postérité : ses mémoires en font foi.

La bête fauve cachée dans son cœur n'y était que faiblement retenue par les entraves de la civilisation : à chaque instant elle rompait ses liens et se montrait au dehors. Sa cruauté n'avait parfois d'autre but que de l'entourer lui-même d'une auréole pour ainsi dire surhumaine qui flattait sa vanité, ce trait fondamental de tout son être : il aimait à se parer de l'apparence trompeuse d'une justice des plus raffinées. Voici par exemple, ce qu'il écrit l'année même qui suivit la mort de son père, lorsque l'insurrection du prince Khosra eut été étouffée ¹⁾. „Dans le cours „de ce même jeudi, j'entrai au château de Lahore, dans le pavillon royal que mon père avait fait construire sur la tour la „plus élevée pour contempler de là les combats d'éléphants. J'avais choisi cette position pour assister à l'exécution d'un cer-

1) Ibidem p. 88.

„tain nombre de traîtres. Après avoir fait enfoncer des pieux
 „aigus le long du fleuve Ravi, j'y fis empaler vifs 700 de ces mi-
 „sérables qui avaient conspiré avec Khosro contre mon autorité.
 „Il n'y a pas de châtement plus atroce, car les malheureux empa-
 „lés endurent les plus horribles souffrances avant que la mort
 „viennne les délivrer. La vue d'une agonie si affreuse est nécessai-
 „rement plus propice que tout autre châtement à servir d'exemple
 „pour ceux qui seraient tentés de commettre envers leurs bien-
 „faiteurs des actes semblables de perfidie et de trahison”.

Lorsqu' Akbar était à l'agonie, son médecin Hakîm Ali com-
 mit une erreur dans le traitement du malade. Selim s'exprima
 ainsi à ce sujet : „Si les décrets de la providence divine et les bé-
 „vues des médecins ne se rencontraient parfois, jamais nous ne
 „mourrions. Malgré toutes les protestations de confiance et d'af-
 „fabilité que je prodiguais à Hakîm, il ne restait plus en mon
 „cœur aucun vestige de foi en son art”. Inutile de parler de
 ceux que Selim fit écorcher vifs.

Tandis que les sentiments d'Akbar prenaient au sein d'une
 activité pleine de bienveillance, un essor de plus en plus élevé
 et qu'il aspirait, en ses rêveries mystiques, à devenir semblable
 à la divinité, le cœur de Selim se rétrécissait sous l'influence
 d'un misérable égoïsme. Akbar croyait à la puissance du destin
 et prêtait une oreille attentive à la parole des astrologues qui
 prétendaient interpréter le cours des astres et en déduire les
 événements futurs. Selim par contre était d'une superstition
 enfantine. Akbar était trop religieux pour être satisfait par une
 soumission aveugle à la loi de Mahomet. Selim plein d'indiffé-
 rence pour les choses divines, se complaisait à jouer dans l'Hin-
 doustan le rôle de restaurateur de l'Islamisme. Akbar unissait
 à ses aspirations religieuses le désir d'affranchir les Hindous du
 au contraire, rendit l'influence à ce corps parce que dans son dé-

joug mahométan; il précipita ainsi la chute des oulemas. Selim sir de domination, il y trouvait son avantage, tant du vivant d'Akbar qu'après sa mort.

„Je demandai un jour à mon père, dit Selim dans ses mémoires, pourquoi il avait interdit de troubler ou d'interrompre la construction de ces repaires de l'idolâtrie (les temples). Il répondit ainsi: „Mon cher fils, je suis un puissant monarque, pour ainsi dire l'ombre de Dieu sur la terre. J'ai reconnu qu'il répand sans distinction les bienfaits de sa Providence sur toutes ses créatures. Je remplirais donc mal les devoirs que m'impose ma haute position si je refusais ma sympathie ou mon indulgence ne fût-ce qu'au plus petit de ceux qui sont confiés à ma protection. Je suis en paix avec tous les hommes, toutes les créatures du Très-haut. Pourquoi donc m'arrogerais-je le droit de molester qui que ce fût ou même de lui porter le plus léger préjudice? Sous quel prétexte empièterais-je ainsi sur les droits d'autrui? Puis, n'y a-t-il pas sur six habitants de l'empire cinq Hindous étrangers à la foi (c'est-à-dire à l'Islam)? Si je cédaï à des mobiles comme ceux que la question suggère, il ne me resterait qu'à les vouer tous à la mort. Il m'a donc paru prudent de ne point inquiéter ces gens. N'oublions pas, en outre, que les hommes dont nous parlons, se livrent comme les autres habitants d'Agra à des occupations utiles, soit qu'ils se vouent aux sciences ou aux arts, soit que par leur activité ils contribuent à l'avancement et au bien-être de leurs semblables. Ils se sont par là élevés dans l'Etat, aux plus hautes dignités et aux distinctions les plus honorifiques. En effet, la population de cette grande cité nous offre une diversité infinie: nous y rencontrons des sectateurs de toutes les croyances que le ciel abrite” 1).

1) Memoirs of the Emperor Djehanguir translated by major David Price.

C'est à propos du pillage d'un temple de Bénarès, exécuté sur son ordre, que Selim raconte ces choses. Quel malheur de penser, qu'Akbar n'appelait jamais ce monstre autrement, que „baba" c'est-à-dire : mon enfant !

L'empereur avait tâché de préparer son fils à sa future vocation de prince, en lui assignant divers postes de gouverneur. C'est une position de ce genre qu'occupait Selim à Agra, lorsque son père partit pour le Dekhan. C'était une belle occasion pour le prince d'utiliser ses talents et de se créer un cercle d'activité dont pût être satisfait un héritier du trône. Mais, dans sa vanité, Selim ne pouvait se contenter d'être le second dans l'empire.

Akbar s'efforça de lui rendre la vie aussi agréable que possible : il avait soin de ne jamais l'occuper dans son entourage immédiat, où Selim eût dû se contenter du second rang ; c'est pour cette raison qu'Akbar alla sans lui dans le Dekhan. A Admir, l'occasion de se distinguer s'offrit au jeune prince, en même temps que celle de se corriger de son penchant à la débauche que certainement l'empereur ne pouvait ignorer. Les Radjpoutes s'étaient soulevés et avaient reconquis une partie de l'ancien empire de Gogandah.

L'intrépide roi Pertab, que les courtisans d'Akbar avaient surnommé, par une plaisanterie peu spirituelle „le *Roi-grenouille*" avait eu pour successeur son fils Amra. C'était un adversaire qui n'était pas non plus à dédaigner ; car il pouvait encore compter pour le moment sur les sympathies des vieux partisans de son père qui avaient blanchi dans les luttes de l'indépendance.

La légende s'est emparée de la fin de Pertab, le plus audacieux et le plus tenace de tous les adversaires d'Akbar ¹⁾. Re-

1) Tod, Annals and antiquities of Rajast'han. I p. 349.

tranché dans la montagne, il n'avait pas cessé de faire une guerre de partisans et avait obtenu surtout en dernier lieu des succès plus marquants. Mais le moment vint où ses forces l'abandonnèrent. Ses fidèles avaient construit au bord du Petchola une petite hutte en bambous, pour préserver leur roi des intempéries, pendant ses derniers moments. C'était à l'endroit où s'élève maintenant le palais d'Oudaïpour. Dans cet humble abri, le prince mourant s'agite sur sa couche, tourmenté par de sombres réflexions. Le vieux héros songe à son fils Amra, et comme s'il avait deviné la pensée de son père, ce dernier se redresse tout à coup. Mais la hutte était trop basse pour sa haute stature; il se heurte au treillis du toit et son turban roule à terre. Un triste pressentiment passe comme une ombre sur l'âme de l'auguste vieillard: „Cette hutte fera place à un palais somptueux où naîtra l'amour des jouissances; la volupté y amènera son cortège néfaste et supplantera la liberté du Mevar pour laquelle notre sang a coulé. Et vous aussi, mes compagnons d'armes, vous suivrez le fatal exemple!” Et les féaux amis du monarque à l'agonie lui jurèrent „par le trône de Bappa Raval” que tant que le Mevar ne serait pas libre, ils ne consentiraient à l'érection d'aucun palais. Et Pertab, rassuré, rendit l'âme.

On reconnaît au premier coup d'œil dans cette narration, une tradition locale qui n'a certainement pris naissance qu'au temps où Amra s'était soumis au successeur d'Akbar et avait construit un palais. Toutefois l'animosité qui s'éleva plus tard contre Amra nous fait entrevoir, par induction, les dispositions des fiers Radjpoutes, dans les jours où Pertab venait de fermer les yeux. Alors on ne songeait pas à se soumettre, se sentant libre au sein des montagnes.

Akbar pouvait se rendre compte à l'avenir de la marche que suivrait la lutte, d'autant plus qu'il avait adjoint à Selim, en

qualité de *Vakil* l'ancien adversaire de Pertab, le Radja Man Singh. Avec la disproportion numérique des armées et l'expérience militaire du radja, Akbar n'avait pas à craindre pour son fils un désastre tel qu'on eût pu en subir au Dekhan. Selim n'était pas sans courage personnel. C'était même la qualité qui lui en imposait le plus, s'il était capable d'une impression pareille. Il méprisait la lâcheté. Akbar espérait donc que la succession ininterrompue de combats dans les monts Arvali offrirait à son fils une distraction plus noble que la vie dissipée d'Allahabad et une excitation plus saine que les boissons spiritueuses. Les échecs, se disait-il, que les héroïques Radjpoutes feraient peut-être subir à ses troupes, enflammeraient la colère du prince et sonneraient la charge à son oreille. L'influence vivifiante de la montagne, la lutte contre l'ennemi héréditaire de l'empire et la victoire prévue ne devaient-elles pas réveiller et développer ce qu'il y avait en Selim de nobles aspirations?

Si tel était le raisonnement d'Akbar (et les faits nous autorisent à le croire) il s'était trompé sous plus d'un rapport: Selim n'avait que de bas instincts. La pompe d'une cour vice-royale à Allahabad lui convenait infiniment mieux que les privations et les fatigues inséparables d'une campagne dans le pays âpre et montagneux des Radjpoutes. Il avait gardé un exécrable souvenir de l'expédition faite avec Akbar au pays de Cachmir: n'avait-il pas dû un jour souffrir d'une faim réelle, se contenter d'un morceau de mouton bouilli? — En effet, il n'aimait que lui et ses aises et par dessus tout les plaisirs de la table avec de joyeux camarades. Ceux-ci flattaient sa vanité et lui soumettaient, au milieu des libations et des bons mots, de misérables plans de conspiration qui devaient bientôt lui ouvrir l'accès du trône tant désiré. Il obéit donc à contre-cœur et se rendit au pays des Radjpoutes; mais là il s'enferma dans le délicieux sé-

jour d'Oudaïpour et s'y livra, d'après Aboul Fazl, aux débordements de la luxure. Le nouveau roi des Radjpoutes fit ses plans en conséquence. Laissant Selim à Oudaïpour, il apparut d'un autre côté et dévasta Balpour, ainsi que différentes autres villes. Le radja Man Singh se vit donc forcé de quitter Selim pour tenir l'ennemi en échec.

Au milieu de ses loisirs, en partie involontaires, le prince conçut les projets les plus criminels: Akbar avait espéré que le tempérament passionné de son fils le pousserait à combattre ses adversaires avec acharnement, mais ce dernier fut bien plus conséquent dans son égoïsme. „Ce n'était pas, lui disait-il, le „radjpoute Amra qui l'avait arraché aux plaisirs d'Allahabad, „mais bien son père. Sans doute qu'il était fâcheux de laisser „un rebelle impuni, mais c'était là l'affaire de Man Singh. „Qu'avait à y gagner Selim? Tout au plus un peu de gloire militaire qui n'eût servi qu'à augmenter celle de l'empereur. Etait-ce là une compensation pour les fatigues d'une guerre de montagnes? Le riche et beau Pendjab était si près! Il appartenait „à Akbar et pouvait être conquis, avec ses immenses trésors, „sans coup férir. Il n'était pas à présumer que le père le disputerait au fils, par la force des armes. Luttant dans le Dekhan, „où quelque balle perdue pouvait le frapper, ne devait-il pas „s'estimer heureux si son fils voulait bien lui concéder un trône „à côté du sien? Sans doute que l'Hindoustan serait partagé, „mais bientôt Selim aurait les deux couronnes sur sa tête. En „attendant il n'avait plus à se laisser condamner aux ennuis „d'une expédition, car il était son propre maître". Telle était la trame qu'ourdissaient les pitoyables courtisans ¹⁾ du prince et Selim allait s'emparer du pays des cinq fleuves.

Ces calculs n'échappèrent point à Man Singh. Se rendant

1) Aboul Fazl, manuscrit Chalmers p. 521 suiv.

clairement compte des circonstances, il conçut un plan qui répondait également aux intérêts de l'empereur, son maître, et du prince impérial, son gendre. Il connaissait les colères d'Akbar auxquelles personne dans l'Inde n'avait encore résisté et il méprisait dès à présent son fils Selim, ce que celui-ci lui rendit plus tard par une antipathie invincible. Le détenteur du fief d'Amber, considérant l'état des choses qui dès ce moment était très peu satisfaisant au Bengale, forma un projet qui eût fait honneur au défunt radja Todar-Mal.

Les grands djagirs et les possessions de Man Singh étaient situés dans la partie orientale du Bengale et dans l'Orissa. Les intérêts du vassal avaient été, par la prudence d'Akbar, étroitement liés à ceux de l'empire. Dès que le serviteur redouté de l'empereur eut quitté la province avec Selim, des chefs afghans se soulevèrent sous la conduite d'un certain Ousman. Le bien général de l'Etat, ainsi que son propre intérêt exigeaient impérieusement la présence du radja. Il dut, par conséquent, se consentir de repousser provisoirement les rebelles d'Ajmir.

La situation ne pouvait guère être plus fâcheuse et devait conduire à une désorganisation complète de l'empire, du moment que Selim réussissait à se jeter dans le Pendjab et à entrer en lutte avec son père. Pour qui le radja devait-il se prononcer, lui qui voyait d'avance Khosro, le fils de Selim et de sa fille, monter sur le trône de l'Hindoustan? Après mûre réflexion, Man Singh procéda de la manière la plus rusée. Il savait que deux désirs se partageaient le cœur de Selim: d'un côté le prince regrettait la cour d'Allahabad, et de l'autre, il aspirait à porter lui-même une couronne.

Voici la combinaison imaginée par Man Singh: Si l'on parvenait à faire abandonner à Selim ses projets sur le Pendjab et à le ramener à Allahabad, il s'y abandonnerait à une oisiveté

peu dangereuse, ou bien il accaparerait du pays. Dans ce dernier cas il entrerait immédiatement en conflit avec Ousman et les Afghans révoltés. Or Ousman est l'ennemi de l'empereur ; en le combattant, Selim ferait les affaires de son père. A supposer qu'il fût battu, il serait rendu inoffensif pour le moment. Si, au contraire, après avoir remporté la victoire, il prenait le titre d'empereur, il était possible que dans la joie du succès obtenu, Akbar confirmât ce titre et supprimât ainsi le danger par voie de transaction.

Trois raisons nous prouvent que Man Singh fit effectivement ce simple calcul : il est conforme à ce que nous savons de la vie du radja : il est confirmé par un mot d'Aboul Fazl qui dit : „Il dirigea l'attention de Selim sur le Bengale” ; enfin, comment expliquerait-on autrement la reconnaissance extraordinaire qu'Akbar témoigna dans la suite à Man Singh ? Espérant duper celui-ci, Selim consentit facilement à se rendre au Bengale et pendant que son beau-père commençait les opérations contre les rebelles, il passa la Djamna, à 4 Kos d'Agra, le 1^{er} Amerdad 1009 : c'était son Rubicon.

Elphinstone raconte (sans toutefois citer ses sources) que Selim aurait sommé le commandant d'Agra de lui ouvrir les portes de la ville, mais qu'il aurait essuyé un refus. Cette donnée nous semble très probable, car Agra valait bien la tentative et son commandant était Qoulidj Khan.

Nous n'examinerons pas l'assertion de Blochmann d'après laquelle ce haut personnage „devait son rang élevé moins à ses propres mérites comme homme d'Etat, qu'à sa parenté avec les rois du Touran”. Nous savons qu'au moins il avait combattu en homme courageux et fidèle dans le Goudjrat, à côté de Nizamouddin Ahmed et de Mirza Abdourrahim. Blochmann, du reste, ne ménage pas davantage ce dernier.

Le vieillard presque septuagénaire était poète et en même temps sunnite orthodoxe. Son imagination lui eût fait endurer tous les tourments de l'enfer pendant les vingt trois années qui lui restaient à vivre s'il avait, lui qu'on célébrait partout pour sa piété, honteusement trahi son maître. On ne peut exagérer, l'importance du service que Qoulidj rendit à l'empereur, car Agra était considérée comme la capitale et contenait, en outre, d'immenses richesses.

D'ailleurs le radja Man Singh doit avoir informé Akbar de son plan et l'avoir convaincu de la justesse de ses prévisions ; nous lisons en effet dans Aboul Fazl qu'Akbar aurait ordonné au prince impérial d'unir ses forces à celles de Man Singh, pour terrasser les rebelles de l'Orient. Il paraît donc que l'empereur aurait approuvé l'idée du radja précédemment exposée et qui consistait à ignorer l'attitude factieuse de Selim et à la couvrir du voile de la légalité. On avait déjà tenté de l'influencer lorsqu'il se trouvait encore sur les bords de la Djamna. Sa grand-mère Mariam Makani, avait quitté Agra dans l'intention de saluer encore une fois son petit-fils. En le faisant, elle ne tenait pas compte de l'offense qu'il avait faite à ses cheveux blancs : il avait en effet négligé le devoir sacré du respect qui lui commandait de rendre une courte visite à son aïeule. La prudente matrone qui avait conjuré déjà plus d'un orage, espérait y réussir encore cette fois. Aussi ne retourna-t-elle à Agra qu'après avoir vu, le cœur plein de tristesse „le jeune obstiné” éviter sa rencontre en se jetant dans sa chaloupe. Il est probable qu'elle aussi avait donné à Akbar des renseignements plus précis sur Selim.

Nous n'apprenons rien sur les mouvements du fils rebelle depuis le passage de la Djamna, le 8 novembre 1600, jusqu'au 12 juillet 1601, car les chroniqueurs contemporains gardent un

profond silence sur ce laps de temps. Nous savons seulement qu'il s'empara du trésor de l'Etat de Bihar, qu'il fit frapper des monnaies à son effigie, qu'il pilla les djagirs et qu'il fit acte de souverain, tandis qu'il adressait des missives hypocrites à Akbar, retenu au Dekhan. Ce silence des historiens peut s'expliquer de deux manières : ou bien on a voulu cacher l'importance de l'affaire, ou bien le tout n'a été qu'un enivrement auquel Selim se serait laissé aller pendant des mois sans y attacher une pensée d'avenir. Cette dernière supposition n'est nullement impossible, le prince était capable de jouer à l'empereur à Allahabad, comme de réunir une armée autour de lui, car il voyait là un élément nécessaire du pouvoir, mais nous n'apprenons pas qu'il eût entrepris quelque affaire importante avant le retour de son père. Ou aurait plutôt supposé que Selim se fût joint aux rebelles afghans du Bengale. Si, avant la prise d'Asir et d'Ahmednagar, il s'était mis avec résolution et énergie à la tête des Afghans, la vieille lutte, terminée par Todar Mal se fût renouvelée, plus dangereuse que jamais. Selim aurait eu de bonnes chances. Mais de tout cela, il n'y a pas trace. Il resta parfaitement inactif et il est même possible qu'il céda quelques troupes à son beau-père pour combattre les Afghans. Ne voyons-nous pas ce dernier marcher „contre les rebelles” sans nul souci des faits et gestes du „nouvel empereur”? L'Afghan Ousman, venant de l'orient, avait passé le Brahmapoutra et avait rejeté le général impérial Baz-Bahadour jusqu'à Bhoval. Une marche forcée de nuit amena Man Singh en temps utile sur le théâtre de la guerre et l'ennemi se retira après avoir subi de grandes pertes en artillerie.

Le radja confia de nouveau la garde du pays à Baz-Bahadour et lui-même se rendit à Dakka, Baz-Bahadour conçut le plan hardi de s'emparer des territoires d'Isa, de Saripour et de Bi-

kraïnpour. Mais lorsqu'il voulut passer le fleuve, l'ennemi ouvrit un feu si vif de ses batteries côtières et de ses canonnières que la traversée échoua. Man Sing envoya immédiatement une troupe d'élite pour forcer le passage ¹⁾, mais elle paya son entreprise par de grandes pertes en hommes. L'habile capitaine accourut fort heureusement lui-même: il fit avancer les éléphants et montant sur une bête bien dressée, il se précipita dans les flots, à la tête de ses troupes. Cet acte audacieux remplit l'ennemi d'étonnement et de terreur. Man Singh aborda et les Afghans, révoltés lâchèrent pied en fuyant en toute hâte. Le radja les poursuivit sans relâche jusqu'au Tira et Mahvari-Ghazni, qui occupait cette dernière place, se rendit; les impériaux, continuant leur marche victorieuse, s'emparèrent coup sur coup de Bikrampur et de Saripour. Les rebelles se retirèrent jusqu'à Sounargam de sorte que Man Singh put retourner à Dakka après avoir envoyé de différents côtés des détachements de troupes pour pacifier le pays.

La situation de Selim était déjà très précaire, lorsqu'Akbar revint à Agra pour célébrer avec pompe sa victoire. Le fils rebelle envoya à son père une missive lui annonçant sa soumission et il alla même à sa rencontre jusqu'à Etava. Mais une fois là, il s'arrêta, soit par crainte, soit par calcul. L'empereur lui intima l'ordre de prouver sa sincérité en renvoyant ses adhérents dans leurs djagirs et en venant à lui en toute confiance. Dans le cas contraire, il eût mieux fait de rester à Allahabad. Qu'il essayât donc d'y retrouver le calme, afin de revenir plus tard à la cour, en parfaite tranquillité. Selim fut très ému de cette réponse; car il comprit d'un côté toute la bonté de son père et de l'autre, le mépris que lui inspirait sa proprefaibles se. Il im-

1) v. Elliot, VI p. 106.

plora les bons offices d'un ancien ami de l'empereur qui se trouvait auprès de lui et auquel il paraît avoir donné le spectacle d'une lamentable défaillance. Le conseiller à la cour suprême de l'empire Mir Qadri Djahan certifia bientôt après à l'empereur qu'il avait vu de ses yeux le sincère repentir de son fils. Akbar usa de clémence, mais qui peut dire s'il y fut poussé par le témoignage d'un homme qu'il tenait en haute estime, ou simplement par la réflexion que Selim valait au fond mieux que Darnial ? Ou bien encore son amour paternel fut-il le seul mobile ? Peut-être bien que toutes ces raisons militèrent ensemble en faveur de son fils. La fin tragique d'Abdollah-Khan doit avoir haaté comme un spectre lugubre l'imagination d'Akbar.

La raison d'Etat exigeait impérieusement la réconciliation du père et du fils. Comme l'empereur était fermement résolu à éviter la lutte, il n'y avait qu'à continuer la politique de Man Singh. Akbar avait approuvé, après coup, la marche de Selim sur Allahabad, en feignant de croire qu'elle était dirigée contre les rebelles de l'Est : il voulut bien ignorer de même la révolte de son fils en attribuant à ce dernier les mérites de Man Singh. Il rendit un firman qui investissait Selim de la dignité vice-royale dans les provinces du Bengale et de l'Orissa et lui ordonna, évidemment pour valider en grande partie ce qui était fait, d'occuper les deux çoubas, avec ses troupes. Man Singh de son côté, reçut un firman qui lui ordonnait de remettre les deux provinces au vice-roi et de retourner incontinent à la cour. Il y fut l'objet d'une distinction que n'avait encore obtenu aucun des lieutenants de l'empereur : il fut nommé mançabdar de 7000 hommes de cavalerie. Quelque temps après, le frère de lait de l'empereur, Mirza Aziz Koka fut élevé à la même dignité et

1) Manuscrit Chalmers II p. 542 et suiv.

reçut en outre sept lacs de roupies comme indemnité de la fête somptueuse donnée par lui à l'occasion du mariage de sa fille avec Khosro, le fils de Selim. Ce jeune homme fournit à l'empereur l'occasion d'attacher ses deux grands vassaux à sa dynastie par des liens plus intimes.

Mais bientôt l'intérêt que le grand-père et le beau-père témoignaient au jeune prince devait amener un événement fatal. Pour le moment la politique de clémence réussissait. C'est cette même politique qui inspira sans doute les munificences accordées à la province de Caboul décimée par la famine et les fa-
veurs dont Aboul Fazl fut comblé. Celui-ci reçut en effet, un don de 500 roupies et fut nommé mançabdar de 5000 cavaliers. Ces distinctions augmentèrent nécessairement l'antipathie qui régnait entre le ministre et Selim.

Il est tout naturel que deux caractères comme les leurs devaient se repousser. Aboul Fazl poursuivait l'idéal d'une tolérance magnanime avec une telle ardeur qu'on est tout disposé à lui pardonner d'avoir dans ce but flatté la manie qu'avait Akbar de se croire un dieu. Selim, au contraire, dans sa soif du pouvoir, devait être on ne peut plus hostile à cette généreuse politique.

Si Akbar était dieu, Selim devait attendre que l'âme divine de son père se fût incarnée en lui-même, et Selim ne voulait pas attendre. Cela était tout naturel, car il devait sentir instinctivement qu'il ne serait pas capable de marcher avec succès sur les traces de son père. Qu'il s'efforçât de ressembler à l'empereur et la comparaison serait toujours à l'avantage de ce dernier. Selim s'étudiait lui-même, mais ses mémoires nous montrent clairement les illusions qu'il nourrissait sur sa personne. Il prenait sa fougue sauvage pour de la force et n'admirait rien autant que des manifestations d'énergie dans lesquelles il croyait se

reconnaître. Si avec de pareilles idées et certaines dispositions à la piété, un homme s'occupe de questions religieuses, il sera facilement entraîné au fanatisme et se soumettra aveuglément à un dogmatisme étroit. Une nature superficielle, par contre, adhérera en apparence à quelque sévère principe ecclésiastique afin de se grandir en qualité de puissant soutien de cette loi. C'est ainsi que le caractère de Selim non moins que les circonstances antérieures, le portaient à revenir à une rigide orthodoxie : il pouvait, en effet, plus facilement gagner des adhérents parmi les ouïtemas disgraciés, en particulier dans le Bengale.

La confession de foi d'Aboul Fazl, telle que Blochmann nous l'a conservée, était en contradiction directe avec ces idées. „O „Dieu ! je vois les peuples te chercher dans chaque temple et „t'exalter dans toutes les langues : tu te révèles dans le polythéisme et dans l'Islam, dans la mosquée le peuple te murmure „de saintes prières, dans l'église des chrétiens, le peuple sonne „les cloches par amour pour toi.

„Tantôt je me rends au cloître chrétien, tantôt à la mosquée. „Mais c'est toi que je cherche d'un temple à l'autre ; tes élus „n'ont rien de commun ni avec l'hérésie ni avec l'orthodoxie, „car aucun d'eux ne pénètre jusque dans le sanctuaire de ta „vérité. J'abandonne l'hérésie à l'hérétique, la religion à l'orthodoxe et semblable au marchand d'encens, mon âme recueille „le parfum de chaque feuille de rose”.

Aboul Fazl n'eut pas la prudence de cacher son antipathie pour Selim ; il se sentait, d'ailleurs, beaucoup trop sûr de la faveur de son maître. Il raconte lui-même qu'il négligea de présenter ses hommages à Selim parce qu'à la mort d'Abdoulah Khan, il était accablé de besogne. Il ne manquait pas non

1) Manuscrit Chalmers p. 514 et suiv.

plus d'envieux, toujours disposés à exciter Selim contre Aboul-Fazl.

L'empereur lui-même ayant conçu de l'humeur contre Aboul-Fazl „il se retira complètement de toutes les affaires, couvrit son pied du bord de son vêtement et ferma sa porte aux amis et aux étrangers”. „Je fus mandé auprès de sa Majesté”, ajoute-t-il, „mais je lui répondis immédiatement : le monde m'a abandonné : que la compassion de votre Majesté m'abandonne donc à moi-même. Mais bientôt un gracieux message m'arracha au désespoir ; je me rendis à la cour, j'y présentai mes respects à l'empereur et fus reçu par lui avec une extrême affabilité”.

Le ministre, se croyant indispensable, menaça de donner sa démission. Cette démarche produisit sur l'empereur, l'effet calculé mais, par là sans aucun doute il se fit de Selim un adversaire irréconciliable. L'extrême vanité du prince ne pardonna pas au ministre son triomphe. Et Aboul-Fazl paraît avoir dépassé les bornes de la prudence.

Voici comment Inaïatoullah ¹⁾ s'exprime sur son compte : „Comme le cheikh-Aboul-Fazl désirait orner le *manteau de haute estime* dont il avait été revêtu, des *broderies* d'une *sincère fidélité*, il avait communiqué à sa Majesté quelques fredaines de jeunesse de l'héritier présomptif du trône, le prince Selim Mirza.

Aboul-Fazl avait oublié „qu'il y a des dangers cachés le long de la grande route qui conduit aux honneurs et aux dignités et qu'aux branches tortueuses ne mûrissent que des fruits amers”.

Inaïatoullah voulait dire par là qu'Aboul-Fazl avait agi imprudemment puisqu'il n'y avait rien de bon à attendre de Selim. Toujours est-il, à en juger par l'image de la grande route au

1) Manuscrit Chalmers, 549 comp. la remarque suivante.

bord de la quelle apparaît Selim comme brigand, qu'Aboul-Fazl visait aux honneurs et aux dignités. Mais ce qu'il ajoute de la „fidélité sincère” du ministre, montre que le mobile de ce dernier n'était pas une ambition criminelle.

Cependant pour juger en complète connaissance de cause, il faudrait savoir ce qu'Inaïatoullah entendait par „fredaines de jeunesse”.

Nous touchons ici à la catastrophe qui amena la fin prématurée d'Aboul-Fazl. Les sources sont insuffisantes et ne nous renseignent pas clairement. Cela nous impose le devoir de peser mûrement les quelques données que nous fournissent le continuateur de l'Akbar nameh, les Mémoires de Djehangir dans les éditions de Price et d'Elliot. Nous renvoyons aux deux préfaces chez Elliot et nous nous permettons d'observer que le dernier mot n'est probablement pas dit, ni sur le rapport qui existe entre Inaïatoullah et l'ouvrage d'Aboul-Fazl, ni sur les différentes versions des Mémoires de Selim. La question se complique encore davantage, car de prime abord il est évident que le passage suivant des Mémoires dans l'édition d'Elliot doit reposer sur des sources voisines de celles d'Inaïatoullah ¹⁾.

„Vers la fin du règne de mon père, Aboul Fazl qui portait sur son louable *extérieur* le *joyau de la probité* qu'il vendait chèrement à mon père, reçut l'ordre de quitter son poste au Dekhan et de venir à la cour. Son territoire (celui de Nar-Singhs) était situé près de la *grande route* du Cheikh du Dekhan”.

Ce qu'Inaïatoullah désigne sous le nom de „fredaines de jeunesse”, se nomme chez Elliot „*malentendus*”. Le fait des communications d'Aboul-Fazl à Akbar est caractérisé de la manière suivante qui est certainement exacte: „Il n'était pas mon ami.

1) Vol. VI p. 288. Nous soulignons les expressions les plus caractéristiques.

Il pourrissait dans son cœur de mauvais sentiments à mon égard et ne se fit pas scrupule de mal parler de moi". Même dans la version corrigée d'Inaïatoullah nous rencontrons encore dans la bouche d'Aboul-Fazl des expressions telles que celle-ci: „le jeune entêté".

Il est évident que le rédacteur des Mémoires de Djehangir (dans Elliot) et Inaïatoullah s'étaient entendus dans le choix de leurs expressions avec l'intention de voiler les faits. Inaïatoullah continue ainsi: „Ces rapports étaient désagréables au caractère „bienveillant de l'empereur et lorsqu'ils devinrent le sujet de „toutes les conversations, Aboul-Fazl reçut l'ordre de venir à „la cour et de remettre, pendant son absence, son commande- „ment et ses troupes à son fils Abdourrahman".

Nous voici de nouveau en présence d'un point obscur. Akbar se refusait-il à croire? Était-il mécontent qu'Aboul-Fazl lui fît ces communications de loin? Pour quelle raison le mandait-il? Blochmann, qui certainement disposait des sources les plus nombreuses, dit: „Il y eut, en vérité, après le retour d'Akbar de Bourhanpur, une réconciliation entre lui et son fils. Toutefois ce dernier ne se départit pas de sa manière d'agir séditeuse et comme quelques uns des meilleurs officiers d'Akbar paraissaient favoriser Selim, l'empereur rappela Aboul-Fazl, le seul de ses serviteurs qui lui fût réellement dévoué". Quelque plausible que semble cette appréciation au premier abord, elle est en contradiction avec les relations citées plus haut. Le rappel d'Aboul-Fazl n'est pas motivé par les conjonctures du moment, mais bien par ses rapports qui étaient devenus le sujet de toutes les conversations. Nous ne doutons point que, s'appuyant sur d'autres sources, Blochmann n'ait raison de parler de l'attitude séditeuse de Selim; il est cependant peu vraisemblable qu'Aboul-Fazl ait, du fond du Dekhan, ouvert les yeux de l'empereur sur

des choses que celui-ci était bien mieux à même d'observer à Agra. On est involontairement amené à supposer qu'ils s'agissait dans ce cas de faits bien plus graves.

Dans l'édition d'Elliot, Selim s'exprime ainsi : „Certains vagabonds avaient jeté un malentendu entre mon père et moi. La manière d'agir du cheikh me convainquit que, s'il lui était permis de venir à la cour, il aurait mis tout en œuvre pour envenimer le courroux de mon père contre moi et pour m'empêcher à jamais de paraître devant lui”.

Cela veut dire clairement qu'Aboul-Fazl aurait employé toute son influence pour exclure Selim de la succession au trône. Il s'agit donc moins de peser ce que Selim avait fait, faisait, ou voulait faire, que des projets nourris par Akbar et Aboul-Fazl.

Mais quels étaient „ces vagabonds” que Selim ne nomme pas ?

Nous voyons dans ce temps-là au premier plan le beau-père de Selim, le radjah Man Singh, aïeul du prince Khosro, et le frère de lait d'Akbar : Mirza-Aziz-Koka, beau-père de Khosro. Pour ce qui concerne ces deux personnages, nous aurons la preuve irréfragable que pendant qu'Akbar était à l'agonie, ils conspiraient pour Khosro contre Selim. Il s'agit donc de savoir si, déjà alors, ils agissaient en conséquence et si Selim pourrait supposer qu'Aboul-Fazl intriguerait dans leur sens.

Cette hypothèse à toutes les apparences de la vérité, du moment que l'on peut établir une connexion entre Aboul-Fazl et le projet d'élever Khosro sur le trône. D'après les Mémoires de Selim, édités par Price ¹⁾, ce prince aurait poussé au meurtre d'Aboul-Fazl pour des motifs tirés exclusivement de la foi mahométane. Il est évident que la prudence la plus élémentaire commandait à Selim de répandre précisément cette version. Il

1) l c. 31

est évident que la prudence la plus élémentaire commandait à Selim de répandre précisément cette version. Il ajoute même cette assertion mensongère qu'après la mort d'Aboul-Fazl Akbar se serait montré plus orthodoxe; c'est dans cet ordre d'idées que Selim dit: „J'ajouterai que mon père, mécontent de cette „affaire, favorisait mon fils Khosro en lui accordant à mon dé- „triment toute espèce de distinctions et de faveurs et en dé- „clarant expressément qu'il lui succéderait au trône”.

Par conséquent les événements paraissent s'être enchaînés de la manière suivante: Akbar, ne voulant pas encore prendre contre Selim de mesures extrêmes, élève les parents de Khosro à des dignités inconnues jusqu'alors. Ces faveurs sont une menace à l'adresse de Selim qu'elles semblent exclure du trône. Les deux seigneurs ci-dessus nommés agissent dans l'intérêt de Khosro, qui est aussi le leur. Car, si ce prince avait succédé à Akbar épuisé de vieillesse, ils devaient nécessairement se partager le rôle du grand Bairam-Khan.

Et Aboul-Fazl? Qu'aurait-il pu souhaiter de plus favorable à son idéal de la fusion des croyances et des peuples qu'un tout jeune prince conseillé d'une part par un hindou libéral et de l'autre par un mahométan, dont l'ardeur religieuse s'était singulièrement refroidie par suite des dépenses que nécessitaient les pèlerinages à la Mecque. Comment aurait-il pu préférer à cette constellation politique la sombre étoile de Selim qui déjà au paravant avait dardé sur lui ses rayons menaçants? Il seconda donc les deux puissants hommes d'Etat par des rapports défavorables à Selim. C'était là „le sujet général de toutes les conversations”. Akbar crut devoir agir et rappela Aboul-Fazl. Selim comprenant le danger que lui faisait courir l'influence incontestable de ce conseiller agit en conséquence. Il poussa Nar-Singh-Deo au meurtre d'Aboul-Fazl. Sans vouloir présenter

cette hypothèse comme une certitude historique nous ne croyons pas cependant qu'elle s'écarte beaucoup de la réalité.

Peut-être que des matériaux plus complets, permettant une critique des sources plus approfondie, serviraient à l'étayer plus solidement.

Suivons maintenant dans son dernier voyage celui des amis d'Akbar qui dépassait tous les autres par sa valeur morale.

Après la reddition des forteresses d'Ahmednagar et d'Asir qui avait mis fin à l'indépendance du Dekhan et après le départ de l'empereur, avait commencé l'épilogue du drame terrible : la lutte pour la pacification. Combattant pour le maintien de leurs propriétés, de leurs privilèges et de leur liberté, les magnats du Dekhan s'opposaient de tout leur pouvoir à ce que le royaume d'A Ahmednagar fût définitivement incorporé à l'empire hindou-mongol, ils redoutaient avec raison les grands changements territoriaux qu'aurait provoqués la répartition des fiefs entre les vassaux de l'armée victorieuse. De nouveau, le pays se divisa en deux grands partis : les Dekhaniens sous Mijan Radja et les Abyssins avec Malik Amber à leur tête ; un nouveau roi, Mour-taza Nizam Chah II servit de signe de ralliement pour ces derniers. Le Khan-Khanan dirigea contre eux une guerre habile, leurrant tantôt les uns, tantôt les autres. Cette manière d'agir fut jugée très sévèrement, pourtant c'était bien le parti le plus sage, du moins du vivant d'Akbar. Il se peut que plus tard, après la mort de l'empereur, les bons rapports avec le Khan-Khanan aient contribué à mettre Malik Amber dans une position presque indépendante et qu'il en profita pour assurer à la dynastie des Nizam la plus grande partie du royaume. C'était d'ailleurs, un homme dont le renom de sagesse et de justice était devenu proverbial au Dekhan.

Aboul Fazl envisageait les choses à un autre point de vue ;

suivant lui, nulle opposition faite au grand empereur ne pouvait être justifiée. Il méditait contre les seigneurs du Dekhan une guerre d'extermination qui, réalisée, eût détruit en grande partie l'aisance de la nouvelle province. Cette violence étonne de la part d'Aboul-Fazl, si tolérant en matière religieuse, et pourtant elle s'explique. Ses théories qui portaient la royauté à la hauteur des choses divines, s'étaient développées dans l'atmosphère de la cour; la résistance et les intrigues déjouées n'avaient servi qu'à les affermir. Clairvoyant en bien des matières cet homme n'en était pas moins imbu, jusqu'à la moelle, d'une science toute théorique. Les Aïn contiennent, il est vrai, des calculs nombreux et même minutieux: mais un homme expert en économie politique tel que le Radja-Todar-Mal se serait exprimé d'une façon toute différente. Aboul-Fazl dans sa fidélité au service, Akbar dans sa grandeur de monarque étaient imprégnés d'un élément mystique et doctrinal qui se fait sentir à tout instant. Naturellement les vues d'Aboul-Fazl rencontraient partout des obstacles; dans l'armée, maint vassal le surpassait dans l'art stratégique et plus nombreux encore étaient ceux qui, ne se trouvant pas comme lui comblés de richesses par la faveur impériale, comptaient sur le butin non-seulement pour la récompense due à leurs services. Il fut donc heureux de son rappel et se mit en voyage avec une escorte relativement peu considérable. Les chroniqueurs, pour cette raison, feignent de croire à une victime aveuglée par le destin; mais s'ils présentent le fait sous ce jour, ce n'est en réalité, que par mesure de prudence et pour éviter un blâme ouvert, car dans le fait d'Aboul-Fazl on ne peut conclure qu'à une imprudence causée par une hâte trop grande.

La grand'route qui conduisait du Dekhan septentrional à Agra par Mandou et Goualior était très mal famée; les tribus

Radjpoutes des montagnes boisées du Malva, notamment les Boundelas, s'étaient fait le même renom que les Afghans du défilé de Khaïber.

Selim, nous l'avons vu, avait la conviction que l'arrivée d'Aboul-Fazl à la cour aurait à jamais rendu impossible toute union avec son père; il poursuit son récit ¹⁾ en ces termes: „Décidé par ces prévisions, je me mis à traiter avec Nar-Sing-Deo, dont le territoire bordait la route du Dekhan que devait suivre Aboul-Fazl. Comme il était précisément occupé d'une expédition de pillage, je lui envoyai un message pour le requérir d'exterminer Aboul-Fazl à son passage, lui promettant en retour ma faveur et une grande récompense”.

Si Aboul-Fazl ne pouvait savoir cela, du moins n'ignorait-il pas que de dangereux *condottieri* hantaient ces parages et qu'il ne manquait pas d'ennemis possédant l'or nécessaire pour les stipendier. On peut admettre qu'impatient de revoir son maître et ami, il se soit contenté d'une escorte insuffisante; mais le chiffre donné est si restreint, qu'il ne laisse pas d'éveiller quelques soupçons. Sans doute c'est un compâgnon d'Aboul-Fazl qui le fournit, mais son rapport était destiné à l'empereur. De plus l'auteur était connu pour un homme de grande discrétion qui n'écrivait et ne disait pas un mot capable d'exciter Akbar. N'aurait-il pas deviné le vrai meurtrier d'Aboul-Fazl, puis qu'il le couvre du pseudonyme que plus tard celui-ci s'attribue officiellement? De tous les rapports que nous donnent les sources, celui-ci est le plus simple et le plus vraisemblable; pourvu qu'on ne veuille pas attacher une trop grande importance à un tel mot. Ainsi, si la date indiquée est inexacte, ce détail ne doit pas inspirer de méfiance; c'est le 4 Rabi 1011 (12 août 1602) et non

1) Elliot VI p. 289.

le 7 Rabi 1010 ¹⁾ qui est le jour de décès d'Aboul-Fazl, mais il n'existe pas le moindre motif pour faire croire à une erreur intentionnelle. Cette relation, nous l'avons dit, était destinée à l'empereur et le rédacteur, dans son livre *Wiqaya* la plaça à la suite du récit dans lequel il dépeignait la manière dont Akbar reçut la triste nouvelle.

Si donc la critique prend à tâche de faire le départ des inexactitudes dans le rapport d'Asad, elle ne devra pas oublier qu'il écrit en homme de cour. Il évite avec autant de soin d'avancer une chose qui aurait trop excité la colère de l'empereur contre l'assassin que de marquer clairement la hâte imprudente d'Aboul-Fazl. Preuve en soit cette entrée en matières: „Il était fixé par un arrêt du destin que le grand savant devait entreprendre son voyage dans de telles conditions. Sa bonne étoile l'abandonna. Obéissant aux suggestions de Gopal-Das-Nakta, il parvint ainsi sans escorte à l'endroit où il périt dans les circonstances que voici. Lorsque notre docte seigneur atteignit la ville de Siroudj le misérable Gopal-Das la gouvernait depuis longtemps et avait levé une troupe irrégulière d'environ 300 cavaliers dont la plupart étaient de vils Radjpoutes, ne recevant que 20 Roupies de solde par mois. Cependant nous avions eu connaissance au Dekhan, le savant homme et moi, des brigandages dont le radja-Nar-Singh-Deo se rendait coupable; il ne se passait pas une journée qui ne nous apportât des dépêches à ce sujet de la part d'Aboul-Khan ou de quelque autre de nos fidèles amis; mais le sort en était jeté, notre savant n'y prit pas garde.

Lorsque nous atteignîmes Siroudj, Gopal-Das nous fit observer que les troupes venues du Dekhan étant malades et fatiguées de la rapidité de la marche, il serait bon de les faire reposer sur les lieux. Elles pourraient alors rester avec Asad-Bey

1) Elliot VI p. 155. Blochmann, p. XXV.

et lutter contre Indrachi-Boundela; en échange Aboul-Fazl prendrait pour escorte les hommes qu'on venait de recruter. Le malheureux savant sacrifia sa vie en acceptant pour remplacer ses vieux guerriers éprouvés dans mille combats, des troupes nouvelles qui n'avaient jamais vu l'ennemi de près. Et de fait, un grand nombre de ces hommes n'arrivèrent même pas à temps pour nous être d'une utilité quelconqué. Aboul-Fazl avait encore auprès de lui l'Afghan Gadaï-Khan et son fils, mais leurs hommes étaient restés avec moi : que ne s'en trouva-t-il une centaine seulement à sa proximité, et le malheur ne serait pas arrivé !

Assurément Gadaï-Khan était homme d'un courage à toute épreuve, mais il combattit seul et succomba dans la lutte ; son fils réchappa blessé. Djalal-Khan, Afghan lui aussi, périt les armes à la main. Deux autres, Selim-Khan et Cher-Khan furent pris et massacrés sur leur refus de trahir le grand savant. Mancour Thabouk, de race Turcomane, se battit et tomba ; il faisait partie de la suite de Navab-Khan-Khanan, s'était démis de son ancienne charge pour venir à Siroudj sous prétexte de devenir fakir et avait pris service dans les cuisines. Mohammed Khan-Bey fut également trouvé parmi les morts et près de lui l'Abys-sin Djabbar-Khassa-Khaïl. Quand le Navab se sentit mortellement atteint, il abattit le Radjpoute qui l'avait blessé et se précipita au-devant de l'ennemi, il respirait encore lorsque Nar-Singh arriva avec les forces principales pour écraser Djabar et séparer du tronc la tête du grand Allami.

A l'exception de ceux que nous venons de nommer, tous échappèrent, vétérans et-nouvelles recrues. Certainement la troupe serait arrivée à bon port, si elle s'était mise en route au moment où Mirza Mouhsin gendre de Fazl-Khan du Badakhan, craignant un guet-apens des brigands, en donna le conseil.

Mais il était écrit qu'il n'y aurait plus de salut pour eux. Le jour où le défunt Allami m'e donna à Sinndj un habit de fête et un cheval, en me congédiant devant Gopal Das, Mehdi-Ali de Cachmir et tous les fonctionnaires, je le suppliai les larmes aux yeux de me permettre de l'escorter jusqu'à Goualior, avec les troupes qui me restaient. Mais il ne voulut pas y consentir. C'était son destin; il devait aller. Lorsqu'il monta à cheval pour se séparer de nous, je me mis en selle, moi aussi; afin de le suivre. Mais il me défendit formellement de le faire ou de sortir seulement de ma maison et me congédia sur-le-champ.

Lorsqu'arrivé à Sarai Barar, Allami descendit de cheval, un moine mendiant s'approcha de lui et le renseigna tout au long sur la manière dont Nar-Sing-Boundela comptait l'attaquer le lendemain. Mais il se contenta de renvoyer le mendiant en lui faisant un don en argent tel qu'il avait coutume d'en donner aux gens de cette condition. Puis il passa la nuit dans une quiétude parfaite. Le vendredi matin il se leva, fit ses ablutions, revêtit les vêtements blancs attribués spécialement à ce jour et par dessus le manteau triomphal, brodé d'or. Ensuite il congédia obligeamment tous les djagirdars et les percepteurs qui l'avaient accompagné à travers les provinces voisines. De ce nombre étaient les vassaux de Mirza-Roustam qui possédait un djagir aux environs et avait envoyé 40 ou 50 cavaliers; plus le gouverneur de Kalabagh, le cheikh Moustapha, avec sa suite et d'autres seigneurs encore; en tout, 200 cavaliers qui retenus près de lui, lui eussent été d'un grand secours. Mais à quoi servent les plaintes? Il suffit que le destin fasse retentir du haut des nues sa voix formidable pour que les plus intelligents deviennent sourds et muets.

Le soleil s'étant levé, Aboul-Fazl lui aussi, voulut entreprendre sa course. Près de lui était Yakoub-Khan, avec qui il

avait vécu de tout temps en grande intimité. Les hommes de l'escorte entendirent battre le tambour et s'apprêtèrent au départ. La tente particulière d'Aboul-Fazl était encore sur place, lorsque, poussant des cris de guerre, les troupes de Boundela apparurent derrière le Saraï et se jetèrent sur le camp. Tous ceux de l'escorte qui étaient prêts à partir, sautèrent en selle et se sauvèrent le long du chemin. Mirza Mouhsin du Badakhan par contre, qui précisément montait à cheval, partit en reconnaissance au-devant des brigands. Après avoir franchi un certain espace, il rencontra le gros des troupes de Nar-Singh. Placé sur une colline, il laissa un instant errer son regard avec inquiétude sur ces forces ennemies, puis, en vaillant guerrier, il se fraya un passage à travers fantassins et cavaliers et rejoignit Allami.

Il aperçut du premier coup que la troupe de Nar-Singh n'avait pris aucune précaution, qu'elle allait à la débandade, sans se garder et sans armes. Avancant toujours, il rendit compte de ce qu'il avait vu. Le cheikh écouta, s'arrêta et demanda ce qu'il y avait à faire? Comme Mirza-Mouhsin exprimait l'avis de se porter en avant au plus vite: Tu penses donc que nous devrions fuir? dit-il. „Ce n'est pas fuir, c'est continuer notre route”, répondit Mirza Mouhsin, et, donnant de l'éperon à son cheval, il lui fit prendre une allure plus rapide: „En avant, de ce pas et pressons-nous jusqu'à Goualior.”

Mais tandis qu'Allami restait encore immobile, une troupe de brigands attaqua l'escorte et s'empara de l'éléphant qui portait la timbale et l'étendard. Ce fut le signal de la lutte. Le cheikh retourna sur ses pas et venait d'atteindre la timbale et l'étendard, lorsqu'un bruit soudain annonça l'arrivée des hommes de Nar-Singh; ils étaient environ 500 cuirassiers. L'Afghan Gadaï-Khan fit feu ainsi que quelques autres cavaliers armés

qui étaient en tête, puis s'élançant vers la monture du cheikh dont il saisit les rênes, il s'écria : „Que viens-tu faire ici ? Retire-toi au plus vite ! Cette besogne est pour nous !” C'est en prononçant ces paroles, que ce brave se jeta sur l'ennemi avec son fils et d'autres dont il a été fait mention. Au moment où il tombait, un des étrangers de l'escorte s'écria : „Les brigands „sont armés ; tes compagnons ne le sont pas. Nous ferions mieux „de reculer jusqu'au pied des collines ; peut-être sauverions-nous notre vie ?” Déjà il avait saisi par la bride le cheval du cheikh et se retournait, lorsque les brigands fondirent sur eux, perçant de leurs lances tous ceux qui étaient à leur portée.

Un Radjpoute, ayant rejoint le cheikh, lui enfonça sa lance dans le dos avec une telle force qu'elle ressortit par la poitrine. Un ruisseau coulait près de là ; le cheikh essayant de le faire franchir à son cheval, ce mouvement le fit tomber. Djabbar Chasahail qui le suivait de près, tua le Radjpoute, mit pied à terre, retira le cheikh de dessous son cheval et le porta à une certaine distance de la route ; mais la blessure était mortelle ; le cheikh était condamné à périr. Djabbar voyant approcher Nar-Singh et les autres Radjpoutes, se cacha derrière un arbre. Mais Nar-Singh dont l'attention avait été attirée par les chevaux du cheikh, s'arrêta ; à ses côtés se tenait un cornac de la suite du cheikh qui lui montra son maître blessé. Nar-Singh ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il mit pied à terre, posa sa tête sur ses genoux et étancha son sang avec ses propres vêtements. Djabbar, toujours caché derrière son arbre, remarqua que Nar-Singh était disposé à la compassion ; il s'approcha et salua. Nar-Singh lui ayant demandé qui il était, le cheikh ouvrit les yeux. Sans quitter son attitude, Nar-Singh le salua, demanda à ses compagnons de lui apporter le firman et, d'un ton flatteur, dit au cheikh : „Le seigneur, vainqueur de tout, fait respectueu-

sement prendre de tes nouvelles". Le cheikh lui répondit par un regard plein d'amertume. Nar-Singh alors fit serment de l'emmener avec lui et de lui assurer une sécurité complète. Mais le cheikh n'en fut que plus irrité et éclata en paroles injurieuses. Les compagnons de Nar-Singh ayant observé qu'il était impossible de le transporter, sa blessure étant mortelle, Djabbar tira aussitôt son épée et étendit plusieurs Râdjpoûtes sur le sol. Il allait atteindre Nar-Singh, lorsqu'il fut renversé lui-même et foulé aux pieds. Nar-Singh qui s'était levé, fut entraîné au loin par ses compagnons. Puis les Radjpoutes tranchèrent la tête au grand homme et partirent au galop, sans s'inquiéter de qui que ce fût, laissant même leurs prisonniers en liberté".

La mort de cet homme fut une perte très sensible non pas pour Akbar seulement, mais pour l'empire entier; car „l'influence d'Aboul-Fazl", pour nous servir des paroles de Blochmann, „était tout à fait extraordinaire. Il se peut que Faizi et lui aient détourné l'esprit d'Akbar de l'Islam et du Prophète: ce reproche, du moins, leur est adressé par tous les écrivains mahométans; mais, d'autre part, Aboul-Fazl contribua certainement à pénétrer Akbar du sentiment profond de ses devoirs. Du moment où il prit rang à la cour, l'empereur étudia avec soin le grand problème, que l'Islam n'a su résoudre que bien rarement, celui du „gouvernement efficace de races mêlées", et en conséquence adopta résolument la politique de tolérance. Akbar sentait la nécessité de ce régime nouveau et Aboul-Fazl s'en fit le champion au moyen de sa plume; et tandis que les Khans-Khanans remportaient les victoires, la politique nouvelle gagnait les peuples à la domination étrangère. On a oublié l'infidélité d'Akbar à l'Islam; mais ce qui reste, c'est que de tous les empereurs mongols, Akbar se rapprocha le plus de ce bel idéal du souverain: „être le père de son peuple". Par contre, le

premier pas vers la décadence de l'empire, est marqué par un retour à l'intolérance sous le règne d'Aurengzeb. Ce dernier a été entouré par le fanatisme des musulmans d'une auréole de sainteté, telle qu'aujourd'hui encore les âmes pieuses ne manquent pas de répéter à son souvenir : „Rahimahou-Ilahou ; „c'est à dire : „Dieu ait son âme !”

Les moyens choisis par Aboul-Fazl, tels que l'adulation poussée jusqu'à égaler Akbar à Dieu, pouvaient n'être ni excellents, ni bien imaginés, mais ils ne manquèrent pas leur effet. En tout cas le but auquel visait Aboul-Fazl dénote un esprit élevé et d'une envergure peu commune. Le coup fut assurément terrible pour Akbar. Blochmann raconte qu'il s'écria : „Si Selim veut être empereur, que ne m'a-t-il frappé moi-même et épargné Aboul-Fazl !” Cependant il est peu probable que l'empereur ait jamais connu la vérité tout entière ; on ne voit pas qui pouvait lui fournir des preuves certaines ni surtout qui l'eût osé. Il soupçonnait évidemment de qui était parti ce coup perfide, mais il ne voulut pas le savoir. Sa vivacité naturelle lui arracha peut-être au premier moment les paroles citées et explique le choix qu'il fit du prince Khosro comme héritier du trône ; mais lorsque son esprit eut retrouvé le calme, il refoula sans doute dans le plus profond de son être toute pensée de ce genre. Il maîtrisa même ses sentiments à tel point qu'il fut loin de faire sévère justice du meurtrier.

Dans son premier élan d'indignation, il avait ordonné la poursuite immédiate de Nar-Singh-Deo. Un corps d'armée s'était mis en campagne¹⁾ pour châtier le chef des bandits ; sous la conduite de Raï-Raïan, commandant en chef et de Ziaoul-Moulk-Qazi, commandant en second et d'autres excellents officiers. Après deux

1) Asad-Bey-Oum cité p. 150.

ou trois mois, l'empereur reçut le rapport suivant : „Ayant fait subir une défaite totale à Nar-Singh, nous le forçâmes à se réfugier dans le château-fort d'Iredj, dont nous fîmes le siège en ouvrant les tranchées. Il semblait inévitable qu'il tombât en notre pouvoir dès le jour suivant. Le château est situé sur la rive d'un large fleuve; les trois autres côtés ont accès sur la campagne. Le général Raï-Raïan se chargea lui-même de surveiller le côté du fleuve; les autres points furent confiés à la garde des officiers. Mais à minuit, tandis que tout était plongé dans le plus profond sommeil, les Radjpoutes s'évadèrent. Ils se glissèrent par dessus les remparts le long de la rivière, franchirent les glacis en conduisant leurs chevaux par la bride, montèrent en selle sur la rive et profitant d'une sorte de gué pour passer le fleuve, ils gagnèrent le large en traversant les écuries de Raï-Raïan. Quand nos serviteurs et les autres officiers s'aperçurent de ce qui s'était passé, le chef des bandits était déjà loin. C'est ainsi qu'il échappa.”

Lorsque l'empereur eut connaissance de ce fait qui lui fut annoncé en différentes versions, il fut pris d'une violente colère. S'adressant au Cheikh-Farid, il ordonna qu'un conseil de guerre fût immédiatement des recherches pour découvrir la personne responsable de cette évasion: à entendre Raï-Raïan, Nar-Singh avait fui à travers les lignes du Radja de Goualior, selon le Radja, au contraire, les fuyards avaient pris par le camp du général. Et voilà que le commandant en second déposait encore dans un autre sens, en dépeignant Nar-Singh si bien pris au piège, que la trahison seule avait pu l'en faire échapper.

Si le cheikh Farid avait pris cette affaire en main, muni d'ordres formels, il n'eût pas manqué d'appliquer des peines rigoureuses, car le conquérant d'Asad était un homme énergique. Mais il semble avoir pressenti que cette mission lui procurerait

des déboires. Devinant avec une pénétration remarquable le sentiment d'Akbar, il répondit qu'Aboul-Khaïr, frère de la victime, était l'homme qu'il fallait pour diriger ces recherches. Farid était bien avisé; vengeant son frère, Aboul-Khaïr n'eût pas usé de ménagements. Sans doute cette idée se présenta soudain à l'esprit de l'empereur; il réfléchit un instant et puis il s'écria: „J'ai trouvé; appelle Asad.”

Cette phrase, toute laconique qu'elle soit, est l'expression fidèle des dispositions d'Akbar. Elle nous apprend d'une part comment il envisageait la question et de l'autre, nous fait retrouver en lui le fin psychologue. Écoutons la suite du récit de la bouche d'Asad-Bey, qui, depuis son retour du Dekhan était chambellan: „J'étais de service cette nuit-là et me trouvait au corps de garde avec Aka-Moulla. Vers huit heures, des serviteurs m'apportèrent l'ordre de me rendre à l'instant même auprès de l'empereur. Je fus à peine annoncé, que Sa Majesté m'appela. Tout en présentant mes hommages, je remarquai sur le visage de l'empereur les signes d'une violente colère; je crus mon dernier moment venu. Ma frayeur n'échappa pas à Sa Majesté et aux seigneurs de la cour; ils sourirent et me passèrent les rapports pour que j'en prisse connaissance. Je lus d'abord celui de Raï-Raïan, puis les autres; sur quoi l'empereur me demanda si j'en avais bien saisi le contenu. „Oui, en partie,” répondis-je. „Puisque la chose est faite,” répliqua-t-il, „va au camp, examine bien l'affaire et tâche de découvrir le coupable. Je suis très irrité de cette négligence et c'est pour ce motif que j'ai résolu de t'envoyer.” Je me prosternai, assurant que je ferais mon possible pour éviter toute erreur”.

L'habile chambellan avait compris son maître; il partit sans retard et voici ce qu'il manda du résultat de ses recherches: „Je fabriquai un plan fait en morceaux de toile cousus ensemble et

qui représentait le château d'Iredj avec le fleuve d'un côté, les tours et les routes des trois autres côtés. Puis appelant Ziaoul-moulk, je lui fis inscrire le nom de chaque chef à l'endroit qu'avaient occupé ses troupes; les autres seigneurs imprimèrent leur sceau. Je marquai l'endroit par où Nar-Singh s'était échappé et la place où il avait passé le fleuve. Lorsque tous les sceaux furent apposés, je demandai aux assistants si c'était bien ainsi que les choses s'étaient passées. Ensuite nous prîmes des feuilles de bétel dans la bouche, aspirâmes des parfums et je pris congé de tous. Mon proche parent, le fils de Mohammed Khan, fils de Tatar, m'escorta jusqu'à Goualior avec mille cavaliers."

"Qui a commis le crime?" s'écria Akbar en voyant entrer le chambellan. Asad-Bey allait prendre la parole et s'engager dans un récit détaillé; mais l'empereur répéta sa question avec une impatience croissante. Le rapporteur alors résuma son jugement final en ces mots: „Il m'est impossible de dire que quel qu'un ait commis intentionnellement un crime, mais ils sont tous responsables d'une grande négligence. C'est là l'opinion de votre humble serviteur."

„La négligence est un crime aussi," interrompit le cheikh Farid.

„Les crimes se commettent avec intention", répliqua Asad; „les négligences, par contre, se produisent sans qu'il y ait eu „de mauvais desseins",

Mais l'empereur coupant court au débat: „Asad a raison", dit-il, „et la façon dont il parla, écrit dans ses mémoires le fin observateur, exprimait une satisfaction évidente et me prouva combien mes paroles lui étaient agréables."

De quelle valeur inestimable serait le travail historique d'Aboul-Fazl, s'il l'avait rédigé avec une franchise pareille et si l'on n'y sentait l'effort constant d'accommoder les faits à l'idée

pour laquelle l'auteur sacrifia si héroïquement sa vie. Si Aboul-Fazl essaie de dépeindre un dieu sous les traits d'Akbar, c'est pour l'engager à s'élever au-dessus du vulgaire, pour le porter à croire qu'en réalité il a égalé l'idéal qu'on lui présente et pour lui faire trouver dans cette foi la force de le devenir. Asad-Bey nous montre des hommes qui aiment ou haïssent, qui sont faibles ou inébranlables, tout comme lui-même et avec eux, il aime, hait, bronche ou tient bon. Sa propre personnalité lui sert partout de mesure. Quelle netteté ne met-il pas dans les discours de Farid? Mieux que par des paroles, il sait dévoiler les pensées d'Akbar par le contraste qu'il établit entre la simplicité de ce soldat et sa propre habileté de courtisan. Il se montre tel qu'il est, tantôt tremblant pour sa vie devant l'empereur au front chargé de nuages, tantôt joyeux quand il a deviné la tournure d'esprit de son maître.

Ce qui reste vrai, c'est que l'empereur Akbar n'a pas vengé son ami le plus fidèle; il devinait l'instigateur du meurtre, mais son bras fut comme paralysé. C'est là le commencement de la fin d'Akbar.

CHAPITRE IV.

LA MORT D'AKBAR.

Comme la cîme du glacier s'élève au dessus des nuages, ainsi l'empereur planait majestueux et solitaire au-dessus de ses contemporains. Ces hommes qui jadis avaient grandi en s'attachant à lui, Todar-Mal, vaillant et fort comme un chêne; Faizi, dont la fidélité et l'élégance rappelaient le pampre aux gracieux festons; tant d'autres dont les noms forment une couronne immortelle, tous, ils avaient disparu comme dans un sombre abîme.

Seuls Asad et le Çadr-Djahan survivaient et pouvaient charmer la solitude du monarque, l'un par son esprit aimable, l'autre par sa simplicité et sa modestie.

Akbar se sentait bien isolé; la plume d'Aboul-Fazl par laquelle il voulait parler à la postérité n'avait plus de maître: son ami le plus cher avait péri, et le meurtrier restait impuni. Pourquoi donc l'empereur se relâchait-il de sa sévérité, lui qui à cette même époque précipitait du haut d'une tour un malheureux qui, endormi sur les marches du trône, avait oublié d'allumer les lampes?

Akbar n'était plus le même. Sa santé faiblissait et il avait pris l'habitude d'absorber de l'opium. Peut-être était-il hanté par des doutes sur la réalisation de son idéal, maintenant qu'Aboul-Fazl n'était plus là pour entretenir la foi consolante en sa mission divine. De jeunes générations, étrangères au cœur de l'empereur, peuplaient la cour. Rien ne surnageait de ce naufrage du temps, que l'espérance fondée sur sa dynastie. Et voici que son plus proche rejeton, son premier-né, l'enfant si ardemment désiré avait, d'une main ensanglantée, planté le premier clou dans le cercueil qui devait le recevoir. Akbar en ressentit une douleur profonde et cruelle. S'il songea à déshériter Selim en faveur de Khosro, son petit-fils, nous savons qu'il n'en fit rien.

Il est excessivement difficile de répondre avec netteté aux questions qui se posent à cet endroit, car les sources sont insuffisantes et inspirent peu de confiance. C'est donc avec une grande circonspection qu'on doit envisager les événements.

A l'époque où Aboul-Fazl fut assassiné, Akbar avait encore, outre Selim, son fils Danial, mais rien ne nous autorise à croire que l'empereur ait eu l'idée d'élever ce dernier au pouvoir suprême. On peut en conclure qu'en 1602 déjà, il ne se faisait plus

aucune illusion sur le caractère de Danial et prévoyait ce qui devait arriver. La mort de ce prince a dû faire une impression d'autant plus profonde sur le père, que Mōurad, déjà, avait succombé au délirium, et le disposer favorablement pour Selim. Il est vrai que toute possibilité de voir monter Danial sur le trône impérial ne fut écartée que par sa mort survenue le 8 avril 1605, c'est à dire peu de mois avant la fin de l'empereur; mais tous les renseignements donnés sur ce prince lui sont si défavorables que, selon toute probabilité, Akbar aura dès l'abord rayé son nom de la liste de succession. La chronique d'Aboul-Fazl continuée par Inayatoullah, nous parle de sérieux efforts tentés et même de mesures violentes mises en oeuvre pour détourner Danial de l'ivrognerie. Ça et là, il est question de quelque heureux résultat, mais aussitôt après c'est une rechûte d'autant plus triste ¹⁾. On espéra le guérir de sa passion en le mariant à la fille du roi de Bidjapour. La princesse arriva avec une suite brillante dont Férichta faisait partie. Elle fut unie à Danial à Bourhanpour ²⁾; mais il retomba de suite dans son ancien vice ³⁾. Aboul-Khaïr, frère d'Aboul-Fazl, se rendit auprès de lui, muni des ordres les plus sévères de l'empereur ⁴⁾. Tout fut inutile. Il consentit à se priver pour son père de ses éléphants de prédilection ⁵⁾, mais il ne voulut pas se rendre à la cour. En supposant que l'empereur eut jamais la pensée de lui léguer la couronne, ce fut à ce moment là, car Danial motiva son refus par la crainte que lui inspirait Selim ⁶⁾. Cette raison mise en avant par lui, ne semble indiquer au premier moment que l'ini-

1) Mscr. Chalmers II p. 553, 556, 557, 558, 559, 567, 568.

2) Briggs, Ferischta II p. 280 Mscr. Chalmers II. 568.

3) ibid p. 569, note 1.

4) ibid p. 571.

5) ibid p. 580.

6) ibid p. 581.

mitié qui existait entre les deux frères ; mais la fin de Danial survenue peu après, ne fait-elle pas soupçonner que c'était là un simple prétexte allégué par ce prince pour échapper à une surveillance plus sévère ? Selim ¹⁾ décrit sa mort, fidèlement sans doute, mais avec toute la dureté qui le caractérisait : „Danial n'avait pas plus de trente ans lorsqu'il mourut à Bourhanpou, victime de sa passion immodérée pour les spiritueux. Sa mort fut entourée de circonstances si remarquables sous certains rapports, que j'en ne puis m'empêcher de les mentionner à cet endroit. Il était amateur de tir et de chasse ; il avait donné à son arme favorite le nom de *Djenanza*, c'est à dire „cercueil ou chässe" et, en guise d'ornement, il y avait fait graver les vers suivants :

En goûtant avec toi les plaisirs de la chasse ;
Je sens renaître en moi la vigueur, la gaité.
Mais malheur à celui que ta balle a tâté !
Il tombe inanimé, pour être mis en chässe.

Lorsque les excès de son vice eurent dépassé toutes les bornes, on alla jusqu'à lui retrancher complètement les boissons alcooliques et toute tentative de lui en procurer devait être punie de mort. Le Khan-Khanan fut chargé de la surveillance. Effrayés par cette menace, aucun de ses serviteurs n'osa même plus prononcer le mot de spiritueux ; ainsi se passèrent plusieurs jours. Enfin Danial, incapable de supporter plus longtemps une abstinence si contraire à ses habitudes, supplia un de ses chasseurs nommé Mourchid-Qouli, les larmes aux yeux et mille promesses sur les lèvres, de lui procurer une goutte seulement du liquide empoisonné ; il lui jura de l'élever aussi haut que le porteraient ses désirs, s'il voulait être complaisant en cette occasion.

1) Dans Price, p. 47 et suiv.

Mourchid touché de l'humilité avec laquelle l'implorait le prince, demanda enfin comment il serait possible de réaliser son souhait, sans risquer d'être découvert et condamné à une mort certaine? Danial répondit qu'en cet instant un peu de vin avait pour lui autant de prix que la vie elle-même. „Va”, dit il, „et apporte le vin dans le canon d'un de mes fusils de chasse; „quand tu l'auras rempli deux ou trois fois, je serai satisfait et „tu es sûr de n'être ni découvert ni même soupçonné”. Cédant à tant d'instances, Mourchid-Qoulî fit ce qui lui était ordonné. Il remplit de vin le fusil qui portait le nom fatal de Djenanza et l'apporta à son maître, Danial lui-même avait donné à cette arme ce nom de mauvais augure et le sort voulut que presque au moment-même où il en reçut le contenu, on le coucha dans le cercueil. De ce vin découlait le malheur et la mort, tant il est vrai qu'il faut garder sa langue de paroles imprudentes”.

Selim, dont le cœur ne connaissait ni l'amour de Dieu, ni celui des hommes, était excessivement superstitieux. Le récit du „cercueil” pourrait donc fort bien n'être qu'une de ces légendes qui naissent et grandissent en un clin d'oeil, cependant Inayatoullah ¹⁾ raconte, lui aussi, que les parasites du prince lui apportaient des boissons alcooliques cachées dans leurs turbans et les canons de leurs fusils, hâtant ainsi la ruine complète de Danial.

Il est donc impossible qu'Akbar ait songé un seul instant à ce fils, lorsqu'il délibérait en lui-même sur la succession. Selim, lui, montrait une autre fermeté de caractère. S'il était également adonné à la boisson, du moins avait-il l'ambition de vouloir régner. Malgré ses vilains défauts qui affligeaient l'empe-

1) Mscr. Chalmers p. 583.

reur, il devait lui apparaître sous un jour plus favorable que Danial qui était le jouet d'une vile passion.

Akbar était un père très tendre. S'il lui arrivait d'établir une comparaison entre Selim et Danial, son cœur ne devait-il pas prendre la vanité de Selim pour cet amour de la gloire qui jadis l'avait enflammé lui-même? Et tandis que ses forces diminuaient, il faisait toujours plus de cas de la tempérance. Décidément la balance pencha du côté de Selim.

Si l'amour paternel et la décroissance de l'énergie première étaient les mobiles qui déterminaient Akbar en faveur de celui-ci, on comprend pourquoi la cause de Khosro était perdue : le petit-fils n'aurait pu s'élever au trône qu'en passant sur le corps de son père.

Quant à la puissance respective du père et du fils, il est plus difficile de l'évaluer. Akbar aurait-il été vraiment en état d'engager une lutte sérieuse avec son fils? Il vieillissait visiblement et ne possédait plus l'élasticité de sa jeunesse. La conduite de la guerre eût donc passé en fait aux mains des nobles. Les généraux qui avaient illustré la plus glorieuse époque de la vie d'Akbar, étaient morts ou très âgés. Il est vrai que Mirza-Abdourrahim, l'homme le plus brillant de la nouvelle génération, vivait encore et il est probable que l'empereur aurait pu compter sur lui. Après lui venaient Mirza-Aziz-Koka et le radja Man-Singh. Mais l'intérêt commun de ces deux hommes les liait au prince Khosro, le fils de Selim ; ils auraient infailliblement pris parti pour lui si Akbar n'avait déclaré Selim héritier du trône. C'eût été comme l'arrêt de mort de ce dernier et c'est à quoi Akbar ne pouvait se résigner. C'est sans doute cette réflexion qui fixa la décision d'Akbar. Jusqu'à quel point la situation de l'empire entra-t-elle en ligne de compte? il n'est guère plus facile de le dire. Il ne semble pas qu'on ait ajouté

grande importance à la guerre d'indépendance que la vieille maison royale du Radjoupatana poursuivait, avec un succès croissant, depuis le départ de Selim et de Man Singh. On ne dut pas s'inquiéter davantage de la résistance qu'opposait encore Malik-Akber au Dekhan. Akbar n'avait-il pas plus d'une fois abandonné une province en rébellion lors qu'il s'agissait du maintien de la couronne? Le Bengale en est un exemple, à l'époque où le frère utérin de l'empereur se révolta à Caboul. La politique de Selim, de plus en plus favorable à l'Islam, dut peser d'un plus grand poids sur la décision du vieux souverain. Peut-être aurait-elle poussé sous les drapeaux de l'empereur le radja Man-Singh, mais elle eût gagné Mirza-Aziz-Koka et avec lui tous ceux des vassaux d'ordre inférieur qui étaient musulmans et auxquels la politique religieuse d'Akbar déplaisait assurément tout autant que l'émancipation des Hindous qui en résulta.

C'est donc au rôle qu'ont pu jouer ces divers personnages, qu'il faut recourir tout d'abord pour préciser le caractère de l'époque. Cette influence admise, on ne doit pas oublier celle des femmes. Selim y était très accessible; il l'avoue lui-même dans ses mémoires et attribue à l'une de ses femmes le mérite de l'avoir ramené dans une meilleure voie; quant à Akbar, il est inutile d'insister: on se rappelle le fait de la réconciliation entre le père et le fils, opérée par une femme après le meurtre d'Aboul Fazl.

L'empereur Houmayoun avait marié sa petite fille au célèbre Baïran-Khan; après la mort de ce dernier, Akbar reçut la sultane Selima-Begoum dans son harem et la plaça au rang de ses femmes¹⁾. Cette vénérable dame connue comme poète sous le

1) Blochmann, p. 309.

pseudonyme de Machfi (*cachée*) se chargea de la médiation. Elle se rendit à la cour vice-royale d'Allahabad et envoya de là des nouvelles rassurantes sur le compte de Selim. Elle dépeignit dans ses lettres les craintes qu'il avait, dit-on, ressenties et finalement elle obtint de lui qu'il se soumit à l'humiliation d'aller à la cour. Peut-on douter qu'il reçut en retour l'assurance formelle de la succession ?

Le récit que fait Inayatoullah de l'entrevue du père et du fils fait présumer que la mère d'Akbar intervint également en faveur de Selim : „Bientôt après sa Majesté reçut des renseignements satisfaisants sur le prince sultan Selim ; celui-ci , obéissant à l'ordre impérial , avait déjà dépassé Etawa et espérait se jeter bientôt aux pieds de l'empereur afin d'obtenir le bonheur temporel et éternel. La sultane Selima-Begam avait été médiatrice entre sa Majesté et le jeune prince et tandis qu'elle décidait le monarque à user d'indulgence paternelle , elle apportait d'autre part à Selim le pardon par l'entremise de la noble mère d'Akbar. Lorsqu'il approcha de la ville , la vénérable aïeule alla à sa rencontre jusqu'à une journée de voyage et l'introduisit dans ses appartements particuliers ; pour assurer la réconciliation , sa Majesté même fit quelques pas au-devant de son auguste fils. A cette occasion le prince offrit 12.000 mouhours et 770 éléphants dont 354 furent trouvés dignes de prendre rang dans les écuries impériales ; les autres furent gracieusement restitués. Peu après le prince sultan Selim demanda en toute humilité qu'on lui fit don d'un éléphant nommé Lone , le plus beau de tous ceux que possédait l'empereur ; on déféra à son désir". — Il ne s'écoula que peu de temps et l'empereur remit à son fils l'emblème de la royauté , ce diadème si ardemment désiré".

Il est regrettable que la description de ces scènes ne soit pas

souffie de la plume d'Asad; elles auraient beaucoup gagné en expression et en animation. Abstraction faite de l'intervention de l'impératrice-mère, il ne nous est rapporté qu'un seul trait caractéristique: Selim demandant l'éléphant. Cette demande est de bien plus d'importance qu'il ne semble au premier abord; peut-être même est-elle plus significative que le désarmement du prince, indiqué par le grand nombre d'éléphants amenés à la cour. C'est le cas de rappeler ce que dit Burckhardt des lions de Pérouse, de Florence et de Rome ¹⁾. „Ces animaux étaient parfois employés comme exécuteurs de jugements politiques et ne manquaient pas d'entretenir une certaine crainte parmi le peuple. On observait leurs différentes attitudes comme des présages". Ces paroles s'appliquent exactement à l'éléphant d'Akbar, pourvu qu'on insiste encore plus sur la coutume d'en tirer des augures. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur ce point.

Muni de la couronne royale, Selim retourna à Allahabad. S'il avait obtenu ce qu'il voulait, ses vastes projets n'en avaient pas moins échoué.

Plein de colère, il se retira à Allahabad et noya son ressentiment dans le vin. Non content de s'étourdir par ce moyen, il en chercha un plus violent et se livra à un usage immodéré d'opium ²⁾. Le vin et l'opium excitèrent son système nerveux à tel point qu'il avait par moments des accès d'une cruauté féroce. „Les fautes les plus légères étaient punies des peines les plus sévères; faire grâce semblait chose inconnue et l'entourage du prince, pétrifié par la peur, se tenait devant lui aussi inerte que des images peintes sur la muraille". Cette terreur s'expli-

1) Die Cultur der Renaissance in Italien; 3^{ème} édition revue par Louis Geiger Tome II p. 11 (Leipzig 1878).

2) Mscr. Chalmers II p. 511 ff.

que quand on songe qu'il fit écorcher vif un de serviteurs. L'empereur se vit enfin forcé de se rendre compte par lui-même de la conduite de son fils et partit pour Allahabad où il n'était jamais allé depuis que Selim y résidait. Il se mit en route et avait déjà atteint la Djamna, lorsqu'une pluie torrentielle l'obligea à s'arrêter, Soudain il reçut la nouvelle que sa mère était mourante et que nul médecin ne croyait plus à sa guérison. Akbar retourna sur ses pas. Il trouva l'être, qui l'avait le plus tendrement aimé, incapable de saisir une parole d'affection ou de prononcer un mot d'adieu. Muet de douleur et le cœur plein d'angoisse, il quitta le lit de mort de sa mère.

Ce fut pour Akbar une démarche bien pénible, que d'accompagner Mariam-Makani à sa dernière demeure.

Malgré sa douleur profonde, il n'oublia pas son projet de partir pour Allahabad. Selim fut assez prudent, cette fois, pour se présenter à son père de plein gré¹⁾; il alla même jusqu'à lui offrir un magnifique diamant et 400 éléphants. S'il faut en croire Inayatoullah, il se garda d'amener Charif, l'instigateur principal du meurtre d'Aboul-Fazl. Que cette remarque ait vraiment une portée historique ou non, elle prouve en tout cas que si l'empereur voulait épargner son fils, il n'avait pas les mêmes dispositions à l'égard des assassins que protégeait celui-ci. Les poursuites qui continuaient contre Nar-Singh en sont aussi la preuve, bien, qu'elles n'aient pas été menées avec énergie.

L'empereur fit détenir Selim dix ou douze jours, peut-être pour la forme, bien plus que dans l'espoir d'obtenir quelque résultat par ce moyen. Ou bien eut-il un moment d'humeur inquiète et songea-t-il de nouveau à mettre Selim hors d'état de nuire et à élever Khosro au trône? Il n'était plus l'homme d'au-

1) l. c. p. 575. comp. aussi Mohammed Amin, dans Elliot VI p. 247.

trois; son cœur si grand, était brisé. On dirait presque qu'il abandonnait au destin le soin de décider de la succession. Danial n'était plus; il ne restait à Akbar qu'un fils et un petit-fils, ennemis l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent que les forces d'Akbar déclinaient, ils accoururent tous deux à la cour et l'on se représente aisément à quelles intrigues se livrèrent les partisans de l'un et de l'autre; Asad-Bey en fait entrevoir une partie.

Ne pouvant se résoudre à rien, Akbar, paraît-il, voulut s'en remettre à une sorte de jugement de Dieu et organisa un combat d'éléphants. Les luttes de ce genre étaient un *sport* généralement apprécié; mais celle que nous allons décrire, acquiert une importance toute spéciale par les idées mystiques que rattachait Akbar à tous ses actes. Jamais il n'entrait en campagne sans avoir consulté les astres; le soleil était pour lui l'image de Dieu et il s'associait aux sacrifices qu'offraient ses femmes Radjpoutes. Il vivait dans un monde de miracles. Quel pouvait être pour lui l'intérêt d'un combat de deux araignées? La solution d'un problème de science naturelle? C'est peu probable. On ne comprendrait guère alors les paroles par lesquelles Aboul-Fazl termine l'introduction de l'Aïn 84 qui traite des combats publics d'animaux: „Même les personnes superficielles apprennent le zèle et la résignation par ces assemblées, et sont amenées à chercher le chemin du salut.” Cet écrivain va jusqu'à considérer les amusements de ce genre comme un culte rendu à Dieu. On le voit, ce n'était pas la pensée abstraite de reconnaître le Créateur dans la créature, qui animait cette société d'un tour d'esprit beaucoup plus réaliste.

Pendant que Selim et Khosro séjournèrent à la cour, Akbar imagina donc de faire lutter ensemble deux de leurs éléphants. Cette idée a déjà en elle-même quelque chose de maladif. Com-

ment le grand monarque dont nous avons pu jadis apprécier la rectitude du sentiment, ne s'avisait-il pas de penser que les deux princes étant déjà excités l'un contre l'autre, le possesseur de l'animal vaincu n'en serait que plus irrité? Ne dirait-on pas qu'en agissant de la sorte, Akbar cesse d'être lui-même?

Mais voici qui fait voir également combien la manière d'être d'Akbar s'était modifiée. Vers l'époque où l'on agîtait cette question du combat d'éléphants, l'empereur donna ordre à Asad-Bey d'aller au Dekhan: „Rassemble et rapporte, disait-il, tout ce „que possède le pays de joyaux précieux et de beaux éléphants. „Tu pourras garder l'argent; je n'ai besoin que des joyaux et „des éléphants les plus rares et les plus recherchés. Ceux-là, aie „soin de les procurer au gouvernement; je te cède le reste. Sur- „tout que les efforts ne se ralentissent point, tant que le Dekhan „aura un éléphant de race ou un joyau rare qui ne soit pas en „tes mains”.

Nous constatons là un acte de tyrannie dont les annales hindoues présentent de nombreux exemples, mais qui est tout à fait inouï dans l'histoire d'Akbar. Il semble que c'est de Selim que devrait émaner cet ordre, et pourtant c'est bien d'Akbar, malade et souffrait, de l'homme dont le cœur était brisé. Cet ordre et le combat d'éléphants, sont les signes précurseurs de sa fin.

Le jour était venu où Giraubar, le plus célèbre éléphant de luxe de Selim, devait se mesurer avec Abroup, appartenant au prince Khosro. Un troisième éléphant sortant des écuries impériales, Rantahman, était tenu prêt; il devait, suivant les règles du combat, préserver la bête vaincue des mauvais traitements du plus fort. L'empereur se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre avec Khourram, le plus jeune de ses petits-fils, celui qui fut plus tard l'empereur Chah-Djahan et suivait du regard ce spectacle si significatif. Selim et Khosro se tenaient à cheval dans

l'arène afin de surveiller la lutte de près ¹⁾. Giraubar vainquit complètement Abroup et le maltraita si fort que les juges lâchèrent Rantahman. Mais les hommes de Selim ne voulurent pas de cette intervention ; ils accueillirent à coups de pierres ce dernier et le blessèrent ainsi que son cornac.

Irrité de ce procédé, l'empereur envoya le jeune prince Khourram pour inviter Selim à faire respecter les règles du combat, d'autant plus que c'était à lui que reviendraient dans la suite tous les éléphants. Le jugement de Dieu n'avait-il pas prononcé et l'éléphant de Selim ne restait-il pas vainqueur ? Le prince Khourram transmit en retour les excuses de son père Selim qui affirmait n'être pour rien dans l'affaire des pierres lancées ; il essaya de séparer à l'aide de fusées les bêtes devenues furieuses ; mais tout fut inutile : Giraubar poursuivit sa victoire et jeta Abroup avec Rantahman dans les flots de la Djamna.

Ce dénouement acheva de dépitier l'empereur. Et pourquoi donc ? Qu'importait à l'empereur des Indes la perte d'un éléphant même le plus beau, alors que Asad-Bey réquisitionnait pour lui les éléphants de trois royaumes ? Non certes, ce n'était pas l'éléphant qui l'agitait, mais bien le mauvais pronostic. Déjà même sa divine toute-puissance était forcée de plier devant une misérable maladie d'entrailles.

Cette scène présente un côté réellement tragique : partagé entre la crainte et la colère, l'empereur est étendu sur son divan ; devant lui Selim, désormais sûr de la couronne, lui présente ses excuses du bout des lèvres ; le prince Khosro, sentant la succession lui échapper, se précipite dans la salle, désespéré et maudissant son père.

Que devenait donc ce Dieu tout-puissant dont Akbar se

1) Blochmann I, c. II p. 467 et Elliot VI p. 169.

croyait le représentant? Où était-il, ce Dieu dont les hommes devaient chercher la face en se prosternant devant les enfants d'Akbar?

Et quels enfants; grands dieux! Leur livrer l'empire, à eux, l'Inde entière et le salut de toute une génération. Était-il possible que ces créatures-là fussent sa chair et son sang!

Akbar se leva et sortit sans proférer une parole. Le sort en était jeté.

Le lendemain matin il manda son médecin, le persan Hakim-Ali. Une terrible dyssenterie ravageait ses entrailles. Le médecin prescrivit une forte dose d'opium qui arrêta le mal. Mais une forte fièvre et une constipation dangereuse s'ensuivirent. Ali eut recours à un laxatif et Selim donna à entendre dans ses mémoires que ce remède tua l'empereur.

Ainsi traitée, la maladie prit une mauvaise tournure. Les chagrins qui accablaient l'esprit d'Akbar, firent sentir leur influence néfaste. Il ne lui restait plus rien à espérer. Le rêve grandiose auquel il avait voué la plus belle partie de sa vie, s'était évanoui; l'ardeur religieuse qu'il croyait assez puissante pour fondre en un seul peuple toutes les nations diverses de son empire, avait perdu sa flamme. Aurait-elle commencé à se refroidir même dans sa propre âme? Quand Selim raconte que son père, vers la fin de sa vie, revint à l'Islam, cette assertion est, comme beaucoup d'autres, une pure invention. Mais il est possible qu'Akbar ait pressenti la réaction mahométane dont Selim se fit le soutien et, sans doute qu'en prévision de ces événements il prit à tâche d'écarter tout ce qui aurait pu transformer en catastrophe ce mouvement rétrograde. Même pendant sa maladie, son esprit avait de longues heures de calme et de lucidité durant lesquelles il s'occupait du bien de l'empire.

Le trône impérial, fait d'ébène et d'ivoire, richement orné

d'or et de pierreries, s'élevait dans la citadelle d'Agra, au milieu de cette magnifique salle de marbre pleine d'ombre et de fraîcheur, qu'Akbar lui-même avait fait construire avec ses élégantes colonnes, ses grillages en albâtre de la plus éblouissante blancheur et d'un goût exquis. C'est là que l'empereur avait siégé dans tout son éclat et tel que nous le montre une ancienne gravure, les genoux pliés sous lui. C'est là que les princes étrangers s'étaient inclinés devant lui jusqu'à terre, que les récompenses ou les châtements, la guerre ou la paix avaient été dictées. Et maintenant le monarque mourant était étendu sur de moelleux coussins au pied de ce trône. Déjà il était trop faible pour s'asseoir, mais alors encore l'épée de l'Empire se trouvait à proximité de sa main alanguie.

Le plus profond silence régnait dans ces appartements où jadis tout était vie et animation. Seuls les intimes de l'empereur, Hakam-Ali le médecin, Mirza-Aziz-Koka, Man-Singh, Çadr-Djahan, quelques serviteurs ainsi que les gardes venus du harem étaient admis; les membres de la famille impériale même, étaient congédiés après une courte visite.

Mais au dehors se pressait une foule compacte, partagée entre la curiosité et la sympathie. Akbar, sans doute, ne soupçonnait pas toutes les intrigues passionnées qui se jouaient dans les autres parties de la citadelle et dans les palais des magnats. On avait semé le vent et l'empereur était à peine entré dans son repos, qu'on récoltait la tempête.

Le gouvernement de l'empire pesait en grande partie sur Mirza-Aziz-Koka, depuis la maladie de l'empereur. Il s'entendait avec le radja Man-Singh — ce n'était un mystère pour personne — afin d'élever au trône leur parent commun, le jeune prince Khosro. Ils conçurent le plan de se débarrasser de Selim le lendemain, quand il pénétrerait dans les appartements

intérieurs du palais impérial. Déjà la barque de Selim abordait à la tour du château, quand Mir-Zyaoulmouk de Gazwin, en proie à la plus vive agitation, sauta dans le canot pour avertir le prince. Les conjurés avaient manqué leur coup et leur secret était éventé. Selim ayant échappé, il s'agissait de prendre au plus vite des mesures contre lui, ne fut-ce que pour la sécurité personnelle des conspirateurs.

Les hauts fonctionnaires de l'empire étaient réunis, pleins de tristesse et d'inquiétude, dans la salle d'audience à Agra, quand Aziz et Man-Singh vinrent prendre place au milieu d'eux pour tenir un conseil d'Etat. Aziz ouvrit la séance par les paroles suivantes que nous empruntons au récit animé qu'en donne Asad¹⁾.

„Le caractère de l'auguste et puissant prince sultan Selim est connu de tous ainsi que les dispositions de l'empereur à son égard. Sa Majesté refuse absolument de le reconnaître pour héritier de la couronne. Nous devons donc nous unir tous pour élever au trône le sultan Khosro”.

A cette proposition Sayd-Khan, l'un des premiers d'entre les seigneurs, de vieille race mongole et parent de la famille impériale, s'écria : „Que dis-tu ? Nous donnerions le trône à son fils, du vivant d'un prince tel que Selim — Chah. Ce serait agir contre le droit et les usages des Tatars-Tchagatai ; cela ne sera pas”.

1) Asad-Bey n'était pas à Agra lorsqu'Akbar mourut, ce qui ne l'empêche pas d'être renseigné très exactement sur les événements. Nous avons, de plus, un autre motif pour nous en rapporter à lui ; sa manière de présenter les faits ne trahit aucune tendance ; son style est celui d'un homme de cour, mais son esprit ne respire que la loyauté. Il raconte simplement et clairement. (Elliot VI p. 169 ff.). Les mémoires de Selim renferment plus de détails, mais l'égoïsme et le parti-pris y percent trop visiblement. Il décrit d'une façon très poétique la mort de son père et lui fait même dire des vers au moment de rendre le dernier soupir ; mais cette scène n'en est pas moins un pur produit de l'imagination, comme tant d'autres histoires de conversions survenues sur le lit de mort.

Aussitôt il se leva, ainsi que Malik-Chah, autre chef et homme d'Etat éminent, et accompagnés d'une poignée des leurs, ils quittèrent la salle. Aziz cacha son dépit et garda le silence. L'assemblée se dispersa et chacun s'en fut de son côté.

Le radja Ram-Das-Katchvaha et sa suite se dirigèrent vers le trésor d'Etat pour le mettre en sûreté. Mourtaga Khan se retira dans son palais avec ses partisans et se mit en devoir de rallier les Saïds de la tribu de Barha. Sur ces entrefaites Mirza-Cherif et Moutamid-Khar arrivèrent pour s'informer de ses desseins; sur sa réponse: „Je me rends auprès du prince”; ils le prièrent de prendre les devants tandis qu'ils suivraient avec leurs hommes.

Selim avait ramené dans son palais son sauveur Mir-Zyaoulmoulh; ses adhérents lui conseillaient la fuite, affirmant que le parti de Khosro avait le pouvoir en main et s'appêtait à braquer des bouches à feu sur le palais de Selim. Déjà ce dernier avait ordonné de tenir des barques prêtes pour la fuite, quand un revirement inattendu s'opéra dans les cœurs, où la loyauté et la fidélité aux anciennes traditions n'étaient pas encore éteintes.

Si Selim ne comptait guère d'amis, du moins avait-il dans le brave cheikh Rouknouddin-Rohilla un serviteur dévoué, disposant d'une troupe nombreuse. Cet homme parvint à persuader Selim de tenir bon pendant deux heures encore. Il parlait encore, que Mirza-Charif s'annonça, apportant la nouvelle que l'assemblée des conjurés s'était dissoute et que Mourtaga-Khan allait venir se mettre à la disposition de Selim. Peu après se présentèrent Fara-Bey et Mourtaga-Khan avec de nombreux saïds de Barha et une foule de partisans; ils rendirent hommage au prince et les timbales retentirent pour célébrer cette journée. Selim eut le tact de demander qu'on s'abstînt de toute

démonstration bruyante par égard pour son père mourant; mais il fit don à Mourtaza-Khan d'un habit de fête et d'un sabre enrichi de pierreries. L'impulsion était donnée; en un clin d'oeil la foule afflua vers la demeure de Selim et chacun de dire qu'il avait été le premier. Vers le soir Mirza-Aziz-Koka se glissa furtivement à la suite des autres pour prêter serment à l'homme que le matin même, il avait voulu arrêter. Selim prit le parti le plus sage et ne fit semblant de rien.

Quant au radja Man-Singh, voyant la tournure que prenaient les choses, il emmena le sultan Khosro chez lui et fit apprêter des barques pour gagner le Bengale. Dès que Selim se fut assuré qu'il n'avait plus rien à craindre, il se rendit à la citadelle, auprès de son père mourant, accompagné des principaux chefs, Mourtaza-Khan à leur tête.

Un dernier souffle soulevait la poitrine de l'agonisant. On aurait dit, rapporte Asad, que l'empereur attendait son fils. C'était la nuit du mardi au mercredi 15 octobre 1605. Eut-il encore la force de parler, comme le dit Selim? Asad affirme le contraire en ces termes: „Le prince entra et s'agenouilla aux pieds de sa Majesté. Il comprit que l'empereur n'avait plus que peu d'instants à vivre. Une fois encore le mourant ouvrit les yeux; il fit signe aux assistants de revêtir Selim du tufban et du manteau préparés pour lui et de le ceindre de son propre poignard. Les serviteurs se prosternèrent et rendirent hommage. Au même instant le monarque, dont les péchés sont pardonnés, s'inclina lui aussi et exhala sa grande âme¹⁾. „Dieu l'avait créé; il retournait à Dieu”.

1) Le récit de la mort d'Akbar dans les Annales du Rajasthan I p. 351 f. par Todd est si visiblement faux, qu'il ne mérite aucune réfutation quoiqu'il soit reproduit dans Talboys Wheeler IV part. I p. 174 f.

VISITE AU TOMBEAU D'AKBAR.

Akbar s'était fait construire un mausolée dans les jardins de Behichtabad, à six milles environ de Sikandra. C'est là qu'on porta le corps du monarque défunt le 16 Octobre 1605.

Cet admirable monument de pierre est unique en son genre, non seulement parmi les mausolées de l'Inde, mais entre ceux de l'Asie tout entière et exprime bien par sa masse imposante le génie créateur d'Akbar. Il renferme encore ses restes mortels et, bien que ni le temps, ni la malignité humaine ne l'ait épargné, il compte, même aujourd'hui, parmi les monuments les mieux conservés de l'Inde. L'esprit de tolérance religieuse, qui s'était incarné dans ce grand souverain, était si moderne, que l'Europe du XIX^e siècle, pourrait encore prendre des leçons à son école; mais, qu'il s'éteignit vite! L'apothéose, rêvée par Akbar, eut un dénoûment tragique: du moins, il fut donné à ce héros magnanime du XVI^e siècle, de faire battre, après des siècles, le cœur d'un noble prince de notre époque. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante, écrite par le prince Frédéric Auguste de Schleswig-Holstein:

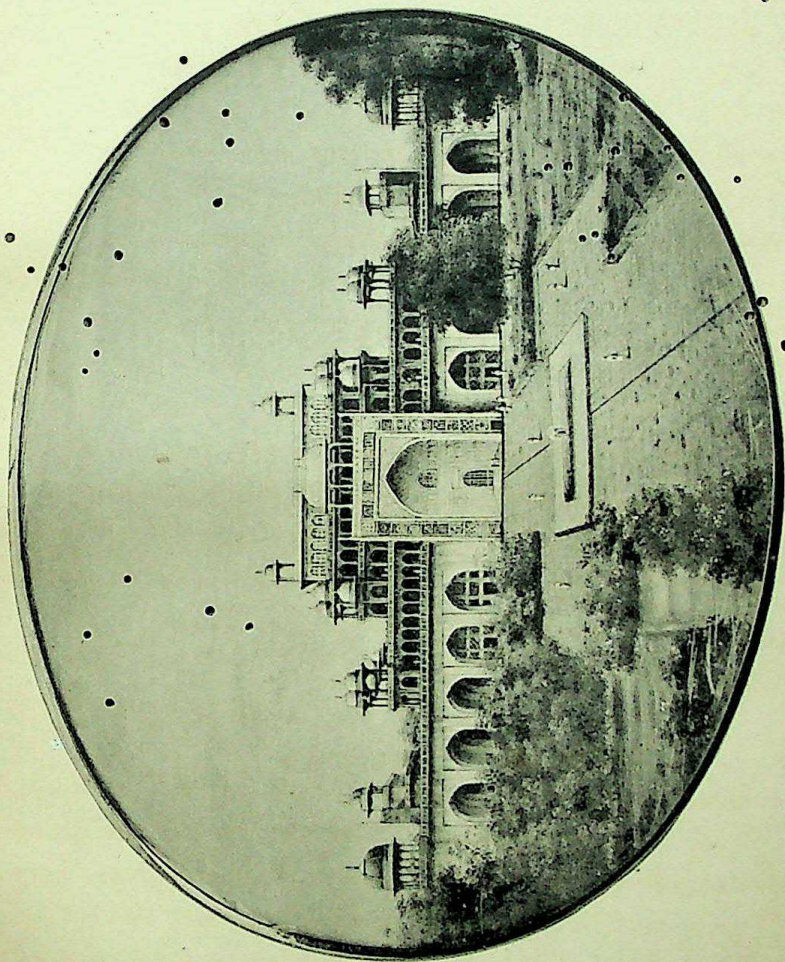
Agra 24 Avril 1868.

J'ai employé aujourd'hui les heures fraîches de la matinée à faire un pèlerinage à Sikandra, pour déposer un bouquet de roses sur le tombeau d'Akbar. En effet, ces jours-ci, la vue de tant de monuments, qui sont l'œuvre de son génie créateur et de son siècle, nous avait donné une haute idée de sa grandeur, de sa puissance et de sa gloire. Il y en a un si grand nombre dans cette ville et aux environs, que les indigènes l'appellent de préférence, et non sans orgueil, *Akbar abad*! Et c'est à bon droit car, si l'on excepte Delhi et Lahore, il est impossible de rencontrer

dans tout l'Hindoustan un ensemble de ruines à la fois plus étendu et plus intéressant dans le détail ¹⁾. En suivant l'ancienne route d'Agra à Delhi dont les Anglais, dans un intérêt commercial ont fait une excellente chaussée et qui est encore bordée çà et là de pierres miliaires datant de l'Empereur, on traverse dans la direction Nord-Est la vaste plaine qui borde la rive droite de la Djamna. Au milieu des pâturages et des champs cultivés, on aperçoit pêle-mêle d'innombrables ruines de la splendeur passée. Mais ce qui frappe avant tout les regards, ce sont des tours élevées et de gracieuses coupoles de marbre, éclairées par le soleil du matin et qui s'élèvent, éclatantes de blancheur, au dessus du mur d'enceinte en pierres de grès rouge et des arbres verts des jardins de Behichtabad. Des l'abord, le voyageur qui promène son regard sur le paysage, est frappé de la beauté et de l'originalité du monument; et, plus on s'approche, plus le regard est fasciné. Mais, c'est seulement tout près que l'on saisit la pensée maîtresse et la sublime grandeur, qui se dégagent de la variété et de la richesse de détails de cette architecture. Telle est l'impression magique de la réalité, qu'on croit avoir la vision d'un ces châteaux, décrits par les contes de fées.

Après une bonne heure de course, nous quittâmes la grande route, pour suivre à gauche un chemin de traverse, et bientôt nous arrivâmes à la porte occidentale du parc, au milieu duquel se dresse le mausolée. Cette porte est la mieux conservée des quatre entrées principales, et, à elle seule elle pourrait passer pour un palais, grâce à sa grandeur et sa beauté. Elle est construite, ainsi que les trois autres, en une pierre de grès rouge, et sur ce ton ardent se détache le marbre blanc des minarets qui flanquent les quatre coins, ainsi que des ornements

1) Narration of a journey through the upper provinces of India, by Reginald Heber, lord Bishop of Calcutta — London, 1849. 2 vol. in 8.



de brique bleue alternant avec des frises de pierre blanche.

Au-dessus de la porte d'entrée se trouve la „*Naggarachana*” vaste salle ronde avec balcon ; c'est là que chaque jour, au lever et au coucher du soleil, des gardiens spéciaux battaient la grande timbale impériale et sonnaient la fanfare en l'honneur du défunt. Tout auprès sont les logements, où habitaient autrefois les gardiens du tombeau et les mollas : vingt de ces derniers se relayaient jour et nuit auprès du sépulcre, pour y lire le Coran et y dire les prières. Cette même salle où retentissait jadis la musique funèbre, est habitée aujourd'hui par un sergent anglais, chargé de veiller sur ce monument d'une grandeur disparue.

Après en avoir obtenu la permission, je traversai le portail, accompagné de mes fidèles serviteurs, le saïd Abdoullah et Djafar-Khan. Le parc est d'une étendue considérable : son état actuel d'abandon et de délabrement fait rêver à quelque contrée sauvage qu'on s'apprête à défricher. Ah ! que devait être jadis la splendeur de ce jardin, lorsqu'au milieu des allées ombragées coulaient les ruisseaux, jaillissaient les jets d'eau et que de toutes parts les fruits et les fleurs s'offraient avec abondance aux regards charmés de l'Oriental ! Maintenant encore de riches dalles en pavent les chemins, des canaux desséchés et d'élégants bassins en mosaïque entrecoupent de leurs lignes droites le fouillis luxuriant des arbres les plus divers, des broussailles et des arbustes chargés de fleurs odoriférantes.

C'est au centre de cet ancien „paradis” (c'est là le sens du nom hindou) que s'élève à la hauteur de cent pieds la puissante masse du sépulcre proprement dit : il a la forme d'une pyramide rectangulaire de cinq étages en gradins et est unique en son genre, tant par l'originalité de sa conception que par l'élégance du style et par l'impression merveilleuse que fait sur le spectateur la combinaison ingénieuse des contrastes. On se trouve

en présence non seulement d'un mausolée, mais bien de l'un des chefs d'œuvre les plus parfaits de l'architecture. Il est peu d'autres bâtiments qui répondent mieux à leur but, car la puissance de l'ensemble autant que l'harmonie des détails révèlent l'esprit extraordinaire de celui dont la dépouille y repose. Ce que le grand mort a été durant sa vie vous apparaît en présence d'une pareille œuvre et cela d'autant plus vivement qu'elle porte d'une manière plus admirable et plus parfaite l'empreinte de son caractère et de son intelligence. Nous trouvons ici une confirmation pleine et entière de ce qu'a dit l'évêque Heber de l'architecture des Musulmans dans l'Inde en général, à savoir qu' „ils bâtissaient comme des géants, en même temps qu'ils achevaient les détails avec le soin minutieux d'un orfèvre”¹⁾.

La masse grandiose et l'étendue du mausolée sont loin de nous écraser de leur poids. Bien au contraire, il acquiert une grâce légère par la hardiesse avec laquelle les coupoles et les tours qui le couronnent s'élancent dans les airs et par la finesse charmante de tous leurs détails. De même que dans les constructions qui surmontent les portes, les soubassements sont en grès rouge, toutes les autres parties en marbre blanc; des escaliers relient entre eux les divers étages, qui eux-mêmes sont entourés de terrasses et de colonnades élégantes. L'étage supérieur qui, comme Fergusson paraît l'admettre avec raison, n'a jamais été achevé, n'est pas recouvert de la grande coupole habituelle: elle est remplacée ici par un cénotaphe reposant sur un plancher uni et dont les côtés sont ornés d'une inscription en beaux caractères arabes, telle qu'on en trouve très souvent comme ornement dans ce pays; elle énumère, conformément à l'usage, les quatre-vingt-dix-neuf noms et perfections de la Divinité. Des

1) Comp. Reginald Heber: Ouvr. cité (Lond. 1849) Vol. II p. 8 f.

augents et des balustrades de marbre artistement sculptés entourent cette terrasse supérieure avec ses ornements d'une diversité infinie.

C'est au faite du bâtiment que l'ornementation atteint aussi le degré le plus élevé de variété et de magnificence.

La partie inférieure du monument où se trouve le tombeau lui-même, présente un aspect tout différent. Un portail qui correspond à l'entrée occidentale du jardin s'ouvre également vers l'Ouest. De là une allée étroite et obscure descend obliquement jusqu'au centre du bâtiment; on se trouve alors exactement sous le cénotaphe du cinquième étage et un peu au-dessous du niveau de la terrasse principale qui supporte toute la construction.

En sortant de la lumière éclatante et de la riche coloration du parc pour entrer dans cette voie étroite, puis dans la chambre sépulcrale elle-même, on est tout d'abord comme enseveli sous les ténèbres qui vous entourent, et l'œil a besoin de s'accoutumer à cette faible lueur avant de percevoir un seul objet, tant l'entourage est sobre et monotone.

Mais une fois qu'on s'est orienté, le contraste est d'autant plus saisissant, parce qu'ici tout est d'une simplicité nue et sévère. Le sépulcre est une chambre carrée dont chaque côté mesure 35 pieds, dont les murs sont unis et blanchis à la chaux et que recouvre une voûte assez élevée. Cette dernière présente du côté de l'orient une ouverture semblable à une meurtrière, à travers laquelle un faible rayon du soleil levant pénètre dans l'intérieur de cet espace presque obscur.

C'est au milieu de cette humble demeure que repose sur un sol sablonneux un cercueil d'une grande simplicité, dépourvu de tout ornement, et dont le couvercle tout uni est du marbre blanc le plus pur. Il est placé de telle sorte que la tête du défunt

est tournée vers l'occident et que sa face regarde à l'orient du côté du soleil levant, et non dans la direction de la Mecque, comme c'est l'usage pour les tombes mahométanes. Dans la partie supérieure du couvercle on a incrusté en pierre noire des caractères arabes exprimant ce mot unique „Akbar”; seule cette inscription fait connaître l'homme qui repose en ce lieu. Tandis que nous cheminions par le jardin, quelques vénérables vieillards à longues barbes blanches s'étaient joints à nous. Seuls les grands turbans relevaient leur costume plus que modeste, presque pauvre. L'un d'eux se présenta comme le jardinier, tandis que l'autre disait être le gardien du tombeau, chargé de réciter les prières quotidiennes. A cette fonction il joignait celle d'un muezzin, toutes les fois qu'il arrivait assez de pèlerins pour qu'il pût leur adresser du haut d'un des minarets abandonnés une exhortation à la prière. Nous avons accepté volontiers leur offre de nous guider dans notre tournée et nous nous entretenîmes familièrement avec ces gens simples et honnêtes. Arrivés dans la demi-obscurité du caveau, ils firent jaillir du feu, comme d'un consentement tacite. Bientôt nous eûmes chacun un cierge allumé dans la main droite; c'est ainsi que nous fîmes trois fois le tour du tombeau, marchant à la file lentement et de droite à gauche „comme il convient”, puis mes compagnons se prosternèrent et prièrent en silence, tandis que je déposai les roses fraîches sur le cercueil. En ce moment je me rappelai vivement les paroles si franches de l'aimable colonel Sleemann: „Eu égard au temps et au pays où il a vécu, Akbar m'a toujours paru occuper parmi les princes le rang que „Shakespeare tient parmi les poètes. Aussi, en présence du bloc „de marbre qui recouvre ses ossements, un sentiment de cosmopolitisme me pénétra et je donnai les marques du plus profond respect. Est-il un autre roi connu dans l'histoire pour le

„quel j'en eusse fait autant?" Quant à moi, nulle autre tombe ne m'a impressionné à l'égal de celle-ci. Nous nous promenâmes encore longtemps sur les terrasses et dans les allées du jardin et nous ne pouvions nous décider à quitter ce lieu, si riche en souvenirs, si remarquable par ses monuments. Cependant la chaleur croissante du jour nous avertit de songer au retour. Au moment de monter dans la voiture, qui nous attendait à la porte extérieure du jardin, nous aperçûmes le sergent anglais les bras croisés, adossé contre le grand portail, mâchant entre les dents sa petite pipe de terre. Tout dans sa mine annonçait la fierté orgueilleuse et la sereine indifférence du conquérant européen; quant à nos aimables guides, nous n'en vîmes plus trace. Mais la voiture s'ébranlait à peine, lorsque du haut d'un minaret se fit entendre la douce mélodie du „La-Ilah" et comme pour augmenter notre surprise, sur le balcon au-dessus du portail, des coups redoublés firent retentir ou loin la grande timbale. Le brave guerrier avait disparu comme par enchantement, mais un éclair traversa les yeux de mes deux compagnons et j'entendis le saïd me dire d'une voix émue, tandis qu'il se retournait encore une fois vers le superbe édifice. „Ecoutez, seigneur, les sons de la *naqqarah*!" Il me sembla que je sortais d'un rêve et, tout en revenant, je pris la résolution de ne jamais oublier la mémoire d'Akbar et de son temps.

TABLE DES MATIÈRES DE L'EMPEREUR, AKBAR.

I^{er} VOLUME.

INTRODUCTION PAR ALFRED MAURY: I—XVI.

Coup d'œil préliminaire.

PREMIÈRE SECTION:

I^{er} CHAPITRE:

CONFIGURATION DU SOL ET DIVISION RÉGIONALE: 1—16.

L'Inde, sa position et son étendue 1. L'Hindoustan et le Dekhan 1—2. Les trois bassins de l'Indus, du Gange et du Brahmapoutra et le plateau central de l'Inde: 2—3. L'Indus et le Gange, 3—5. — Le plateau central, 5—6. Le climat et les trois saisons 6—10. L'Hindoustan considéré comme pays des Hindous: Radjastan ou Radjvara, Malva: 11. Le Pendjab; ses montagnes et les Gakkar: 12—13. Tribus sur les pentes méridionales de l'Himalaya, 13. La presqu'île de Katch, le pays du Goudjrat et le Khandech, 14. Le Gondvana, et le Behar; 14—15. Le Bengale: 15. Les pays-frontières de l'Ouest: 16.

II^e CHAPITRE:

LE: RACES ET LES LANGUES: 17—22.

Teint, le mot sanscrit qui désigne la caste: *Varna* signifie couleur; 17. — Les Aryas et les peuples noirs aborigènes: 18. — Langues aryennes et non-aryennes 19. Les Aryens et les Mahométans 19. Migrations, Musulmans, Juifs, Chrétiens de Syrie, d'Arménie et Portugais 20 — Changement de dynastie 21. Tamerlan ou Timour 21. — Baber le Timouride fonde la dynastie impériale des Mongols Tchagataïs 21. — Langues aussi mêlées que les races 21.

III^e CHAPITRE.LA CROYANCE ET LA SCIENCE AU XVI^e SIÈCLE P. 22—30.

Influence réciproque de la civilisation hindoue et de l'Islamisme 23. La religion des Djâinas. 23; des Guèbres ou Parsis 23. des Juifs; 23. Le Brahmanisme et les castes 24. Les Brahmanes en tant que prêtres domestiques; un rituel compliqué amène à la domination cléricale 24—25. — Propension de l'Hindou pour les spéculations et subtilités de la pensée, 25—26. — Les sectes, 26—27. Subdivisions des castes, 27. Ni castes, ni clergé chez les Musulmans, 28. Formation de sectes malgré le Coran, 28 — Rapports de l'Islam avec le Brahmanisme, 29. —

IV^e CHAPITRE.ÉTAT POLITIQUE AU XVI^e SIÈCLE; P. 31—40.

L'Hindou incapable de distinguer le spirituel du temporel, 31. Le *Graddha* ou sacrifice pour le repos de l'âme des morts, 31. La *Grama* ou commune rurale, 32. Organisation des villes, 33. Petits états, 33. — Le *Radja* ou roi, 33. — Sentiment de la légitimité chez les Hindous, 34. La conquête musulmane fait l'unité politique de l'Inde, sous le *Padichah* de l'Hindoustan, à Delhi, 34. Prérogatives du *Padichah*, les *Oulemas*. Droit de suffrage, lois musulmanes ne reflètent pas les mœurs du temps, 35. Sunnites et Chiites, oppositions politiques et religieuses, 36. Modification principale apportée par l'élément turco-mongol, 36. Fermentation et licence de ce pêle-mêle de races, 36. Pas de noblesse héréditaire, 37. Pouvoir arbitraire des fonctionnaires, 37. La magistrature aux mains des *oulemas*, 37. L'administration, 37. Le droit du plus fort, 37. Capitation imposée aux infidèles, 38. L'Islamisme modifie son attitude en présence d'une majorité d'infidèles 38. Les Hindous, vassaux des Musulmans, 38—39. Les *Zamindars*, 39. La cour impériale à Delhi, Agra, Lahore, 39. Les *Cou-bahdars*, 40. Les *Djagirdars*, 40. Delhi, capitale de nom. 40. Les cinq royaumes musulmans au Dekhan, 40.

V^e CHAPITRE.

LES TIMOURIDES, P. 41—53:

Gengis-khan ou Tchingiz-Khan; son fils Tchagataï et la part de ce dernier dans le grand empire mongol, 41. Les Tchagataïs, 52. Les

Ousbeqs ou Uzbeks, 42. Timour et son empire, 42. Baber, 43. Conquête de Kaboul et de Kandahar, 44. Bataille de Marw (= Merw) 45. Baber fuit devant les Ousbeqs, 45. Troubles dans l'empire de Delhi; Baber repasse l'Indus, 46. Baber empereur d'Hindoustan; 46. Combats contre les Radjpoutes, 47. Pyramides de crânes, 48. Défaite des Afghans, 48. Mort de Baber, 48. Houmayoun son successeur, 49. Conspirations à Delhi: 50. Cher-Khan à la tête de l'insurrection des Pathans ou Afghans, 50. Combats contre Cher-khan, 51. Houmayoun vaincu, 51. épouse Hamida Banou Begoun, pendant sa fuite, 52. Houmayoun, trahi par le radja Maldeo, s'enfuit au désert, 53.

DEUXIÈME SECTION;

Akbar jusqu' à sa majorité.

I^{er} CHAPITRE.

HOUMAYOUN, PÈRE D'AKBAR P. 54—70.

Houmayoun réfugié chez le radja d'Amarkot, 54. Guerre contre Tatta, 55. Naissance et noms d'Akbar, 55. Le cheikh Ali (de Chiraz) est tué, 56. Houmayoun perd courage, Baïram-bey le rejoint, 56. Houmayoun s'avance vers Kandahar pour se rapprocher de ses frères, 57. Egoïsme et infidélité, caractères de l'esprit du temps, 57. Les frères d'Houmayoun, 58. Il s'enfuit, 58. Akbar reçoit les soins affectueux d'Askari, 59. Le chah Tahmasp accueille Houmayoun, 59. confère à Baïram le titre de Khan 60. et fournit des troupes à Houmayoun; 60. Akbar livré, 60. Kandahar arraché aux alliés persans, 60. Entrée victorieuse dans la capitale de l'Afghanistan, 61. Circoncision d'Akbar, 61. son enfance à Kaboul, 61. Dernière révolte de Kamram, 62—63. Naissance de Mirza Mohammed Hakim, demi-frère d'Akbar; soupçons contre Baïram Khan; troubles à Delhi, 64. Conquête du Pendjab, 64. Bataille nocturne à Matchivara, 66. Victoire sur Sikander, 66—67. Houmayoun rétabli sur le trône de Delhi, 67—68, tombe d'une terrasse et mourut, 69. Son caractère, 69—70.

II^e CHAPITRE :

BAÏRAM-KHAN. 71—88.

Avènement d'Akbar à treize ans, 71. Solennités du couronnement, 71. Baïram Khan tuteur: 72. Titres de Khan-Khanan et de Khan-baba, 72. L'hindou Hemou se fait proclamer roi à Delhi, 73; conquiert le Bengale, 74. Baïram se débarrasse de Tardi-bey, 74. Rapports de ces deux chefs, 75. Guerre contre Hemou, 75. La plaine de Panipat sert de champ de bataille, 75—76. La bataille, 76. Akbar refuse de décapiter Hemou, vaincu, et laisse faire la besogne par Baïram, 77. Combats contre Sikander au Pendjab, 78. Hamida Bangu Begoum, la mère d'Akbar, passe son veuvage à Delhi, 79. Djidji Anaga et son fils Aziz-Koka, frère de fait d'Akbar, 79. Mahoum Anaga et Adham Khan Koka, 79. Intrigues de Mahoum Anaga contre Baïram, 80. Mariage de Baïram, 81. Il n'est pas aimé des Tchagataïs, 81. Sa partialité, 82. Le *pir* Mohammed éveille les soupçons de Baïram, 82. Mahoum Anaga brouille Akbar avec Baïram, 83. Akbar, qui ne voit pas l'intrigue, correspond avec Baïram, 85. Celui-ci veut se rendre à La Mecque, 85. Le *pir* Mohammed chargé de surveiller le départ de Baïram, 86. Révolte de ce dernier, 86. Nouvelle correspondance et réconciliation avec Akbar, Baïram assassiné, pendant son pèlerinage à La Mecque, 88.

III^e CHAPITRE :

MAHOUM-ANAGA ET CHAMSOUDDIN. — EVÈNEMENTS JUSQU'À L'INSURRECTION DE DJONPOUR. 89—105.

Suppositions au sujet de l'assassinat de Baïram-Khan, 89. Son fils Abdourrahim, 90. Mahoum-Anaga cherche à le supplanter, par des motifs intéressés, 90. Son fils Adham-Khan, gouverneur du Malva, bat le pathan Baz Bahadour, 91. Description du harem de ce dernier, 91 note 1. Akbar surprend l'arrogant Adham Khan, 92. Mahoum-Anaga à Sarangpour, 92. Destinée des femmes conquises de Baz Bahadour, 93. Akbar encore aveuglé sur les intrigues de Mahoum-Anaga, 93—94. tue une tigresse, en revenant à Ajgra, 94. Chamsouddin, gouverneur du Pendjab, cherche à écarter Mahoum, 95. Contre-mines, 95. Adham Khan assassine Chamsouddin, 96. Akbar fait précipiter le meurtrier, mais épargne Anaga, 96. Elle meurt, Akbar élève un monument à sa nourrice, 97. Indulgence d'Akbar pour Mounim et Chihabouddin, com-

plices d'Adham-Khan, 98. Atga Khaïl, 98. Fin de la lutte entre ce dernier et les meurtriers de Chamsouddin, 98—99. Mirza Charafouddin Housaïn, gouverneur à Adjmir et Nagor, 99. Projette une insurrection avec le chah Aboul Maali en faveur du prince Mohammed Hakim, 100. Maali pille Narnol, 100. Mort par trahison de deux généraux de l'Empereur, 101. Maali intrigue avec la mère de Mohammed Hakim, 101. Il l'égorge, 102. Régences à Kaboul, depuis la mort d'Houmayoun, 102. Maali chasse les vengeurs des victimes, 102—103. Les expulsés, de concert avec Mohammed Hakim appellent à leur secours Mirza Souleyman (du Badakhan) Maali est battu à Ghorband, 103; est étranglé, 104. Attentat de Koka Foulad, esclave de Charafouddin, contre Akbar, 104. Le demi-frère d'Akbar met sa vie en danger, 105.

IV^e CHAPITRE:

L'INSURRECTION DU DJONPOUR. ALI-KOULI-KHAN. 105—124.

Akbar à 25 ans s'inquiète peu du gouvernement, 105. Et de même les grands seigneurs s'inquiètent peu de leur souverain, 106. Leur situation, 106. Le pir Mohammed succède à Adham-Khan, au Malva: 107. périt dans la Narbadda, 108. Baz Bahadour revient, mais est repoussé par Abdoullah Khan l'Ousbeq, 108. Il s'enfuit, 109. Akbar arrive au Goudjrat, 109. de là au Djonpour, 109. Les Ousbeks se méfient d'Akbar 109. Débuts de l'insurrection des Ousbeks, 110—111. Ali Kouli-Khan et son frère Bahadour au Djonpour, 111. Akbar prend contact avec Mounim près de Kannodj, 111. S'avancent par Luknau contre Djonpour, 111. Armistice 112. Mounim Khan ménage une réconciliation avec Akbar, 113. Ali Kouli-khan rompt de nouveau la paix, 113. Indignation d'Akbar, 113. Opérations militaires, 114—115. Akbar pardonne encore, 115. Ali Kouli fait proclamer souverain Mohammed Hakim, 116. (Note pour l'histoire de Mirza Mohammed Hakim 116—117 note 1) Akbar retourne à Agra, 117. apprend qu' Ali-Kouli assiège Chergar et se dirige contre Djonpour, 117. Opérations sur les rives du Gange, 117. Açaï Khan 118—119 note 1. Victoire d'Akbar, 119. Mort d'Ali Kouli-khan, 120. Akbar fait embaumer et exposer les têtes d'Ali et de Bahadour, 121. Calcul de Mounim, 121. Todar Mal contre Iskander, 121. Akbar lui pardonne. 122. Akbar et Khan-Zaman, 123.

V^e CHAPITRE.PARTICULARITÉS DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL D'AKBAR
ET DE SES ANCÊTRES. p. 124—144.

La première jeunesse d'Akbar, 124. Reçoit l'enseignement élémentaire du mollah Azamouddin, 125. puis de Maoulana Bayazid, 126. est dressé aux exercices militaires par Mounim-Khan, 126. Influence de Bairam sur la haute culture intellectuelle d'Akbar, 126. Son précepteur Mir-Abdoullatif de Qazwin, 127. Akbar, bien qu'illettré, aime la poésie 127. Grande influence exercée par la douceur de Mir-Abdoullatif, 128. Les Timourides et la culture littéraire dans leurs États, 129. Relations de Timour avec Hafiz et Ibn-Khaldoun, 130. Leurs croyances religieuses, 131. Les Mongols et les Tatars adoptent la religion des pays conquis, 131—132. Croisement des Mongols avec les Turcs, 133. Charouch Mirza, 134—135. Oulough-bey, 137. Baber, 136. Houmayoun, 137. Fusion du Chiisme et du Sunnisme chez Akbar, 138. Sa tolérance et son humanité 139. Les Hindous, 140. Croyance des Orientaux au destin. Hindous et Musulmans, 141. Akbar s'efforce de rendre justice aux deux partis 142—143.

TROISIÈME SECTION.

Akbar agrandit l'Empire et affermit sa domination.

I^{er} CHAPITRE.

AKBAR ET LES HINDOUS. TCHITOR p. 145—177.

Position d'Akbar, 144. Son faible pour les Hindous, 145. Pierres d'attente, 145—146. Akbar né sous le toit d'un Hindou, 147. s'intéresse aux poètes Hindous; Kab Rai, 147. Mian Tamsin, 147. Todar-Mal, ministre de Cher Chah, 148; reste au service des Musulmans, 148. Le radja d'Amber, Bihari-Mal, 149. Akbar sur l'éléphant, 149—150; épouse la fille de Bihari, 150. Ce dernier élevé au grade de pandjahazari, 151. Akbar en lutte avec les Radjpoutes, 151. Le peuple chevaleresque, 152. Ils font remonter leur généalogie jusqu'au Soleil, 152. Leur esprit d'indépendance, 154. Leurs razzias, 154. Il s'agit de leur arracher le Mevar, 154. Position, 155. Armée du rana, 155. Les Mirzas, ou Timourides du Khorassan; accueillies et soutenus par le rana du

Mevar, 156 note 1. Casus belli, 157. Tehitor, le boulevard du Mevar, 158. Préliminaires, 159—160. Akbar engage l'entreprise par une grande chasse, 161. Ouverture de la campagne, 162. Akbar cherche en vain une bataille rangée, 162. Orage devant Tehitor, 163. Investissement du rocher fortifié, 163. Récit d'Aboul-Fazl, 164. Akbar ouvre un siège en règle, 164. Emploi du *sabat*, 165. Mortalité dans les tranchées, 165. Attaque de mines, 166. Explosion prématurée, 166—167. Akbar conduit personnellement les travaux du siège, 167; s'expose au danger, 168. tue d'un coup de fusil Ismail-Khan, 168. Todar Mal et ses ouvriers 169. Ordre d'assaut dans la nuit du 24 Février 1608, 169. Akbar tue Djagmal, le „lion” de Tehitor, 170. Effet de ce coup; 170. *Djohar* ou bûcher des femmes, 170. Akbar entre par la brèche, 171. Boucherie, 171. Salut d'Aisourdas Tchohan, 171. Mort volontaire des princesses, 172. Açaf Khan, gouverneur de la nouvelle conquête, 172. Pèlerinage d'Akbar à Adjmir, 173. Le rana s'enfuit à Rantanbour, 173. Historique de cette place, 173. Achraf Khan, envoyé contre R. forcé de se tourner contre les Mirzas, 174. Akbar devant R. 174. Capitulation. 175. Sourdjan reçu en grâce, 175. Kalindjer capitule, 176. La clémence d'Akbar après la victoire lui gagne le cœur des Radjpoutes, 177. *Akbar-ça-dewa*, 178. Le monument des vaincus à Delhi, 178—179.

II^{ème} CHAPITRE.

LE GOUDJRAT, 178—204.

Le royaume du Goudjrat, 179—180. Historique, 181. Attaque de Houmayoun, 183. Nathamou proclamé roi, sous le titre de Mouzaffer III; par Itimad-khan, 184. Divisions intestines, 184. Situation décrite par Ali Mohammed, 185. Akbar se tourne contre le Goudjrat, 185. Itinéraire de l'armée, 186. Cher Khan Fouladi s'échappe d'Ahmedabad, 186. Abdourrahim, fils de Baïram, reçoit à Patan le titre de Mirza Khan; Mouzaffer III pris dans un champ de blé, 187. Compassion d'Akbar, 187. Humble attitude d'Itimad, 187—188. Akbar punit des maraudeurs, 188. Entrée à Ahmedabad, 189. Itimad nommé gouverneur de Bahrontch, Tchampanir et Surat, 189. Akbar à Cambaye, 189. Première navigation sur mer, 190. Mohammed Housain échappe près de Surat, 190. Opérations dans la contrée, 190. Combat inégal près du fleuve Mahindri, 190. Akbar prend part au combat de cavalerie, 191.

Escarmouches, 192. Péril, puis victoire d'Akbar, 193. Siège de Surat, 194. Premières relations avec les Portugais, 194. Akbar veut témoigner son mépris de la mort, 195. Entreprise des Mirzas, 195. repoussés devant Patan, 195. Akbar à Ahmedabad, 195. Mort d'Ibrahim Housaïn Mirza, 196. Akbar châtie les Mirzas à Sikri, 196. Reprise des hostilités au Goudjrat, 195. Akbar accourt à marches forcées, 199. Victoire de Kari, 200. Conférence de Mohammed Housaïn Mirza avec Soubhan Kouli Turk, 200. Victoire d'Akbar, 201. Mohammed Housaïn Mirza est fait prisonnier, 202. Le sel de l'empereur, 202. Akbar venge le frère de Bhagvan-Das, 202. Sa présence d'esprit, à l'approche d'Ichtyaroul Moulk, 202. Victoire, 203. Pyramide de crânes, 203 note 1. Entrée à Agra 203. Sikri surnommée Fathpour, c.-à-d. la cité de la victoire, 204.

III^e CHAPITRE.

LE BENGAL. p. 204—241.

Le Bengale et sa population, 205. Souleïman, depuis 1564, souverain unique du Bengale et du Behar. 211. Relations amicales avec Akbar, 212. On y lit la *khoutbe* au nom d'Akbar, 213. Entreprises de Souleïman contre l'Orissa, 214. Ses efforts pour conserver la faveur d'Akbar, 214. L'Afghan Lodi fait proclamer roi Daoud, 216. Ordre à Mounim d'occuper le pays, 217. Lodi et Daoud contre Mounim 218. L'hindou Gadjpati, pour l'empereur, 218. Mounim essaie les moyens pacifiques, 219—220. Daoud assassine le gendre de Lodi, qui passe au camp impérial, 219. Mounim demande du renfort, 220. Mission de Todar Mal, 221. Lodi retourne après de Daoud, mais est assassiné, 223. Suites, 223. Akbar au Bengale, 224. Devant Patna, 225—226; provoque Daoud en duel, 226. Prise de Hadjipour et fuite de Daoud, 227. Entrée à Patna et butin 228. Nouvelle organisation des provinces au Bengale, 229. Pour-suite des Afghans, 230. Troubles et retour de Daoud, 230. Victoire de Takaroi, bravoure de Todar Mal, 231. pyramides de crânes, 233. Traité de Katak, 233. Récit de Nizamouddin, 233—234. Daoud démasqué par Todar Mal 234—235. Epidémie et mort de Mounim, 236. Son caractère, 236. Nouvelle révolte des Afghans, 237—38. Victoire d'Ag-Mahall, Daoud décapité, 239. Opinion de Steward sur les Afghans au Bengale, 240—241.

IV^e CHAPITRE.

GOGANDA, P. 241—263.

Révoltes de Radjpoutes, 241. Le rana Pertab, 243. Guerre de guérilla, 244. Pertab n'est pas un révolté, 244. Akbar distrait par le Bengale, 245. Légende de Pertab, 245. Victoire de Goganda, 247. Plan de la bataille, 248. Récit de Badaoni, 250. Légende de la fuite de Pertab, 258. La situation au Goudjrat, 259. Nouvelle levée de boucliers, 260. Chilahoudin gouverneur, 261. Projets de Pertab, 261. La comète: 262. Mançour, 262. Ambassades d'Abdoulah Khân, 262—263.

V^e CHAPITRE:

DÉTAILS SUR L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE. 263—297.

Communauté des biens, 264. Attributions du padichah, 264. Relations de l'Etat avec la propriété foncière; plusieurs catégories de terres, 265. Les douze *çoubas* ou vice-royautés, 265. Les cinq sarkars et leurs *par-ganas*, 265—266. Le *Zamindar*, 266. Le *Djagirdar* 266. Le *Mançabdar*, 267—268. Les *touyous* et les *sayourgals* 258—269. Fondations pieuses, 269. Système décennal de Todar, 278. Défauts du système d'impôts, 275. Suppression de beaucoup de redevances agricoles, 276; de la capitation humiliante pour les Hindous, 276. Réduction des péages, 276. Frais d'entretien des troupes de passage décomptés de l'impôt, 277. Récapitulation, 278. Mode de perception de l'impôt. 279. Contrôle de Todar Mal, 281. Les vassaux francs-tenanciers, 282. Contrôle de leurs contingents, 283. L'armée, 287. Les arsenaux, écuries, ateliers militaires, 288. Élevage des éléphants, des chevaux, 289—290. Le cérémonial de cour, 290. Réception du Mirza Souleïman, 291. Le *vizir* ou *divan* et ses employés, 291. Le radja Todar Mal, 292. Administration des finances; 293. La monnaie, 293—294. Suppression des taxes sur les pèlerins, 295. L'assistance publique, 295. Revenu total, 296.

VI^e CHAPITRE.

CHUTE DES OULEMAS (ou Ulémas) LE DINI-ILAH P. 297—347.

Akbar considéré comme le prophète du vrai humanitarisme, 297. Lutte entre la libre pensée et le joug du dogme: 298. Fondations pour les oulemas, théologiens et juges, 299. Corporation bien organisée des

oulemas, 299. La justice et les *sayourghals* entre leurs mains les Chiites, 300.
 Le cheikh Moubarak, 301. Ses fils Aboul-Faïz et Aboul-Fazl, 301.
 Son adversaire Abdoullah 302. Ançari nommé Makhdoum-oul-moulk, 302.
 Fuite et retour de Moubarak, 302. Le poète Aboul Faïz présenté à
 Akbar: 303. Aboul-Fazl étudie dans la retraite, 304. est présenté par
 son frère à l'empereur, 304. Son récit 304. Deuxième audience, 305.
 Les deux frères entretiennent les doutes d'Akbar au sujet de l'Islam. 305—
 306. Construction de l'Ibadat-Khana, 306. Akbar prend part aux dispu-
 tes théologiques; antipathie croissante contre les oulemas, 307. Les
 oulemas offensent les princesses Radjpoutes, femmes d'Akbar, 308.
 Akbar et le Soufisme (= gousfisme) 309. Prédilection du prince pour tout
 ce qui est indien, 311. Culte hindou au harem 313 Akbar se fait instruire
 par les brahmanes, 314, initier au culte du feu par les Parsis, 315.
Allahou-Akbar, 315. Controverse entre le Makhdoum-oul-moulk et le
 juge Abdounnabi: Les chrétiens à la cour, 316. Aboul-Fazl conçoit la
 royauté de droit divin, 316. Akbar se fait proclamer *moudjtahid*, 317.
 Défaite des oulemas, 318. Pèlerinage forcé du makhdoum et d'Abdoun-
 nabi à La Mecque, 320. L'Islam cesse d'être religion d'état, 321.
 Akbar adhère à la métempsycose; 321. Attaques contre l'Islam: 322. Com-
 mission des *sayourghals*, 323. Sécularisation des biens ecclésiastiques, 323.
 Plaintes de Badaoni, 324. Les Jésuites de Goa à Fattpour, 324. Let-
 tres d'Akbar, 325. Rod. Aquaviva, Antoine de Monserrat, et François
 Enriquez, 326. Conférences de discussion, 327. Akbar fait instruire son
 2^{me} fils dans la religion chrétienne, 327. Akbar et les Jésuites, 327.
 ne veut pas se faire chrétien, 328. permet la libre prédication, 329.
 Aquaviva demeure à la cour, 330, 2^{me} mission des Jésuites, 330. 3^{ème}
 mission, 330. Tolérance d'Akbar, 332. il fonde une nouvelle religion, le
 Dini-Ilahi, 334. Culte du soleil, 334—335. Nouvelle ère, 335 Le vin
 permis et la viande de vache interdite, 336. Innovations religieuses et
 scientifiques, 327. Confiscation de la fortune du Makhdoum, l'exécution
 d'Abdounnabi, 338. Critiques du Coran, 338. traduction d'ouvrages
 sanscrits, 339. Nouveau genre de vie d'Akbar, 340. Conversions au
 Dini-Ilahi, 340. Variations du règlement des bûchers, Man-Singh et la
 foi nouvelle, 341. Édit de tolérance absolue; 342. Liste d'adeptes
 du Dini-Ilahi, 342. Le Dini-Ilahi, 344. Jugement de Max Müller, 345—
 346. Les éléments de ce syncrétisme, 346. Apothéose d'Akbar, 347.

ERRATA du I^{er} Volume.

Pages:	Au lieu de:	Lisez:
4 ligne 4 d'en bas	pleine	plaine.
411. 13	alterativs	alternatives.
511. 8	Gaur	Gaour.
811. 10 d'en bas	le cheikh connu Gadaï	Le cheikh G. connu.
911. 5	Pir-Mohammed	le Pir (= père) Mohammed.
1091. 16	fugatif	fugitif.
1111. 6	sullement	nullement.
1131. 14	du Nizamouddin	de Nizamouddin.
1151. 1	"	"
1211. 7	bac	lac.
1381. 7	le mort	la mort.
1481. 8	Neu Rohtas	Le nouveau Rohtas.
1511. 6 d'en bas	entrepraien	entreprenaient.
153 Note	Yaïsalmir	Djaïsalmir.
158	Bana	Banas.
1761. 11 d'en bas	Bikanir-Kalyan	Kalyan Mal, radja de Bikanir.
1861. 13	prenant congé de l'ambassade d'un Radjpoute reçu	prenant congé, il reçut un coup de poignard d'un Radjpoute.
1881. 9	route militaire	grande route.
1901. 8 d'en bas	pris lui avec	pris avec lui.
2021. 2 d'en bas	Ijetyaroul	Ichtyaroul.
204 Note 1.	du pieux Pir-Selim	du révérend <i>pir</i> Selim.
2071. 6 d'en bas	Childji	Khildji.
2141. 10	Solyman	Souleiman.
2141. 13	Quand	Tant que.
2191. 8	Mongir	Monguir.
2241. 3	l'attaqueront	t'attaqueront.
2241. 9 d'en bas	1874	1574.
2331. 14 d'en bas	du Mahanandi	de la Mahananda.
2351. 12 d'en bas	idiflces	édifices.
2351. 10-11 d'en bas	déménageassent	demeurassent.
2391. 4	de la tête	la tête.

Pages:	Au lieu de:	Lisez:
242 l. 13 d'en bas	Rahtor-Batha	Batha le Bahtor.
249 l. 6 d'en bas	frond	front.
251 l. 13	fort affaire	fort à faire.
252 l. 1 d'en bas	l'atmosphère étant em-	l'atmosphère étant embra-
	brasé comme celui	sée comme celle.
254 Note	Côme de montahue	cime de montagne.
255 l. 1	bouté	bouté.
255 l. 6 d'en bas	année	année.
255 Note 1	Qu'il jasse la service divin	qu'il fasse le service divin.
256 Note 1	qu'il appelle le Ramatjan-	Il désigne ainsi Ramachan-
	dra = Ramprasad, c-à-d.	dra = Ramprasad, qui
	offrande pour Ram	signifie offrande à Rama.
257 l. 8.	Je récitai ce qui suit	Je répondis: cette même
		prière; je la récitai alors.
257 Note	traduit de l'arabe	La prière est en arabe
		dans le texte de Badaoni.
271, l. 14.	la côté foncière	la cote financière.
277 l. 1	on	ou.
279 l. 14 d'en bas	moyous	moyens.
282 l. 12 d'en bas	du pays de culture	des pays civilisés.
284 l. 14	campagné	campagne.
291 l. 6 d'en bas	à proprement	à proprement parler.
293 l. 2 d'en bas	maguignons	maquignons.
296 l. 3	oultre Fathpour	En dehors de Fathpour.
298 l. 2 d'en bas	aux	eux.
323 l. 10 d'en bas	émunère	énumère.
334 l. 16	Il en résulta une secte	Il se forma une secte. A
	quifutappelée la nouvelle	la religion nouvelle on
	religion „Dini Ilahi” c-à-	donna le nom de Dini
	d. la foi divine	Ilahi.
339 l. 12	le Lilāvati	la Lilavati.
343 l. 12 d'en bas	panthéiste	panthéiste.
344 l. 3	conception du monde	conception de Dieu.

II^{ème} VOLUME.

PACIFICATION DE L'INDE ET CONQUÊTE DU KACHEMIR.

QUATRIÈME SECTION:

I^{er} CHAPITRE.

LES RÉVOLTES AU BENGAL: 1—45.

Akbar à l'âge mûr 1. Pacification de l'Inde 3. Caractère hétérogène des races 3. Diversités religieuses 4. La djazy 4. Akbar protège les Hindous; contre-coup de cette faveur sur les Musulmans 5. Accroissement de la puissance impériale 6. Todar-Mal 6. Différence entre les mouvements réformateurs en Orient et en Europe 7. Charles-Quint et Akbar 7. Princes indiens et princes allemands 8. La puissance réelle d'Akbar, d'après une relation des Jésuites 8. Révoltes presque simultanées au Bengale, au Goudjrat et à Kaboul 9. Ferme attitude d'Akbar 9—10. La révolte du Bengale 10. Les chefs tchagataïs, qui ont pris part à la conquête du Bengale, trop indépendants pour se plier à la politique centralisatrice d'Akbar 10. Prise de possession violente des djagirs au Bengale 10. Edits d'Akbar pour régulariser les devoirs des vassaux 11. sont considérés par les djagirdars comme un empiètement sur leurs droits 11—12. Conseil d'état en 1577, nomination de çoubadars 12. Réaction de l'Islam, s'appuyant sur ces restrictions à l'indépendance des chefs 13—14. — Akbar, par sa prudence, évite une guerre de religion 14. Todar-Mal est rappelé du Bengale 15. Son attitude 15. Intrigues à la cour 15. Mouzaffer-Khan-Tourbati, un strict Musulman, remplace Todar-Mal au Bengale 17. Hakim-Aboul Fath est nommé grand juge 17. Relations secrètes des émirs de l'Est avec le demi-frère d'Akbar 18. Rigueur du nouveau ministère provincial (de l'Intérieur) 18. Les Maramans indiens à la frontière de l'Orissa 19. Dureté de Chah-Mançour 19—20. Avertissements de Todar-Mal 20. Mouzaffer-Khan suit l'exemple de Mançour 20. Révolte des Qakchals 20. Akbar blâme la conduite de Mouzaffer, mais son firman arrive trop tard 21—23. Arab-Bahadour et Mohammed Maçoum le Kaboule sont à la tête de la rébellion 23. Perte de Garhi 24. Trahison dans l'armée impériale 24—23. Chamsouddin sauvé par le rebelle Maçoum 25. Mouzaf-

fer, assiégé à Tanda et mis à mort traitreusement 27. Le cousin d'Akbar s'échappe avec le trésor de Mouzaffer 27. devient quelque temps rival de l'empereur 28. Mouzaffer III s'enfuit au Goudjrat 28. Préparatifs de Mirza Mohammed Hakim. 38—39. Pourquoi Akbar ne bouge pas 29. Todar-Mal commandant en chef au Bengale 31. Questions personnelles dans les luttes du Bengale 31. Todar-Mal garde l'expectative 32—33; à Monguir 33. Discorde au camp des rebelles 34. Ils se séparent 34—35. Todar-Mal bat Maçoum 35. Ses opérations 36. Il reçoit du renfort 36. Akbar se réconcilie avec son frère de lait 36—37. Arrêt des entreprises contre le Dekhan 37. Le Khan-i-Azam et Chahbaz Khan-Kambou envoyés au Bengale 38. Opérations militaires et révolte de Maçoum-Faranchoudi 38—39. L'attitude de Todar-Mal justifiée par Nizamouddin Ahmed 39. — Événements d'Aoudh 41. Chahbaz-Khan à Maçoum 43. Jugement d'Aboul-Fazl sur la guerre. Chahbaz prend Aoudh 43. Fuite des rebelles 43. Pacification progressive 44—45.

SECOND CHAPITRE.

LA RÉVOLTE DE MIRZA-MOHAMMED HAKIM A CABOUL. 46—61.

Mirza-Mohammed Hakim et son frère 46. Débuts de la révolte 46. Les chefs des armées ennemis se rencontrent à la chasse 48. Victoire des Impériaux 48—49. Akbar contre Caboul 49. Itinéraire 49. Exécution de Khradja-Chah Mançour 52. Innocence d'Akbar 52—53. Opinion de Nigamouddin sur la fraude 53. Qoulidj-Khan-Vizir 53. Continuation des réformes de l'empire pendant la campagne 53. Anecdote relative à la statistique des professions 54. Rhogoan Das et son fils Konnoar Man-Singh tiennent contre Mohammed Hekan 55. Akbar sur l'Indus envoyés de Hakim 56. Réponse de l'empereur 56. Marche en avant. 57 Course à cheval de Nizamouddin 57. Bataille de Caboul 58. Akbar ne veut pas qu'Hakim s'enfuit auprès d'Abdoullah-Khan (de Touran) et le fait garder à vue 58—59. Retour 59. Todar-Mal devient vizir; entrée à Fathpour-Sikri 60. L'époque 60—61 Fondation d'Allahabad. 61.

TROISIÈME CHAPITRE.

DÉFAITE ET MORT DU PRÉTENDANT DU GOUDJRAT. 61—103.

Le soulèvement du Goudjrat n'est pas une révolution 61. Mouzaffer

dans le pays comme prétendant 63. Chihabouddin Ahmed-Khan gouverneur et Qoutbouddin commandant de Bahrontch 64. Le Jésuite de Goa les taxe de trahison 65. Itimad-Khan gouverneur 66. Le nouveau ministère provincial au Goudjrat 67. Akbar et la pierre marquée de l'empreinte du pied du Prophète 68. Sirohi assuré 68—69. Désertion à Ahmedabad; Itimad et Chihabouddin 69. Le dernier, suspect 70. Mouzaffer III à Ahmedabad; les Impériaux sont battus 71. Il reçoit du renfort de Cher-Khan Fouladi 72. Nizamouddin bat ce dernier 73. Qoutbouddin se bat mal et se retire dans la forteresse de Baroda 72. Pillage de Cambaye 73. Fouladi menace Pathan 73. Hardiesse de Nizamouddin 74. Baroda tombe, Qoutbouddin est tué par trahison: 75. Croyance à la fatalité 75. Mouzaffer trouve beaucoup d'argent dans le butin 76. Plan de campagne d'Akbar 76. Modifié par la chute de Baroda 76. Opération de Mirza Abdourrahim fils de Baïram et de Nizamouddin 77. Victoire de Sarkitch 79. Attaque de front par les éléphants. 79. La faute du plan d'Akbar réparée 80—81. Mirza Abdourrahim général et poète 81. Mouzaffer repoussé 82. Cambaye arraché aux impériaux 83. Défections dans l'armée 83. Abdourrahim ouvre la bataille décisive 83. Récit de Nizamouddin 84. La partie continentale du Goudjrat reprise 85. Ce que fait Akbar pendant ce temps là 85. Récompense du vainqueur 88. Le prétendant s'enfuit au pays de Surath et de Katiwar 90. Le pays 90. Talent insurrectionnel de Mouzaffer 93. Attitude des seigneurs locaux du Kathiwar 94. Combats au Kathiwar 94. Destinée de Raï Singh 98. Le jeu du tchaougan 98—99. Nizamouddin poursuit la petite guerre contre Mouzaffer 100. Mort de Mouzaffer 101.

QUATRIÈME CHAPITRE.

MORT DE MIRZA MOHAMMED-AKBAR SUR LES RIVES DE L'INDUS

103—123.

Le Khan-Khanan Mirza Abdourrahim appelé à la cour 103. Plan de campagne contre le Dekhan 103. Mort de Hakim 104. Akbar marche contre le Pendjab 104. Ses motifs 105. Abdoullah-Khan, le prince du Touran 106. *Si vis pacem para bellum* 107. Lutte et destinée des Timourides Mirza Soulaïman et Charouch-Mirza du Badakhan 108. Signification historique de ces épisodes 109—113 Tension entre le Touran et l'Hindoustan 113. Prélude de la conquête ultérieure du Dekhan 116.

Malgré les pertes au Sud, Akbar marche au N. O. à cause du péril touranien 117. Itinéraire 118. Visite de l'impératrice-mère à son fils à Rohtas, et ses motifs supposés 119. Kounvar-Man-Singh combat l'influence du parti Touranien à Caboul 121. On amène devant Akbar les fils de Mohammed Hakim 122. Débuts de la guerre contre les Beloutchis, contre Kachair et les Afghans 122. Le déploiement grandiose des forces est une démonstration vis à vis du Touran 122—123.

CINQUIÈME CHAPITRE.

LES RAUCHANIS. 123—152.

La fermentation politico-religieuse chez les Pachtous fait craindre une intervention des Touraniens 123. La secte des Rauchanis 123. Akbar et Bayazid considérés comme fondateurs de religion 124. Les habitants de l'Afghanistan 125. La vie et la doctrine de Bayazid 126. Il entreprend des razzias 146. est fait prisonnier à Caboul 146; élargi 147. recrute des adhérents dans les montagnes du Tirah; prêche la guerre sainte, comme Mahdi 147. Son terrorisme 148. Son échec et sa mort devant Kaboul 147. Son fils Omar lui succède. 149. entre en lutte avec les Yousafzaïs 153. Le fils cadet de Bayazid, Djelal-Ouddin à leur tête 150. se fait proclamer padichah 151.

SIXIÈME CHAPITRE.

LA GUERRE DES AFGHANS 152—168.

Pays-bas et haut-plateau en Afghanistan 152—153. Zaïn-Khan-Koka ouvre la campagne 154. Akbar lui envoie une seconde armée sous le commandement des incapables généraux Saïd-Khan-Gakhar, Hakim-Aboul Fath et Radja-Bir-Bah 155. Les armées réunies s'avancent dans les montagnes 156. Conflit des généraux avec Zaïn-Khan-Koka 157. Pertes 158—159. La grave défaite dans le défilé de Karagar 161, Akbar en reçoit la nouvelle 163. La consolation de la mort de Bir-Bal 163. Zaïn-Khan et Hakim reviennent 163. Todar-Mal est nommé commandant en chef 164. termine glorieusement la guerre 168. Contre-coups au Touran 165. Un noble fugitif du Touran et l'ambassadeur d'Abdollah-Khan témoins de la victoire de Todar-Mal, dans la passe de Kaïber 168. L'ambassadeur au camp d'Akbar 166.

SEPTIÈME CHAPITRE.

PRÉLIMINAIRES DE LA CONQUÊTE DE KACHEMIR. 168—188.

Akbar retient l'envoyé du Touran pour lui donner le spectacle de la conquête de Kachmir 168. Historique du pays, jusqu'au refus de Yousouf Chah de rendre hommage à Akbar 169—170. Charouch dirigé contre Kachmir 171. Situation pénible de l'armée dans la montagne 172. On proclame roi Yakoub, fils de Yousouf 173. Yousouf négocie avec l'empereur. Calcul d'Akbar pour faire impression sur l'ambassadeur touranien 175. L'intérêt de l'empereur pour les questions d'artillerie 176. Akbar revient en arrière 177. Bhagvan Das devient fou 177. Todar-Mal et le plan d'occupation du Kachmir 177—178. Qasim-Khan contre le roi Yakoub 178. L'envoyé d'Abdoulah-Khan congédié 179. Lettre d'Akbar à Abdoulah-Khan 179—180. Inondations 180—181. Yakoub prend le titre d'Ismaïl Chah, et Chams Tehak se met à la tête de l'opposition 181. Marche en avant des impériaux 182. Combats dans la montagne 182—183. Désarroi des Kachmiriens 183. Charouch-Mirza repousse les offres de paix 184. Ancienne prédiction 184—185. Victoire de Srinagar 185—186. Akbar renforce les troupes 186. Escarmouches 187. Achèvement de la conquête 187.

HUITIÈME CHAPITRE.

1^{ère} CAMPAGNE D'AKBAR DANS LE KACHEMIR. 188—198.

La politique touranienne d'Akbar 188. Répression de nouvelles révoltes dans l'Afghanistan 189. Akbar marie son fils Mourad 190. Attentat contre la vie de Todar-Mal 191. Akbar résolu de partir pour le Kachmir 191. Marche triomphale à travers ce beau pays 191. Yakoub fait sa soumission à l'empereur 194. Monuments d'Akbar au Kachmir 195. Retour 195. Mort de Fathoullah-Chirazi 195. Mort d'Aboul-Fath 196. Akbar reçoit à Caboul un envoyé d'Abdoulah-Khan 196. Mort de Todar 197. Mohammed Zaman prétendant du Badakhan 197. Akbar encourage le traître pour tenir en échec Abdoulah-Khan 198. Mort de Bhagvan Das 198.

NEUVIÈME CHAPITRE.

IIÈME CAMPAGNE D'AKBAR DANS LE KACHMIR. 199—213.

Lahore devient résidence impériale 199. Akbar s'accorde un second voyage au Kachmir 199. Des agitations imprévues lui font hâter sa marche 200. On envoie à l'empereur la tête du rebelle Yadgar 200. Akbar à Srinagar 201. Il serait volontiers demeuré là-bas l'hiver 202. renonce à son projet par égard pour sa suite 202. La tour du lac Zämlauka 302. La neige 203. De retour à Lahore 203. Fin de la lutte au Goudjrat 203—204. Mort de Mouzaffer 305. Abdoullah-Khan est trop heureux qu'Akbar ne conclue pas d'alliance avec Chah-Abbas, roi de Perse 205. Relations avec le Touran 206. L'empire d'Akbar pacifié 206. Lettre d'Akbar à Abdoullah-Khan 206. Lettre de l'empereur au roi de Portugal pour lui demander une Bible 213.

DIXIÈME CHAPITRE.

L'EMPEREUR ET SA COUR. 213—274.

On peut voir par ses rapports avec son entourage à quel point Akbar s'identifiait avec Dieu 213. La controverse sur la divinité du Christ 214. L'empereur et les Jésuites 214. Akbar considère tous les fondateurs de religion comme des rayonnements de la divinité 217. Pouvoir miraculeux attribué aux rois de droit divin en Europe 218. Croyance d'Akbar à une illumination merveilleuse par la grâce de Dieu 218. La noblesse d'âme 218. L'empereur impassible au milieu d'un entourage enivré de passions 239. Permission d'user de vin, de viande de porc 219. Défense de manger de la vache 220. L'eau du Gange 231. Purification de l'eau 221. Consommation de glace; prix de transport 221. Akbar travaille avec zèle depuis la prière du matin 223. Commence le matin, pour n'achever que l'après-midi les affaires d'Etat 223. Heures de récréation le soir; poésie et science 223. Traduction d'ouvrages sanskrits 224. Classement de la bibliothèque d'Akbar 223. Ombres et faiblesses 226. Lectures à la cour 226. Passion de cet illettré pour la belle écriture et la peinture européenne 227. Extérieur d'Akbar 227 Affection pour sa mère 228. Naissance de ses fils 229. Soins pris pour leur développement spirituel 230. Le rêve d'une religion universelle, mais sans

confession de foi 231. Les femmes d'Akbar 231. Actes du culte indien au Narem 232. Aboul-Fazl et l'autel du feu 232. Administration du sérail 233. Jeux 234. Vol de pigeons 234. Parfums 235. Candélabres artistiques 236. Culte de la lumière 236. Tentés de gala en guise de palais 237. Salle d'audience 239. Manufacture de tapis; lampe céleste 239. Moyens de transport et bêtes de somme pour ces tentés-palais 240. Akbar sur son trône 240. Etiquette 241. Formules de salut 241—242. Tableaux du Wigaya 243. Akbar et le lampiste endormi 243. Asad Bey prend son service de chambellan 244. rapporte de Bijapour du tabac et une pipe 244. Discussion à propos du tabac 245. La première et la dernière pipe d'Akbar 247. Asad met l'usage de fumer à la mode 247. Contraste des deux scènes 248. Double nature d'Akbar 248. L'empereur, sobre pour lui-même, fait soigner la cuisine de la cour 249. Ses abstinences 250. Aboul-Fazl, à la fois premier ministre et chef du département culinaire 249. Une recette de lui 249. Akbar montre la simplicité du costume des soufis, au milieu du luxe indien 250. Vêtu à l'euro-péenne 250. La fête du pesage 251. L'anniversaire de naissance 251. Autres fêtes 252. Le bazar à la cour 252. Akbar relève l'industrie du tissage 252—253. Coiffures 254. Jours consacrés 255. Les flatteries à la cour et leur contre-coup sur la divinisation d'Akbar 256. Sa nécessité politique 257. Costume soufique 259. L'amour du travail est le bon génie de l'empereur 259. Son intérêt pour les questions de tir 259. L'élevage des éléphants 261—262. La cavalerie 260—261. Les chameaux 263. Les mulets 264. La marine 365. La navigation fluviale et les prix de transport 266. La voiture-moulin et les inventions d'Akbar 266—267. De petits jeux tiennent l'homme éveillé dans le dieu Akbar 267. Son premier plaisir de chasse 267. La chasse au tigre 268. La chasse au faucon et au léopard 268. Akbar préfère la chasse isolée à la chasse à courre 270. Une chasse à l'âne sauvage 270. Akbar comparé aux chasseurs princiers d'Europe 271. Influence sur le caractère d'Akbar 273. Motifs supérieurs 273—274.

CINQUIÈME SECTION;

L'empereur à l'apogée de sa puissance.

PREMIER CHAPITRE.

CONQUÊTE DU DEKHAN, RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'AKBAR.
275—400.

Les royaumes du Dekhan et les préliminaires de leur annexion. 275-
297. Sunnites et Chiïtes dans le Dekhan 275. Conquêtes musulmanes
au Sud de l'Inde 276. Arabes, Abyssins, Persans 277. La cour des
Bahmanis à Koulbarga 277. Hafiz 277. Timour 278. Fondation des
royaumes de Bidjapour, Ahmednagar, Bider et Golconde 279. Victoire
des Musulmans sur le radja de Bidjanagar 279. Les trois dynasties 280.
Le haut-plateau du Khandech 280. Le radja Ali-Khan, vassal d'Akbar
280. Solution du conflit avec Akbar 281. Les dissensions de la dy-
nastie des Nizam-chah 281. Ferichta 282. Bourhan et Akbar 283. Vic-
toire de Djamaal-Khan à Darasan 284. Défaite de Djamaal, des Mahdistes
du Bourhan et du radja Ali-Khan 284. Bourhan fait emprisonner son
fils Ismail-Nizam-Chah 285. interdit le culte du Mahdi sous peine de
mort 285. Conflits avec les états voisins 286. Akbar veut exiger l'hom-
mage du Dekhan, et s'assure, par une mission de Faïzi, du concours
du radja Ali-Khan 286. La politique de Bourhan, 1591—92 et l'immo-
ralité au Dekhan 287. Les Portugais 292. Aveuglement de Bourhan
293. Préparatifs d'Akbar (1590—1592) et vues d'avenir pour ses fils
393. Le prince Mourad investi du fief du Goudjrat 294. Avancement
de Charouch-Mirza dans le Malva 296. Le prince Danial nommé général
en chef de l'armée du Sud 296. Le Khan-Khanan Mirza Abdourrahim
organise l'armée, après le rappel du prince Danial 296—297.

DEUXIÈME CHAPITRE.

LE DEKHAN PERD SON INDÉPENDANCE. 297—347.

Anarchie des Etats dekhanien en comparaison du gouvernement
d'Akbar 298—301. Les derniers jours de l'indépendance du Dekhan
jusqu'à l'attaque d'Akbar 302—307. Myan-Mandjou appelle Mourad au

secours contre Ichlaç-Khan 307. Il remporte la victoire, ses regrets tardifs 308. Mourad et le Khan-Khanan aux portes d'Ahmednagar 308. Myan recherche le concours des Adil-Chahis 308. Belle défense d'Ahmednagar par la reine Tchand-Bibi 308. Chahbaz autorise le pillage 309. Le contre-ordre de Mourad arrive trop tard; Commencement de la mésintelligence entre le Khan-Khanan et le prince Mourad 309. Daoulat-Khan-Lodi bat Ichlaç 310. Nahang-Khan cherche à débloquer Ahmednagar 311. Les troupes sont battues, mais il pénètre dans la place-forte 311. La défaite provoque des armements dans le Bidjapour 311. Les Dekhaniens hostiles se réunissent sous la conduite de Souhaïl-Khan 312. Ils ont pour allié le caractère emporté du prince Mourad, adonné à l'ivresse; les dissentiments de ce dernier avec le Khan-Khanan 312. La reine Tchand avertit des mines des assiégés 313. Une seule éclate 313. L'héroïne indienne repousse l'assaut de Mourad 314. La mésintelligence de Mourad avec le Khan-Khanan est cause de la longue résistance d'Ahmednagar 315. Négociations avec Tchand et retraite des impériaux 316. Nouvelles dissensions entre Myan-Mandjou et Nahang 316. Tchand délivre d'eux le pays, grâce au secours de Bidjapour 316. Elle choisit pour premier ministre Mohammed-Khan 317. Celui-ci accapare tout le pouvoir et devient hostile à la reine; Tchand réclame de nouveau du secours à Bidjapour; Mohammed-Khan anéanti 318. Nahang le remplace 318. Attaque des impériaux du Birar 320. Récit de Férichta 319. Souhaïl-Khan concentre les armées des trois royaumes pour la défense 320. Mourad tient un conseil de guerre 321. Grande bataille du Godavari 321. Mort du radja Ali-Khan 321. Souhaïl victorieux à une aile 322. Le Khan-Khanan à l'autre 323. Les deux vainqueurs se heurtent d'une façon imprévue; lutte effroyable pendant la nuit 324. Mort de Souhaïl et victoire du Khan-Khanan 324. La mort d'Abdoullah-Khan modifie la situation politique 325. Akbard reçoit des rapports sur les relations d'Abdoullah avec ses fils 326. Mort d'Abdoullah 326. Akbar reporte sa résidence de Lahore à Agra 327. Differends entre Mourad et le Khan-Khanan 328. Ce dernier en disgrâce 329. Disposition de l'empereur et attitude de ses fils 330. Mission d'Aboul-Fazl et mort de Mourad 330—331. Attitude hostile du nouveau seigneur du Khandech 331. Doublement des opérations au Dekhan 331. Guerre du Nord contre Asir; guerre du Sud contre Ahmednagar 331. Négociations d'Akbar avec Bahadour au Khandech 332. L'empereur souhaite la paix au Nord 333.

Commencement de la double guerre 334. Farid et Aboul-Fazl contre Asir 334. Description de cette place-forte 333. Difficultés du siège et rapport d'état-major à l'empereur 338. Farid et Bahadour 339. Aboul-Fazl à l'empereur 339. Ouverture du siège 339. Feu de la place. Les travaux de siège poussés vigoureusement 339. La mère de Bahadour auprès d'Akbar 341. Le fort Malgarh pris par trahison 342. La peste dans la place fait croire au pouvoir magique d'Akbar 343. Épuisement de la résistance 344. Les combats autour d'Ahmednagar 344. Tehand s'aperçoit que Nahang veut l'écarter 344. Royalistes et rebelles 345. Perte des impériaux en combattant Nahang 345. Le Khan-Khanan, réconcilié avec Akbar, et uni au prince Danial, s'avance contre Ahmednagar à la tête d'une nouvelle armée 345. Tehand Bibi est assassinée 346. Prise d'Ahmednagar 346. Après cette victoire, Akbar entre à Asir et prend le titre d'empereur du Dekhan 347.

TROISIÈME CHAPITRE.

RÉVOLTE DE SELIM ET MORT D'ABOUL-FAZL 347—383.

Le triomphe d'Akbar à Agra sert en même temps de démonstration contre des velléités de révolutions 347. Akbar considéré comme père; caractère de ses fils 348—349. Selim tiré des délices d'Allahabad et envoyé à Adjour pour combattre Amra, fils du rana Pertab 343. Légende de la prédiction de Pertab 354. Espérances d'Akbar pour Selim 355. déçues par le caractère de ce dernier 355. Selim aspire à se rendre indépendant dans le Pendjab 356. La politique de son beau-père Man-Singh 357. Selim, suivant son conseil, part pour le Bengale 358. Selim devant Agra 359. Man Singh et Akbar 359. Selim et sa grand'mère 359. Selim se fait proclamer empereur et rêve de grandeurs 360. Akbar, sans paraître se soucier de lui, fait combattre avec succès d'autres rebelles 361. Correspondance de Selim avec son père 361. Akbar ignore la révolte et nomme Selim vice-roi du Bengale 362. Récompense du fidèle radja Man-Singh 362. Politique de clémence suivie par Akbar 363. Ambition de Selim, qui se rapproche des oulemas; Confession de foi d'Aboul Fazl 364. Brouille entre lui et Selim 365. Obscurité des sources 365—368. Selim, compromis par Aboul-Fazl, provoque Nar-Singh-Deo à l'assassinat 369. Voyage d'Aboul-Fazl à Ahmednagar pour apaiser le

Dekhan 370—371. Route périlleuse 371—372. Récit d'Asad 373. Aboul-Fazl Sirondj 373. Embuscade et meurtre 374—376. Le meurtrier devant sa victime 377. Appréciation d'Aboul-Fazl 378. Akbar reçoit la nouvelle 379. Nar-Singh échappe aux vengeurs 380. Critique du récit d'Asad; y a-t-il eu complicité? 381—382. Asad a raison 382. Asad et Aboul-Fazl 383.

QUATRIÈME CHAPITRE.

FIN D'AKBAR. 383—400.

Akbar isolé 384. La santé ébranlée 384. Selim et Danial 384. Danial meurt d'ivrognerie 386. La balance d'Akbar penche du côté de Selim; rôle de Khosro 388. La situation 389. Akbar revoit Selim 390. Présents de Selim à son père; il rentre en qualité de roi à Allahabad et s'adonne à la boisson 391. Akbar veut aller le trouver; mais est retenu par la mort de sa mère 392. Selim et Akbar; combat symbolique entre les éléphants de Selim et de Khosro 392—393. Selim et Khosro 393. Akbar tombe malade 394. est à la mort 395. Conjuraison en faveur de Khosro contre Selim 396. Selim sauvé par Mir-Zyaoulmouk 398. Proclamé empereur 399. Fuite de Khosro 400. Selim au lit de mort d'Akbar 400.

VISITE AU TOMBEAU D'AKBAR. 401.

Akbar et son mausolée 401. Visite du prince Frédéric Auguste de Schleswig-Holstein au tombeau d'Akbar 401.

Errata du II^{ème} Volume.

Pages:	Au lieu de:	Lizes:
2, l. 10	admiratoin	admiration
4, l. 6	concentré	homogène.
6, l. 3	Akbar-Namah	Akbar-Namāh.
12, l. 12	Monzafez	Mouzafer.
14, l. 14	l'omnipotence de	l'omnipotence du
14, l. 15	Makhdoumoul-Moulk	Makhdoum-oul-Moulk.
19, l. 1	sayourghales	sayourghals.
21, l. 7	désapprouvé	désapprouvé.
23, l. 15	incendié	incendie.
30, l. 2	impériale	impérial.
33, l. 11	Moungir	Monguir.
34, l. 16	aussiôt	aussitôt.
35, l. 7	Dèsque	Dès que.
41, l. 6	les les fugitifs	les fugitifs.
62, l. 6	Mervar	Maivar.
97, l. 9	yogis	yoguis.
120, l. 2	aisaient	faisaient.
138, l. 15	contempler	contempler.
152, l. 4	Atok	Atak.
156, l. 14	mais	à savoir.
161, l. 7	Biz-Bal	Bir-Bar.
186, l. 7	jones	roseaux.
202, l. 2	exanini	examiné.
206, l. 14	soulaivement	soulèvement.
216, l. 12	fasaient	faisaient.
220, l. 4	socrés	sacrés.
234, l. 9	jeu d'échee	jeu d'échecs.
237, l. 9	où	dont.
250, l. 1	courtume	coutume.
267, l. 7	presoue	presque.
266, l. 12	pensait	prenait.
271, l. 16	moins pourtant par	moins par.
276, l. 1	ou	on.

433

Pages:		Au lieu de:	Lisez:
283, l. 9		mansolée	mausolée
296, l. 8		pour	sur.
303, l. 1		Adil Chalss	Adil Chah.
305, l. 1		anquel	auquel.
328, l. 13		anquel	auquel.
338, l. 4		Quarabeg	Quarabeg.
344, l. 9		ou prédécesseur.	son prédécesseur.
347, l. 16		nouveau	nouveau.
350, l. 5		Khosra	Khosro.
360, l. 15		re nouvelée	renouvelée.
360, l. 14		bonne schances	bonnes chances.
365, l. 5		Vêtemet	vêtement.
374, l. 10		Quand le Navab	Quand Navab.
375, l. 2		Sinudj	Siroudj.
381, l. 13		J'étais	J'étais.
381, l. 13		trouvait	trouvais.
389, l. 13		question	question.
399, l. 6		Mourtaga	Mourtaza.

